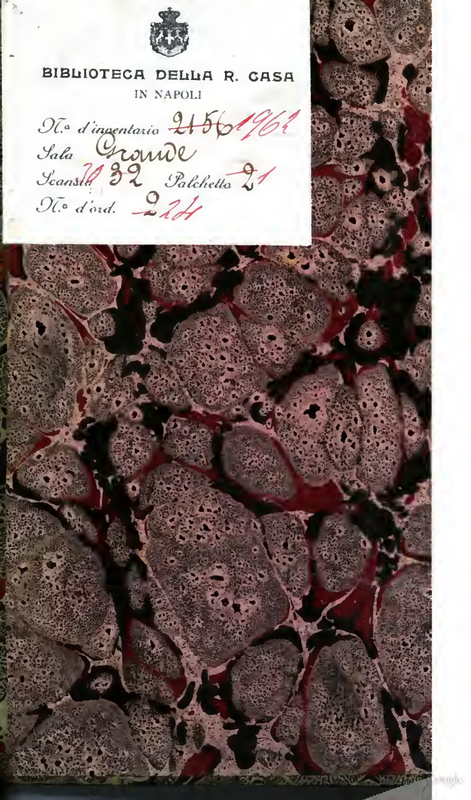
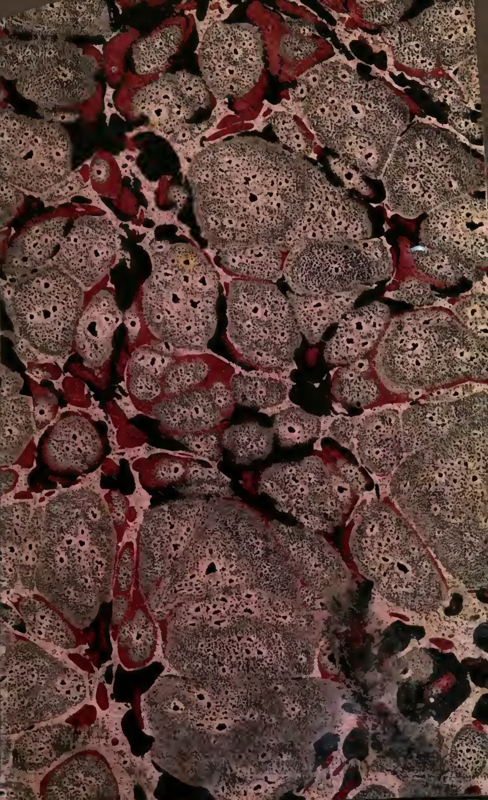






VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.

TOME DIX-HUITIÈME.



PARIS,
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,
Rue des Poitevins, n°. 14.

1820.

PLANS

CONTENUS DANS LE TOME DIX-HUITIÈME [1].

Le Tome dix-huitième est accompagné de sept planches, dont une simple, quatre doubles, et deux triples; ce qui forme quinze planches.

Pages.

Carte générale d'Espagne et de Portugal (planche triple). 15

Plan du combat de Rorissa. 99

Plan de la bataille de Vimeiro (planche double). . . . 105

Plan des affaires de Baylen (planche double). 145

Plan de la bataille d'Espinosa de los Monteros (planche double). 196

Plan du siége de Roses (planche double). 226

Plan du siége de Saragosse (planche triple). 257

[1] Tous ces Plans sont dressés par M. Ambroise Tardieu, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux.

TABLE

DES

CHAPITRES DU DIX-HUITIEME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

1808.		Pages.
	Situation politique de l'Europe au commencement de 1808.	1
17 février.	Fin des opérations militaires dans le royaume de Naples; prise des places de Reggio et de Scylla, etc.	11
	Détails sur l'origine de la guerre d'Espagne. Evénemens politiques dans ce royaume; invasion des provinces du nord de la Péninsule par les troupes françaises; révolution d'Aranjuez; le roi Charles IV abdique la couronne en faveur de son fils le prince des Asturies; arrivée du grand-duc de Berg Murat à Madrid; voyage de Napoléon à Baïonne; il attire dans cette ville la famille royale espagnole.	15
7 mai.	Insurrection à Madrid; Murat est nommé, par décret du roi Charles IV, lieutenant-général du royaume.	47
Juillet.	Charles IV et Ferdinand renoncent à la couronne d'Espagne; Joseph Bonaparte est proclamé roi d'Espagne et des Indes; junte extraordinaire convoquée à Baïonne, etc.	56

1808. Pages.

CHAPITRE II.

Suite de la campagne de Portugal; le général Junot est nommé gouverneur-général du royaume; défection d'une partie du corps d'armée auxiliaire espagnol; désarmement de l'autre partie; débarquement des Anglais dans la province des Algarves; insurrection générale en Portugal; situation critique de l'armée française; combats divers avec les insurgés, etc. 72

Août et sept. Expédition dans la province d'Alentejo; combat et prise d'Evora; débarquement d'une armée anglaise; combat de Rorissa; bataille de Vimeiro; convention de Cintra; évacuation entière du Portugal par l'armée française. 91

CHAPITRE III.

Août. Insurrection générale en Espagne; opérations des différens corps d'armée français; catastrophe de Baylen; bataille de Medina del Rio Secco; premier siége de Saragosse, etc. 122

CHAPITRE IV.

Septembre. Suite des opérations militaires en Espagne; Napoléon franchit les Pyrénées avec de nouvelles troupes; défaites successives des Espagnols à Burgos, Espinosa et Tudela; les Français rentrent dans Madrid. 182

1808.		Pages.
Nov. et déc.	Opérations militaires en Catalogne; le général Duhesme est bloqué dans Barcelone; siége et prise de Roses par le corps d'armée aux ordres du général Saint-Cyr; défaite de l'armée espagnole à Cardadeu et au pont d'El-Rey, sur le Lobregat, etc. . .	222
Janvier.	L'armée anglaise, entrée en campagne, se retire devant l'armée impériale; retour de l'empereur en France; le maréchal Soult poursuit l'armée britannique jusqu'à la mer; combat de la Corogne et embarquement des troupes anglaises; combats d'Almaraz, d'Uclès, etc.	235
21 février.	Second siége et prise de Saragosse.	257

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU TOME DIX-HUITIEME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

De tous les noms de Français ou étrangers, et de tous les corps désignés dans le dix-huitième volume.

A

Adam, 231.
Aguilar (comte d'), 125.
Almenara (marquis d'), 39, 46.
Alexandre, empereur de Russie, 8, 9, 10, 184, 215.
Alvarez, 227.
Alzedo, 252.
Ambrosio, 134.
Ancelin, 151.
Anstruther, 104.
Antonio (don), frère de Charles IV, 45, 50, 55, 61, 62, 63.
Arbuthnot, 4, 5, 6, 7.
Arnault, 100, 101.
Augereau, général de brigade, 203.
Augustina, 173.
Avril, 75, 78, 80, 82, 102, 139.
Azanza, 49, 51, 56, 67.

B

Bacon, 193.
Baird (sir David), 187, 236, 237, 239, 247, 250.
Barameda, 124.
Barbou, 137, 138, 140, 145, 150, 154.
Bardinet, 101.
Baron, 150.
Barthelemi, 282.
Baste, 143, 144.
Beauharnais (de), 20, 22, 35, 48, 225.
Belliard, 44, 216.
Bennet, 101.
Beresford, 120, 252.
Bernadotte, 3, 187, 188.
Berthier (Alexandre), 34, 84, 94, 211, 213, 216, 271.
Berthier, chef de bataillon, 84.
Bessart, 149.
Bessières, 84, 89, 127, 128, 131, 134, 168, 169, 170, 190, 193, 194, 195, 209, 218, 238, 239, 241, 255.
Bessières, général de brigade, 223.
Blacke, 189, 190, 191, 192,

193, 196, 197, 198, 271.
Boileau, 108.
Bonaparte, 1, 2, 3, 4, 7, 8, 9, 10, 15, 16, 17, 19, 20, 22, 23, 24, 27, 28, 29, 30, 33, 35, 36, 37, 38, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 70, 73, 75, 119, 121, 126, 128, 143, 151, 153, 166, 167, 170, 171, 180, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 193, 194, 195, 201, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 219, 225, 231, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 244, 245, 251, 254, 256, 257, 258, 271, 296.
Bonaparte (Lucien), 66.
Bonaparte (Joseph), 1, 3, 11, 12, 56, 66, 67, 127, 130, 131, 170, 171, 184, 190, 199, 217, 219, 256, 257, 295.
Bonaparte (Jérôme), 3.
Bongards, 252.
Bordesoul, 218.
Boudet, 199.
Brenier, 89, 98, 100, 101, 103, 106, 107, 108, 109.
Breuille, 290.
Bruyères, 216.
Burita (comtesse), 179.
Burthe, 273.
Burzot, 296.

C

Caballero (marquis de), 20.
Caldaguès, 233.
Camus, 273.
Caraffa, 29.
Carlos (don), 21, 39, 40, 44, 47, 61, 62, 63.
Caro, 135, 136, 160, 167.
Carrion-Nizas, 273.
Cassagne, 144, 158.
Castait, 151.
Castanos, 141, 145, 146, 147, 154, 156, 159, 160, 163, 164, 165, 171, 189, 190, 192, 193, 194, 201, 202, 203, 204, 205, 218.
Castro, 73.
Caulaincourt, 137.
Celbo (Baltazar), chanoine, 124.
Cevallos (don Pedro), 29, 40, 47, 67.
Castellar (marquis de), 45, 209, 211, 212, 213, 216.
Chabert, 145, 150, 156, 159, 160, 162, 164.
Chabot, 225.
Chabran, 132, 133, 232.
Championnet, 131.
Charles IV, 1, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 40, 41, 42, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 123, 156, 187, 221.
Charlot, 78, 86, 91, 104, 106, 107, 110.
Chassey, 193.
Claros, 229.
Colbert, 169, 201, 242.
Coloma (comte de Santa-), 67.
Conin, 203.
Contant, 109.
Cotteret, 95.
Cotton (sir), 114.
Creagh (don Juan), 166.
Cruz (marquis de Santa-), 67, 122.
Cuesta, 168, 189.

D

Dabadie, 145.
Daboville, 104, 107.
Daguenet, 269.
Dalrymple (sir New), 111, 114.
Daoiz, 52, 53.
Darmagnac, 24, 25, 26, 169.
Daugier, 145.
Dautancourt, 206, 207, 208.
Dedon, 258, 264, 266, 269, 286, 289.
Delage, 276.
Delaitre, 206.
Delort, 233.
Desroches, 119.
Digeon, 201.
Douence, 81.
Duckworth (J.-T.), 5, 7.
Ducos, 130, 131, 169.
Dufour, 147, 148, 155.
Duhesme, 24, 26, 27, 28, 127, 131, 132, 133, 134, 222, 224, 225, 227, 231, 232.
Dulong, 76, 113.
Duneau, 119.
Dupéroux, 290.
Dupont, 23, 24, 25, 129, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 163, 164, 166, 167, 182, 189, 234.
Dupré, 149.
Duroc, 39, 46, 57, 62.

E

Echavari, 139, 141.
Escoiquiz, 21, 22, 39, 40, 46, 60, 62, 64.
Excellmans, 163.

F

Farrill (O'), 49, 51, 56.
François II, 37, 43, 296.
Ferdinand, prince des Asturies, 1, 11, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 28, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 53, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 123, 125, 171, 180.
Ferdinand IV, roi de Naples, 37.
Fontana, 226, 230.
Forbin (de), 94.
Forbin (Palamède-), 107, 109.
Fourcroy, 252.
Foy, 104, 107, 110.
Franceschi, 200, 241, 248.
Francisco (don), 61, 62.
Frazer, 250.
Frère, général, 129.
Frère, commissaire anglais, 239.
Frésia, 137, 138, 140, 145, 149.
Freuler, 150, 152.
Fréville, 55.
Frias (duc de), 37.

G

Galluzo, 120, 254, 255.
Gasquet, 276.
Gazan, 238, 259, 262, 263, 264, 266, 273, 274, 275, 276, 287, 288, 292.
Gil (don François), 55, 56.
Girod, 97, 120.
Gaston, 13.
Gobert, 146, 147, 148.
Godoï (prince de la Paix), 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22,

24, 32, 34, 44, 45, 48, 56, 57, 63, 122, 125, 182.
Graindorge, 84, 90, 102, 113
Grandseigne, 108.
Granjean, 191, 261, 262, 264, 287.
Guéhéneuc, 203.
Guillaume III, 37, 43.
Guilleminot, 169.

H

Habert, 191, 262.
Haxo, 268.
Hermann, 73.
Hervaz, 39, 46.
Hijar (duc de), 40, 52, 62.
Hope, 120, 250.
Huesca, 295.

I

Infantado (duc de l'), 18, 40, 67, 221, 255, 256.
Isquierdo, 24, 28, 29, 35, 36.

J

Jago-Sass, curé, 178.
Jardon, 249.
Jeucesse, 290.
Joffrenot, 289.
Jones (sir John), 237, 243.
Julien (comte), 122.
Junot, duc d'Abrantès, 2, 17, 22, 29, 33, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 80, 82, 84, 85, 86, 88, 89, 91, 93, 94, 97, 101, 102, 103, 105, 106, 107, 108, 110, 111, 112, 114, 115, 120, 121, 238, 239, 254, 265, 266, 275, 295, 296.

K

Kasicsowski, 203.
Keith, 114, 115.
Kellermann, 80, 82, 84, 89, 90, 104, 107, 109, 110, 112.
Kliski, 203.
Kozictulski, 207, 208.
Krasinski (comte), 206, 207.
Krasinski (Pierre), capitaine, frère du comte, 208.
Krzyzanowski, 208.

L

Labédoyère, 203.
Laborde (de), 80, 81, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 106, 107, 110, 112, 238.
Labrador (Pedro), 40.
Lacoste, 258, 262, 264, 266, 280, 284, 288.
Lafaille, 134.
Laforêt, 48, 55, 65.
Lagarde, 73.
Lagrange, général, 201, 203, 208.
Lagrange, colonel, 163.
Lahoussaie, 208, 218, 244.
Lannes, 201, 202, 203, 204, 275, 278, 281, 285, 287, 288, 290, 291, 292, 293, 295, 296.
Laplane, 141.
Lasalle, 129, 130, 168, 169, 195.
Latour-Maubourg, 195, 208, 256.
Lauriston, 211.
Laval, 137, 190, 192, 193.
Lecchi, 26, 27, 223, 224.
Leclerc, major, 108.

Lefebvre (duc de Dantzig), 190, 192, 193, 198, 218, 238, 254.
Lefebvre-Desnouettes, 134, 171, 172, 202, 203, 208, 240.
Lefranc, 145, 146.
Liger-Belair, 146, 147, 148, 265.
Loison, 75, 78, 82, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 103, 104, 106, 107, 110, 112, 238.
Lorge, 244.
Loti, 95.
Lubienski, 218.
Luuyt, 73.

M

Macdonald, 132.
Maison, 198, 211, 216.
Maransin, 78, 79, 80, 82, 83, 84.
Marescot, 153, 156, 157, 159, 160, 164, 165, 166, 167.
Margaron, 81, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 104, 105, 108, 109.
Martial (Thomas), 158.
Massaredo, 24.
Maurice Mathieu, 15, 202, 203, 204.
Maurin, 79.
Mazzuchelli, 226, 230.
Medina Celi (duc de), 36.
Mello (Petro de), 73.
Merle, 130, 131, 168, 169, 241, 249.
Merlier, 101.
Merlin, 190.
Mermet, 249, 254.
Meusnier-la-Converserie, 261, 264, 266, 287.
Michelson, 4, 6, 8, 9.
Milhaud, 195.
Miquel, 96.
Molard, 144.
Moncey, 23, 24, 25, 28, 127, 135, 136, 167, 168, 190, 191, 193, 201, 205, 238, 257, 258, 259, 264, 265.
Marie-Louise de Bourbon, 19.
Monthion, 54.
Moore (sir John), 187, 193, 236, 237, 239, 240, 243, 244, 245, 248, 249, 250, 251.
Mora-y-Lomas (D. Pedro de), 219.
Morla, 125, 164, 209, 214, 215, 216.
Morlot, 202, 203, 261, 263, 266, 280, 287.
Mortier, 238, 258, 266, 275, 276, 295, 296.
Mouton, 168, 169, 194, 195.
Murat, grand-duc de Berg, 1, 11, 33, 34, 36, 38, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 63, 65, 66, 126, 127, 135, 138, 139, 142, 143, 182.
Murray (George), 114, 115.
Musquiz (marquis de), 40.
Mustapha-Barayctar, 8.

N

Ney, 190, 191, 193, 201, 203, 204, 205, 208, 218, 238, 239, 245, 254, 255, 271.
Niegolewski, 208.
Nunès (Fernand), comte, 37, 67.

O

Opaz, archevêque, 122.

Orgaz (comte de), 67.
Ossuna (duc d'), 67.

P

Pacthod, 196, 197, 198.
Paget (lord), 240.
Palafox (don Joseph), 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 189, 194, 201, 202, 204, 258, 260, 261, 265, 268, 271, 272, 284, 292, 296.
Palafox (don Francisco), 177, 274, 276.
Palafox, marquis de Lazan, 271, 274, 276, 295.
Pannetier, 140, 145, 150.
Parque (duc d'el), 67.
Paule (François de), 44, 50, 54, 61, 62.
Pegot, 133.
Pena, 218, 255.
Penas, 154, 157.
Pepin, 203.
Peralès (marquis de), 210.
Petit, 94.
Philippe II, 21.
Philippe V, 170.
Picton, 169.
Pignatelli, 191.
Pillet, 109.
Pio, 28.
Pino, 225, 226, 227, 229, 230, 231, 232.
Poinsot, 144.
Pouilly, 134.
Prost, 164, 107, 110.
Pryvé, 138, 140, 150, 151, 153, 154, 158, 166.
Puget, 274.

Q

Quesnel, 77.

R

Radowski, 208.
Razout, 191.
Reding, 150, 152, 153, 155, 156, 157, 158, 159, 223, 230, 234, 271.
Reggio, 279.
Reille, 223, 225.
René, 142.
Reynier, 11, 12, 13, 14, 15.
Rogniat, 285.
Romana (marquis de la), 187, 188, 190, 196, 199, 200, 236, 239, 241, 245, 271.
Rostolland, 282.
Rouyer, 145, 152.
Rowiccki, 208.
Rozetti, 163.
Ruffin, 281, 256.

S

Saavedra (don Miguel), 123.
Sabathier, 130, 169.
Saint-Cyr, 222, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 234, 235, 238, 271.
Saligny, 11, 12.
Salm-Salm (prince de), 168.
Sampajo (comte), 73.
Sarrut, 200.
Savary, duc de Rovigo, 9, 10, 39, 40, 43, 143, 159.
Schramm, 145, 152.
Schwarz, 132.
Sebastiani, 5, 6, 7, 190, 192, 193, 198.
Second, 281.
Ségur (Philippe de), 207.
Selim III, 8.
Senarmont, 266.
Serbelloni (comte de), 123.
Silva, 233.
Simmer, 94, 97.

Solano, 29, 124, 138.
Solignac, 91, 92, 93, 94, 95, 104, 106, 107, 108, 109, 110.
Souham, 225, 227, 229, 230, 231, 232.
Soult, 182, 193, 194, 195, 199, 200, 205, 235, 236, 237, 238, 239, 241, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254.
Spencer, 98.
Spinola, 95.
Stahl, 268.
Stewart (lord), 240.
Suchet, duc d'Albuféra, 235, 238, 259, 262, 263, 266, 274, 275, 276, 287, 296.

T

Taboureau, 252.
Talleyrand, 35, 36, 63.
Tarauco, 168.
Tascher, 200.
Taviel, 81, 104, 108, 111.
Teudomer, 122.
Teulet, 150.
Théron, 97, 108.
Thiébault, 77, 79, 81, 95, 97, 108, 110, 115, 120, 121.
Thomières, 89, 91, 98, 103, 106, 107.
Thouvenot, 28.
Tilly (comte de), 159, 160, 163.
Torizo, évêque, 122.
Travot, 81, 98, 102.
Trentinian, 97.
Trousset, 81, 111.
Truxillo, 124.

U

Urrutia, 234.

V

Valazé, 290.
Valsantaro (marquis de), 25.
Vedel, 137, 143, 144, 145, 146, 148, 152, 154, 155, 156, 157, 158, 160, 161, 164, 166, 167.
Velarde, 33, 52, 53.
Vera (don Fernando de la), 216.
Verdier, 128, 129, 172, 173, 174, 176, 177, 180.
Verneret, 151.
Victor, duc de Bellune, 192, 193, 196, 197, 198, 205, 211, 218, 255, 256.
Vienot-Vaublanc, 73.
Viervaux, 290.
Vilatte, 190, 192, 212, 255, 256.
Villariezo, 40.
Villoutreys, 153.
Vincent, 81, 111.
Viry, 203.
Vitiza, 122.
Vivés (marquis de), 224, 227, 230, 233, 234.

W

Wathier, 191, 262, 273.
Weiss, 100, 101.
Wellesley (sir Arthur), 99, 100, 105, 108.

Y

Yriarte (don Bernardo), 214.

ARMÉES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

Armée française.

GARDE IMPÉR. — CAVALERIE, 51, 52, 206, 208, 240.
CHEVAU - LÉGERS POLONAIS, 134, 206, 207, 208.
MARINS, 138, 140, 145, 150, 152.
INFANT. DE LIGNE. Septième, 226, — quatorzième, 262, — quinzième, 89, 102, — vingt-quatrième, 197, 205, — vingt-sixième, 79, 102, 113, — trente-deuxième, 85, 86, 87, 91, 104, — quarantième, 187, — quarante-quatrième, 262, — quarante-cinquième, 198, —— quarante-septième, 88, 102, — cinquante-quatrième, 197, — cinquante-huitième, 88, 89, 92, 104, — soixante-deuxième, 13, — soixante-troisième, 193, 196, — soixante-sixième, 102, — soixante-septième, 14, — soixante-dixième, 89 98, 99, 100, — quatre-vingt-deuxième, 88, 102, 104, — quatre-vingt-sixième, 82, 92, — quatre-vingt-quatorzième, 196, 197, — quatre-vingt-quinzième, 196, 197, — quatre-vingt-seizième, 205, 206, — centième, 263, 292, — cent-troisième, 292, — cent quinzième, 262, 286, 290, — cent seizième, 262, — cent vingt-unième, 262.
LÉGIONS PROVISOIRES.— Troisième, 145, — quatrième, 150.
INFANTERIE LÉGÈRE. Premier, 232, 233, — deuxième, 85, 86, 91, 99, 103, 249, — quatrième, 85, 86, 91, 103, — neuvième, 197, 205, — douzième, 88, 103, — treizième, 103, — seizième, 198, 211, — vingt-unième, 263, — vingt-troisième, 14, — vingt-cinquième, 203, — vingt-septième, 193, 197, 198, — vingt-huitième, 289, — trente-unième, 202, 213, — trente-deuxième, 102, 113.
GARDE DE PARIS. — Deuxième régiment, 127, 140, 145.
LÉGION DE LATOUR D'AUVERGNE, 11.
LÉGION DU MIDI, 78, 79, 84, 102.
CAVALERIE. — CHASSEURS A CHEVAL. — Dixième régiment, 169, — vingt-sixième, 98, 100, 104, 108, 112, — vingt-neuvième, 169.
DRAGONS. — Dix-septième, 250, — vingt-quatrième, 225, 227, 230, 231, 233, — vingt-septième, 250.
HUSSARDS. — Premier régiment, 254, — dixième, 276.
CUIRASSIERS PROVIS., 147.
DRAGONS PROVISOIRES. — Premier régiment, 150, 151, — deuxième, 149, 150, — troisième, 89, 102, 104, 109, 112, 113, — quatrième, 78, 91, 97, 104, 108, — cinquième, 85, 86, 87, 91, 104, 108.

Troupes étrangères faisant partie de l'armée française.

BADOIS, 193.
HANOVRIENNE (LÉGION), 91, 102, 103, 112.
ISEMBOURG (LÉGION D'), 11.
ITALIENS.—Chasseurs royaux, 231, — Dragons Napoléon, 231, — Vélites, 26.
NAPOLITAINS. — Premier régiment de ligne, 133.
NASSAU (régiment de), 193.
POLONAIS.—Premier régiment de la Vistule, 134, 172, 262, 270, 279, 280, — Deuxième, 262.
SUISSES. — Deuxième régiment, 82, —quatrième, 82, 85, 86, 91, 99, — Preuss, 138, 150, 152, — Reding, 138, 150, 152.

Armées étrangères.

ESPAGNOLS. — Chasseurs de Valence, 76, — Gardes Walonnes, 135, 169, 194, 210,—Hussards de la Reine, 93, — Milice de Logrono, 173, Régimens de Badajoz, 93, — de Burgos, 93, — de Ciudad-Rodrigo, 93, — de Murcie, 76, — de la Princesse, 197, — Royal-Etranger, 93,—de Valence, 290, — de Zamora, 197, — Volontaires d'Aragon, 177, 178, 189, 258, 259, 265, 266, 272, 274, 276, 284.
PORTUGAIS. — Milice d'Evora, 96.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815.

LIVRE CINQUIÈME.

GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE VI.

ANNÉE 1808.

Situation politique de l'Europe au commencement de 1808. — Fin des opérations militaires dans le royaume de Naples; prise des places de Reggio et de Scylla, etc. — Détails sur l'origine de la guerre d'Espagne. Evénemens politiques dans ce royaume; invasion des provinces du nord de la Péninsule par les troupes françaises; révolution d'Aranjuez; le roi Charles IV abdique la couronne en faveur de son fils le prince des Asturies; arrivée du grand-duc de Berg Murat à Madrid; voyage de Napoléon à Baïonne; il attire dans cette ville la famille royale espagnole. — Insurrection à Madrid; Murat est nommé, par décret du roi Charles IV, lieutenant-général du royaume. — Charles IV et Ferdinand renoncent à la couronne d'Espagne; Joseph Bonaparte reconnu roi d'Espagne et des Indes; junte extraordinaire convoquée à Baïonne, etc., etc.

Situation politique de l'Europe au commencement de 1808.
1808. — Au commencement de l'année dont nous allons dé-



1808. crire les événemens, l'Angleterre était la seule puissance de l'Europe qui n'eût point fléchi devant Napoléon. Toutefois, cette superbe dominatrice des mers voyait une immense étendue de côtes interdite à ses vaisseaux; une guerre active déclarée à son commerce; le roi de Suède, seul allié qui lui restât, chassé de la Poméranie, de l'île de Rugen, et sur le point de perdre la Finlande (province que convoitait la Russie) et bientôt sa couronne, que ses sujets pensaient déjà à placer sur la tête d'un prince plus digne, selon eux, de la posséder.

L'incendie de Copenhague, le pillage de ses magasins de marine, la perte de sa flotte, n'avaient pu faire changer de détermination à la cour de Danemarck; et l'odieuse agression des Anglais n'avait eu d'autre résultat politique pour ces insulaires, que de leur attirer la haine, pour ne pas dire la malédiction du continent. Par l'indigne emploi des seuls moyens qu'elle eût encore en son pouvoir pour lutter contre son formidable adversaire, la Grande-Bretagne avait servi les desseins de Napoléon. Placé dans l'alternative fâcheuse de céder à l'influence de celui-ci, ou de recevoir la loi du cabinet britannique, le roi de Danemarck n'hésita plus entre un conquérant, qui, dans deux campagnes successives, avait au moins donné des preuves de quelque générosité et d'une certaine modération, et des pirates qui, loin de restituer à la paix une partie de leurs rapines, prenaient au contraire toutes les mesures qui pouvaient leur en assurer de nouvelles, en s'établissant définitivement, en se fortifiant dans les pays que les chances de la guerre soumettaient momentanément à leurs armes. Le Danemarck venait de s'unir à la Russie et à la Prusse dans les dispositions commandées par le monarque français.

Au midi, le général Junot achevait l'entière occupation du Portugal. Le roi d'Espagne, vassal de la couronne impé-

riale, était prêt à sacrifier ses forces de terre pour son suzerain, comme il lui avait déjà fait le sacrifice de sa marine; une armée castillane, portée au fond de l'Allemagne, bravait les glaces du Nord, en gardant, sous les ordres du prince de Ponte-Corvo, les côtes du Holstein. L'Italie ne présentait plus, pour ainsi dire, qu'une seule masse de sujets préparés à exécuter aveuglément les ordres de son dominateur. Dans un voyage fait, vers la fin de 1807, à Milan, Napoléon venait de donner à son royaume une constitution plus robuste et plus convenable à ses vues ultérieures; le traité de Fontainebleau, enlevant la Toscane au prince espagnol qui l'avait reçue en échange du duché de Parme, ce beau pays allait encore augmenter le nombre des départemens de l'empire au-delà des Alpes; le Souverain Pontife, déjà presque réduit à la simple condition d'évêque de Rome, devait être bientôt arraché de la chaire de Saint-Pierre, pour voir ses états subir le sort de ceux du roi d'Etrurie; enfin, la prise de Reggio et celle de Scylla, dont nous rendrons compte plus bas, assuraient à Joseph Bonaparte l'entière possession du royaume de Naples, gardé par une armée française. 1808.

A l'est, les souverains de Bavière et de Wurtemberg, redevables de la couronne royale au vainqueur de l'Autriche, avaient ajouté aux liens de la reconnaissance ceux du sang, en mariant leurs filles aux princes Eugène et Jérôme.

Moins humiliée que la Prusse, l'Autriche, après une année de paix, commençait à la vérité à supporter avec quelque impatience le joug imposé par le traité de Presburg; mais ses plaies n'étaient point encore assez cicatrisées pour qu'elle pût reprendre les armes; et Napoléon, peu inquiet des dispositions secrètes de cette puissance, paraissait croire à la sincérité de ses démonstrations, se réservant peut-être de la faire repentir plus tard de son penchant vers l'Angleterre, dont elle croyait que l'appui seul pouvait lui rendre

1808. son influence première. La Porte Ottomane, craignant également l'Angleterre et la Russie, ne voyait dans l'empereur des Français, dans le vainqueur de l'Europe coalisée, qu'un ami sincère, intéressé à prévenir sa ruine.

De grands événemens avaient eu lieu dans l'empire turc; et nous croyons d'autant moins inutile d'en donner ici une esquisse rapide, qu'ils se lient, en quelque sorte, avec ceux que nous avons rapportés dans le volume précédent, et que l'influence de Napoléon n'y fut point étrangère. On sait déjà qu'une armée russe, commandée par le général Michelson, avait envahi la Moldavie, province de l'empire turc, sous le prétexte « de préserver la cour et les états du sultan du danger de devenir la proie de l'ambition démesurée de Bonaparte, et pour acquérir la possibilité de faire concevoir à la Sublime-Porte la nécessité où elle était de se tenir en alliance avec les cours de Russie et d'Angleterre [1]. »

Cette agression, contre laquelle le gouvernement turc ne se trouva point en mesure, aurait peut-être conduit l'armée russe aux portes de Constantinople, sans l'invasion de la Pologne par l'armée française. Privé des vingt-cinq mille hommes que l'empereur Alexandre rappela tout à coup au secours de ses frontières menacées [2], le général Michelson, qui déjà avait occupé Bukarest, ne dépassa point cette capitale de la Valachie. Ce retard forcé dans les opérations du général moscovite donna le temps au grand-visir de former une armée, dont l'avant-garde fut bientôt en présence des russes, et acheva de paralyser leurs desseins.

La politique anglaise voulut en vain donner, par l'organe de l'ambassadeur Arbuthnot, une couleur moins défavorable

[1] Expressions du manifeste adressé par le général Michelson aux autorités constituées des provinces ottomanes.

[2] Voyez tome XVII, pages 59 et 73.

à la conduite du cabinet russe vis-à-vis de la Sublime-Porte, les faits étaient trop évidens. Le territoire ottoman avait été violé sans déclaration préalable de guerre; la proclamation faite par le général Michelson en entrant en Moldavie avait eu pour but direct de compromettre le gouvernement turc vis-à-vis de ses sujets, et d'ailleurs le divan, éclairé par l'ambassadeur français, savait à quoi s'en tenir sur les intentions et les vues de la Russie et de sa complaisante alliée, l'Angleterre 1808.

Quelque temps après le départ de l'envoyé de Russie auprès du grand-seigneur, l'ambassadeur anglais leva tout à fait le masque, et s'embarqua sur une frégate de sa nation, qui l'attendait dans le port de Constantinople, et qui coupa ses câbles pour s'éloigner plus promptement. Avant de quitter sa résidence, M. Arbuthnot avait remis au grand-visir une note, dans laquelle il était dit textuellement : « Que les cours de Russie et d'Angleterre, ayant acquis la preuve de la supériorité d'influence exercée par la cour de France sur le gouvernement ottoman, venaient d'arrêter et d'arranger entre elles que l'une ferait entrer par terre des troupes sur le territoire turc (ce qui avait été fait par anticipation, comme on l'a vu), tandis que l'autre enverrait par mer sa flotte devant la capitale de l'empire ottoman; que, si la Sublime-Porte procédait sur-le-champ au renouvellement de son alliance avec lesdites cours d'Angleterre et de Russie, sur l'ancien pied, et si elle chassait de la résidence impériale l'ambassadeur français Sebastiani, la guerre cesserait à l'instant. »

Sans donner le temps au gouvernement turc de réfléchir sur cette communication impérative, le ministre britannique fit voile vers Ténédos, où se trouvait déjà une escadre sous les ordres de sir J. T. Duckworth. Bientôt après, l'amiral anglais parut devant les Dardanelles avec deux vaisseaux à trois ponts, trois vaisseaux de 80, deux de 74, et quelques

1808. bombardes. Le passage fut forcé, malgré le feu des batteries turques, auquel les Anglais ne répondirent que faiblement : ceux-ci rencontrèrent, à la hauteur de Gallipoli, dans la mer de Marmara, un vaisseau de 74 et cinq frégates de la flotte du capitan-pacha, et les brûlèrent. Cet incendie, aperçu de Constantinople, au lieu de porter le découragement parmi les Turcs, enflamma tous les esprits, et l'on se disposa à la plus vigoureuse résistance. Le 20 février, à cinq heures du soir, l'escadre anglaise parut devant le sérail ou palais du grand-seigneur : rien n'était encore prêt pour la défense; mais tous les musulmans coururent aux armes. Le sultan, accompagné et conseillé par le général Sebastiani, se porta le premier sur les points reconnus les plus favorables à l'établissement des batteries. Dans la nuit, dix officiers français, du corps du génie et de l'artillerie, arrivèrent de la Dalmatie : en cinq jours, cinq cents pièces de canon et cent mortiers furent placés en batterie.

Cependant, le ministre Arbuthnot, qui était à bord de l'amiral anglais, s'embarqua dans une chaloupe, et osa demander à entrer en arrangement; le sultan envoya le kiaya-bey (ministre de l'intérieur) pour écouter les propositions qu'on allait faire. Arbuthnot demanda « que les châteaux des Dardanelles fussent remis au pouvoir des Anglais ; que quinze vaisseaux de guerre chargés de munitions navales qui étaient dans l'arsenal, fussent conduits à Malte ; que la Porte déclarât la guerre à la France, et renvoyât l'ambassadeur Sebastiani ; que la Valachie et la Moldavie fussent cédées en toute propriété à la Russie ; enfin que la place d'Ismaïl et les autres forteresses sur le Danube fussent remises à cette même puissance. »

On peut deviner aisément l'accueil fait à de pareilles propositions. Toutefois, le grand-seigneur crut devoir contenir son indignation, et renvoya son premier interprète (le drog-

man de la Porte) auprès de l'amiral et du ministre anglais, 1808.
pour réclamer des conditions plus admissibles. L'ambassadeur Arbuthnot demanda alors qu'il lui fût assigné un lieu où il pût débarquer pour conférer avec les ministres du sultan. Le divan répondit qu'il n'était pas un lieu, pas un seul pouce de terre dans tout l'empire ottoman où un Anglais pût descendre sans être exposé à la juste fureur du peuple; qu'au milieu de son palais, le sultan même ne serait pas assez puissant pour défendre un Anglais contre l'indignation des musulmans. L'amiral et l'ambassadeur britanniques virent alors clairement que le coup était manqué, et qu'ils ne parviendraient point à intimider le gouvernement turc. Ils témoignèrent le désir de traiter à des conditions moins dures et moins impératives; mais le sultan fit répondre qu'il n'écouterait rien tant que l'escadre anglaise serait en deçà des Dardanelles: les Anglais eurent alors recours aux moyens si familiers à leur gouvernement, l'intrigue et la corruption; mais ils échouèrent dans toutes leurs tentatives. Le 2 mars, le grand-seigneur, immuable dans sa résolution, dit au général Sebastiani : « Les Anglais veulent que je te chasse et que je fasse la guerre à mon ami l'empereur des Français; écris à ton maître qu'hier encore j'ai reçu une lettre de lui, que je persévérerai dans mes desseins, qu'il peut compter sur moi comme je compte sur lui. »

Le sérail et les côtes d'Europe et d'Asie, étant couverts de batteries, tous les efforts se portèrent sur les Dardanelles, que l'on hérissa de canons et de camps, pour fermer ce passage aux Anglais, à leur retour dans l'Archipel.

Dans ces circonstances, l'amiral Duckworth crut prudent de se retirer en toute hâte, et passa les Dardanelles. Le 3 mars, l'escadre anglaise mouilla à deux lieues au-delà du détroit, du côté du vieux château d'Asie; le lendemain elle était en pleine mer, et hors de vue. L'escadre turque,

1808. promptement réparée et armée, vint mouiller ce même jour sous le château de Gallipoli.

Ainsi se termina, à la honte de l'Angleterre, une expédition maritime dont le but était moins d'entraîner le grand-seigneur dans la coalition contre la France, que d'exercer à Constantinople les mêmes pirateries qui avaient signalé les expéditions contre la Hollande et le Danemarck.

Les Russes n'avaient pas obtenu de meilleurs succès sur terre. Depuis l'occupation de Bukarest, ils avaient eu avec les Turcs commandés par Mustapha Baraycktar, pacha de Rutschuk, un grand nombre d'engagemens dans lesquels ceux-ci avaient presque toujours obtenu des avantages marqués. Une révolution eut lieu à Constantinople vers la fin du mois de mai, elle fit descendre le sultan Sélim III du trône; mais elle ne changea rien aux dispositions du gouvernement turc; cependant le général Michelson se maintint dans la Haute-Valachie et en Moldavie, par suite du peu d'ensemble que les différens corps de l'armée turque apportèrent dans leurs opérations.

Aux termes de l'article 22 du traité de Tilsit, les troupes russes devaient se retirer des provinces de Valachie et de Moldavie; mais ces mêmes provinces ne pouvaient être occupées par les troupes du grand-seigneur jusqu'à l'échange des ratifications du traité de paix définitif entre la Russie et la Porte-Ottomane, traité qui devait se négocier de suite, en conformité des articles 21 et 23 de celui de Tilsit. Toutefois, dans les fréquentes conversations que Napoléon et Alexandre avaient eues ensemble pendant leur séjour à Tilsit, ces deux monarques étaient presque convenus qu'on traînerait en longueur l'évacuation (par les troupes russes) des provinces dont nous parlons; Napoléon laissa même entrevoir à l'empereur de Russie le projet de jeter les Turcs en Asie, attendu, disait-il, que c'était une espèce de honte pour les puissances

chrétiennes de souffrir plus long-temps ces barbares en Europe [1]. 1808.

D'après cette espèce de convention secrète, Alexandre, en envoyant au général Michelson les instructions et les pouvoirs nécessaires pour traiter d'un armistice avec les Turcs, et pour le ratifier, lui ordonna de prolonger, le plus qu'il pourrait, les négociations qui devaient avoir lieu à ce sujet. Le général obéit, et mourut pendant la durée de ces mêmes négociations. Son successeur provisoire les termina, en concluant l'armistice sans attendre les ordres directs du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Les troupes russes avaient déjà commencé leur mouvement rétrograde pour évacuer les deux provinces, lorsque des détachemens turcs repassèrent le Danube, rentrèrent dans Galatz, qu'ils avaient évacué conformément à l'armistice, tuèrent des officiers et des membres du gouvernement moldave, se livrèrent à tous les désordres ordinaires à cette nation, et s'avancèrent à la poursuite de leurs adversaires. Le général russe, effrayé de cette infraction, s'arrêta d'abord, puis, revenant sur ses pas, chassa les Osmanlis de Galatz, et les força de repasser le Danube. Sur ces entrefaites, il reçut des dépêches de l'empereur Alexandre, qui lui notifiait le refus d'accepter l'armistice conclu, et lui donnait l'ordre de demander sur-le-champ au grand-visir de changer ou d'annuller deux articles de cette transaction, qui compromettaient la dignité des armes russes. Le visir refusa positivement de rien changer à l'armistice que les Turcs venaient de rompre eux-mêmes en repassant le Danube et en rentrant dans Galatz. En conséquence, le cabinet russe considéra les choses comme rétablies dans leur premier état, et ne crut pas devoir or-

[1] Rapport du général Savary à l'empereur Napoléon, daté de Saint-Pétersbourg, le 18 novembre 1807. (Voyez *la Correspondance inédite de Napoléon Bonaparte*, tome VII.)

1808. donner l'évacuation convenue par un acte qui, de fait, n'avait plus de valeur.

Cependant Napoléon, feignant d'oublier la convention verbale de Tilsit, fit demander officiellement à l'empereur Alexandre, par le général Savary qui se trouvait alors à Saint-Pétersbourg en qualité d'envoyé extraordinaire, les motifs du retard qu'éprouvait l'évacuation stipulée par l'article 23 du traité de paix avec la Russie. L'envoyé français représenta au monarque russe que la paix ne pouvait pas être rétablie entre la Russie et la Porte Ottomane, que préalablement cette opération n'eût eu lieu, puisqu'elle était la base du traité de paix et celle de l'armistice qui avait été conclu, lequel armistice était lui-même le préliminaire de la paix définitive que l'on voulait établir. Il ajouta que l'évacuation ne s'effectuant pas, l'armistice se trouvait par cela même annullé, et que conséquemment les négociations de paix ne pouvaient pas s'entamer.

Alexandre répondit à ces observations par l'exposé des faits qu'on vient de lire plus haut.

Le résultat de la démarche du général Savary fut que l'on temporiserait encore, jusqu'à ce que Napoléon eût pris une résolution définitive sur le sort des deux provinces turques dont le gouvernement russe réclamait toujours la possession, d'après la promesse faite à Tilsit.

Dans l'ignorance absolue de ces intrigues diplomatiques, la cour de Constantinople continuait de se reposer entièrement sur l'empereur des Français du soin d'amener la Russie à conclure avec elle une paix honorable.

Quelque rassurant que paraisse ce tableau de la situation de l'Europe pour les intérêts futurs de la France, nous voici cependant parvenus à l'époque où Napoléon fut entraîné, par la fatalité, dans la plus impolitique et la plus injuste des guerres qu'un monarque ambitieux, mais adroit, ait pu ja-

mais entreprendre ; mais avant de commencer le récit des événemens qui précédèrent la lutte mémorable de l'Espagne avec la France, nous devons consigner ici ce qui nous reste à dire de la dernière campagne des Français dans le royaume de Naples. 1808.

Fin des opérations militaires dans le royaume de Naples. Prise des places de Reggio et de Scylla. — Le général Reynier, après la reddition de Cotrone et quelques expéditions partielles dans les montagnes de Calabre, s'était occupé avec activité des préparatifs nécessaires pour la reprise des forts de Reggio et de Scylla, seuls points qui restassent encore au roi Ferdinand sur le continent. Une grande route fut ouverte de Lagonegro au camp de la Corona, au-dessus de Seminara, pour faire venir l'artillerie et les munitions ; une partie de ces dernières, venant par mer, furent débarquées au port d'il Pizzo [1], à six milles de Monteleone ; et, comme il était important que le corps du général Reynier, qui devait faire le siége des deux places dont nous venons de parler, fût échelonné, le roi Joseph envoya de Naples une brigade de sa garde avec les deux régimens nouvellement formés, Latour d'Auvergne et Isembourg, sous le commandement du général Saligny, pour occuper les postes de Monteleone, Nicastro et Cosenza. Italie. 17 février.

Cette précaution était d'autant plus urgente, qu'un corps de dix mille hommes, Anglais et Siciliens, était rassemblé aux environs de Messine, et menaçait de s'embarquer incessamment pour venir contrarier les opérations des siéges, soit en jetant des troupes fraîches dans les places dont les Français voulaient s'emparer, soit en venant se placer sur les derrières du corps assiégeant.

[1] Petit village sur la côte de la Méditerranée, devenu célèbre par la catastrophe du roi Joachim Murat, qui y débarqua en 1815, et fut immédiatement fusillé par jugement d'une commission militaire.

1808. Italie. Le roi Joseph, pour appuyer le général Reynier, qui donnait la main au général Saligny, rassembla ce qui lui restait encore de troupes disponibles, et se chargea de veiller lui-même sur Policastro et sur Salerne.

Le 31 décembre 1807, les troupes du général Reynier s'avancèrent vers Scylla, et s'établirent sur les hauteurs qui dominent cette place, qui fut bientôt investie. Il n'y eut à cette occasion que quelques engagemens peu sérieux entre les voltigeurs français et quelques bandes qui rôdaient aux environs.

De nouvelles difficultés se présentèrent pour le transport de l'artillerie de Seminara à Amelia. Indépendamment du terrain qu'il fallait aplanir, des torrens larges et rapides, descendant d'une montagne connue sous le nom d'*Aspro-Monte*, faisaient regarder cette opération comme impraticable. Le commandant proposa de remonter l'*Aspro-Monte*, de manière à n'avoir à traverser les torrens que vers leur naissance, et par conséquent où ils étaient guéables.

Un mois s'écoula pendant les travaux qu'on fut obligé de faire en cette circonstance, et, pendant ce temps, il ne se passa rien de remarquable.

Le 30 janvier 1808, le général Reynier, ayant laissé des forces suffisantes devant Scylla, marcha sur Reggio. Une partie des troupes, avec l'artillerie nécessaire au siége de cette dernière place, suivit le bord de la mer, et se trouva exposé au feu de plusieurs chaloupes canonnières siciliennes qui côtoyaient le rivage; quelques-unes s'étaient même embossées très-près de terre, vis-à-vis Pimpinello, point le plus favorable pour arrêter la marche de la colonne française. Elles tirèrent d'abord avec tant de vivacité, que le général Reynier se vit forcé de mettre ses pièces de 12 en batterie. Le feu de ces dernières, parfaitement dirigé, fit taire celui des bâtimens ennemis, balaya leurs ponts, et, comme ils ne

faisaient aucune manœuvre pour s'éloigner du rivage, on leur cria de se rendre. Personne ne se montrant pour répondre à cette sommation, un grenadier du soixante-deuxième régiment de ligne se jeta à la mer pour aller annoncer au commandant de ces chaloupes qu'elles allaient être coulées bas, si elles n'amenaient pas sur-le-champ; ce qu'elles firent. Elles étaient au nombre de quatre, portant chacune un canon du calibre de 24. Les Français arrivèrent devant Reggio et l'investirent. 1808. Italie.

Dans l'après-midi du lendemain, un brick anglais, qui n'avait point cessé depuis le matin d'inquiéter par son feu les troupes assiégeantes dans leur établissement autour de la place, poussé par une brise très-forte et entraîné par les courans, vint se jeter à la côte. Des tirailleurs accoururent aussitôt sur le rivage, et firent, sur ce bâtiment un feu si bien dirigé, que l'équipage abandonna les manœuvres et le tillac, et ferma jusqu'aux sabords, pour se mettre à l'abri des balles. Vainement les matelots voulurent-ils mettre les embarcations à la mer : tous ceux qui se montraient étaient tués à l'instant. Le capitaine du brick, nommé Glaston, ne vit plus d'autre parti à prendre que celui de se rendre à discrétion, après avoir perdu dix-neuf hommes : les prisonniers étaient au nombre de cinquante-six, officiers compris.

Le 1[er] février, une trentaine de barques sortirent du port de Messine; elles avaient à bord sept à huit cents hommes de troupes, et le but de cette expédition paraissait être de reprendre le brick qui était resté engravé sur la côte. Le général Reynier ordonna qu'on y mît le feu; une seule barque osa s'approcher pour arrêter les progrès de l'incendie; mais on lui tua quelques hommes, et elle s'éloigna. Les autres bateaux, après s'être avancés vers le port de Reggio, où on pensait qu'ils allaient entrer, retournèrent à Messine.

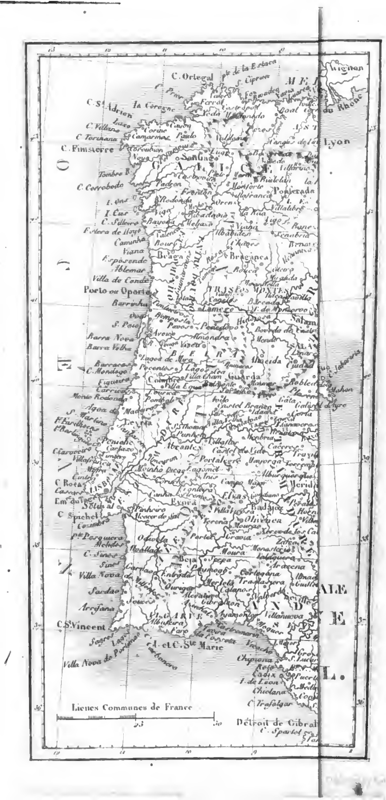
Dès la veille, les Français avaient pénétré dans la ville de

1808. Italie. Reggio, qui est ouverte; mais ils n'avaient pu s'en rendre entièrement maîtres, parce que les bandits napolitains et les Siciliens avaient élevé des retranchemens dans les rues pour défendre les approches du fort, qui avait en outre une garnison de troupes de ligne anglo-siciliennes.

Le général Reynier fit avancer son artillerie pour renverser toutes ces traverses, derrière lesquelles l'ennemi faisait un feu assez vif. L'infanterie française se précipita ensuite à la baïonnette sur ses adversaires, et, les poussant jusqu'à la mer, elle les força de se jeter à la hâte et en désordre dans des barques qui les conduisirent en Sicile. Le 2, à la première sommation qui lui fut faite, la garnison du fort en ouvrit les portes, et se rendit prisonnière de guerre au nombre de sept cent quatre-vingts hommes, dont soixante-sept officiers. On trouva dans ce château une vingtaine de pièces d'artillerie, beaucoup de munitions et de vivres.

Le 7 février, les compagnies de voltigeurs du vingt-troisième régiment d'infanterie légère et du soixante-septième de ligne entrèrent de vive force dans la petite ville de Scylla; les bandits qui la défendaient s'embarquèrent presque tous sous la protection du fort, où se trouvait une garnison du soixante-deuxième régiment de ligne anglais.

Maîtres de la ville, les Français eurent plus de facilité pour battre en brèche le château. Des batteries furent élevées à cet effet, et bientôt mises en état d'agir. Le 15 février, la garnison du fort n'avait déjà plus aucun moyen de résistance; cependant, comme elle refusait de se rendre, le feu des assiégeans continua jusqu'au 17. Ce jour-là, une flottille de petits bateaux vint de la côte de Sicile pour chercher le détachement anglais qui, à l'aide d'un escalier taillé dans le roc sur lequel est bâti le fort de Scylla, réussit à s'embarquer, malgré le feu de l'artillerie assiégeante : un seul bâtiment, chargé de cinquante hommes, fut coulé bas. La prise



C. Ortegal
C. S.t Adrien
la Corogne
Ferrol
C. Finisterre
Santiago
C. Corrobedo
Lugo
Orense
Ponferada
Vigo
Bayona
Camminha
Viana
Braga
Esposende
Villa de Conde
Porto ou Oporto
Chaves
Bragança
TRAS OS MONTES
Lamego
Barra Nova
Barra Velha
Viseu
Almeida
Guarda
C. Mondego
Figueira
Coimbre
Leiria
Peniche
Abrantes
Castel Branco
Portalegre
C. Rocas
C. Spichel
Setubal
Evora
Elvas
Badajoz
Olivença
Beja
Mertola
C. S.t Vincent
Lagos
Villa Nova de Portimão
Faro
Tavira
Ayamonte
I. et C. S.te Marie
Cadix
Chiclana
C. Trafalgar
Détroit de Gibral
C. Spartel
Lieues Communes de France
25
50
Lyon

du fort valut aux Français dix-neuf pièces de canon de 12 et de 24, deux mortiers, deux obusiers, une caronnade, beaucoup de munitions, et quatre cent cinquante barils de biscuit. 1808. Italie.

La prise de Scylla mit fin à la longue campagne de l'armée française dans les Calabres. Peu de temps après ces dernières opérations, le général Reynier, que l'empereur appela à un autre poste, fut remplacé par le général Maurice Mathieu, qui fut chargé, dans le courant du mois de mars, de réunir ses troupes sur la côte vis-à-vis Messine, et de rassembler toutes les barques du pays, pour donner aux Anglo-Siciliens l'inquiétude d'un prochain débarquement en Sicile; mais cette démonstration avait pour but réel de faire prendre le change aux Anglais sur la direction d'une escadre de dix à douze vaisseaux de ligne, qui sortirent à cette époque du port de Toulon pour se rendre dans l'Adriatique, et mettre les îles Ioniennes à l'abri des entreprises que l'Angleterre pourrait former contre elles: elle n'eut d'ailleurs aucune autre suite.

Détails sur l'origine de la guerre d'Espagne, événemens politiques dans ce royaume, etc. — L'alliance de l'Espagne avec la France, si long-temps entretenue par l'ambition du favori et premier ministre Godoï, prince de la Paix, avait mis cette monarchie dans la situation la plus critique. Sa marine était presque anéantie; la guerre avec l'Angleterre fermait les ports de la Péninsule, et lui enlevait toute communication avec ses possessions d'outre-mer. Toutefois, il n'en fallait pas moins payer le subside de six millions de francs, que Napoléon avait exigé pendant la durée de la guerre, pour tenir lieu des engagemens stipulés par le traité conclu à Saint-Ildephonse le 18 août 1796 [1]. Espagne.

[1] Par ce traité, la France et l'Espagne s'engageaient à se secourir mutuellement en cas d'attaque, par une escadre de cinq vaisseaux, six frégates et quatre

1808. Espagne. Les ressources étaient épuisées, et, quel que fût l'ascendant obtenu par Napoléon sur la cour de Madrid, celle-ci commençait à reculer devant l'abîme ouvert à ses pieds. C'est alors que la Prusse, excitée par l'Angleterre et soutenue par la Russie, déclara la guerre à la France. Godoï, qui n'ignorait point les dispositions secrètes de l'Autriche, crut voir l'Europe entière coalisée une seconde fois contre un ennemi commun, et, presque persuadé de la ruine prochaine de l'homme au char duquel il s'était attaché dans le cours de ses prospérités, ce ministre, au lieu de se préparer dans le secret à se joindre à la cause qu'il présumait devoir triompher, adressa, au nom du roi, aux Espagnols une proclamation véhémente, qui manqua son effet, précisément parce qu'il l'avait rédigée lui-même.

Napoléon fut instruit à Berlin de cette démarche inconsidérée, et parut n'y donner aucune importance. Peut-être n'était-il pas fâché que le prince de la Paix lui eut fourni ce prétexte de ravir plus tard à la famille des Bourbons la couronne d'Espagne, comme il lui avait enlevé celle de Naples.

La proclamation dont nous parlons, et qui fut publiée le 5 octobre, commençait à peine à se répandre en Espagne, lorsqu'on apprit la victoire d'Jena. Godoï sentit alors toute son imprudence, et crut la réparer, en envoyant un ambassadeur extraordinaire à Napoléon pour le féliciter sur son nouveau triomphe. L'appel fait au courage et au patriotisme des Espagnols par le premier ministre, au nom du roi son maître, avait été rédigé dans des termes assez obscurs, pour qu'on pût, au besoin, essayer de donner le change sur son but. Lorsque le ministre de France à Madrid demanda une explication à ce sujet, Godoï répondit que la crainte d'une

corvettes, et une armée de vingt-quatre mille combattans, avec l'artillerie correspondante (N. B. Ces forces devaient être augmentées dans le cas où on le croirait nécessaire); à ne faire la paix que d'un commun accord, etc., etc.

attaque prochaine des côtes d'Espagne par l'empereur de Maroc, qui devait être secondé par les Anglais, avait provoqué cet appel et l'armement extraordinaire qui devait en résulter. Il fallait toute la crédulité de l'inhabile ministre pour penser que Napoléon admettrait une excuse aussi ridicule. 1808. Espagne.

Toutefois celui-ci, dissimulant son ressentiment, profita de la fausse position où venait de se placer Godoï vis-à-vis de lui, pour assurer, après la paix de Tilsit, le succès de l'expédition qu'il méditait contre le Portugal, en négociant le traité de Fontainebleau, dont nous avons rapporté les stipulations dans le volume précédent.

Au moment même où le gouvernement espagnol s'occupait, avec le plus d'activité, de seconder les desseins de Napoléon sur le Portugal, et lorsque l'avant-garde du général Junot avait déjà franchi la Bidassoa, un événement extraordinaire, et qui devait avoir la plus grande influence sur la destinée de l'Espagne, attira les regards de tous les habitans de ce royaume et de l'Europe sur la résidence royale de l'Escurial.

Une mésintelligence très-prononcée existait depuis longtemps entre Godoï et l'héritier présomptif de la couronne. Quelques historiens en attribuent la cause à l'indignation qu'avaient excitée, dans le cœur du jeune Ferdinand, l'élévation scandaleuse d'un favori sans talens et sans vertu, l'ascendant despotique que celui-ci exerçait sur le roi et la reine, la partialité qu'il avait montrée pour la France lors du traité de Saint-Ildefonse. Le prince des Asturies, qui avait épousé en premières noces une fille de la reine Caroline de Naples, si connue par sa haine contre la France républicaine, partageait l'opinion de sa belle-mère, et s'était opposé à tout projet d'alliance avec une nation ennemie déclarée de la royauté. On prétend que les deux jeunes époux

1808. Espagne. n'avaient laissé échapper aucune occasion d'accabler le prince de la Paix de leurs dédains; mais celui-ci, fort de son empire sur l'esprit de Charles IV et de la reine, s'en vengeait en tenant constamment éloigné des affaires l'héritier du trône.

La princesse des Asturies, Marie-Antoinette de Naples, mourut le 21 mai 1806, et le favori, qui lui attribuait avec raison la conduite que son époux avait tenue jusqu'alors envers lui, chercha à s'en rapprocher. Le prince, éclairé, par des serviteurs zélés, sur les motifs de la démarche du premier ministre, repoussa ses avances.

Sur ces entrefaites, le roi Charles IV tomba malade, et donna quelque inquiétude sur son existence. Godoï, justement alarmé d'un accident qui pouvait le livrer à tout le ressentiment du successeur du monarque, voulut prévenir ses dangers futurs; mais le secret et les précautions manquèrent. On répandit le bruit qu'il avait obtenu la promesse du roi pour la régence du royaume; et la malignité de ses nombreux ennemis alla jusqu'à faire entrevoir que l'assassinat du prince héréditaire ne répugnerait point à un ambitieux, qui voulait, à tout prix, usurper la couronne et la transmettre à sa famille. Un certain nombre d'individus de différentes classes, surtout ceux qui entouraient plus particulièrement Ferdinand, et qui avaient tant à redouter de l'exécution du projet réel ou supposé du prince de la Paix, jugèrent convenable et prudent de garantir la personne et les droits de l'héritier du trône contre tout attentat projeté. Une ligue secrète se forma, et le jeune prince, pressé par ses alentours intimes de prendre fermement un parti décisif, expédia, de sa propre main, un brevet sans date, qui conférait le commandement des troupes au duc de l'Infantado, dans le cas où le roi viendrait à mourir.

Le rétablissement de la santé de ce monarque, sans rien

changer aux mesures prises de part et d'autre, fournit de plus à Godoï l'occasion de tenter une nouvelle démarche pour s'assurer l'impunité, même après la mort de Charles IV. Il forma le projet de marier sa belle-sœur, Marie-Louise de Bourbon, cousine du roi[1], avec le prince des Asturies. Le débonnaire Charles IV consentit à ce mariage, et en fit lui-même la proposition à son fils. Ferdinand, sans avoir d'ailleurs aucun autre motif de refuser la main de la princesse Marie-Louise, haïssait trop le favori pour ne pas montrer une grande répugnance à resserrer avec lui les liens de parenté. Ses confidens désapprouvèrent une alliance contraire aux intérêts du prince, et qui ne pouvait pas être agréable à la nation. Fort de ce conseil, Ferdinand eut assez de fermeté pour demander à son père quelque temps pour se décider à contracter un nouvel hymen. Godoï devina facilement l'intention du prince, ou plutôt celle de ses conseillers, et parut renoncer à son premier dessein.

1808. Espagne.

Mais cette dernière circonstance redoubla le zèle des serviteurs de Ferdinand. Après de mûres réflexions, ils crurent avoir trouvé le moyen de soustraire leur maître à la dépendance humiliante de son adversaire, de balancer la toute-puissance de celui-ci, et de déjouer ses intrigues : il s'agissait de faire indirectement à Napoléon la demande d'une de ses nièces en mariage pour le prince des Asturies. On ne doutait point que la proposition ne fût accueillie par l'empereur français ; il devait en résulter une protection éclatante pour Ferdinand, et peut-être la chute de l'homme qui voulait au moins se perpétuer dans le *visirat* d'Espagne, s'il n'avait pas le dessein formel d'envahir le trône.

Les confidens du prince des Asturies commencèrent par

[1] Le prince de la Paix avait épousé, en 1795, Marie-Thérèse de Bourbon, fille d'un frère du roi Charles III, et sœur ainsi de la princesse dont nous parlons.

1808. Espagne. sonder les dispositions de l'ambassadeur français à Madrid, M. de Beauharnais, et, comme elles se trouvèrent favorables, on lui confia le plan tout entier.

M. de Beauharnais, pensant que le mariage de l'héritier de la couronne d'Espagne avec une nièce de l'empereur des Français, quels que fussent d'ailleurs les projets de ce monarque, était une négociation dans les intérêts de la France, s'y prêta de bonne foi. Il fut convenu que le prince écrirait à Napoléon, et lui exposerait franchement la situation où il était réduit, l'abus que Godoï faisait de la confiance du roi, et son désir de s'unir, par les liens du sang, *au grand homme du siècle* [1]. Cette lettre fut envoyée à l'empereur, qui ne vit, dans une pareille démarche, qu'une intrigue de cour, et ne répondit point à Ferdinand.

Le silence de l'empereur déconcerta le parti du prince des Asturies. Le secret de l'intrigue perça, malgré les précautions qu'on avait prises, et Godoï en apprit presque tous les détails. Pour porter à son imprudent ennemi un coup dont l'effet fût plus sûr, le favori fit parvenir au roi une lettre anonyme, dans laquelle on lui dénonçait une conspiration tramée contre sa couronne et son existence, et dont le prince son fils était le chef. Charles IV, disposé d'avance à accueillir une aussi grave accusation, entra dans une fureur difficile à exprimer; il se transporta sur-le-champ dans le cabinet du prince, fit ouvrir son secrétaire, prit tous les papiers qui s'y trouvaient, les examina lui-même, et les remit ensuite au marquis de Caballero, ministre de la justice.

Le 29 octobre, le roi fit appeler tous les ministres et le président du conseil de Castille: le prince fut amené, et son père l'interrogea lui-même sur les écrits chiffrés qui avaient

[1] Expressions du prince dans sa lettre.

été trouvés dans son secrétaire. Les réponses du prince ayant paru embarrassées, le roi se leva, suivi de ses ministres et escorté d'un détachement de gardes-du-corps, il conduisit le prince dans ses appartemens, lui demanda son épée, le déclara prisonnier d'état, et lui interdit toute espèce de communication. Tous les individus attachés au service de Ferdinand, depuis son précepteur le chanoine Escoiquiz, principal artisan de l'intrigue dévoilée, jusqu'au dernier de ses écuyers, furent arrêtés. Les postes du château furent doublés, et on expédia des ordres pour que les troupes de la garnison de Madrid, parties depuis peu pour joindre l'armée auxiliaire en Portugal, revinssent à marches forcées.

1808. Espagne.

Un décret du roi, inséré, le lendemain 30, dans la Gazette officielle de Madrid, dénonça au peuple espagnol le crime du prince des Asturies, et annonça que l'héritier présomptif de la couronne allait être jugé par une commission spéciale de onze membres du conseil suprême de Castille.

Cette étrange nouvelle causa la plus vive sensation dans toutes les provinces : elle devint l'objet de tous les entretiens, et déjà l'on s'attendait à voir renouveler la scène tragique de l'infortuné D. Carlos, sous Philippe II. En effet, cette malheureuse affaire aurait eu peut-être un pareil dénouement, si le favori, satisfait de la tournure qu'elle avait prise, et se croyant assez vengé par l'humiliation de Ferdinand, ne se fût pas servi de son ascendant sur l'esprit du monarque pour mettre fin à la procédure commencée. Il joua le rôle de médiateur, et, le 4 novembre (jour de la fête du roi), il obtint que le père irrité pardonnerait, pourvu que le fils s'avouât coupable, et implorât la clémence de ses parens. Il se rendit auprès du prince avec le modèle des deux lettres à écrire, l'une au roi et l'autre à la reine. Ferdinand, qui avait déjà commencé sa justification auprès du tribunal chargé de juger son délit, en donnant une explication franche

1808. Espagne. sur les pièces les plus probantes contre lui, en faisant connaître la clef des chiffres trouvés dans son sécretaire, et les motifs qui l'avaient conduit à rechercher l'alliance de l'empereur Napoléon; le prince, disons-nous, ne voulut point courir les chances de la procédure, et souscrivit à ce que Godoï exigeait de lui pour s'y soustraire.

Le favori retourna auprès du roi avec les deux lettres, qui furent insérées le lendemain 5, ainsi que le décret de grâce de Ferdinand. Ce prince fut remis en liberté; mais tous ses conseillers, déclarés innocens par la procédure que continua d'instruire (contre eux seulement) la commission spéciale, furent exilés. Le précepteur D. Escoiquiz fut enfermé dans un couvent à cent lieues de Madrid.

Charles IV instruisit officiellement Napoléon de tous ces événemens, sans lui cacher les soupçons qu'il avait de la complicité de l'ambassadeur Beauharnais dans cette affaire. Le monarque français se borna, pour toute réponse, à réclamer fortement la prompte exécution du traité de Fontainebleau. Godoï, plus que jamais intéressé à cette exécution qui lui donnait un état indépendant et un appui contre les suites de l'inimitié du prince des Asturies, donna tous ses soins à remplir les désirs de Napoléon, qui exigea en outre que l'on ne fît plus mention dans le procès de la part que semblait y avoir prise son ambassadeur, et que l'on n'attentât, sous aucun prétexte, à l'inviolabilité de sa personne et de sa maison. Cette espèce d'ordre fut accompagné de la menace d'une guerre immédiate, s'il n'était scrupuleusement observé.

Sur ces entrefaites, le corps d'armée sous les ordres du général Junot traversa le nord et l'ouest de l'Espagne pour se rendre en Portugal, et occupa ce royaume conjointement avec les troupes espagnoles, ainsi que nous l'avons dit dans le dernier volume. Un second *corps d'observation de la Gi-*

ronde fut réuni à Baïonne immédiatement après le départ du premier; ce supplément de forces était destiné à entrer aussi sur le territoire espagnol. 1808. Espagne.

Dans l'état de perplexité où se trouvait le prince de la Paix sur les dispositions de l'empereur Napoléon à son égard, il crut devoir adopter le même système qu'un mois auparavant il avait si fortement combattu, et il engagea le roi à écrire lui-même à Napoléon pour lui demander une princesse de la famille impériale pour Ferdinand. L'empereur répondit de Milan, où il était alors, qu'il consentait à cette alliance, et cette détermination combla de joie, mais dans des vues différentes, le roi, son fils et le favori.

A cette même époque, le corps d'armée dont nous venons de parler plus haut, commandé par le général Dupont, et fort de vingt-trois mille hommes, franchit la frontière espagnole et s'avança sur Valadolid, annonçant sa direction vers le Portugal, afin de ne donner aucun sujet de plainte à la cour de Madrid, puisque ce mouvement était stipulé dans l'article 6 de la convention secrète relative au traité de Fontainebleau [1].

Un troisième corps d'armée, sous les ordres du maréchal Moncey, fort de vingt-quatre mille hommes, traversa encore

1 « Un autre corps de quarante mille hommes de troupes françaises sera réuni à Baïonne le 20 novembre prochain, ou avant ce temps-là, et il devra être prêt à marcher sur le Portugal, en passant par l'Espagne, *si les Anglais envoient des renforts*, et menaceent d'attaquer les premiers. Cependant ce nouveau corps n'entrera que quand les hautes parties contractantes se seront mises d'accord pour cet effet. » (Article 6 de la convention secrète, conclue à Fontainebleau, le 27 octobre 1807.

A la vérité, le gouvernement anglais n'avait point encore envoyé de troupes en Portugal; mais une expédition se préparait à cet effet dans les ports de la Grande-Bretagne, et une escadre croisait à l'embouchure du Tage; la démarche que le roi venait de faire auprès de Napoléon prouvait assez à celui-ci qu'il ne s'élèverait aucune difficulté sur l'entrée prématurée du corps de Dupont en Espagne.

1808. Espagne. la Bidassoa le 30 janvier; une division se dirigea sur la Navarre, le gros s'avança sur Burgos, quelques troupes restèrent cantonnées en Biscaye. Le 2 février, d'autres troupes, rassemblées dans le département des Pyrénées-Orientales au nombre de douze mille, et commandées par le général Duhesme, pénétrèrent en Catalogne par la Junquera. Vers le même temps, le prince Massaredo, ambassadeur d'Espagne à Paris, et l'envoyé extraordinaire Isquierdo, négociateur du traité de Fontainebleau, écrivirent à leur cour qu'il existait une grande réserve dans les relations diplomatiques du cabinet des Tuileries avec eux.

Il n'est pas permis de douter que les événemens de l'Escurial n'eussent déjà déterminé Napoléon à profiter des dissensions de la famille royale, et de la position critique où l'ambition de Godoï avait mis le gouvernement, pour enlever à la maison de Bourbon le seul trône qu'elle possédât encore, et pour ranger ce vaste pays sous sa propre domination, en lui donnant un roi qui ne fût que l'humble exécuteur de ses ordres, comme celui qu'il avait imposé aux Napolitains; mais avant d'exécuter ouvertement ce projet, qui devait avoir de si funestes conséquences, il pensa qu'il lui convenait d'attendre que les affaires s'embrouillassent au point que son intervention fût réclamée par les deux parties, et il prit d'ailleurs toutes les mesures préparatoires.

Les troupes du général Dupont s'étaient arrêtées dans la province de Valadolid; le maréchal Moncey, parvenu avec une partie des siennes à Burgos, avait établi son quartier-général à Burgos; le général Darmagnac occupait Pampelune, dont les troupes espagnoles gardaient exclusivement la citadelle, et le général Duhesme, après avoir laissé huit cents hommes au bourg de Figuières, où se trouve le fort de Saint-Ferdinand, qui avait également garnison espagnole, était entré dans Barcelone, en laissant le gros de ses troupes can-

tonné autour de cette ville. Le but avoué de la marche de ce petit corps d'armée par la Catalogne était Cadix, d'où il devait se rendre ensuite dans le midi du Portugal; il était censé faire partie du grand corps de quarante mille hommes, qui, aux termes de l'article 6 de la convention secrète mentionnée plus haut, devait traverser l'Espagne pour se rendre en Portugal, et dans lequel les troupes de Dupont et de Moncey étaient aussi comprises. 1808. Espagne.

Le général Darmagnac reçut bientôt du maréchal Moncey l'ordre de s'emparer de la citadelle de Pampelune à quelque prix que ce fût : cette opération était délicate, il fallait éviter une agression qui eût donné intempestivement l'éveil au gouvernement espagnol, et dérangé l'ensemble du plan arrêté. Le général Darmagnac demanda au marquis de Valsantoro, capitaine général de la Navarre, la permission d'enfermer dans la citadelle deux bataillons suisses, de la conduite desquels il avait, disait-il, à se plaindre; mais le capitaine général, n'osant point prendre sur lui d'accorder une autorisation de cette nature, répondit au général français qu'il ne pouvait permettre l'entrée de la citadelle à des troupes étrangères, sans un ordre exprès du roi ou du généralissime. D'après ce refus, Darmagnac eut recours à une ruse que l'exemple donné par les Espagnols eux-mêmes à Amiens en 1597[1], ne peut pas justifier, puisque la circonstance n'était pas la même. Tous les jours les portes de la citadelle étaient ouvertes à des soldats de corvée, qui venaient chercher les distributions de vivres pour les troupes françaises, et le commandant espagnol ne prenait à cet égard aucune précaution. Le général Darmagnac était logé dans une maison de la ville qui faisait face à la porte principale de la citadelle. Dans la nuit du 16 au 17 février, trois cents grenadiers furent cachés dans

[1] On sait de quelle manière les Espagnols se rendirent maîtres d'Amiens, sous le règne de Henri IV.

1808. Espagne. cette maison ; les hommes de corvée furent choisis parmi les voltigeurs les plus déterminés : ils portaient leur sabre sous leur capote. Quelques-uns, feignant de jouer, s'arrêtèrent sur le pont-levis, afin qu'on ne pût pas le fermer. A un signal convenu, les uns se jetèrent sur le faisceau d'armes de la garde espagnole, les autres mirent le sabre à la main pour retenir celle-ci, les grenadiers cachés dans la maison du général Darmagnac en sortirent précipitamment, et s'emparèrent de la porte de la citadelle. Pendant ce temps, la division entière, qui avait pris les armes, se présenta et pénétra dans l'intérieur. C'est ainsi que la citadelle de Pampelune fut occupée par les Français le 17 février à huit heures du matin.

Pendant que ceci se passait en Navarre, le général Duhesme exécutait à Barcelone l'ordre qu'il avait de se rendre maître de cette ville. Dès le jour même qu'il y était entré de sa personne, il demanda au capitaine général que ses troupes gardassent, conjointement avec la garnison, les portes principales, autant pour sa propre sûreté que pour prévenir, disait-il, toute rixe, par l'accord et l'harmonie qui devaient régner entre les soldats et les chefs des deux nations. Le viceroi ne crut pas devoir refuser une proposition aussi spécieuse, les troupes françaises entrèrent dans Barcelone et partagèrent le service avec la garnison. Une compagnie de voltigeurs fut placée à la porte principale de la citadelle, au lieu de vingt hommes, qui devaient y être, proportionnellement à la garde espagnole.

Le 28 février, le général Duhesme annonça qu'il passerait le lendemain une revue générale de ses troupes, attendu qu'il venait de recevoir l'ordre de se préparer à continuer sa marche sur Cadix : les différens corps prirent en effet les armes le 29. Le général de brigade Lecchi, après avoir passé l'inspection du bataillon des vélites de la garde italienne, dont la droite, dans l'ordre de bataille, s'appuyait à la palissade de

la porte d'entrée de la citadelle, s'avança vers cette même porte, comme pour visiter l intérieur, accompagné des officiers de son état-major et de quelques ordonnances: les deux gardes française et espagnole se mirent sous les armes pour rendre les honneurs. Pendant que le général Lecchi, resté avec sa suite sur le pont-levis, feignait de donner quelques ordres au capitaine des voltigeurs français qui étaient de garde, le bataillon de vélites défila, couvert par le ravelin qui défend la porte, enleva la première sentinelle espagnole, dont le commandant du poste ne put entendre la voix à cause du bruit des tambours qui résonnaient sous la voûte d'entrée, en même temps que le groupe du général Lecchi, qui était à cheval ainsi que sa suite, masquait la marche de l'infanterie qui s'avançait par derrière. Lecchi pénétra alors dans l'intérieur, et fut suivi par les vélites; la garde espagnole, contenue par la garde française, ne put s'opposer à ce mouvement; quatre autres bataillons entrèrent après les vélites et achevèrent l'invasion de la place.

1808. Espagne.

Le général Duhesme chercha à pallier cette surprise odieuse, en disant que son gouvernement, dont il n'avait fait qu'exécuter les instructions, en expliquerait les motifs au cabinet de Madrid, et il eut assez d'ascendant sur l'esprit du capitaine général pour obtenir l'ordre au gouverneur du château de Montjoui d'ouvrir les portes de cette place, dépendante de Barcelone, aux troupes françaises, qui se présentèrent pour l'occuper. Il convient de remarquer que, au moment même de l'arrivée du général Duhesme à Barcelone, un officier de l'état-major du prince de la Paix était venu de Madrid pour prévenir verbalement le capitaine général de laisser les Français prendre leurs quartiers dans la province, et d'éviter à l'empereur Napoléon le plus léger prétexte de plainte. Cet officier avait aussi mission de chercher à découvrir, d'après les conversations et la conduite des géné-

1808. Espagne. raux français, le véritable objet de leur entrée en Catalogne.

Nous avons dit que le général Duhesme avait laissé huit cents hommes à Figuières. Le colonel Pio, qui les commandait, voulut se servir, pour s'emparer du fort San-Fernando, d'après les instructions qu'il reçut, du même moyen employé à Barcelone. Il assembla sa troupe pour la passer en revue sur l'esplanade, et tenta de faire filer un détachement dans le château; mais le commandant espagnol soupçonna ce dessein et fit lever le pont-levis. Toutefois, le colonel Pio obtint, deux jours après, de renfermer deux cents conscrits dans la place, et, au lieu de ceux-ci, il envoya deux cents soldats d'élite, qui lui assurèrent la possession du fort.

Dans les premiers jours de mars, le général Thouvenot, suivant les instructions du maréchal Moncey, s'était servi du prétexte de placer les hôpitaux du corps d'armée, et quelques dépôts de cavalerie qui étaient confiés à ses soins, dans un local plus sûr, pour demander au gouverneur de Saint-Sébastien l'entrée de cette place importante, située au fond du golfe de Gascogne, dans la province de Guipuscoa. Le gouverneur, ayant consulté le ministère espagnol à ce sujet, reçut pour réponse qu'il n'y avait pas d'inconvénient, et le général français obtint la permission de faire entrer ses troupes dans la place, qu'il occupa bientôt militairement, ainsi que le château de Santa-Cruz, qui en est comme la citadelle.

Cette occupation frauduleuse de quatre des principales forteresses du nord du royaume, augmenta les craintes que l'entrée prématurée des troupes du maréchal Moncey et du général Duhesme avait déjà données au prince de la Paix, et que ne fit point évanouir la mission confiée au conseiller d'état Isquierdo par Napoléon. Cet agent espagnol arriva à Madrid vers le milieu du mois de mars avec des instructions secrètes, sur la nature desquelles il n'a jamais été fait de révélations authentiques. On a conjecturé que l'empereur français in-

formait le cabinet de Madrid, qu'à cause des divisions existantes entre le favori et le prince des Asturies, il avait cru devoir prendre des garanties pour l'exécution du traité de Fontainebleau, dans le cas où le prince de la Paix, succombant dans cette lutte, quitterait la direction des affaires publiques. 1808. Espagne.

Le ministre d'état D. Pedro Cevalos, dans un ouvrage qu'il a publié sur la révolution d'Espagne [1], assure que Napoléon n'eut pas d'autre dessein que de communiquer au roi Charles IV et à sa famille la terreur qu'il avait lui-même imprimée à l'agent Isquierdo, et de provoquer, par ce moyen, l'émigration de la cour de Madrid, comme il avait obtenu celle de la cour de Lisbonne.

Quelle qu'ait été la mission du conseiller d'état espagnol auprès de son gouvernement, ce fut à cette époque que le roi prit la résolution de transporter sa cour à Séville, de former un camp à Talavera, de mettre ainsi le fleuve du Tage entre lui et les troupes françaises, et d'envoyer un officier au général Dupont pour lui demander une explication positive et officielle sur les ordres qu'il avait reçus. Le général Solano, commandant une des divisions espagnoles placées sous le commandement de Junot en Portugal, reçut en même temps l'ordre d'évacuer la province de l'Alentejo, où il était cantonné, et de se replier sur Badajoz. On fit venir des troupes à Aranjuez, où le roi se trouvait, et on proposa au général Junot de retirer la division Carafia de Lisbonne, sous prétexte de garnir les côtes méridionales, que l'on supposait menacées par une expédition anglaise.

Le bruit du prochain départ du roi pour Séville ne tarda pas à se répandre à Aranjuez et dans la capitale; il y répandit la consternation. Le peuple, sourdement excité par des

[1] *Exposé des faits et machinations qui préparèrent l'usurpation du trône d'Espagne.*

1808. Espagne. agens dont les directeurs ne sont pas encore bien connus, fit éclater son indignation par des murmures violens contre le prince de la Paix, qu'il accusait d'être le seul auteur des calamités qui affligeaient l'Espagne depuis si long-temps. La population d'Aranjuez, augmentée par un grand nombre de mécontens qui s'étaient rendus de Madrid dans cette résidence royale, s'attroupa tumultueusement, et prit une attitude telle, que le roi, dans la soirée du 16 mars, crut devoir faire afficher un décret signé de lui, par lequel il démentait le bruit de son départ, et cherchait même à rassurer les esprits sur les alarmes causées par la marche des troupes de l'empereur Napoléon, qu'il appelait son *intime allié*. Cette déclaration royale parut calmer les esprits, et le monarque, s'étant présenté au balcon du palais, fut, suivant les relations espagnoles, « salué par les acclamations unanimes de ses fidèles sujets, reconnaissans, jusqu'à l'enthousiasme, de sa détermination à rester parmi eux. »

Cependant, l'arrivée inattendue d'un certain nombre de troupes que le prince de la Paix avait fait venir de Madrid pour la sûreté du roi, renouvela bientôt l'inquiétude générale. Les attroupemens recommencèrent : ce n'étaient plus des cris d'amour pour le souverain, mais des vociférations et des menaces contre le favori, qui se firent entendre dans les groupes; les soldats, sortis de leurs casernes, vinrent ajouter au désordre; une partie du peuple, armée, surveilla les issues du palais, et parut disposée à employer la force pour empêcher le voyage, dont le bruit venait de se répandre encore plus fortement, attendu que, pour lui donner du crédit, on se servit du nom du prince royal, qui s'opposait, disait-on, à cette mesure désastreuse. Le 18, à minuit, deux coups de fusil tirés par des mains inconnues devinrent comme le signal de tous les excès qui allaient suivre; des agitateurs persuadèrent au peuple, qui était toujours devant le palais,

que l'ordre de faire feu sur lui venait d'être donné : dès ce moment, il ne connut plus de frein. Les plus furieux attaquèrent la force armée et la dispersèrent ; sourds à la voix des officiers et des magistrats, un grand nombre de soldats et de peuple réunis se portent au palais du prince de la Paix, culbutent ses gardes, se répandent dans les appartemens, et cherchent partout le favori pour l'immoler à leur ressentiment : celui-ci, au premier bruit qu'il avait entendu, s'était caché dans un asile où il fut impossible de le découvrir ; mais ses meubles les plus précieux furent brisés et livrés aux flammes, ainsi que ses bijoux et décorations, et toutes les marques distinctives des nombreuses dignités dont il était revêtu ; on craignait à chaque instant que cette troupe de furieux, se jetant sur le palais du roi, ne renouvelât aux yeux de l'Europe l'exemple d'un horrible attentat. 1808. Espagne.

A cinq heures du matin, le prince des Asturies, dont le nom avait été constamment invoqué pendant le tumulte, parut sur le balcon du palais, et fit annoncer que le roi partageait l'indignation du peuple contre l'odieux ministre ; la présence du prince, les promesses faites en son nom, firent cesser l'agitation générale. Les relations espagnoles ne font point connaître la situation d'esprit du roi Charles IV et de la reine pendant cette nuit terrible ; elles se bornent à affirmer que le monarque se détermina sans peine à rendre le décret publié à sept heures, par lequel S. M. relevait le prince de la Paix de tous ses commandemens.

Un mystère jusqu'à présent impénétrable couvre, au surplus, ce qui nous reste à exposer de la révolution d'Aranjuez, et cette époque de l'histoire d'Espagne sera une de celles qui offriront le plus de difficultés à l'écrivain qui entreprendra de la retracer d'après des documens aussi incohérens et aussi contradictoires que ceux qui existent aujourd'hui.

1808. Espagne. La journée du 18 mars et la nuit suivante ne furent troublées par aucun événement extraordinaire, le roi fit seulement les mutations qui lui furent indiquées par les amis secrets de son fils, dans les commandemens du palais ; mais le tumulte recommença dans la matinée du 19, lorsque Godoï, exténué de besoin, se vit forcé de quitter l'endroit où il s'était caché, et fut aperçu par ceux qui surveillaient son palais : heureusement il fut entouré par les troupes avant que le peuple ne se jetât sur lui ; toutefois, comme on le conduisait prisonnier, la foule devint si considérable, que l'escorte ne put empêcher qu'il ne fut insulté et blessé à la tête. Le roi, informé du péril où se trouvait son favori, ordonna au prince des Asturies de se rendre auprès du prisonnier, et de le prendre sous sa protection. Ferdinand accompagna Godoï jusqu'à la caserne des gardes, et ne le quitta que quand il le vit à l'abri de tout danger ; haranguant ensuite la multitude qui inondait la place où est située la caserne, il donna au nom du roi l'assurance que le prévenu serait jugé et puni suivant les lois.

Le peuple, satisfait de cette promesse, paraissait apaisé, lorsque, dans l'après-midi, une voiture attelée de six mules fut amenée à la porte de la caserne : le bruit se répandit aussitôt que le prisonnier allait être transféré à Grenade.

Alors le désordre recommença : les plus déterminés se jetèrent sur la voiture, en coupèrent les traits, et la mirent en pièces ; le prince des Asturies vint encore une fois prendre Godoï sous sa protection, et la populace, docile à sa voix, se dispersa en criant *vive Ferdinand ! vive notre prince bien-aimé !*

L'héritier du trône était rentré dans le palais, lorsque le roi, fortement affecté de tous les événemens orageux qui venaient de se passer, et cédant peut-être aux insinuations ou plutôt aux sollicitations pressantes de ceux qui l'entouraient

dans ce moment difficile, abdiqua la couronne en faveur de son fils [1]. 1808. Espagne.

Un garde du corps vint annoncer cette nouvelle aux rassemblemens qui se trouvaient encore sur la place du palais, et elle se répandit à l'instant avec une étonnante rapidité.

Cependant Murat, grand-duc de Berg, venait d'entrer en Espagne pour y prendre le commandement en chef de toutes les troupes que l'empereur y avait envoyées postérieurement à celles qui formaient l'armée du général Junot. Aussitôt que la cour de Madrid avait été informée de l'arrivée du beau-frère de Napoléon, elle avait envoyé le capitaine d'artillerie Velarde pour aller au devant de lui et le complimenter au nom du roi. Cet officier avait en outre la mission d'accompagner le nouveau général en chef, et de veiller à la subsistance de ses troupes. Murat était à Aranda, lorsqu'il apprit les premiers troubles qui avaient eu lieu à Aranjuez. Présumant avec raison que l'autorité du roi Charles IV était menacée, il se dirigea sur-le-champ sur Madrid; le 23, il fit son entrée dans cette capitale à la tête d'un détachement de troupes qui l'avait suivi, et il fut reçu, au nom du nouveau roi, avec tous les égards que l'on devait à son rang et à sa dignité.

Le dernier acte de la révolution d'Aranjuez, c'est-à-dire l'abdication du roi Charles IV en faveur d'un fils qu'il voulait livrer, quelques mois auparavant, à toute la sévérité des tribunaux, avait surpris le prince Murat, placé d'ailleurs dans une position assez équivoque. En effet, ne sachant pas de quelle manière l'empereur envisagerait les derniers événemens, il ne voulait point se prononcer pour le père ou pour le fils, avant d'avoir reçu, à cet égard, les ordres de son beau-frère.

[1] Suivant plusieurs relations espagnoles, cette abdication fut spontanée, et le vieux monarque déclara que jamais il n'avait rien fait de plus agréable ni de plus conforme à ses intentions; mais on verra bientôt quelle confiance on doit avoir dans cette assertion.

1808. Espagne.

Dans cette perplexité, et le jour même de son arrivée à Madrid, il dépêcha à Aranjuez le général Monthion de l'état-major du prince Berthier, afin de complimenter la famille royale, et de savoir du roi Charles IV lui-même quelle confiance il devait accorder à ce que la renommée publiait de son abdication spontanée et volontaire.

Deux versions absolument contradictoires résultent de l'examen des documens que nous avons recueillis sur cette mission du général Monthion à Aranjuez, et, dans l'impossibilité où nous nous trouvons d'indiquer celle qui mérite le plus de créance, nous croyons devoir les soumettre l'une et l'autre à la sagacité de nos lecteurs.

Au dire des historiens espagnols, Monthion fut chargé « de sonder les dispositions de Charles IV et de la reine mère, et de connaître le parti qu'on pourrait en tirer, en employant, pour les actes qui leur répugneraient, soit la promesse de mettre Godoï sous la protection de l'empereur, soit la menace de ne point reconnaître leur fils Ferdinand VII, et de lui déclarer sur-le-champ la guerre [1]. » Mais l'envoyé de Murat trouva le roi peu disposé à entrer dans les vues de ce dernier, et revint sans avoir rien obtenu.

Selon d'autres relations, Monthion, de retour à Madrid, remit au grand-duc de Berg, avec une protestation de Charles IV contre l'acte qu'on l'avait forcé de signer, une lettre de la reine, dans laquelle elle suppliait le prince de faire tous ses efforts pour sauver la vie à Godoï, que, disait-elle, son fils Ferdinand voulait sacrifier à la haine qu'il lui portait depuis long-temps. Ces communications, et le rapport que fit Monthion des détails qu'il avait recueillis d'ailleurs, affermirent Murat dans le parti d'attendre, pour se prononcer et pour agir, les instructions de l'empereur, dont il fit espérer le très-

[1] *Histoire de la guerre d'Espagne contre Napoléon*, par une commission d'officiers établie à Madrid auprès du ministre de la guerre.

prochain voyage en Espagne ; l'ambassadeur de France, M. de Beauharnais, tint la même même conduite, et ces deux personnages ne reconnurent et ne complimentèrent point officiellement Ferdinand VII, lorsque celui-ci crut devoir se rendre au vif désir que le peuple témoignait de le voir, et ils éludèrent les qualifications, pour ne point irriter les esprits en traitant comme prince celui qui venait d'être proclamé roi, et en donnant le titre de majesté à celui que Napoléon leur maître n'avait point encore reconnu. 1808. Espagne.

Quelques jours avant les événemens que nous venons de rapporter, le conseiller d'état Isquierdo était retourné en France; il était chargé de faire de vives représentations sur l'occupation des forts et des places frontières, sur l'infraction du texte littéral du traité de Fontainebleau et sur la conduite hostile de plusieurs des généraux français : le ministère français éluda ces plaintes, et le prince Talleyrand remit à l'envoyé espagnol une note qui contenait quatre bases préliminaires d'un nouveau traité que l'empereur croyait devoir proposer à la cour de Madrid.

Ces bases étaient : 1°. que les Français pourraient faire le commerce des colonies espagnoles comme les Espagnols eux-mêmes, et réciproquement les Espagnols dans les colonies françaises ; 2°. que la conservation et la sûreté du Portugal, exigeant l'entretien de troupes françaises dans ce royaume, actuellement à la disposition de la France, et nécessitant en conséquence le tracé, à travers les provinces espagnoles, d'une route militaire, incommode, fâcheuse, et qui pourrait par la suite, et malgré toutes les précautions, occasioner des vexations, des plaintes, des réclamations et même des différens entre les deux cours, l'intention de l'empereur était de céder le Portugal entier à l'Espagne, si le roi voulait l'indemniser par une égale extension de territoire des provinces contiguës aux Pyrénées ; 3°. que la succession au

1808. Espagne. trône d'Espagne serait définitivement réglée, et que le roi prendrait le titre d'empereur des Amériques (on ne devait point faire mention dans le traité du mariage de l'héritier de la couronne avec une princesse française, et cette affaire était réservée pour une convention particulière); 4°. et enfin, que l'alliance offensive et défensive des deux états serait cimentée de nouveau en stipulant les subsides qu'ils devraient se prêter réciproquement en cas de guerre.

En remettant cette note, le prince Talleyrand recommanda à M. Isquierdo d'insister pour que la réponse du cabinet de Madrid ne se fît point attendre, et l'assura que, si le roi acceptait les bases prescrites, l'ordre serait donné sur-le-champ au grand-duc de Berg de retirer les troupes de la province où S. M. Charles IV voudrait fixer sa résidence.

Au moment même de cette négociation préliminaire Napoléon reçut, le 26 mars, la lettre par laquelle le roi Charles IV lui annonçait le parti qu'il venait de prendre de supprimer les places de généralissime et de grand-amiral, exercées toutes deux par le prince de la Paix, et de commander lui-même en chef ses forces de terre et de mer. L'empereur parut étonné d'une résolution aussi prompte et si peu en rapport avec le caractère connu du monarque, ses infirmités et son âge; mais lorsque, deux jours après, une seconde lettre lui apprit l'abdication du roi et l'avènement de Ferdinand, son mécontentement se manifesta aux yeux des ministres et des courtisans. Une troisième lettre, écrite par Murat, lui fit connaître les détails de cette étrange révolution, et l'intention vraie ou supposée du vieux souverain de revenir sur une abdication forcée. Les circonstances étaient si graves et pouvaient avoir une telle influence sur ses projets ultérieurs, que Napoléon jugea sa présence nécessaire sur les lieux, et partit enfin pour Baïonne le 3 avril. Il rencontra entre Toulouse et Poitiers les ducs de Medina-Celi et

de Frias et le comte Fernan-Nunès, qui venaient en députation auprès de lui pour le féliciter au nom du roi Ferdinand. Napoléon s'excusa de les recevoir, étant en voyage, et les engagea à se rendre à Baïonne, où il arriva dans la nuit du 14 au 15. 1808. Espagne.

D'après tout ce que nous avons rapporté jusqu'à présent de la conduite de Napoléon dans les affaires d'Espagne, il paraît que ce n'est véritablement qu'à cette époque qu'il se fixa à l'idée d'expulser la famille des Bourbons du trône d'Espagne, en tirant parti de la révolution d'Aranjuez. On peut croire qu'avant ces derniers événemens il balançait encore à s'emparer d'un royaume que les traités déjà conclus et ceux qu'il se proposait encore de faire, mettaient entièrement dans sa dépendance : Charles IV n'était-il pas pour lui un vassal plutôt qu'un allié ? Les troupes françaises répandues dans les provinces de la Péninsule ne lui répondaient-elles pas de la fidélité de ce vassal ? N'avait-il pas d'ailleurs l'espoir fondé que l'échange du Portugal contre la portion du territoire espagnol située entre les Pyrénées et l'Èbre, ne souffrirait pas plus de difficultés que tout ce qu'il avait déjà exigé d'un gouvernement sans énergie ? Cette cession d'une partie des provinces du Nord suffisait alors à sa politique, et lui épargnait les chances d'une occupation générale, dont il ne pouvait pas se dissimuler les difficultés. Nous le répétons, on doit raisonnablement supposer, d'après sa conduite à Presburg et à Tilsit envers l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, et celle qu'il avait tenue à l'égard des cours de Naples et de Lisbonne, dont la ruine n'avait été consommée que parce que le roi Ferdinand IV et le prince du Brésil avaient tergiversé dans leur résolution déjà prise de rester les alliés de la France ; on doit supposer, disons-nous, que l'empereur, dans une autre situation des affaires d'Espagne, aurait long-temps hésité à se compromettre aux yeux de

1808. Espagne. l'Europe et de la France elle-même, en traitant un allié fidèle avec moins de ménagemens que ses ennemis déclarés; mais les derniers événemens contrariaient les combinaisons qu'il avait pu former pour être le dominateur de l'Espagne sans courir les hasards d'une guerre avec la nation. Il connaissait les sentimens que Ferdinand et ses conseillers avaient manifestés depuis long-temps, et la tendance de ce prince à se rapprocher des Anglais; d'un autre côté, il savait dans quelles dispositions se trouvait la majorité du peuple espagnol à l'égard de l'ancien gouvernement, et il dut penser qu'en remettant le vieux roi sur le trône, les mêmes inconvéniens se reproduiraient à sa mort. Napoleon ayant arrêté le plan de s'emparer de l'Espagne pour y placer un souverain qui ne fût qu'un instrument docile de ses volontés, l'exécution dut en être aussi rapide que la pensée qui l'y avait porté: les moyens à employer devaient être aussi déloyaux et aussi injustes que le projet; c'est une des plus grandes taches de la vie de Napoléon, et certes nous ne cherchons point à la dissimuler. La trame odieuse ourdie à Baïonne va donner à cet homme extraordinaire un aspect historique tout différent de celui sous lequel on a pu le considérer jusqu'ici.

Napoléon résolut de faire servir la confiance même que lui montraient les princes espagnols, pour les attirer à Baïonne, leur faire signer de gré ou de force une renonciation au trône, qu'ils paraissaient se disputer, et s'en faire remettre la disposition.

En conséquence, le grand-duc de Berg reçut des instructions secrètes, d'après lesquelles, en annonçant à Ferdinand le voyage de l'empereur à Baïonne, il fit entrevoir à ce prince que Napoléon pourrait venir jusqu'à Madrid; quelques jours après, il assura positivement que Napoléon serait le 7 avril à Burgos. En même temps il fit insinuer au prince, et chercha à lui persuader que l'empereur des Français serait singu-

lièrement flatté de le voir venir à sa rencontre, et que ce serait un sûr moyen de se le rendre favorable. 1808. Espagne.

Ferdinand, à peine monté sur un trône chancelant, et entouré de troupes françaises, sentit qu'il avait besoin de la bienveillance de Napoléon pour s'y maintenir, et, quoique la démarche proposée fût combattue par quelques-uns de ses conseillers intimes, le jeune monarque, dans l'impatience de se faire reconnaître par l'empereur des Français, qui semblait ne mettre à son approbation que la seule condition d'une prévenance pour ainsi dire d'étiquette, cédant d'ailleurs à l'avis de son ancien précepteur, le chanoine Escoiquiz, il se détermina à faire le voyage de Burgos; mais il jugea convenable de se faire précéder par le prince D. Carlos son frère. Parti le 5 de Madrid, D. Carlos arriva le lendemain à Burgos, le 7 à Vittoria et le 8 à Tolosa, sans avoir rencontré l'empereur, et même sans en avoir eu la moindre nouvelle. Le prince résolut alors de séjourner dans cette dernière ville, pour attendre les ordres de son frère.

Cette circonstance aurait pu produire le plus fâcheux effet sur l'esprit de Ferdinand, et nuire singulièrement au succès de l'intrigue, sans l'arrivée du général Savary à Madrid dans la journée du 7; ce dernier était accompagné de M. Hervaz, fils du marquis d'Almenara et beau-frère du général Duroc, grand-maréchal du palais de l'empereur : il demanda et obtint immédiatement une audience du jeune roi.

Après avoir débuté par annoncer qu'il était chargé par l'empereur de complimenter Ferdinand, et de s'assurer si les dispositions du nouveau cabinet relativement à l'étroite alliance avec la France, étaient les mêmes que celles du règne précédent; Savary dit que Napoléon ne tarderait pas à arriver à Madrid, pour avoir une entrevue avec le roi, et rétablir la plus parfaite union entre les deux gouvernemens, ajoutant que, au moment où le monarque français serait convaincu que les vues

1808. Espagne. de Ferdinand VII étaient les mêmes à son égard que celles de Charles IV, rien ne s'opposerait à ce qu'il le reconnût comme roi d'Espagne et des Indes.

Ces paroles d'un général qu'on savait investi de l'intime confiance de l'empereur, aplanirent toutes les difficultés, et le 10 avril, le jeune roi quittant Madrid, prit la route de Burgos, où il arriva le 12[1]. Comme rien n'annonçait encore l'arrivée prochaine de Napoléon dans cette ville, quelques-uns des conseillers du prince lui mirent sous les yeux, pour la seconde fois, les dangers de sa démarche; mais les instances du général Savary firent évanouir derechef les craintes de Ferdinand, qui s'avança jusqu'à Vittoria. Savary se détacha alors du cortége royal, sous prétexte d'aller savoir les motifs du retard qu'éprouvait l'entrée de l'empereur en Espagne, et pour supplier, disait-il, le monarque de presser son voyage. Il revint trois jours après avec une lettre conçue en ces termes :

« Mon frère, j'ai reçu la lettre de votre altesse royale : elle doit avoir acquis la preuve, dans les papiers qu'elle a reçus du roi son père, de l'intérêt que je lui ai toujours porté; elle me permettra, dans la circonstance actuelle, de lui parler avec franchise et loyauté. En arrivant à Madrid, j'espérais porter mon illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses états, et à donner quelque satisfaction à l'opinion publique; le renvoi du prince de la Paix me semblait nécessaire pour son bonheur et celui de ses sujets; les affaires du Nord ont retardé mon voyage. Les événemens d'Aranjuez

[1] Ferdinand était accompagné du ministre secrétaire d'état D. Pedro Cevallos; du duc de l'Infantado, président du conseil de Castille; du duc de San-Carlos, grand majordome; du marquis de Musquiz, ancien ambassadeur à Paris; de D. Pedro Labrador, ex-ministre d'Espagne auprès du roi d'Etrurie; du chanoine Escoiquiz; du comte de Villariezo, capitaine des gardes, et de plusieurs gentilshommes de la chambre. L'infant D. Carlos avait avec lui le duc de Hijar, et trois autres gentilshommes.

ont eu lieu : je ne suis point juge de ce qui s'est passé et de 1808.
la conduite du prince de la Paix ; mais, ce que je sais bien, Espagne.
c'est qu'il est dangereux pour les rois d'accoutumer les peuples à répandre du sang et à se faire justice eux-mêmes : je prie Dieu que votre altesse royale n'en fasse pas elle-même un jour l'expérience. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un prince qui a épousé une princesse du sang royal, et qui a si long-temps régi le royaume : il n'a plus d'amis ; votre altesse royale n'en aura plus si jamais elle est malheureuse. Les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils nous rendent. Comment d'ailleurs pourrait-on faire le procès au prince de la Paix sans le faire à la reine et au roi votre père ? Ce procès alimentera la haine et les passions factieuses ; le résultat en sera funeste pour votre couronne ; votre altesse royale n'y a de droit que ceux que lui a transmis sa mère. Si le procès la déshonore, votre altesse royale déchire par-là ses droits. Qu'elle ferme donc l'oreille à des conseils faibles et perfides !

« Elle n'a pas le droit de juger le prince de la Paix : ses crimes, si on lui en reproche, se perdent dans les droits du trône. J'ai souvent manifesté le désir que le prince de la Paix fût éloigné des affaires ; l'amitié du roi Charles m'a souvent porté à me taire et à détourner les yeux des faiblesses de son attachement. Misérables hommes que nous sommes ! faiblesse et erreur, c'est notre devise !!

« Mais tout cela peut se concilier ; que le prince de la Paix soit exilé d'Espagne, et je lui offre un refuge en France. Quant à l'abdication de Charles IV, elle a eu lieu dans un moment où mes armées couvraient l'Espagne, et, aux yeux de l'Europe et de la postérité, je paraîtrais n'avoir envoyé tant de troupes que pour précipiter du trône mon allié et mon ami. Comme souverain voisin, il m'est permis de vouloir *connaître* avant de *reconnaître* cette abdication. Je le

1808. Espagne. dis à votre altesse royale, à l'Espagne, au monde entier, si l'abdication du roi Charles est de pur mouvement, s'il n'y a pas été forcé par l'insurrection et l'émeute d'Aranjuez, je ne fais aucune difficulté de l'admettre, et je reconnais votre altesse royale comme roi d'Espagne; je désire donc causer avec elle sur cet objet. La circonspection que je porte depuis un mois dans ces affaires, doit lui être garant de l'appui qu'elle trouvera en moi, si, à son tour, des factions, de quelque nature qu'elles soient, venaient à l'inquiéter sur son trône. Quand le roi Charles me fit part de l'événement du mois d'octobre dernier, j'en fus douloureusement affecté, et je pense avoir contribué, par les insinuations que j'ai faites, à la bonne issue de l'affaire de l'Escurial. Votre altesse royale avait bien des torts, je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'a écrite, et que j'ai constamment voulu ignorer: roi, à son tour, elle saura combien les droits du trône sont sacrés; toute démarche près d'un souverain étranger de la part d'un prince héréditaire, est criminelle. Votre altesse royale doit se méfier des écarts, des émotions populaires. On pourra commettre quelques meurtres sur mes soldats isolés, mais la ruine de l'Espagne en serait le résultat. J'ai déjà vu avec peine qu'à Madrid on ait répandu des lettres du capitaine général de la Catalogue, et fait tout ce qui pouvait donner du mouvement aux têtes. Votre altesse royale connaît ma pensée toute entière; elle voit que je flotte entre plusieurs idées qui ont besoin d'être fixées. Elle peut être certaine que, dans tous les cas, je me comporterai avec elle comme envers le roi son père. Qu'elle croie à mon désir de tout concilier et de trouver des occasions de lui donner des preuves de mon affection et de ma parfaite estime. Sur ce, je prie Dieu, mon frère, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

Un pareil écrit n'a pas besoin de commentaires: Napoléon

[1] L'affaire de l'Escurial, que nous avons rapportée plus haut.

manifestait assez ouvertement sa pensée, pour que Ferdinand ne prît plus le change sur la démarche imprudente dans laquelle on l'avait entraîné ; mais il lui était impossible de revenir sur ses pas, et il se trouvait à la merci d'un ennemi dont il aurait pu peut-être obtenir une meilleure composition en se plaçant dans une situation moins fâcheuse, lorsqu'il en avait encore la faculté au milieu des nombreux partisans qui venaient de le faire monter sur le trône de son père. Dans la circonstance présente, la démonstration du retour à Madrid eût suffi sans doute pour provoquer les mesures les plus hostiles à son égard : l'empereur n'était pas homme à souffrir que sa volonté fût contrariée, et il faisait assez connaître, par sa lettre, que ses précautions étaient déjà prises. Ferdinand pensa avec raison que le zèle de quelques individus qui voulurent se dévouer pour le soustraire au piége dans lequel on le faisait tomber, ne pouvait, dans aucune hypothèse, amener des résultats heureux ; il osa même se flatter qu'en se remettant volontairement entre les mains de Napoléon, il pourrait désarmer sa rigueur, et obtenir du généreux vainqueur de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse une couronne qu'il n'aurait pas entrepris de défendre les armes à la main.

1808. Espagne.

D'un autre côté, le général Savary fit tous ses efforts pour compléter le succès de la mission qui lui était confiée : on dit qu'il triompha enfin de l'irrésolution du prince en lui répondant sur sa tête des intentions bienveillantes de l'empereur [1]. Ferdinand déclara donc à tous ceux qui l'accompagnaient, qu'il voulait poursuivre son voyage jusqu'à Baïonne. Après avoir

[1] Pour vaincre la répugnance de Ferdinand, Savary alla jusqu'à lui dire : *Je me laisserai couper la tête, si, un quart d'heure après l'arrivée de V. M. à Baïonne, l'empereur ne vous a pas reconnu pour roi d'Espagne et des Indes : il commencera peut-être par vous donner le titre d'altesse ; mais, bientôt après, il vous traitera de majesté, et, dans trois jours, tout sera fini.* (*Histoire de la guerre d'Espagne*, par une commission de militaires attachée au ministère de la guerre à Madrid.)

1808. Espagne. écrit lui-même à l'empereur pour l'informer de cette détermination, il franchit la frontière des Espagnes, le 20 avril, et arriva à Baïonne à dix heures du matin, ainsi que l'infant don Carlos, qui l'avait précédé à Vittoria, comme nous l'avons déjà dit.

La présence de Ferdinand et de son frère à Baïonne ne suffisait point à l'empereur pour l'exécution de ses desseins; il avait fait inviter le vieux roi et la reine mère à se rendre également auprès de lui, en envoyant en même temps au grand-duc de Berg l'ordre de réclamer don Manuel Godoï, de s'emparer même de la personne de ce favori à tel prix que ce fût, pour le faire conduire en France, et de préparer le prochain départ de la reine d'Etrurie ainsi que celui de l'infant don François de Paule, second frère de Ferdinand.

Charles IV et son épouse se déterminèrent sans peine au voyage de Baïonne. Ils partirent d'Aranjuez, où ils étaient restés après les derniers événemens; mais, avant de quitter le royaume, l'ancien monarque crut devoir adresser à la junte de gouvernement, que son fils avait nommée au moment de se mettre en route pour aller au devant de Napoléon, une protestation, datée du 21 mars, contre l'acte d'abdication auquel il avait été forcé, avec une lettre dans laquelle il déclarait sa volonté de reprendre sa couronne, approuvant d'ailleurs tout ce que son fils avait fait depuis le 19 mars jusqu'au 10 avril, et confirmant les pouvoirs de la junte et la nomination de ses membres pendant son absence. Le roi et la reine mère arrivèrent le 30 avril à Baïonne, où don Manuel Godoï les avait précédés de quatre jours.

Nous devons dire maintenant comment ce dernier avait été remis entre les mains des Français.

Murat, après plusieurs démarches faites par lui-même pour obtenir que Godoï fût mis à sa disposition, chargea le général Belliard, chef de l'état-major-général de l'armée française en

Espagne, de notifier à la junte de gouvernement [1], que Ferdinand ayant écrit à l'empereur qu'il le rendait arbitre du sort du prince de la Paix, le grand-duc de Berg demandait la remise de ce prisonnier, pour le faire conduire à Baïonne. 1808. Espagne.

La junte, qui aurait pu différer encore d'obtempérer à une pareille demande, en alléguant que les intentions du prince dont elle tenait ses pouvoirs ne lui étaient point *officiellement* connues, alarmée sans doute des fâcheuses conséquences qu'entraînerait l'apparence d'un refus, pour chacun de ses membres; la junte, disons-nous, signa unanimement l'ordre qui enjoignait au marquis de Castellar, chargé de la garde de don Manuel Godoï dans le château de Villa-Viciosa [2], de remettre son prisonnier à la disposition du prince Murat.

Cette remise eut lieu, malgré les représentations que fit le marquis à l'infant don Antoine, président de la junte, et le favori fut conduit à Baïonne par un aide-de-camp de Murat.

Cependant, Ferdinand n'avait point tardé à connaître les intentions de l'empereur à son égard. Napoléon déclara au prince, dès la seconde audience qu'il lui accorda, que l'abdication de Charles IV ayant eu lieu à la suite d'une émeute populaire, et ce monarque ayant protesté contre un pareil acte, obtenu de lui par la violence, le souverain des Français ne pouvait en reconnaître la validité, ni donner au prince des Asturies un titre illégal. Cette déclaration consterna tous les Espagnols qui accompagnaient le prince, et lui-même se repentit de n'avoir pas suivi l'avis de ceux qui lui conseillaient, à Burgos, de ne pas aller se mettre entre

[1] Cette junte était présidée par l'infant D. Antonio, frère du roi Charles IV.

[2] Maison de plaisance royale, à trois lieues de Madrid. Le prince de la Paix y avait été conduit le 23 mars, et il y restait détenu, sous la responsabilité du marquis de Castellar, capitaine de la compagnie des hallebardiers de la garde royale.

1808. Espagne. les mains de l'ennemi de la maison de Bourbon [1]. L'abattement du prince et de ses amis fut extrême lorsque, peu de temps après, Napoléon fit connaître, en effet, qu'il ne lui convenait plus que des Bourbons régnassent en Espagne, et offrit à Ferdinand le trône d'Etrurie en échange de celui qu'il allait perdre.

Peu de souverains se sont trouvés dans une situation semblable à celle de Ferdinand. Il était venu trouver avec confiance un monarque qui s'était annoncé comme son protecteur, et ce prétendu protecteur lui proposait impérieusement de descendre du trône de ses ancêtres pour monter sur un de ces siéges éphémères, que la politique d'un conquérant élève et renverse à son gré. Il faut le dire, Ferdinand montra, dans cette circonstance difficile, un caractère et une fermeté dignes du rang où il était placé. Plusieurs des serviteurs qu'il avait avec lui, et notamment le chanoine Escoiquiz, lui conseillaient d'accepter l'échange proposé, parce que, disaient-ils, il valait encore mieux régner en Etrurie, que supporter une captivité peut-être perpétuelle en France. Ils ajoutaient que les stipulations de cet échange, démontrant assez qu'un pareil acte était le résultat de la violence exercée par l'un des deux contractans envers l'autre, il ne serait pas impossible d'en faire valoir la nullité dans des temps plus favorables.

[1] Le fils du marquis d'Almenara, M. Hervaz, beau-frère du général Duroc, avait fait connaître les dangers auxquels s'exposait le prince, en se mettant à la discrétion de l'empereur, qui avait décidé dans son esprit, disait ce fidèle Espagnol, l'usurpation du trône d'Espagne et la proscription de tous les Bourbons Cette détermination de l'empereur était connue de tous ceux qui l'approchaient, avant même qu'il ne l'eût manifestée publiquement. Il était naturel de croire qu'en donnant un pareil avis, M. Hervaz, plus à même qu'aucun autre d'être bien informé, en raison de son alliance avec le grand-maréchal du palais impérial, n'avait en vue que le véritable intérêt de son pays, et n'était guidé que par son attachement à la famille de ses rois; il ne fut cependant pas écouté.

Ces raisons étaient spécieuses, et un prince plus initié dans les mystères de la politique, les eût peut-être accueillies; mais Ferdinand, tenu si long-temps éloigné des affaires d'état, ne suivit que sa propre impulsion, et rejeta, avec toute la fierté d'un Castillan, la proposition qui lui était faite. Il répondit à Napoléon, que, maître de son sort, de sa vie, ce monarque pouvait agir envers lui comme il le trouverait convenable; mais qu'il ne renoncerait jamais à ses droits sur la couronne d'Espagne, et qu'il voulait *tout ou rien*. Tel fut l'*ultimatum* dans lequel le prince se renferma constamment. Il fut soutenu dans son opinion par l'infant don Carlos, son frère, et par le ministre d'état don Pedro Cevallos, qui s'offraient généreusement, l'un et l'autre, à partager sa captivité, si Napoléon voulait en effet le retenir prisonnier. Ce que nous venons de rapporter, avait eu lieu avant l'arrivée du roi Charles IV et de la reine mère à Baïonne. L'empereur ayant échoué dans ses premiers desseins sur Ferdinand, se tourna vers le vieux roi, et résolut de mettre en jeu la protestation que ce prince avait faite contre son abdication.

1808. Espagne.

Ramenons maintenant l'attention de nos lecteurs sur ce qui se passait à Madrid vers le même temps.

Insurrection à Madrid; Murat est nommé, par décret du roi Charles IV, lieutenant-général du royaume. — Le peuple de la capitale des Espagnes, par un instinct qui se trompe rarement, n'avait pas vu partir Ferdinand sans concevoir les plus vives alarmes sur le sort de ce prince, qui semblait courir à sa perte, et, par conséquent, sur celui de toute la famille royale. Dès-lors, une fermentation générale avait agité tous les esprits : le voyage entrepris par Charles IV et la reine mère; la délivrance du prince de la Paix, objet de la haine publique, achevèrent d'exaspérer la multitude. Les Français perdirent la confiance de ceux d'entre les Espagnols qui les avaient attendus comme des libérateurs; on com-

7 mai.



1808. Espagne. parait les résultats avec les espérances précédemment conçues ; on voyait le vieux roi, la reine mère, et surtout Manuel Godoï, protégés, accueillis par Napoléon ; le prince des Asturies, regardé jusqu'alors comme une victime intéressante, réunissait tous les vœux, et il était enlevé à son peuple ! Une lâche perfidie semblait avoir dirigé toute cette intrigue. Déjà ces nouvelles se répandaient dans toute la Péninsule ; les salons, les tribunaux, les places publiques, les églises, les confessionaux mêmes, retentissaient d'imprécations : on parlait hautement de révolte contre des étrangers qui venaient sous le manteau de l'amitié opprimer une nation surprise sans défense.

Murat ne connaissait pas toute la pensée de Napoléon ; l'ambassadeur Beauharnais venait d'être remplacé par M. Laforêt, et c'était ce nouveau ministre qui avait le secret politique. Le général et le diplomate n'étaient point d'accord : Murat, fier de son rang et de son autorité militaire ; Laforêt, fort de ses instructions, et cousu de mystères, l'un et l'autre manquant des premières notions sur les hommes et sur les choses, dans le pays qui leur était livré ; ces deux personnages, d'un caractère si opposé et d'un amour-propre également irascible, ne pouvaient que ruiner l'entreprise dont ils étaient les instrumens.

Cependant la ville entière conspirait, chaque maison devenait un arsenal ; Murat, entouré de troupes, n'avait aucune inquiétude [1] ; il voyait même, dans un mouvement populaire, le seul prétexte qu'il pût mettre en avant pour s'emparer de l'autorité et dicter des lois à la junte de gouvernement ; des amis de la paix, des Espagnols de bonne foi, l'avertissaient journellement de l'exaspération, des projets de la populace. Les ministres des finances (*de hacienda*)

[1] Vingt à vingt-cinq mille Français étaient alors réunis à Madrid et dans les environs. Il y avait encore de forts détachemens à l'Escurial, Aranjuez et Tolède.

et de la guerre, Azanza et O'Farrill[1], ne cessaient de se présenter chez lui pour le supplier de prendre des mesures de vigilance et de bon ordre, puisque la junte se trouvait, pour ainsi dire, sans pouvoirs, et n'avait point d'ailleurs les moyens nécessaires de répression à sa disposition; le grand-duc feignait de n'en pas voir la nécessité. C'est au milieu de ces angoisses d'une part, et de cette astucieuse indifférence de l'autre, que s'écoula la dernière quinzaine du mois d'avril; les troupes françaises seules étaient étrangères à tout ce qui se passait: on insultait les soldats isolés, plusieurs assassinats eurent lieu, aucune mesure répressive ne fut prise. Murat comptait même sur le ressentiment que ces actes d'agression inspireraient aux troupes; il prévoyait qu'elles en seraient mieux disposées dans l'occasion. En attendant, quelques bataillons d'élite et une compagnie de chasseurs basques gardaient son palais; le reste de l'armée environnait la ville, prêt à s'y jeter, la baïonnette au bout du fusil ou le sabre à la main, au premier signal. 1808. Espagne.

Sur ces entrefaites, le grand-duc de Berg reçut une dépêche de l'empereur et une lettre de Charles IV. Par la première, Napoléon ordonnait à son lieutenant de faire connaître à la junte le désir qu'il avait de voir réunies à Baïonne un certain nombre des personnes les plus notables d'Espagne pour fixer solennellement le sort de ce royaume, en consultant les vœux et les intérêts des différentes classes de la nation. Murat fit cette communication, et, pendant que la junte délibérait encore sur une proposition aussi importante, il choisit, de sa propre autorité, les personnes que des avis secrets lui désignèrent, et demanda pour elles des passeports, que la junte fut forcée de délivrer. Elle ne put qu'enjoindre

[1] Nommés l'un et l'autre par Ferdinand, à son avènement au trône, et proscrits en 1814 pour avoir suivi le parti du roi Joseph. Le premier est mort, le second est encore réfugié en France.

1808. Espagne. à ces députés d'attendre sur la frontière les ordres de Ferdinand, auquel elle fit part de cette nomination arbitraire.

Le 30 avril, le grand-duc se rendit au palais à l'heure des séances de la junte, avec la lettre du roi Charles IV adressée à l'infant D. Antoine, afin que ce prince, président du gouvernement, permît le départ de la reine d'Etrurie et de l'infant D. François de Paule pour Baïonne. La junte objecta vainement qu'il convenait d'informer préalablement le jeune roi de cette demande, et d'attendre ses ordres : le grand-duc insista, en disant que la reine étant maîtresse de ses volontés, c'était elle seule qu'il fallait consulter; et, quant à l'infant D. François, il observa que la minorité de ce prince le mettait entièrement dans la dépendance de l'autorité paternelle. La junte répondit qu'elle s'adresserait à la reine d'Etrurie pour connaître la détermination de cette princesse; mais qu'aucun des membres qui la composaient ne donnerait leur assentiment au départ du jeune infant.

La reine déclara qu'elle était dans l'intention de partir. Quelques heures après, des officiers envoyés par Murat, en renouvelant la demande du départ du prince D. François, donnèrent à entendre que le grand-duc était prêt à employer la force, s'il était nécessaire, pour l'obtenir. La junte répondit qu'elle allait délibérer sur cette injonction, et, après s'être associée les présidens ou doyens du conseil suprême de Castille, des Indes, de la guerre, de la marine, des finances et des ordres, elle envoya déclarer au grand-duc de Berg qu'elle persistait dans sa résolution de ne point consentir au voyage de l'infant.

Le 2 mai était le jour destiné au départ de la reine d'Etrurie, et même à celui de l'infant, que Murat se proposait de faire enlever de vive force : les voitures étaient déjà préparées dans la place du palais. Le peuple était accouru en foule pour s'opposer à un départ qu'il regardait comme un acte de

trahison. A onze heures de la matinée, un aide-de-camp du grand-duc, Lagrange, vint apporter l'ordre du voyage. En arrivant sur la place du palais, cet officier, dont on devina sans peine la mission, se vit accueilli par des cris et des menaces. Il courait de grands dangers; mais le poste de la garde vint à son secours. Cette troupe française, insultée dès le matin par la populace, était sous les armes et préparée à se défendre; le feu s'engagea de part et d'autre, et, dans un moment, toute la ville fut en insurrection. 1808. Espagne.

Les troupes françaises n'avaient point d'ordres positifs: une foule de soldats sans armes et d'autres Français attachés à l'armée parcouraient, à ce moment, les différens quartiers. Ils furent assaillis, outragés, égorgés sans distinction; la fureur du peuple était au comble.

Murat, entouré de sa garde, monta à cheval devant le palais qu'il occupait, et envoya à toutes les troupes environnantes l'ordre d'entrer dans la ville au pas de charge.

En attendant leur arrivée, le massacre des Français isolés continuait toujours; plusieurs des membres de la junte, et notamment les ministres Azanza et O'Farril, s'exposèrent à tous les dangers pour arrêter les excès de la populace égarée.

Vers midi, des colonnes françaises entrèrent dans la capitale par les portes du nord et du levant; le résultat de ce mouvement ne pouvait être douteux : au bout de quelques minutes, toute la population devint tremblante et soumise.

Quelques escadrons de la garde impériale avaient pénétré par la porte d'Alcala. Ils s'élancèrent au galop et par les deux grandes rues qui aboutissent à la porte du Soleil (*puerta d'el Sol*), celle d'Alcala et celle de la carrera San-Geronimo, et vinrent s'établir sur cette place (*la puerta*

1808. Espagne. *d'el Sol)*, qui est au centre de Madrid. Les rassemblemens furent culbutés et dissipés en un moment.

Une colonne d'infanterie entrait en même temps par la porte de *Fuencarral*, et inondait la large rue de San-Bernardo, pour se joindre, sur la place de San-Domingo, aux bataillons qui défendaient l'approche du palais du grand-duc de Berg.

De forts détachemens de cavalerie balayaient les avenues de la capitale, et empêchaient l'entrée des paysans des villages voisins.

Deux mamelouchs, égorgés dès le commencement de l'émeute, excitèrent la fureur de la garde impériale. La vue de leurs cadavres étendus à la porte d'un habitant paisible causa la mort de cet individu et de plusieurs membres de sa famille. Les mamelouchs se précipitèrent dans sa maison, qui fut dévastée, ainsi que celle du duc de Hijar, dont le portier eut la témérité de faire feu sur la troupe.

Soixante hommes, pris les armes à la main du côté de *la puerta d'el Sol*, furent traînés au Prado, et fusillés vers six heures du soir.

Deux officiers d'artillerie espagnole, nommés Velarde et Daoiz, furent tués dans le dépôt d'artillerie, improprement appelé arsenal, du côté de la porte de Fuencarral, avec quelques soldats de leur arme, qui s'obstinèrent à faire feu sur la colonne d'infanterie entrée par cette porte.

Les relations espagnoles ont présenté ces deux officiers comme des victimes généreuses immolées sur l'autel de la patrie. Ils étaient braves et généralement estimés; mais leur fatale imprudence était sans motifs et sans excuse; leur démarche offensive n'avait aucun but : ils n'avaient avec eux que quelques canonniers invalides, et ils s'opiniâtrèrent à tirer sur une colonne de près de quinze cents hommes;

déjà maîtresse de tout le quartier [1], parce qu'on vint leur dire qu'un régiment espagnol était attaqué dans sa caserne par les Français; ce qu'ils ne prirent pas la peine de vérifier. 1808. Espagne.

Toute résistance avait cessé. Les autorités se rendirent auprès du grand-duc de Berg; des patrouilles françaises et espagnoles, accompagnées des généraux des deux nations et des principaux magistrats, parcoururent les rues et achevèrent de rétablir la tranquillité et le bon ordre. Une proclamation rassurante fut affichée.

On devait s'attendre à ce que des mesures d'indulgence seraient prises pour éviter de réveiller l'irritation d'une populace, qui avait cédé à la force et non à la conviction de l'erreur où elle avait été entraînée; cependant plusieurs Espagnols, rencontrés munis d'une arme offensive quelconque, même d'un simple couteau de poche, furent fusillés sans autre examen. Environ quarante individus, arrêtés dans la matinée et conduits au quartier de l'infanterie de la garde impériale, à côté du palais de Murat, furent fusillés à la pointe du jour, le 3 mai. L'ordre de les épargner n'arriva que quelques minutes après l'exécution.

Il résulte des renseignemens pris par des Espagnols qui

[1] Quelques témoins de cet événement ont assuré que ces officiers avaient la tête égarée par tout ce qui se passait autour d'eux. Peut-être a-t-on essayé d'immortaliser leur dévouement, parce que, entre toutes les victimes qui périrent le 2 mai, les noms de Velarde et de Daoiz sont les seuls qui ne fussent pas inconnus avant cette catastrophe. Du reste, ces officiers étaient d'autant moins excusables, aux yeux même des partisans de Ferdinand, que toute la garnison avait l'ordre de ses chefs de ne point prendre part à une querelle dont il était aisé de deviner l'issue. Si les soldats espagnols, au nombre de trois à quatre mille qu'ils étaient dans Madrid, se fussent joints à la populace, la ville eût été livrée à une dévastation universelle; mais le résultat du combat eût toujours été favorable aux Français, qui étaient au nombre de près de vingt-cinq mille hommes.

1808. Espagne. n'avaient aucun intérêt à diminuer le nombre de ceux qu'ils regardaient comme les véritables victimes de cette journée ; que le nombre des tués parmi les insurgés ne fut que de cent quatre, et celui des blessés de cinquante-quatre. Il n'est pas moins certain que la perte des Français, qui presque tous furent surpris et égorgés sans défense dans les rues, s'éleva à plus de cinq cents morts ou blessés grièvement [1].

Les propriétés furent respectées généralement, malgré la provocation, qui appartient toute entière au peuple de Madrid. Les troupes réglées ne firent que ce qu'il fallait faire pour dissiper une multitude aussi imprévoyante que furieuse. Si le grand-duc de Berg eût songé plus tôt à prévenir l'assassinat de quelques malheureux, sacrifiés pendant la nuit, et surtout des quarante prisonniers dont nous avons parlé, l'histoire, en le plaignant d'avoir été l'instrument de l'ambition de Napoléon, aurait peu d'autres reproches à lui faire en cette circonstance. Les troupes, en général, ne commencèrent point à tirer sur le peuple, et les Espagnols furent bien évidemment les agresseurs. Le soldat, étranger aux secrets des cabinets, ne voit que son ennemi dans celui qui lui est désigné comme tel ; et si l'empereur était coupable envers la nation qu'il voulait opprimer, l'armée, loin d'être responsable de l'erreur de son chef, eut le mérite de repousser l'attaque des insurgés, sans abuser des avantages de son incontestable supériorité [2].

L'infant D. François de Paule partit pour Baïonne dans

[1] Voyez le Manifeste du conseil de Castille.

[2] Le rapport inséré dans *le Moniteur* est faux dans presque tous ses détails. Le rédacteur de ce bulletin a eu la maladresse de tracer un récit ridiculement exagéré, au lieu d'adoucir, comme il le devait, les teintes d'un tableau déjà bien assez effrayant au simple trait. Cette narration, imprudemment publiée dans le Journal officiel, a été désavouée par deux cent mille témoins oculaires.

la matinée du 3 mai; et, dans la soirée du même jour, l'ambassadeur Laforêt et son secrétaire Fréville firent demander au prince D. Antonio, et obtinrent de lui une conférence secrète, à la suite de laquelle ce président de la junte annonça aux ministres espagnols sa résolution de partir le lendemain matin pour rejoindre le jeune roi son neveu et les autres membres de sa famille. C'est en vain que la junte représenta au respectable infant que sa présence en Espagne serait infiniment plus utile qu'à Baïonne pour la défense des droits de Ferdinand et pour les intérêts de sa famille; le prince répondit qu'il s'était engagé à faire le voyage, et que sa détermination était invariable. Il monta effectivement en voiture dans la matinée du 4 mai, après avoir fait remettre au ministre de la marine, D. François Gil, un écrit par lequel il annonçait à ce doyen des membres de la junte son départ pour Baïonne, et invitait cette assemblée à continuer ses fonctions comme par le passé.

Il faut remarquer que la junte perdait, dans la personne du prince D. Antonio, le seul de ses membres qui pût imposer au grand-duc de Berg dans ses empiétemens journaliers sur l'autorité nationale, et que dès lors cette assemblée devait être regardée par les Espagnols et par les Français eux-mêmes, non comme un conseil suprême représentant une souveraineté indépendante, mais comme une commission exécutrice passive de tous les décrets que Napoléon arrachait aux deux rois, ses prisonniers à Baïonne.

Immédiatement après le départ de l'infant D. Antonio, Murat appela près de lui les ministres espagnols, pour leur dire qu'il croyait convenable au maintien du bon ordre et de la tranquillité publique, de prendre part aux délibérations de la junte de gouvernement. Les ministres lui représentèrent qu'une pareille mesure était incompatible avec les pouvoirs de cette assemblée, et avec le caractère légal dont

1808. Espagne. il était alors lui-même revêtu aux yeux de la nation espagnole : ces observations n'arrêtèrent point le grand-duc, et, dans la soirée du même jour, il entra, sans autre formalité, dans le lieu des séances de la junte alors réunie, et renouvela sa prétention. Elle fut accueillie par la majorité des membres, malgré la vive opposition que manifestèrent les ministres D. Gil, Azanza, O'Farril et plusieurs autres.

Cette démarche de Murat n'était, au surplus, que le résultat de son impatience naturelle. Il aurait pu, politiquement, la retarder de quelques jours, puisqu'il reçut le 7 mai, comme il s'y attendait bien, le décret de Charles IV, qui le nommait lieutenant-général du royaume, et lui conférait, en cette qualité, la présidence de la junte de gouvernement.

Nous allons dire comment la couronne d'Espagne se trouvait alors momentanément replacée sur la tête de Charles IV.

Juillet. *Charles IV et Ferdinand renoncent à la couronne ; Joseph Bonaparte est proclamé roi des Espagnes et des Indes ; réunion à Baïonne d'une junte extraordinaire pour rédiger une nouvelle constitution du royaume, etc.* Charles IV, accueilli par Napoléon comme monarque régnant, ne tarda pas à être enveloppé dans les filets vers lesquels on l'avait attiré. Après sa première entrevue avec l'empereur, il se vit vivement sollicité par les agens de celui-ci, et surtout par le prince de la Paix, de mettre sa couronne à la disposition de son *fidèle* allié. La reine elle-même, entraînée par l'attachement aveugle qu'elle avait pour l'odieux favori, cause de tous les malheurs de la famille royale, et n'espérant plus pouvoir le conserver près d'elle ailleurs qu'en France, où l'empereur lui offrait un asile ; la reine, disons-nous, se joignit à Godoï pour déterminer son époux à une démarche qui, de sa part, ne devait pas être un sacrifice.

Sexagénaire, accablé par les infirmités et les chagrins, Charles était parvenu à cette époque de la vie où, chez les

princes sans énergie, le besoin du repos commence à dissiper les illusions de la grandeur, et, dans sa situation vis-à-vis de Ferdinand, il ne fut pas difficile à la reine et au prince de la Paix de lui persuader que ces intérêts et ceux de l'Espagne demandaient qu'il déposât sa couronne entre les mains de celui qui pouvait seul en conserver la splendeur. Le monarque débonaire céda sans répugnance aux conseils de deux personnes qui, malgré les derniers événemens, n'avaient rien perdu de leur ascendant sur son esprit, et reconnut tout à la fois la nécessité et l'utilité de la cession qu'on lui proposait. C'est dans ces dispositions qu'il écrivit à Ferdinand une lettre dont nous croyons devoir consigner ici quelques passages véritablement historiques : « Votre conduite envers moi, disait le père irrité, vos lettres interceptées, *ont mis une barrière d'airain* entre vous et le trône d'Espagne; il n'est ni de votre intérêt ni de celui de la patrie que vous vous y présentiez; gardez-vous d'allumer un feu dont votre ruine totale et le malheur de l'Espagne seraient le seul et inévitable effet. Je suis roi du droit de mes pères, mon abdication est le résultat de la force et de la violence: je n'ai donc rien à recevoir de vous. En m'arrachant la couronne, c'est la vôtre que vous avez brisée! Vous lui avez ôté ce qu'elle avait d'auguste, ce qui la rendait sacrée aux yeux des hommes...! »

Charles IV écrivait ainsi à son fils le 2 mai, et, trois jours après, le prince de la Paix, au nom de son maître, et le général Duroc, comme plénipotentiaire de l'empereur, signèrent le traité qu'on va lire.

« S. M. l'empereur des Français, etc., M. le général de division Duroc, grand-maréchal du palais;

« Et S. M. le roi d'Espagne, etc., S. A. S. M. Manuel Godoï, prince de la Paix, comte d'Evora-Monti:

« Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, sont convenus de ce qui suit :

1808. Espagne. « Art. 1er. S. M. le roi Charles, n'ayant eu en vue toute sa vie que le bonheur de ses sujets, et constant dans le principe que tous les actes d'un souverain ne doivent être faits que pour arriver à ce but; les circonstances actuelles ne pouvant être qu'une source de dissensions d'autant plus funestes, que les factions ont divisé sa propre famille, a résolu de céder comme il cède par le présent, à S. M. l'empereur Napoléon tous ses droits sur le trône des Espagnes et des Indes, comme le seul qui, au point où sont arrivées les choses, peut rétablir l'ordre, entendant que ladite cession n'aura lieu qu'afin de faire jouir ses sujets des deux conditions suivantes :

« 1°. L'intégrité du royaume sera maintenue; le prince que S. M. l'empereur Napoléon jugera convenable de placer sur le trône d'Espagne sera indépendant, et les limites de l'Espagne ne souffriront aucune altération.

« 2°. La religion catholique, apostolique et romaine sera la seule en Espagne; il ne pourra y être toléré aucune religion réformée, et encore moins infidèle, suivant l'usage établi aujourd'hui.

« 2. Tous les actes faits contre ceux de nos fidèles sujets depuis la révolution d'Aranjuez, sont nuls et de nulle valeur, et leurs propriétés leur seront rendues.

« 3. S. M. le roi Charles, ayant ainsi assuré la prospérité, l'intégrité et l'indépendance de ses sujets, S. M. l'empereur s'engage à donner refuge dans ses états au roi Charles, à la reine, à sa famille, au prince de la Paix, ainsi qu'à ceux de leurs serviteurs qui voudront les suivre, lesquels jouiront en France d'un rang équivalent à celui qu'ils possédaient en Espagne.

« 4. Le palais impérial de Compiègne, les parcs et forêts qui en dépendent, seront à la disposition du roi Charles, sa vie durant.

« 5. S. M. l'empereur donne et garantit à S. M. le roi

Charles une liste civile de trente millions de réaux, que S. M. l'empereur Napoléon lui fera payer directement tous les mois par le trésor de la couronne. A la mort du roi Charles, deux millions de réaux formeront le douaire de la reine. 1808. Espagne.

« 6. S. M. l'empereur Napoléon s'engage à accorder à tous les infans d'Espagne une rente annuelle de quatre cent mille francs, pour en jouir à perpétuité eux et leurs descendans, sauf la réversibilité de ladite rente d'une branche à l'autre, en cas de l'extinction de l'une d'elles, et en suivant les lois civiles. En cas de l'extinction de toutes les branches, lesdites rentes seront réversibles à la couronne de France.

« 7. S. M. l'empereur Napoléon fera tel arrangement qu'il jugera convenable avec le futur roi d'Espagne pour le paiement de la liste civile et des rentes comprises dans les articles précédens ; mais S. M. le roi Charles IV n'entend avoir de relation, pour cet objet, qu'avec le trésor de France.

« 8. S. M. l'empereur Napoléon donne en échange à S. M. le roi Charles le château de Chambord avec les parcs, forêts, et fermes qui en dépendent, pour en jouir en toute propriété et en disposer comme bon lui semblera.

« 9. En conséquence, S. M. le roi Charles renonce en faveur de S. M. l'empereur Napoléon à toutes les propriétés allodiales et particulières appartenantes à la couronne d'Espagne, mais qu'il possède en propre. Les infans d'Espagne continueront à jouir du revenu des commanderies qu'ils possèdent en Espagne.

« 10. La présente convention sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées dans huit jours, ou le plus tôt qu'il sera possible. »

Ce même jour (5 mai), le roi fit venir son fils[1], et lui ordonna, en présence de la reine et de Napoléon, qui avait

[1] Ferdinand n'avait point encore paru devant son père depuis l'arrivée de ce dernier à Baïonne.

1808. Espagne. voulu assister à cette entrevue, de renoncer à la couronne par un acte simple, signé du prince et des infans, oncle et frères; il ajouta qu'il voulait que cet acte lui fût remis le lendemain dans la matinée, menaçant de faire traiter Ferdinand et tous ceux de son parti, comme *des émigrés rebelles*. Le prince prit la parole pour faire quelques observations respectueuses, mais son père, s'élançant du siége où il était alors, redoubla de menaces, et lui reprocha, dans les termes les plus amers, d'avoir voulu lui arracher le trône et la vie à l'Escurial et à Aranjuez. La reine se réunit à son époux pour accabler le malheureux Ferdinand sous le poids des plus véhémentes récriminations. Les spectateurs de cette scène extraordinaire, Napoléon lui-même (bien qu'il l'eût sourdement préparée), étaient stupéfaits.

Ferdinand, qui avait montré tant de résolution dans sa lutte avec Napoléon, se trouva désarmé et sans force aux accens de la voix paternelle [1].

La menace faite par le roi à son fils et à ses adhérens du châtiment réservé aux *émigrés rebelles*, dut sans doute, dans l'esprit du prince, l'emporter sur toute autre considération, et ses conseillers intimes, peut-être plus épouvantés que lui, se réunirent pour le déterminer à signer une renonciation si impérieusement réclamée par le vieux monarque. Le chanoine Escoiquiz fut chargé de négocier les stipulations du traité suivant.

« Art. 1er. S. A. R. le prince des Asturies adhère à la cession faite par le roi Charles, de ses droits au trône d'Espagne et des Indes, en faveur de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, et renonce, autant que le roi, aux droits

[1] Quelques écrivains ont inféré de ce contraste dans la conduite du prince que sa conscience n'était peut-être pas sans remords sur les événemens d'Aranjuez : c'est ce que l'histoire expliquera sans doute un jour mieux qu'il ne nous est possible de le faire.

qui lui sont acquis comme prince des Asturies, à la couronne des Espagnes et des Indes.

« 2. S. M. l'empereur des Français et roi d'Italie, accorde en France à S. A. R. le prince des Asturies le titre d'altesse royale, avec tous les honneurs et prérogatives dont jouissent les princes de son sang.

« Les descendans de S. A. R. le prince des Asturies conserveront le titre de prince, celui d'altesse sérénissime, et auront toujours le même rang en France que les princes dignitaires de l'empire.

« 3. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, cède et donne, par les présentes, en toute propriété à S. A. R. le prince des Asturies et à ses descendans, les palais, parcs, fermes de Navarre, et les bois qui en dépendent, jusqu'à la concurrence de cinquante mille arpens, le tout dégrevé d'hypothèques, et pour en jouir en toute propriété, à dater de la signature du présent traité.

« 4. Ladite propriété passera aux enfans et héritiers de S. A. R. le prince des Asturies, à leur défaut aux enfans et héritiers de l'infant D. Carlos, à défaut de ceux-ci aux descendans et héritiers de l'infant D. Francisco, et enfin, à leur défaut, aux infans et héritiers de l'infant D. Antonio. Il sera expédié des lettres patentes et particulières des princes à celui de ces héritiers auquel reviendra ladite propriété.

« 5. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, accorde à S. A. R. le prince des Asturies quatre cent mille fr. de rente apanagère sur le trésor de France, et payables par douzième chaque mois, pour en jouir lui et ses descendans, et, venant à manquer la descendance directe de S. A. R. le prince des Asturies, cette rente apanagère passera à l'infant D. Charles, à ses enfans et héritiers, et, à leur défaut, à l'infant D. François de Paule, à ses descendans et héritiers.

« 6. Indépendamment de ce qui est stipulé dans les arti-

1808. Espagne. cles précédens, S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, accorde à S. A. R. le prince des Asturies une rente de six cent mille fr. sa vie durant. La moitié de ladite rente sera réversible sur la tête de la princesse son épouse, si elle lui survit.

« 7. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, accorde et garantit aux infans D. Antoine, oncle de S. A. R. le prince des Asturies, Charles et D. François de Paule, frères dudit prince :

« 1°. Le titre d'Altesse royale avec tous les honneurs et prérogatives dont jouissent les princes de son sang; les descendans de LL. AA. RR. conserveront le titre de prince, celui d'altesse sérénissime, et auront toujours le même rang en France que les princes dignitaires de l'empire;

« 2°. La jouissance du revenu de toutes leurs commanderies en Espagne, leur vie durant.

« 3°. Une rente apanagère de quatre cent mille fr. pour en jouir eux et leurs héritiers à perpétuité, entendant S. M. impériale que les infans D. Antoine, D. Charles et D. François, venant à mourir sans laisser d'héritiers, ou leur postérité venant à s'éteindre, lesdites rentes apanagères appartiendront à S. A. R. le prince des Asturies ou à ses descendans et héritiers, le tout aux conditions que LL. AA. RR. D. Charles, D. Antoine et D. François adhèrent au présent traité.

« 8. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications en seront échangées dans huit jours, ou plus tôt si faire se peut. »

Cet acte complémentaire n'était pas encore signé par les négociateurs Duroc et Escoïquiz, lorsque l'empereur fit partir Ferdinand pour la résidence qui lui était assignée, et ce ne fut qu'à son passage à Bordeaux que le prince ratifia les engagemens pris en son nom. Il était naturel de croire, aux termes du traité, que Ferdinand allait habiter la belle

terre de Navarre, devenue sa propriété; mais Napoléon avait changé d'idée à ce sujet. Le prince et son frère D. Carlos furent conduits au château de Valençay, appartenant à M. de Talleyrand, et situé dans le département de l'Indre (Berri). On a dit que l'empereur fit choix de cette habitation pour les princes espagnols, afin de tirer une espèce de vengeance de l'opposition manifestée par le ministre dont nous parlons, pendant tout le cours de cette ténébreuse intrigue, trouvant sans doute plaisant de montrer à l'Europe le défenseur des victimes d'une ambition déplorable, travesti en geolier de ses cliens. 1808. Espagne.

Charles IV, la reine son épouse, les autres membres de la famille royale, et D. Manuel Godoï, quittèrent également Baïonne quelques jours après pour se rendre au château de Compiègne.

Cependant, la junte de gouvernement, depuis que le grand-duc de Berg la présidait en sa qualité de lieutenant-général du royaume, n'était plus que consultative, et comme le conseil privé du nouveau chef du gouvernement. Les membres qui la composaient s'attendaient d'un moment à l'autre au grand changement que la situation présente des choses faisait aisément prévoir. En effet, Murat ne tarda point à leur communiquer les deux traités signés par le roi Charles et par Ferdinand, ainsi qu'une proclamation de ce dernier, datée de Bordeaux, et adressée à la nation. Le prince des Asturies, conjointement avec les infans D. Carlos et D. Antonio, exposaient, dans cet écrit, la nécessité et l'utilité, pour les Espagnols, d'unir leurs intérets à ceux de la France. « L'empereur des Français, disaient-ils, s'obligeant à conserver l'indépendance absolue et l'intégrité de la monarchie espagnole, de toutes ses possessions d'outre-mer, sans en réserver ni démembrer aucune partie, à maintenir l'unité de la religion catholique, les propriétés, les lois, les

1808. Espagne. coutumes; ce qui assure pour long-temps, et d'une manière incontestable, la puissance et la prospérité de la nation : les princes ne pensent pas pouvoir donner une plus grande preuve de leur générosité, de leur affection pour cette même nation, et de leur reconnaissance pour l'attachement dont elle leur a donné tant de témoignages, qu'en lui sacrifiant leurs intérêts personnels, par leur adhésion au traité de cession du roi Charles, et par l'abandon de leurs droits au trône. »

Déliant ensuite les Espagnols de leurs obligations à cet égard, LL. AA. RR. les exhortent à n'avoir en vue que les intérêts *de la patrie*, à rester unis et paisibles, à confier le soin de leur bonheur aux sages dispositions et à la puissance de l'empereur Napoléon. Cette conduite, ajoutent-ils, sera la meilleure démonstration que la nation puisse faire de sa fidélité et de son loyal attachement à son prince et aux deux infans, qui, de leur côté, font assez connaître leurs sentimens envers elle, en abandonnant leurs droits, en oubliant leurs intérêts propres pour la rendre fortunée [1].

Cette proclamation, rédigée par le chanoine Escoiquiz, et dont une partie n'était point un document nécessaire pour donner plus de valeur à l'acte de renonciation, dut être regardée par un certain nombre d'Espagnols comme une preuve manifeste que Ferdinand, tout en cédant à la violence ou à la nécessité des circonstances, ne voulait point que l'espoir de le rétablir sur le trône entraînât la nation dans une guerre ruineuse, et qui compromît son indépendance. En effet, l'écrit dont nous parlons était rédigé dans des termes nullement équivoques, avec toute la sincérité et la bonne foi de langage que l'on puisse employer pour inspirer la persuasion, et les cabinets de l'Europe pensèrent sans doute de même, puisqu'aucun d'eux ne se déclara alors pour la cause personnelle des princes espagnols.

[1] *Por hacerla dichosa.*

L'empereur, de son côté, avait adressé à la nation une autre proclamation conçue en ces termes : 1808. Espagne.

« Vos princes m'ont cédé tous leurs droits à la couronne des Espagnes : je ne veux point régner sur vos provinces ; mais je veux acquérir des titres éternels à l'amour et à la reconnaissance de votre postérité.

« Votre monarchie est vieille, ma mission est de la rajeunir ; j'améliorerai toutes vos institutions, et je vous ferai jouir, si vous me secondez, des bienfaits d'une réforme sans froissemens, sans désordres, sans convulsions.

« Espagnols, j'ai fait convoquer une assemblée générale des députations des provinces et des villes. Je veux m'assurer par moi-même de vos désirs et de vos besoins.

« Je déposerai alors tous mes droits, et je placerai votre glorieuse couronne sur la tête d'un autre moi-même, en vous garantissant une constitution qui concilie la sainte et salutaire autorité du souverain avec les libertés et les priviléges du peuple.

« Espagnols, souvenez-vous de ce qu'ont été vos pères, voyez ce que vous êtes devenus : la faute n'en est pas à vous, mais à la mauvaise administration qui vous a régis. Soyez pleins d'espérance et de confiance dans les circonstances actuelles ; car je veux que vos derniers neveux conservent mon souvenir et disent : *Il est le régénérateur de notre patrie !* »

Après avoir reçu communication de ces différens actes, plusieurs membres de la junte proposèrent au grand-duc de Berg et à l'ambassadeur Laforêt, de donner à la nation le libre exercice de ses droits en convoquant les *cortès* [1] ; mais

[1] Les cortès sont en Espagne ce qu'étaient les états-généraux en France avant la révolution ; mais, à l'époque dont nous parlons, on ne convoquait plus, depuis bien long-temps, ces assemblées nationales que pour la forme. Les cortès avaient été réunies pour la dernière fois en 1789 ; encore ne furent-elles com-

1808. Espagne. une pareille proposition ne pouvait pas être accueillie par les deux agens de Napoléon; ceux-ci connaissaient trop bien les intentions de leur maître, pour oser la lui soumettre.

L'empereur avait déjà fait choix du mannequin qu'il se proposait de placer sur le trône des Espagnes. Toutefois, il chargea, pour la forme, le grand-duc de Berg de faire désigner par la junte de gouvernement, par le conseil de Castille et la ville de Madrid, Joseph, roi de Naples, comme celui des membres de la famille impériale que les Espagnols accepteraient avec le plus d'empressement pour souverain. Ce vœu forcé, qu'une députation du conseil fut porter à Baïonne, suffit à Napoléon pour proclamer son frère aîné roi des Espagnes et des Indes.

Quelques jours avant que l'empereur des Français eût fait connaître à l'Europe ce nouveau roi imposé par lui aux Espagnols, il avait, par un décret en date du 25 mai, convoqué à Baïonne une junte extraordinaire des notables du royaume, dont la session devait s'ouvrir, le 15 juin, à l'effet de délibérer sur une nouvelle constitution à donner à l'Espagne. Une partie des membres de cette assemblée avait déjà été nommée, comme on l'a vu, par le grand-duc de Berg, dès la fin d'avril. Ce furent ces mêmes députés qui les premiers présentèrent foi et hommage à Joseph Napoléon [1].

Les grands d'Espagne, parmi lesquels on remarquait les

posées que de cent députés tout au plus. Leur mission se borna à prêter au roi Charles IV (nouvellement monté sur le trône) serment au nom de la nation, et à recevoir celui de ce prince.

[1] L'empereur avait voulu que tous les membres de sa famille prissent ce nom patronimique: son frère Lucien fut le seul qui s'obstina à garder le nom de ses pères.

ducs d'Ossuna, de l'Infantado, de Hijar, del Parque, le 1808.
marquis de Santa-Cruz, les comtes de Fernan-Nuncz, Santa- Espagne.
Coloma, de Orgaz, et plusieurs autres, tous des premières familles du royaume, dirent au nouveau monarque : « Sire, les grands d'Espagne ont été célèbres dans tous les temps pour leur loyale fidélité à leur souverain ; V. M. trouvera dans nous la même fidélité et le même dévouement. »

Voici quelques fragmens du discours que tint l'orateur de Castille : « Sire, V. M. est le principal rameau d'une famille que le ciel appelle à régner...... Que le ciel exauce nos vœux, et que V. M. soit la plus heureuse de l'univers, comme nous le souhaitons au nom de la cour suprême dont nous sommes les députés. » Tel fut à peu près le langage des autres députations [1].

La première séance de la junte extraordinaire s'ouvrit à l'époque indiquée, sous la présidence de D. Michel Joseph Azanza, conseiller d'état et ministre des finances. Elle commença par la lecture du décret impérial qui proclamait Joseph roi d'Espagne et des Indes, et garantissait au nouveau

[1] On dira peut-être que ce langage est d'étiquette obligée dans les discours qui se prononcent en semblables occasions; mais ce n'est point ainsi que les souverains envisagent la chose. Ils connaissent fort bien toute l'influence que peut exercer sur l'opinion publique l'exemple des premiers personnages de l'état, et peu leur importe le plus ou moins de sincérité des hommages officiels qu'ils reçoivent, pourvu que ces démonstrations entraînent la soumission des peuples. Il paraît d'ailleurs que les sentimens exprimés par le plus grand nombre des députés étaient sincères. Entre les nombreuses preuves que nous pourrions donner de cette assertion, nous nous bornerons à citer ce passage d'une lettre confidentielle que D. Pedro Cevallos (l'un des ministres choisis par le roi Ferdinand VII, à son retour en Espagne, en 1814) écrivait à l'un de ses amis, le 8 juin 1808 : « J'ai eu l'honneur de me présenter devant le roi, arrivé hier de Naples ; j'ose espérer que sa présence, sa bonté, et la noblesse de son cœur, qui se dévoile à la première vue, suffiront, sans le concours des armées, pour calmer l'agitation de nos provinces. »

1808. Espagne. souverain l'indépendance et l'intégrité de ses états d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique : après quoi le président prononça le discours d'ouverture, dont nous avons cru devoir extraire le passage suivant :

« ... Depuis des siècles nous étions entièrement séparés du gouvernement, et il était confié tantôt à des hommes astucieux, qui ne songeaient qu'à asservir le peuple avec adresse, tantôt à des souverains faibles et sans caractère, pour qui régner n'était autre chose que se livrer à leurs plaisirs, en abandonnant le sceptre à leurs favoris. Voilà par quels degrés la nation espagnole est tombée du faîte de la gloire où elle s'était élevée dans les quinzième et seizième siècles jusqu'à l'abîme où elle était plongée, quand le dernier de nos rois a cédé le droit de la gouverner à un prince qui, pour notre bonheur, réunit tous les talens et toutes les ressources nécessaires pour lui rendre la vie dans l'état critique où elle lui est confiée. Dans cette vue, le premier usage qu'il a fait de sa nouvelle autorité a été de la transmettre à son auguste frère..... Il a voulu ensuite que, dans le lieu de sa résidence et en sa présence même, se rassemblassent les députés des principales villes et autres personnes autorisées de notre pays, pour conférer en commun sur les maux que nous avons soufferts, et sanctionner la constitution que notre régénérateur daigne lui-même proposer, afin qu'elle soit la règle invariable de notre gouvernement. Tel est le but noble et glorieux pour lequel nous sommes assemblés. Il est donc nécessaire d'y fixer uniquement notre attention, et, nous dépouillant de toute partialité et des préjugés de province, de classe et d'états, de consacrer toutes nos facultés à la félicité commune de l'Espagne; personne ne doit plus avoir d'intérêt séparé de ceux de la mère patrie : les membres d'une même famille doivent jouir également de ses avantages, et supporter avec

égalité les charges nécessaires au soutien de sa splendeur; à ses yeux comme aux yeux de la loi, les moins favorisés de la fortune ne perdent rien de l'estime qu'ils méritent et de leurs droits à être protégés. Sacrifions, chacun en ce qui nous concerne, les avantages dont nous jouissons hors de la règle commune, et dont plusieurs sont purement imaginaires; sacrifions-les sur l'autel de la patrie pour élever un monument simple et grand, au lieu de l'édifice gothique et compliqué de notre gouvernement antérieur. Examinons-la bien, et nous trouverons que c'est la constitution qui convient le mieux à l'universalité de la nation, sur laquelle doivent se fixer nos regards, et non sur des portions isolées et séparées. Peut-être cette union défectueuse, qui portait précédemment nos provinces à rivaliser entre elles au lieu de se rapprocher par les mêmes liens, cause-t-elle aujourd'hui la division dont nous gémissons, etc. »

1808. Espagne.

Après plusieurs séances employées à la discussion d'un projet de constitution, la junte vota et rendit obligatoire pour tout le royaume un acte à peu près calqué sur les constitutions de l'empire français. Le gouvernement se composait du roi, de ses ministres, du sénat, du conseil d'état, des cortès ou assemblée des députés de la nation et de l'ordre judiciaire. La principale différence entre les deux constitutions se remarquait dans la formation des cortès ou chambre des députés. En effet, au lieu d'être choisis indifféremment parmi les nationaux, les députés, au nombre total de cent soixante-douze, devaient être tirés des trois ordres du clergé, de la noblesse et du peuple; le clergé devait envoyer vingt-cinq députés, la noblesse vingt-cinq, et le peuple cent vingt-deux, savoir; soixante-douze députés des provinces, tant d'Espagne que des Indes, trente des principales villes, quinze négocians ou commerçans, et quinze députés des universités,

1808. Espagne. savans ou hommes distingués par leur mérite personnel, soit dans les sciences, soit dans les arts; mais le système électoral admis pour la nomination de ces députés de diverses classes était loin de présenter à la nation les garanties nécessaires. Les députés du banc de la noblesse et du clergé étaient nommés par le roi, qui choisissait également les députés des principales villes, du commerce et des universités, sur la présentation du conseil municipal des villes, des tribunaux de commerce et des universités. Les soixante-douze membres formant spécialement la députation des provinces étaient seuls nommés par le peuple, divisé en conséquence par arrondissemens d'élection, de manière qu'il y eût un député pour trois cent mille âmes.

Mais l'essentiel, dans cette constitution, c'est qu'elle proclamait et consacrait les droits de la nation espagnole pour l'avenir. La liberté individuelle et la liberté de la presse étaient, comme en France, placées sous la protection spéciale de deux commissions du sénat. Tous les Espagnols étaient déclarés aptes aux emplois publics, et aucun impôt ne pouvait être ordonné et réparti sans avoir été consenti librement par les cortès. Enfin, l'ordre judiciaire était déclaré indépendant, et tous les juges inamovibles. Avec les défectuosités que nous avons fait remarquer, la constitution espagnole était loin d'être parfaite; mais n'était-ce pas déjà beaucoup pour une nation qui, la veille encore, ne voyait plus dans les anciennes chartes du royaume aucune digue capable de contenir les irruptions du despotisme? Et, comme si Napoléon eût voulu se montrer plus libéral envers ce peuple qu'envers celui qui l'avait élu pour monarque, il y avait, dans ce même acte, un article qui donnait aux cortès le droit de s'assembler extraordinairement en 1820, afin d'apporter à la charte les changemens

et améliorations que le temps et l'expérience auraient fait juger nécessaires. 1808. Espagne.

Il est presque inutile de rapporter que tous les actes de Napoléon en ces étonnantes circonstances, communiqués au sénat français, furent unanimement approuvés par ce premier corps de l'empire; il ne vint à la pensée d'aucun de ses membres de soulever le voile qui couvrait une intrigue politique aussi déplorable, ni de provoquer l'examen le plus léger des moyens qui en avaient assuré le succès.

Tels furent les événemens préparatoires de la guerre funeste dont nous commencerons le récit après avoir terminé ce qui nous reste à dire de la campagne de Portugal.

CHAPITRE II.

Suite de la campagne de Portugal; le général Junot est nommé gouverneur-général du royaume; défection d'une partie du corps d'armée auxiliaire espagnol; désarmement de l'autre partie; débarquement des Anglais dans la province des Algarves; insurrection générale en Portugal; situation critique de l'armée française; combats divers avec les insurgés, etc. — Expédition dans la province d'Alentejo; combat et prise d'Evora; débarquement d'une armée anglaise; combat de Roliça; bataille de Vimeiro; convention de Cintra; évacuation entière du Portugal par l'armée française.

1808. Portugal. *Suite de la campagne de Portugal; le général Junot est nommé gouverneur-général du royaume.* — Le général Junot, devenu sans coup férir maître du Portugal, avait voulu donner à l'administration de ce pays le mouvement qui convenait aux circonstances; mais il ne tarda pas à éprouver de grands obstacles de la part de la junte ou conseil de gouvernement, créé par le prince-régent du royaume, au moment du départ de la cour pour le Brésil. Ce conseil opposait aux desseins du général français cette force d'inertie, plus fâcheuse souvent qu'une mauvaise volonté prononcée ou une résistance ouverte. Afin d'éviter toute la responsabilité des mesures violentes qu'il se voyait dans la nécessité de prendre incessamment, Junot rendit compte à l'empereur de l'état des choses, et reçut en réponse les pouvoirs et le titre de gouverneur-général du Portugal.

La cérémonie de son installation en cette qualité se fit le 1er février 1808, avec autant de solennité que la démarche préliminaire avait été tenue secrète. Le conseil de régence avait été convoqué extraordinairement au palais de l'inqui-

sition. Le général s'y rendit accompagné de tous les officiers de son état-major et de toutes les personnes qu'il avait déjà choisies pour administrer le Portugal sous ses ordres directs. Il donna connaissance à la fois et des ordres qu'il avait reçus et des dispositions qu'il avait prises pour leur exécution. Prononçant ensuite la dissolution du conseil de régence, il fit connaître le choix des membres du nouveau ministère qu'il instituait au nom de l'empereur [1].

1808. Portugal.

Ce changement dans l'administration du royaume fut vu avec indifférence par la capitale et par les provinces. Toutefois, il en résulta bientôt un ordre de choses préférable à la situation précédente des administrés. Le nouveau gouvernement avait la volonté et le pouvoir d'assurer la tranquillité publique; il y réussit, et prévint, momentanément à la vérité, les désordres que d'autres circonstances devaient ramener plus tard.

Le choix du prince que l'empereur des Français allait sans doute mettre sur le trône vacant, fut d'abord l'objet qui occupa le plus les esprits portugais. Le général Junot tira parti de cette inquiétude pour envoyer en France une grande députation, dont le prétexte était d'obtenir de Napoléon que le sort du royaume fût promptement fixé, mais qui n'avait pour objet direct de la part du gouverneur-général, que d'éloigner de Lisbonne plusieurs personnages distingués par leur naissance ou par leur crédit, regardés comme suspects, et qui, sous le titre honorable de députés de la nation, ne

[1] Ce ministère se composait mi-partie de Français et de Portugais. Les premiers étaient MM. Hermann, pour les finances; le commissaire-ordonnateur Luuyt, pour la guerre; Lagarde, pour la police; l'inspecteur aux revues Vienot-Vaublanc, comme secrétaire d'état (parent de celui qui depuis fut ministre de l'intérieur en France, après le second retour du roi). Les ministres portugais étaient MM. Petro de Mello, pour l'interieur; le comte de Sampajo, pour la marine; et de Castro, pour la justice et les cultes.

1808. Portugal.

devaient réellement être que des otages mis entre les mains de l'arbitre des destinées du Portugal [1].

Quelque temps après, Junot reçut le titre de duc d'Abrantès, comme récompense de son zèle et comme encouragement à la défense du pays qu'il était chargé d'administrer.

Les premiers mois qui suivirent le changement dont nous venons de parler ne furent troublés par aucun événement fâcheux, et le Portugal jouit d'une paix presque inespérée. Une partie des bras que le commerce ne pouvait plus occuper étaient rendus à l'agriculture; le licenciement des deux tiers de l'armée portugaise avait produit le même effet, et le ciel semblait avoir protégé ce genre d'industrie, en couvrant le territoire lusitanien de la plus belle récolte que l'on eût encore vue. Les titres, les charges avaient été maintenus; presque tous les traitemens de l'ancien gouvernement étaient payés avec exactitude; rien ne donnait au royaume l'aspect d'un pays conquis; les envoyés des puissances alliées de la France étaient restés dans la capitale; l'amour-propre national se trouvait ménagé, et la légèreté du joug imposé provisoirement faisait attendre avec résignation, par le plus grand nombre, l'époque incertaine où le sort du Portugal devait être définitivement fixé.

Il est à présumer que cet ordre de choses eût pu se pro-

[1] Ces députés restèrent en France jusqu'après la chute du trône impérial, en 1814 : la plupart négligés et presque sans moyens d'existence, objets innocens de la haine de leurs compatriotes, et abandonnés par le gouvernement, qui, après en avoir employé quelques-uns comme instrumens d'oppression, les rejeta ensuite dès qu'ils lui devinrent inutiles. Ils étaient au nombre de treize; savoir : les archevêques de Lisbonne et de Coimbre, députés pour le clergé; les marquis de Penbalva, de Marialva, de Valença, d'Abrantès (père et fils), le comte de Sabugal, le vicomte de Barbaçena, MM. Alvarès Pereyra de Mello, Lorenzo de Lima, pour la noblesse; les conseillers d'état Alberto Forge et Tomaso de Silva-Leitao, pour le commerce et la bourgeoisie.

longer jusqu'au moment où Napoléon aurait pris le parti de mettre à exécution les clauses du traité de Fontainebleau, si les premiers événemens de la guerre d'Espagne, que nous rapporterons plus tard, n'avaient pas secondé les efforts incessamment faits par les Anglais, restés en communication avec le pays, pour exciter les habitans à l'insurrection. Le soulèvement des provinces espagnoles isola l'armée de Portugal, en lui enlevant ses communications avec la France et avec les corps d'armée qui étaient dans la Péninsule, et donna pour auxiliaires aux mécontens portugais ces mêmes Espagnols, disposés, en toute autre circonstance, à agir avec eux en ennemis.

1808. Portugal.

Les causes que nous venons d'exposer rallièrent les nationaux dont les intérêts restaient froissés, quels que fussent d'ailleurs les lénitifs apportés par le nouveau gouvernement, et dont malheureusement encore l'application ne pouvait pas être générale. Ainsi une partie de la noblesse, les prêtres, les officiers licenciés et non payés de leur solde, un certain nombre de soldats et de marins, pour lesquels le travail de la terre n'avait point d'attraits; cette foule d'aventuriers et de gens sans aveu, que les gouvernemens les plus réguliers ont tant de peine à contenir, et qui sont toujours prêts pour les grands désordres : tous ces individus formèrent bientôt une masse insurrectionnelle, que l'Angleterre mit en mouvement et n'eut pas de peine à diriger selon ses vues.

Une certaine agitation, produite par les nouvelles reçues d'Espagne dans les premiers jours du mois de mai, commençait a se manifester parmi les troupes espagnoles qui faisaient partie de l'armée d'occupation, lorsque le général Junot reçut des ordres formels et précis pour faire deux détachemens des troupes françaises, chacun d'à peu près quatre mille hommes, commandés par les généraux Loison et Avril : le premier, dirigé sur Almeïda, place forte du Portugal, sur

1808. Portugal. la frontière de la province espagnole de Salamanque, et le second sur Cadix. Ces forces étaient tout ce que l'armée avait de disponible; le reste suffisait à peine pour les garnisons indispensables.

Dans cette situation critique, le général en chef français envoya des officiers d'état-major pour visiter les cantonnemens occupés par les troupes espagnoles sous son commandement. Il fit pourvoir à tous leurs besoins, recommanda qu'elles fussent traitées partout à l'égal des troupes françaises, et ordonna aux généraux de redoubler vis-à-vis d'elles de prévenances, et de chercher à les convaincre qu'elles étaient heureuses de n'avoir point à prendre part aux malheureuses dissensions qui déjà ensanglantaient leur patrie; mais l'impulsion contre laquelle voulait lutter Junot était trop puissante pour que cette dernière considération, toute personnelle, pût balancer celle que des agens secrets, et peut-être même un sentiment patriotique et irrésistible, mettaient alors sous les yeux des chefs et des soldats espagnols.

Le général français avait judicieusement pensé qu'il convenait de disséminer autant que possible ce corps auxiliaire, pour être plus à même de le surveiller, de le contenir et d'empêcher la contagion politique de faire de plus dangereux progrès. En conséquence, divers mouvemens de régimens avaient été ordonnés; mais les chasseurs de Valence, en garnison à Alcacer-do-Sal, refusèrent de se rendre à Setubal, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre.

Junot dépêcha le major Dulong (commandant d'un régiment provisoire faisant partie de l'armée) avec ce même corps et le régiment espagnol de Murcie, pour forcer les chasseurs à l'obéissance. En arrivant à Alcacer-do-Sal, le major trouva la garnison en bataille, et se déploya devant elle. On allait en venir aux mains; mais la prudente fermeté de l'envoyé du général en chef prévint ce malheur: il s'aboucha

avec le colonel du corps insubordonné, et réussit non-seulement à faire exécuter l'ordre du départ, mais il changea entièrement les dispositions des chasseurs espagnols, qui le promenèrent en triomphe dans leur quartier aux cris de *vivat !*

1808. Portugal.

Malgré ce succès, deux cents hommes du même corps, détachés à Cézimbre, se débandèrent; on en fit revenir une centaine par force ou par persuasion : le reste échappa. Quelques autres mouvemens semblables eurent encore lieu dans les cantonnemens sur la rive gauche du Tage; enfin, le 9 juin au matin, Junot reçut la nouvelle de la défection des seize bataillons espagnols qui étaient à Oporto : le général de division Quesnel, placé par le général en chef, à la tête de ce corps de troupes, venait d'être enlevé par les révoltés, ainsi que les officiers de son état-major et les autorités civiles et militaires. C'est alors que le désarmement général de tout ce qui restait d'Espagnols en Portugal fut résolu.

Une pareille opération était extrêmement difficile : les troupes de cette nation se trouvaient alors réparties depuis Sines jusqu'au-dessus de Peniche; elles se composaient presque toutes de grenadiers et de chasseurs; et, par suite, des deux détachemens dont nous avons parlé plus haut, le général en chef n'avait pas deux mille Français sous sa main; toutefois, le général Thiébault, chef de l'état-major général, proposa des mesures qui eurent un plein succès. Les régimens des différentes armes, morcelés et enveloppés, furent désarmés sans résistance en vingt-quatre heures. Ce résultat était d'autant plus inespéré, que les Espagnols, pressentant leur désarmement, se trouvaient presque partout sur leurs gardes, et avaient chargé leurs armes.

Pendant que ceci se passait, Junot apprit que des officiers et des courriers qu'il avait envoyés par Badajoz venaient d'être arrêtés : il en dirigea sur-le-champ de nouveaux par

1808. Portugal. Almeïda et Ciudad-Rodrigo, qui eurent le même sort. Dès-lors, toute communication par terre avec la France fut coupée, et la situation de l'armée de Portugal devint extrêmement critique.

Le général en chef crut devoir prendre alors les dispositions suivantes :

Le général Loison, dirigé comme on l'a vu sur Almeïda avec une colonne de quatre mille hommes, reçut ordre de se rendre à Oporto, que la défection des troupes espagnoles avait laissé sans gouverneur, sans administration et sans troupes, et d'exécuter ce mouvement avec un régiment d'infanterie légère et six pièces de canon ; on le prévint qu'un autre bataillon partait de Torres-Vedras pour arriver en même temps que lui au lieu désigné. Le général Charlot dut rester à Almeïda avec deux bataillons; et un régiment de dragons, faisant partie de la même colonne, fut rappelé à Elvas.

Le général Avril, commandant l'autre colonne, dont la direction était sur Cadix, eut ordre d'arrêter sa marche, et d'occuper provisoirement les villes d'Estremoz et d'Evora dans l'Alentejo avec un bataillon et le quatrième régiment provisoire de dragons, de détacher un autre bataillon à Elvas, et de charger le colonel Maransin de tenir, avec la légion du midi, qu'il commandait, les postes de Mertola et d'Alcoutim, vers l'embouchure de la Guadiana, dont le même officier devait défendre le cours, ainsi que le rivage de la mer depuis Villa-Real jusqu'à Faro.

Ce mouvement était exécuté lorsqu'on reçut la nouvelle que les insurgés espagnols des provinces de l'Andalousie et de l'Estremadure menaçaient de passer la Guadiana pour faire soulever la province portugaise des Algarves. En effet, des chaloupes canonnières venues de Cadix entrèrent dans la Guadiana, se montrèrent en face de Villa-Real et d'Alcoutim, et débarquèrent deux mille fusils avec les munitions

nécessaires pour servir à l'armement des Portugais déterminés à s'insurger. Peu de temps après, seize bâtimens de guerre anglais et quarante transports, portant cinq mille hommes de troupes de la même nation, parurent à l'embouchure de la Guadiana, débarquèrent ensuite quelques bataillons à Faro, et firent soulever toute la partie orientale des Algarves. Le détachement français qui se trouvait à Faro se défendit avec vigueur; mais il dut céder au nombre, et fut fait prisonnier. Une compagnie de la légion du midi, placée à Alcoutim, fit une pareille résistance et eut le même sort. Le colonel Maransin, cerné, pressé de toutes parts par les Anglais, par les insurgés espagnols, qui traversèrent la Guadiana et vinrent s'unir aux habitans du pays, par tout ce que le général Junot avait conservé des garnisons portugaises, qui se tournèrent tout à coup contre lui; Maransin, disons-nous, parvint cependant à rallier sa troupe à Mertola. 1808. Portugal.

Cet officier distingué donna dans cette occasion de nouvelles preuves de son courage, de son activité et de ses talens; mais il n'avait pu prévenir la perte que nous venons de signaler, ainsi que celle des magasins, des caisses et de tous les papiers d'administration de la légion du midi et du deuxième bataillon du vingt-sixième régiment de ligne, que la brusque attaque des Anglais ne permit point de faire évacuer de Faro. Le colonel Maransin ne se trouvait commandant dans cette partie du Portugal que par suite de la maladie du général Maurin. Ce dernier, étant dans son lit lors de la prise de Faro, fut transporté par les Anglais à bord de leur flotte et demeura leur prisonnier [1].

Le débarquement des Anglais dans les Algarves, et l'insurrection de cette province, furent le signal d'un soulèvement général dans le royaume. L'époque en était assignée au 15

[1] L'armée, dit le général Thiébault dans sa relation, perdit, en la personne de ce général, un de ses chefs distingués.

1808. Portugal. juin, jour de la fête du Saint-Sacrement. L'insurrection éclata ce même jour à Lisbonne, à Oporto, Braga, Chavès, dans les autres villes principales des provinces Tra-los-Montès, Entre-Duero-et-Minho, et partie du Beira. L'ordre fut promptement rétabli dans la capitale par l'effet de la fermeté et de la présence d'esprit du général en chef et des principaux officiers; mais il n'en fut pas de même dans les provinces dont nous venons de parler : tous les Français qui se trouvaient isolés y furent arrêtés ou assassinés.

Bientôt les communications de l'armée française se resserrèrent de jour en jour. Au 20 juin, l'insurrection du nord, après avoir gagné toute la rive droite du Mondego, s'étendait déjà jusqu'à Leiria, qui n'est qu'à vingt lieues de Lisbonne : Abrantès était menacé; les insurgés espagnols occupaient Jurumenha et Campo-Mayor. Le général Kellermann avait devant lui à Elvas, des forces huit fois plus nombreuses que les siennes; le général Avril, commandant la division du général de Laborde[1], ne contenait qu'avec beaucoup de peine les deux villes d'Estremoz et d'Evora, occupées par ses troupes; le colonel Maransin, retiré vers Mertola, n'avait point encore donné de ses nouvelles au quartier-général, où l'on connaissait d'ailleurs sa position critique; enfin Lisbonne même se ressentait toujours de la dernière commotion, et la garnison qui s'y trouvait était à peine suffisante au service de la place. Telle était la position de l'armée française, lorsqu'une flotte anglaise, portant dix mille hommes de troupes de cette nation, parut à l'embouchure du Tage.

A cette nouvelle, le général Junot crut devoir réunir les principaux chefs de l'armée pour connaître leur avis sur le parti le plus avantageux à prendre dans des circonstances aussi critiques. En conséquence, le 26 juin il appela chez

[1] On doit se rappeler que ce dernier avait été nommé gouverneur de Lisbonne.

lui les généraux de division Laborde et Travot; les généraux de brigade Thiébault, chef de l'état-major général; Taviel, commandant le génie; Margaron; les colonels Vincent, du génie, Douence, directeur général des parcs, et le commissaire ordonnateur en chef Trousset. Il leur exposa, dans une première séance, la situation de l'armée, « et leur demanda de lui apporter le surlendemain leur opinion écrite et motivée sur ce qu'il y avait de mieux à faire, leur déclarant, au surplus, qu'ils pouvaient l'émettre d'autant plus librement, qu'il voulait des lumières, non des conseils; qu'il les consultait, mais qu'il n'exécuterait que d'après lui seul, et qu'il entendait être seul responsable de tout ce qu'il faisait[1]. »

1808. Portugal.

L'ensemble des divers avis communiqués dans la seconde conférence qui eut lieu le 28, fut de rassembler sans délai l'armée, et de la réunir sous Lisbonne, en ne laissant de garnison qu'à Elvas, Almeïda et Péniche, de garder Sétubal et la gauche du Tage le plus long-temps possible, afin de pouvoir manœuvrer sur les deux rives, de faire reconnaître et de garder successivement 1°. les positions de Leiria, Ourem et Thomar; 2°. de Santarem, Rio-Mayor, Obidos et Péniche; 3°. de Saccavem et de Cintra; de garder Lisbonne jusqu'à la dernière extrémité, et de ne quitter cette ville que pour se rendre à Elvas, où l'on ferait reposer les troupes, et d'où l'on partirait ensuite pour faire une trouée sur Madrid, Ségovie ou Valladolid; enfin de s'occuper sur-le-champ et avec la dernière activité de toutes les mesures administratives les plus urgentes, comme la confection d'une grande quantité de biscuit, l'armement et l'approvisionnement des forts et châteaux, la réunion des malades dans des hôpitaux placés de manière à communiquer avec la mer et à pouvoir être défendus par les bâtimens armés.

[1] Relation du général Thiébault.

1808. Portugal. Junot adopta ces dispositions, et fit expédier des ordres pour rappeler à Lisbonne le général Loison et les troupes qui marchaient avec lui sur Oporto, ainsi que le général Kellermann et tout ce qu'il avait de troupes sous son commandement, à l'exception toutefois d'un bataillon du deuxième régiment suisse, et d'un demi-bataillon du quatre-vingt-sixième de ligne, destinés à former la garnison d'Elvas. Ces mouvemens ne pouvaient pas s'exécuter avec promptitude : les communications avec le général Loison étaient déjà presque interceptées, et le général Kellermann avait besoin, pour évacuer l'Alentejo, d'attendre le colonel Maransin, dont on n'avait plus de nouvelles depuis huit jours; mais fort heureusement la flotte anglaise, ayant quitté la barre du Tage, et s'étant dirigée vers le sud, donna au général français le temps d'achever ses préparatifs de défense.

Sur ces entrefaites, les habitans de Villa-Viciosa, encouragés par le voisinage des insurgés espagnols occupant Jurumenha, se révoltèrent contre une compagnie du quatre-vingt-sixième régiment, qui formait la garnison de leur ville. Surprise à l'improviste, cette petite troupe parvint cependant, après avoir perdu quelques hommes, à se jeter dans un vieux fort et à s'y maintenir, malgré deux assauts, essayés par les rebelles, sous la protection d'un feu terrible, partant des toits et des clochers, qui de tous les côtes dominent le château dont nous parlons.

Informé de ce dernier événement, le général Kellermann fit partir sur-le-champ d'Estremoz le général Avril avec trois compagnies du quatre-vingt-sixième régiment, cinquante dragons et une pièce d'artillerie, avec ordre de châtier la ville rebelle; pendant que lui, Kellermann, se porterait du même point d'Estremoz sur Evora avec le reste des troupes de ce général, pour favoriser la retraite du colonel Maransin.

A l'approche de la petite colonne du général Avril, les

habitans de Villa-Viciosa, embusqués dans les premières maisons, commencèrent un feu qui ne fut pas de longue durée; les Français, croisant la baïonnette, s'emparèrent de la ville au pas de charge. Les Portugais, culbutés en un instant, laissèrent cent cinquante hommes dans les rues : un plus grand nombre furent tués dans la poursuite hors des murs. Il faut dire ici à la louange des Français qu'ils n'abusèrent point de leur triomphe; malgré l'odieuse agression des habitans de Villa-Viciosa, aucune maison de cette ville ne fut pillée. 1808. Portugal.

Cependant le colonel Maransin avait opéré sa retraite sur Mertola, comme nous l'avons rapporté plus haut. Son premier soin, pour connaître l'état de ses communications, avait été d'envoyer un détachement de cent hommes d'infanterie et trente dragons à Beja, sur la grande route des Algarves.

Cette reconnaissance trouva la ville que nous venons de nommer en insurrection, et fut obligée de prendre position sur le chemin qu'elle venait de suivre. Le commandant, ayant prévenu le colonel Maransin, celui-ci se mit en marche sur-le-champ avec les neuf cent cinquante hommes qu'il avait encore sous ses ordres. Il aurait pu rappeler son détachement et éviter Beja; mais il crut devoir intimider le pays par un grand exemple. Il s'avança donc avec sa colonne et sans artillerie contre une ville enceinte de hautes murailles, dont toutes les portes étaient barricadées, les remparts et les tours défendus par des forces quintuples des siennes.

Le colonel Maransin sut triompher de ces obstacles, et pénétra dans Beja, malgré la plus vive résistance : tout ce qui fut pris les armes à la main fut passé au fil de l'épée; les maisons défendues opiniâtrement par les révoltés devinrent la proie des flammes, la ville fut livrée au pillage, et douze cents cadavres portugais attestèrent à la fois et la valeur des attaquans et le courage désespéré des attaqués. La perte des Français ne s'éleva pas au-delà de trente hommes tués et cin-

1808. Portugal. quante blessés ; parmi les premiers se trouvait le chef de bataillon Berthier, de la légion du midi, officier distingué.

Le châtiment de Beja, ainsi que l'avait pensé le colonel Maransin, apaisa momentanément l'effervescence insurrectionnelle dans l'Alentejo : cet officier vint se réunir ensuite à Evora au général Kellermann. Ce dernier, après avoir fait sabrer par ses reconnaissances quelques détachemens des garnisons espagnoles de Jurumenha et de Badajoz, et ordonné la destruction des armes et des munitions qui pouvaient servir aux insurgés, se replia avec ses troupes sur Lisbonne, en laissant les forts d'Elvas armés, approvisionnés et gardés.

Mais, à peine les Français avaient-ils quitté Evora, que les habitans de Beja reprirent les armes ; quelques insurgés espagnols y arrivèrent, annonçant la prochaine arrivée du corps de cinq mille Anglais, précédemment débarqués dans les Algarves. Il ne fut plus possible de tirer de l'Alentejo aucune subsistance pour l'armée, et le général Graindorge, commandant à Sétubal, annonça au général en chef que de fortes colonnes s'avançaient par la route de la mer et par Alcacer-do-Sal.

Junot envoya sur-le-champ quelques renforts à Sétubal, et ordonna d'abord au général Kellermann de diriger une colonne sur Alcacer ; mais la situation des choses à Lisbonne ne permit point l'exécution de cette dernière disposition, et Kellermann dut continuer sa marche vers la capitale avec la totalité de ses troupes.

Le général Loison, dont les communications avec le quartier-général s'étaient trouvées interceptées par les insurgés quelque temps après son départ pour Almeïda, était arrivé dans cette dernière ville le 5 juin ; les instructions qu'il avait reçues d'après l'ordre envoyé au général Junot par le prince major-général A. Berthier, portaient qu'il observerait Ciudad-Rodrigo et Salamanque, et qu'il se tiendrait prêt à agir

de concert avec un corps français commandé par le maréchal Bessières, qui devait arriver sur ce point. En conséquence, il crut devoir s'avancer sur les limites de la frontière portugaise, à une lieue au-dela d'Almeïda, vis-à-vis le fort espagnol de la Conception ; et il y fit camper ses troupes, consistantes en quatre bataillons des deuxième, quatrième d'infanterie légère, trente-deuxième de ligne, quatrième suisse, et cinquième régiment provisoire de dragons, avec six pièces d'artillerie, ne gardant Almeïda que par quelques dépôts d'infanterie. 1808. Portugal.

Dans cette position, le général français écrivit au commandant de la Conception pour lui offrir d'occuper ce fort : il justifiait cette proposition, en supposant que l'officier espagnol était étranger aux mouvemens insurrectionnels de sa patrie, et ne s'opposerait point à ce que des *alliés* relevassent sa garnison, évidemment trop faible pour garder ce poste important.

Le commandant s'étant refusé à la sommation indirecte qui lui était faite, le général Loison cerna le fort, et fit des démonstrations d'attaque, qui suffirent pour déterminer les Espagnols à sortir pendant la nuit par une poterne, et à se retirer sur Ciudad-Rodrigo.

Le lendemain, les Français prirent possession du fort évacué, et le général y mit en garnison deux compagnies du trente-deuxième régiment, en y appuyant la gauche de la ligne qu'il forma sur la frontière espagnole.

Quelques jours après cette occupation du fort de la Conception, le général reçut la dépêche du duc d'Abrantès (Junot), qui lui ordonnait d'aller prendre le commandement des provinces de Tras-los-Montes et d'Entre-Duero et-Minho, que la défection des troupes espagnoles laissait, comme on l'a vu plus haut, sans aucune défense. D'après cette nouvelle disposition, Loison laissa les bataillons du trente-

1808. Portugal. deuxième de ligne et du quatrième régiment suisse à Almeïda, sous les ordres du général Charlot, et lui donna pour instructions de continuer à tenir le fort de la Conception tant qu'il le pourrait; d'en faire sauter les fortifications, s'il était obligé de l'évacuer, et, en attendant, de se hâter de faire transporter à Almeïda l'artillerie de ce fort (à l'exception de douze pièces), ainsi que les palissades, les bois et les fers qui s'y trouvaient. Il se mit ensuite en marche sur Oporto, le 17, avec les deux bataillons des deuxième et quatrième régimens d'infanterie légère, six pièces de canon, et cinquante dragons du cinquième provisoire, renvoyant le reste de ce dernier régiment à Elvas, ainsi que le portait l'ordre du général en chef Junot.

L'insurrection était déjà organisée dans le nord du Portugal, et, dès les premiers jours de marche, le général Loison eut à combattre plusieurs rassemblemens, qui attaquèrent son arrière-garde, et qu'il défit sans peine; mais, à mesure qu'il s'avançait, les engagemens devinrent plus sérieux. Il apprit bientôt que la ville d'Oporto était en pleine révolte; que les régimens portugais d'Oporto, Viana, Braga et Chaves, précédemment licenciés, étaient réorganisés, et que, réunis aux milices du pays, ils marchaient contre lui avec toute la masse des habitans insurgés. Le général Loison, jugeant alors que les circonstances ne lui permettaient plus de continuer sa route sur Oporto, repassa le Duero, et vint coucher le 22 à Lamego.

Le 23, il marcha sur Castro-Dayro, et fut encore attaqué, pendant ce mouvement, par une colonne d'insurgés, à laquelle il tua quatre cents hommes. Cet échec ralentit pendant quelques jours l'ardeur des Portugais, et les Français continuèrent leur marche rétrograde jusqu'à Celorico, sans rencontrer d'ennemi. Le général Loison reçut en ce dernier endroit une des vingt-cinq dépêches qui lui portaient l'ordre

de se rapprocher de Lisbonne. Il vint coucher le 30 juin à Pinel, et le 1er juillet à Almeïda. 1808. Portugal.

Son premier soin, à son retour dans cette dernière place, fut d'en assurer la défense, et il résolut d'y laisser, avec ses malades, les soldats de ses quatre bataillons les moins propres à supporter les fatigues d'une guerre active : le tout formait une garnison de douze cent cinquante hommes. Il fit rentrer ensuite les deux compagnies du trente-deuxième placées dans le fort de la Conception, dont on fit sauter la demi-lune, ainsi que les deux bastions du nord.

Ces mesures prises, le général quitta Almeïda avec trois mille six cents hommes qui lui restaient encore dans ses quatre bataillons, et les cinquante dragons du cinquième provisoire, et se dirigea sur Guarda. Il comptait être reçu en ami dans cette ville, et une députation lui avait été envoyée pour lui en donner l'assurance; mais quelle fut sa surprise, lorsque les officiers qui s'étaient portés en avant pour faire le logement et régler les subsistances de sa colonne, revinrent lui annoncer que les portes de la ville s'étaient fermées à leur approche, et qu'on avait même tiré sur eux. Loison acheva sa marche, et trouva les insurgés placés en bataille sur deux lignes en avant de Guarda, ayant leurs ailes bien appuyées, et deux pièces de canon en batterie sur le front de leur centre.

Attaquer la première ligne, s'emparer des deux pièces, et culbuter toute cette masse formidable, fut, pour la colonne française, l'affaire de quelques minutes; Guarda fut emporté au pas de charge, quoi qu'en aient dit les relations portugaises et anglaises. Les vainqueurs ne traitèrent point cette ville rebelle avec la rigueur que méritait la conduite de ses habitans; mais la perte des insurgés s'éleva dans cette affaire à plus de mille hommes tués sur le lieu du combat, ou dans la poursuite.

1808. Portugal. Le général Loison arriva le 11 juillet à Santarem, après avoir encore eu un engagement assez vif avec un corps d'insurgés, retranchés dans des espèces de redoutes qu'ils avaient élevées à moitié de la hauteur sur laquelle est située le bourg d'Alpedrinha entre les villages d'Atalaya et de Sebola. Dans les différens combats que la colonne française avait eus à soutenir ainsi avant et depuis son départ d'Almeïda, elle avait éprouvé une perte de soixante hommes tués et de cent quarante blessés; mais les insurgés comptaient au moins quatre mille morts ou blessés. Ce mouvement rétrograde fut exécuté d'ailleurs par le général Loison avec fermeté et prévoyance: évitant, quand il le pouvait, d'en venir aux mains avec les Portugais, il ne les combattit que quand il le fallut absolument pour assurer sa marche.

Le général en chef Junot n'avait encore aucune nouvelle positive de cette colonne d'Almeïda, lorsqu'il fut informé qu'un corps de vingt mille insurgés s'avançait des rives du Mondego sur Lisbonne, et que les chefs de ce rassemblement annonçaient hautement qu'ils allaient détruire la poignée de Français qui défendaient la capitale du Portugal.

Quelque ridicule que fût cette fanfaronnade, il n'en était pas moins urgent d'arrêter une masse aussi considérable, et qui ne pouvait que s'augmenter à chaque instant: le général en chef fit donc partir de suite le général Margaron avec une colonne composée de quatre compagnies d'élite, des quarante-septième et cinquante-huitième régimens, de deux bataillons des douzième léger et quatre-vingt-deuxième de ligne, et de deux escadrons (chasseurs et dragons), avec six pièces d'artillerie, pour repousser ces insurgés et tâcher en même temps d'avoir quelques nouvelles de la marche du général Loison.

Le général Margaron rencontra le rassemblement ennemi à Leiria, le battit, et le dispersa après lui avoir tué huit à

neuf cents hommes. Tous les drapeaux de ces rebelles furent enlevés et envoyés à Lisbonne. La même colonne française marcha ensuite sur Thomar, que les insurgés évacuèrent à son approche. 1808. Portugal.

Mais, pendant que ceci se passait sur la rive droite du Tage, dix mille Anglais étaient sur le point de débarquer à l'embouchure du Mondego, pour donner la main à un corps de quinze mille Portugais, formé et organisé à Coimbre, et qui déjà avait forcé les détachemens français placés à Alcobaza et à San-Martinho, sur les bords de l'Océan, à évacuer ces deux postes.

Fort heureusement le général Kellermann venait alors d'entrer à Lisbonne avec les troupes qu'il ramenait des Algarves et de l'Alentejo ; Junot le chargea de marcher sur les points que nous venons d'indiquer, avec le troisième régiment provisoire de dragons, la brigade du général Brénier, composée d'un bataillon du quinzième et de deux bataillons du soixante-dixième de ligne, un bataillon du cinquante-huitième, avec lequel le général Thomières gardait et couvrait Péniche et deux pièces de canon; la colonne du général Margaron fut également mise à la disposition du général Kellermann. Celui-ci partit de Lisbonne avec les troupes que nous venons de désigner plus haut, le 10 juillet, et se dirigea sur Alcobaza, en remontant d'abord le Tage jusqu'à Villa-Franca de Xira, et en se rabattant ensuite par Alcuentre, Rio-Mayor et Candiciros.

Sur ces entrefaites, le général en chef reçut du magistrat d'Abrantès la nouvelle que le général Loison allait arriver dans cette dernière ville avec un corps de vingt mille hommes, dont seize mille, détachés, disait la dépêche, de l'armée française que le maréchal Bessières commandait dans la province de Salamanque. La joie qu'inspira d'abord à Junot une annonce aussi consolante, bien qu'un peu douteuse,

1808. Portugal. s'évanouit bientôt : on sut officiellement, le lendemain, au quartier-général, que ce bruit était une ruse dont le général Loison s'était servi pour assurer sa marche, et que les troupes qu'il amenait se bornaient à trois mille deux cent hommes de celles qu'il avait eues sous ses ordres.

Toutefois, le général en chef, voulant profiter de ce renfort pour frapper un coup décisif, envoya au général Loison l'ordre de marcher de Santarem sur Alcobaza avec sa colonne, et d'y réunir toutes les troupes qui s'étaient portées sur ce point avec les généraux Kellermann et Margaron; de détruire les rassemblemens qu'il trouverait à Alcobaza, de s'avancer ensuite avec la totalité de ses forces sur Coimbre, de soumettre cette ville, de la châtier, d'y éteindre un des principaux foyers de l'insurrection, et de rentrer immédiatement après à Lisbonne.

La première partie de ce mouvement fut exécutée; mais le débarquement des Anglais n'ayant pas encore eu lieu, le rassemblement était moins considérable qu'on ne l'avait annoncé, et le général Kellermann l'avait déjà dispersé lorsque le général Loison arriva.

Celui-ci porta de suite ses colonnes sur Leiria, pour marcher de là sur Coimbre, où les derniers échecs éprouvés par les rebelles, et le développement des troupes françaises avaient déjà jeté la terreur; mais cette marche fut tout à coup arrêtée par l'effet de plusieurs événemens, qui se succédèrent avec une grande rapidité. La flotte anglaise et son convoi venaient de reparaître à la barre du Tage : à cette vue, les troupes portugaises qui gardaient les forts et les batteries de la côte, et les corps qui étaient dans Lisbonne, désertèrent en masse; l'Alentejo achevait de se soulever tout entier, et plusieurs régimens espagnols sortis de Badajoz venaient de se réunir aux insurgés de cette province; enfin le général Graindorge annonçait que l'ennemi continuait à marcher par Alcacer-do-Sal sur Sétubal.

Dans cette situation éminemment critique, le duc d'Abrantès crut devoir rappeler le général Loison et ses troupes, à l'exception du bataillon du quatrième régiment suisse, qui fut laissé à Péniche, du deuxième d'infanterie légère, qui resta à Obidos avec deux pièces de canon et cinquante dragons, le tout sous les ordres du général Thomières, du quatrième d'infanterie légère, qui occupa Rio-Mayor et Santarem, et du trente-deuxième de ligne, qui, avec deux pièces de canon et cinquante dragons, se rendit à Abrantès sous les ordres du général Charlot. 1808. Portugal.

Expédition dans la province d'Alentejo; combat et prise d'Evora; débarquement d'une armée anglaise; combat de Roliça; bataille de Vimeiro; convention de Cintra; évacuation entière du Portugal par l'armée française. — Les progrès des insurgés portugais, réunis aux Espagnols dans la province de l'Alentejo, avaient appelé toute l'attention du général en chef français; organisés en plusieurs corps d'armée, les rebelles s'avançaient d'un côté vers Sétubal, pour s'établir sur les hauteurs d'Almada (d'où l'on paralyse la défense de toutes les batteries de la rive gauche du Tage), et de l'autre se disposaient à longer le Tage par la même rive gauche, pour lier leurs opérations avec celles des insurgés de la rive droite. Août et septembre.

Comme il était urgent de prévenir ce double mouvement, le duc d'Abrantès, indépendamment des troupes du général Loison, appela à Lisbonne la légion hanovrienne qui occupait Cascaés; réunissant encore quelques autres bataillons avec les quatrième et cinquième régimens provisoires de dragons, et huit pièces d'artillerie, il forma une nouvelle division, dont le général Loison prit encore le commandement, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Solignac et Margaron.

Le général Loison passa le Tage le 25 juillet, et s'avança

1808. Portugal. dans la direction d'Evora, capitale de l'Alentejo. Son avant-garde rencontra à Montemor-o-Novo une arrière-garde ou parti ennemi, qu'elle culbuta avec perte de cinquante hommes tués et d'une centaine de prisonniers, qui, se trouvant tous des paysans, furent renvoyés chez eux après avoir été désarmés.

Continuant ensuite sa marche offensive, la division française se porta le 30 sur Evora, où les insurgés, réunis à des troupes espagnoles, avaient leurs plus fortes masses. Dès que l'avant-garde parut devant les hauteurs qui couvrent la ville que nous venons de nommer, elle fut assaillie par une nuée de tirailleurs que protégeait une batterie de cinq pièces de canon; le général Loison fit arrêter ses troupes pour reconnaître la position de l'ennemi et préparer son attaque.

Les insurgés étaient rangés en bataille en avant d'Evora, ayant leur droite sur les hauteurs qui sont à demi-lieue de cette ville, et leur gauche adossée au vieux château d'Evora : ils avaient sur leur front douze pièces d'artillerie réparties en trois batteries, à la droite, au centre et vers la gauche de la ligne qu'ils occupaient.

Cette reconnaissance achevée, le général Loison, après avoir fait les dispositions nécessaires, fit commencer le combat. Le général Solignac s'avança au pas de charge sur la gauche des insurgés, la culbuta et vint s'appuyer par sa droite à la route d'Estremoz. Le bataillon du cinquante-huitième régiment, forçant la droite, enleva deux obusiers et deux pièces de canon, culbuta les masses d'infanterie et de cavalerie qui les soutenaient, et vint s'appuyer à la droite du général Solignac, à l'effet de couper la retraite à l'ennemi; dans le même temps, le général Margaron, à la tête du quatre-vingt-sixième régiment, attaquait le centre avec un égal succès, et s'emparait de trois pièces de canon.

Les Portugais perdirent ainsi leurs positions, et se replièrent sur Evora, en laissant quatre à cinq cents morts sur le terrain et sept de leurs pièces au pouvoir des vainqueurs. Le général Loison avait placé en réserve sa cavalerie et deux bataillons de grenadiers; mais la coopération de ces troupes ne fut point nécessaire. 1808. Portugal.

Ce combat fit beaucoup d'honneur aux bataillons qui y prirent part et aux généraux qui conduisaient ces derniers [1].

Evora se trouvait entièrement cernée ; mais le corps qui en avait défendu les approches s'y était jeté ou s'était rallié sous ses murs. Dans cet état de choses, et pour épargner le sang portugais, le général Loison fit sommer cette place.

Les insurgés portugais, découragés par l'issue du combat de la journée, auraient consenti à capituler ; mais les Espagnols s'y refusèrent et fusillèrent même quelques-uns de ceux qui paraissaient les plus disposés à entrer en accommodement : ces troupes auxiliaires étaient nombreuses, elles consistaient dans les régimens de ligne de Burgos et de Badajoz, un bataillon de volontaires de Ciudad-Rodrigo, le régiment de royal étranger, et les hussards de la reine. Il fallut donc se résoudre à une attaque de vive force.

Pendant que l'ennemi faisait ses préparatifs de défense tant au dehors que sur les remparts, les bastions et les tours qui forment l'enceinte d'Evora, le général Solignac, ayant reçu l'ordre d'attaquer du côté du vieux château et des portes qui conduisent à Elvas, Estremoz et Arrayolos, culbuta tout ce qui se trouvait devant lui. L'impétuosité de ce choc fut telle, qu'elle détermina une partie des troupes espagnoles à

[1] *Les plus jeunes ont mérité le titre de vieux soldats*, dit le général Loison dans son rapport au duc d'Abrantès; *les généraux Solignac et Margaron se sont conduits comme ils l'avaient fait dans les campagnes précédentes, c'est-à-dire, avec talent, sang-froid et intrépidité, et ont encore ajouté à leurs anciens titres.*

1808. Portugal. se jeter sur la route d'Estremoz pour effectuer leur retraite vers Badajoz; elles furent poursuivies par le général, qui, avec un seul de ses bataillons, les atteignit et leur tua trois cents hommes et leur fit un plus grand nombre de prisonniers. Cette défaite aurait été complète, si la cavalerie française se fût trouvée à portée d'agir; mais le terrain qu'elle avait à parcourir laissa à la cavalerie ennemie le temps d'échapper et d'emmener avec elle les cinq pièces d'artillerie qui étaient restées du combat du matin; le quatrième régiment de dragons arriva cependant assez à temps pour charger l'arrière-garde, à laquelle il fit cent cinquante prisonniers.

Tandis que le général Solignac battait ainsi les Espagnols, le reste de son infanterie, que conduisait le major Petit, était parvenu au pied des murs de la ville; les soldats, encouragés par l'exemple de leurs officiers, escaladèrent les remparts en s'aidant de leurs baïonnettes, tandis que d'autres gravissaient, au moyen de quelques échelles, et que quelques-uns des plus intrépides s'étaient glissés dans la place à travers les égoûts.

De son côté, le général Margaron, qui avait attaqué du côté de Béja, Montemor et de l'Aqueduc, était également arrivé, en chassant devant lui tout ce qui avait voulu s'opposer à son mouvement, jusqu'aux portes de la ville: n'ayant pu les enfoncer, même à coup de canon, il fit démolir la muraille à droite et à gauche, ce qui s'exécuta sous le feu le plus meurtrier. Dès que les sapeurs eurent pratiqué un trou assez grand pour qu'un homme pût passer, le général Margaron, le chef d'escadron Simmer [1], de l'état-major du prince de Neufchâtel, et le capitaine Auguste de Forbin, de l'état-major du général en chef Junot, se précipitèrent les premiers par cette ouverture : un combat terrible s'engagea alors dans

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

l'intérieur de la place; les Français eurent à essuyer le feu des troupes qui défendaient à la fois les rues, les maisons, les tours et les remparts. L'acharnement des insurgés mit le comble à la fureur des soldats victorieux : tout ce qui fut pris les armes à la main fut massacré sans pitié, et la ville livrée au pillage [1]. 1808. Portugal.

Le combat et le sac d'Evora eurent pour résultats la dispersion du rassemblement de la plus grande partie des insurgés portugais et espagnols réunis dans l'Alentejo; l'anéantissement de presque toute la garnison de Badajoz; la prise de sept pièces d'artillerie, celle de huit drapeaux; la destruction de toutes les munitions et des armes qui se trouvaient dans cette ville, que les révoltés regardaient comme leur principal boulevart; enfin, la soumission d'Estremoz et de la plupart des autres villes de la province, qui envoyèrent au général Loison des députés chargés de protester de leur fidélité, et d'offrir des contingens contre l'Espagne.

La perte des Français n'avait pas été à beaucoup près en proportion avec celle de leurs adversaires. Les premiers eurent à regretter une centaine de tués, parmi lesquels se trouvaient le capitaine Cotteret, aide-de-camp du général Solignac, et l'officier du génie Spinola, jeune homme d'une grande espérance : le nombre des blessés ne s'élevait pas au-delà de deux cents; mais les Portugais et les Espagnols réunis comptèrent sept à huit mille hommes tués ou blessés, et quatre mille prisonniers. Parmi les morts, était un général portugais nommé Loti, plusieurs officiers supérieurs espa-

[1] « Les officiers-généraux supérieurs et autres parvinrent cependant à faire respecter les églises, où les femmes, les vieillards et les habitans paisibles s'étaient réfugiés avec ce qu'ils avaient de plus précieux : ils firent plus, ils allèrent rassurer eux-mêmes tous ceux qui s'y trouvaient, et, dès que l'ordre commença à se rétablir, ils firent escorter les femmes jusque chez elles, afin de les préserver de toute insulte. » (Général Thiébault, *Relation de l'expédition Portugal.*)

1808. Portugal. gnols, un grand nombre d'autres, et presque toute l'infanterie castillane présente à l'affaire. Les prisonniers, au nombre desquels se trouvaieut trois colonels ou lieutenans-colonels blessés et abandonnés sur le champ de bataille, se composaient de presque tout le régiment portugais d'Estremoz, outre trois mille six cents paysans, qui maudissaient les Espagnols, auteurs de leurs désastres, et que le général Loison renvoya dans leurs foyers.

La division française séjourna à Evora les 30 et 31 juillet: ces deux jours furent employés par le général Loison à se procurer des vivres, à rétablir l'ordre, à recevoir les autorités et à organiser, pour la province, une administration centrale, à la tête de laquelle il plaça l'archevêque d'Evora, vieillard respectable, dont le premier acte fut de répandre une instruction pastorale, qui parut faire un grand effet dans le pays.

Le général Loison se porta le 1er août sur Estremoz, ramenant avec lui le régiment de milice de cette ville, auquel il avait fait grâce : la vue de cette troupe, que l'on croyait passée par les armes, fit une grande sensation. Le général en profita pour ramener les esprits à des sentimens plus pacifiques, et il le fit avec un succès tel, que de son propre mouvement le peuple ferma deux couvens de moines, dont les prédications l'avaient excité à s'iusurger[1].

D'après les rapports qui lui furent faits à Estremoz, le général Loison crut devoir marcher de cette ville sur Badajoz, où s'était rassemblé, disait-on, un nouveau corps espagnol de quinze mille hommes. Il arriva le 3 à Elvas, dont il trouva les forts dans le meilleur état; le commandant supérieur Miquel venait d'y mourir des blessures qu'il avait

[1] Quatre jours après le départ du général Loison, le peuple d'Estremoz n'avait pas encore permis aux moines dont les couvens avaient été fermés ainsi, de rentrer dans la ville.

reçues peu de jours auparavant, en se rendant au fort de la Lyppe. Le général Loison remplaça cet officier par le chef de bataillon du génie Girod, digne d'occuper ce poste de confiance. 1808. Portugal.

Le 4, le major Théron fut envoyé en reconnaissance sur Badajoz avec deux bataillons et le quatrième régiment de dragons. Il était accompagné du chef d'escadron Simmer et du capitaine Trentinian, aide-de-camp du général Thiébault, qui avaient ordre de chercher à entrer comme parlementaires dans la place que nous venons de nommer.

A la vue du détachement français, les postes avancés des Espagnols se retirèrent sur Badajoz, où même l'arrivée du général Loison à Elvas avait déjà fait replier la garnison de Jurumenha. Le major Théron jugea qu'il y avait fort peu de troupes dans la place, et, d'après quelques renseignemens qu'il se procura, il fut fondé à croire que le rassemblement dont on avait parlé au général Loison avait en partie rejoint l'armée espagnole d'Andalousie, et que l'autre partie avait été détruite à Evora. Les officiers parlementaires Simmer et Trentinian ne furent point reçus dans Badajoz; on leur fit remettre leurs dépêches au commandant des postes avancés de cette place.

Rassuré sur ce point, le général Loison se disposait à marcher sur la ville de Beja, devenu le centre d'un nouveau rassemblement; mais, pendant cette expédition de l'Alentejo, un convoi de deux cents voiles anglaises avait paru à l'embouchure du Mondego, et, bientôt après, un corps de troupes britanniques ayant débarqué à Figuièras, près la même embouchure, avec de l'artillerie et des munitions, le duc d'Abrantès crut devoir rappeler en toute hâte la division détachée.

En conséquence de l'ordre qui lui fut expédié, le général Loison se mit sur-le-champ en marche sur Abrantès, où il arriva le 9 août.

1808. Portugal.

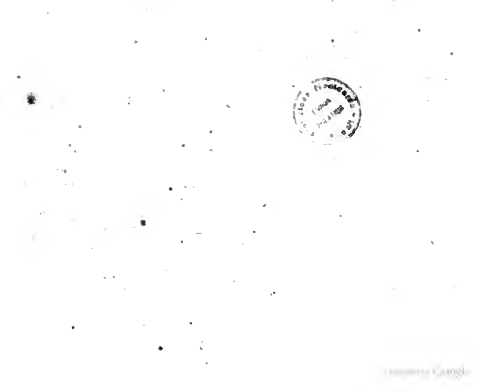
Cependant le corps anglais débarqué le 3 à Figuièras, s'était mis de suite en mouvement, avait traversé le Mondego à Coimbre, s'était joint aux cinq mille hommes précédemment débarqués dans les Algarves, sous les ordres du major-général Spencer, et s'avançait déjà sur Lisbonne, appuyant, dans cette marche, sa droite à la mer, et ayant sa gauche flanquée par des bataillons de milice portugaise organisés, et par la levée en masse de la province de Beira.

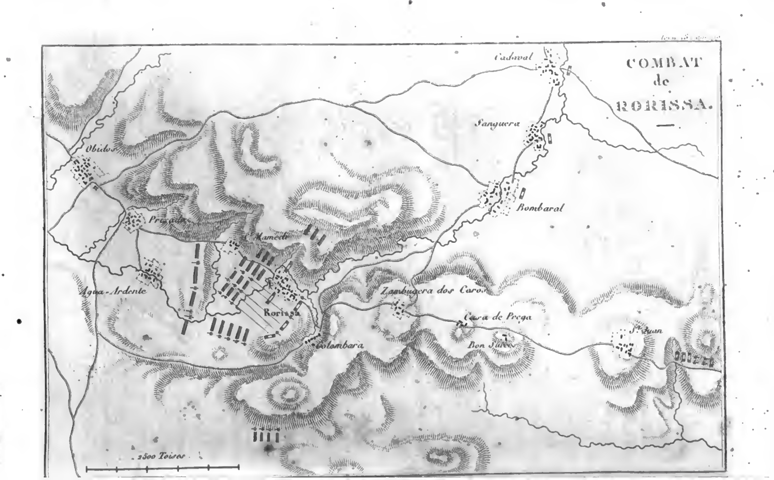
En attendant l'arrivée de la division Loison, le général en chef fit partir de suite le général de Laborde (qui fut remplacé dans le commandement supérieur de Lisbonne par le général Travot) avec les deux bataillons du soixante-dixième régiment, cent cinquante chasseurs du vingt-sixième régiment et cinq pièces de canon : ces troupes, renforcées par les deux bataillons qui se trouvaient à Obidos et à Péniche sous les ordres du général Thomières, étaient destinées à ralentir les progrès de l'ennemi et à reconnaître le terrain où l'on pourrait avoir un engagement général.

Le général de Laborde vint d'abord camper avec sa première brigade, commandée par le général Brenier, les chasseurs du vingt-sixième et ses cinq pièces d'artillerie, au village de Candieiros sur la route de Leiria; mais, apprenant que le général Loison, dont il avait cherché par ce mouvement à assurer la jonction, passait le Tage sans obstacle, et que d'ailleurs l'armée anglaise appuyait sur la droite pour marcher sur Péniche, il quitta cette position pour se rendre à Alcobaza, où il trouva le général Thomières et ses deux bataillons.

Le 11, il fit éclairer la route qui conduit d'Alcobaza à Leiria, et la position de bataille qui lui avait été indiquée par le général en chef.

Informé que l'ennemi était arrivé à Leiria et s'avançait sur lui, le général de Laborde quitta Alcobaza le 12, et se porta sur Obidos; mais, comme il ne vit aucune position qu'il pût




COMBAT
de
RORISSA.
Cadaval
Sanguera
Bombaral
Obidos
Zambugera dos Caros
Casa de Prega
S. Juan
Bon Jardin
Colombara
Roriça
Agua-Ardente
2500 Toises

occuper militairement, il partit presque aussitôt de ce dernier village, et, renvoyant à Péniche le bataillon du quatrième régiment suisse, à l'exception des grenadiers et des voltigeurs, qu'il garda avec lui, il continua sa marche rétrograde jusqu'au village de Roliça, où il arriva le 14, et en avant duquel il prit position, détachant quelques compagnies à Bombaral, à Cadaval et à Ségura, pour éclairer sa droite et assurer ses communications avec le général Loison, qu'il supposait près de le rejoindre. 1808. Portugal.

Le lendemain, sir Arthur Wellesley[1], commandant en chef l'armée anglaise, fit reconnaître les forces qu'il avait devant lui : l'avant-garde anglaise, qui fut chargée de cette reconnaissance, s'avança jusqu'à un moulin qui est à une demi-lieue en avant de Roliça, et où se trouvait postée l'avant-garde du général de Laborde, composée de quatre compagnies du deuxième léger, de deux autres du soixante-dixième et des deux compagnies d'élite du bataillon suisse.

Les Anglais commencèrent l'attaque et la poussèrent avec vigueur; mais les Français et les Suisses, quoique en nombre bien inférieur, se battirent avec une telle intrépidité, qu'au bout d'une heure d'engagement, ils repoussèrent leurs adversaires avec une perte considérable.

Toutefois, le général ennemi, ayant appris qu'il n'avait affaire qu'à un détachement de l'armée française, continua son mouvement offensif, et, le 17, l'armée anglaise, partagée en six colonnes, s'avança sur Roliça.

Le général de Laborde fit de suite ses dispositions pour soutenir cette attaque, quoiqu'il n'eût pas deux mille hommes à opposer aux treize mille cinq cents dont se composait le corps ennemi.

La colonne de droite de celui-ci déborda d'abord le flanc gauche de la division française, pour essayer de la tourner,

[1] Depuis lord duc de Wellington.

1808. Portugal. tandis que les quatre colonnes du centre s'avançaient directement sur le front, et que la colonne de gauche s'emparait successivement des hauteurs qui dominaient le flanc droit.

L'action s'engagea à neuf heures du matin et dura jusqu'à cinq heures après-midi. L'emploi du terrain et l'habileté des manœuvres que fit le général de Laborde, qui sut toujours opposer des têtes de colonne aux masses dirigées contre lui, suppléèrent, autant que cela fut possible, à la faiblesse des moyens qu'il avait pour résister à des forces aussi supérieures. Chacune des attaques que fit l'ennemi lui coûta beaucoup de monde, et principalement celle des défilés de Roliça, de Zambugiera-dos-Carros, de Casa de Prega, de San - Joao, positions successives que prit la division française dans cette journée. Plusieurs charges, conduites par le général de Laborde, blessé d'un coup de feu au commencement de l'action; par le général Brenier, l'adjudant-commandant Arnault, et le major Weiss, du vingt-sixième de chasseurs, eurent du succès, et ébranlèrent les assaillans; dans celle faite en avant de Zambugiera par le général Brenier, à la tête de deux compagnies du soixante-dixième régiment de ligne, le vingt-neuvième régiment anglais, ayant perdu son colonel, plusieurs officiers et un grand nombre de soldats, et se voyant pressé, allait se rendre tout entier, quand l'approche d'un bataillon lui rendit assez d'énergie pour se sauver, en laissant le terrain jonché de ses morts, et, entre les mains de ses adversaires, son major, huit officiers et cinquante soldats prisonniers.

Le général de Laborde se retira ainsi, toujours en combattant avec gloire jusqu'à la Quinta-de-Bugagliera : il avait espéré pouvoir être rejoint, dans la journée, par la division du général Loison. Si cette réunion se fût effectuée, les chances du combat auraient été, sans doute, à l'avantage des troupes françaises.

Cette affaire coûta à la division de Laborde près de six cents hommes tués ; mais l'ennemi perdit plus du double. Les Anglais, dans leurs rapports, rendirent hommage à la valeur de leurs adversaires, tout en portant à six mille hommes le total des forces du général français, qui avait à peine dix-neuf cents combattans [1], ainsi que nous l'avons dit plus haut. Il convient d'observer que si les deux colonnes destinées à tourner la division eussent commencé leur mouvement plus tôt, ou si même elles avaient marché avec plus de résolution, le général de Laborde se serait trouvé dans la situation la plus difficile. 1808. Portugal.

La division française quitta la Quinta-de-Bugagliera pendant la nuit, pour se rendre à Runa, faisant filer son artillerie sur Torres Vedras : le 18, elle prit position à Montachique, pour couvrir Lisbonne.

Le général Wellesley n'osa point suivre ce mouvement, qui l'aurait trop éloigné de la mer, et il appuya de nouveau à droite pour se mettre en communication avec la flotte anglaise, et couvrir le débarquement des renforts attendus de la Grande-Bretagne.

Cependant le général Junot s'était convaincu de la nécessité de tenter les chances d'une bataille, moins sans doute dans l'espoir de se maintenir en Portugal, que pour sauver l'honneur de l'armée qu'il commandait.

Résolu de se mettre lui-même à la tête de toutes les troupes disponibles pour combattre l'armée anglaise, il prit les mesures qu'il jugea convenables pour contenir la capitale et pour défendre ce point important.

Il ajouta donc aux précautions déjà ordonnées pour la garde des Espagnols retenus prisonniers. Le château fut ap-

[1] Le général Brenier, l'adjudant-commandant Arnault, les majors Weiss et Merlier, le chef de bataillon Bennet, et le capitaine Bardinet, se distinguèrent particulièrement.

1808. Portugal. provisionné pour un mois, et on y porta toutes les armes éparses dans plusieurs arsenaux ou dépôts de la ville; on répara et on remplit toutes les citernes; le général Avril fut nommé commandant de ce poste, dont la garnison se composa de tous les dépôts et convalescens des corps de l'armée, organisés à cet effet en bataillon provisoire. Tous les forts de la côte furent également approvisionnés et mis dans le meilleur état de défense possible. On augmenta la garnison des vaisseaux à bord desquels se trouvaient les prisonniers portugais; des dépôts de vivres, de munitions furent formés à Villa-Franca et à Santarem; le matériel de l'artillerie fut augmenté et le personnel completté.

Le général Travot, qui avait remplacé, comme nous l'avons dit, le général de Laborde dans le commandement supérieur de Lisbonne, eut à sa disposition et sous ses ordres directs la marine portugaise, les bataillons des trente-unième et trente-deuxième d'infanterie légère, qui étaient sur la rive gauche du Tage sous les ordres du général Graindorge; le quarante-septième, formant la garnison des vaisseaux, des forts Bugio et Trafaria; le bataillon du soixante-sixième à Cascaés; la légion du midi à Saint-Julien; le bataillon du vingt-sixième de ligne à Belem, Bon-Succès et Ericeira; le bataillon du quinzième de ligne à Lisbonne, aux poudrières et à Saccavem; la légion hanovrienne à Santarem; enfin, un bataillon de douze cents hommes, formé de tous les dépôts et des convalescens, au château de Lisbonne.

Toutes ces dispositions étant faites, le duc d'Abrantès quitta la capitale du Portugal le 16 août, emmenant avec lui deux bataillons de grenadiers, le bataillon du quatre-vingt-deuxième, le troisième régiment provisoire de dragons, dix pièces de canon, avec de nombreuses munitions, et un million en numéraire pour la solde de l'armée.

Cette réserve arriva le 20 à Torres Vedras, tandis que le

général en chef avait été rejoindre la division du général Loison alors parvenue à Alcuentre. 1808. Portugal.

Nous devons rendre compte de la marche de ces dernières troupes depuis Abrantès, où nous les avons laissées après leur expédition dans l'Alentejo.

Le général Loison était parti le 11 de cette ville (Abrantès); il s'était rendu le même jour à Thomar, le 12 à Torres-Novas, et le 13 à Santarem, où il fut obligé de séjourner jusqu'au 15, pour attendre les hommes qu'il avait en arrière. Le 16, il se porta sur Alcuentre, laissant à Santarem la légion hanovrienne, conformément aux ordres du général en chef, et emmenant à sa place le bataillon du quatrième d'infanterie légère.

Le général en chef fit marcher la division Loison d'Alcuentre à Torres Vedras, où elle prit position le 18; le général de Laborde reçut l'ordre de quitter Montachique avec ses troupes, pour se rendre à la même destination.

Le 20 août, le duc d'Abrantès, ayant ainsi réuni toutes les forces dont il pouvait disposer pour combattre l'armée anglaise, s'occupa de leur donner une nouvelle organisation, qui fût en rapport avec le but qu'il se proposait.

En conséquence, il partagea les neuf mille deux cents hommes, qui formaient le total des différens corps présens à Torres Vedras, en deux divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une division de réserve.

Les bataillons des deuxième et quatrième régimens d'infanterie légère, des soixante-dixième et quatre-vingt-sixième de ligne, composèrent la première division, forte de trois mille deux cents hommes, et commandée par le général de Laborde, ayant sous ses ordres les généraux Brenier et Thomières.

La deuxième division, aux ordres du général Loison, fut formée par les bataillons des douzième, treizième régimens

1808. Portugal. d'infanterie légère, trente-deuxième, cinquante-huitième et quatre-vingt-deuxième de ligne, divisés en deux brigades, à la tête desquelles étaient les généraux Solignac et Charlot, et dont l'effectif total présentait deux mille sept cents combattans.

La division de cavalerie, commandée par le général Margaron, et forte de douze cents chevaux, se composait d'un escadron du vingt-sixième de chasseurs et des régimens provisoires troisième, quatrième et cinquième de dragons.

Le général Kellermann fut placé à la tête de la réserve, formée par quatre bataillons de grenadiers, au total de deux mille cent hommes [1].

Quant à l'artillerie, commandée par le général Taviel, elle fut répartie entre les divisions d'infanterie et la réserve, savoir : huit pièces à la division de Laborde, dirigées par le colonel Prost; huit autres, sous les ordres du colonel Daboville, à la division Loison; sept pièces, commandées par le colonel Foy, à la division de réserve.

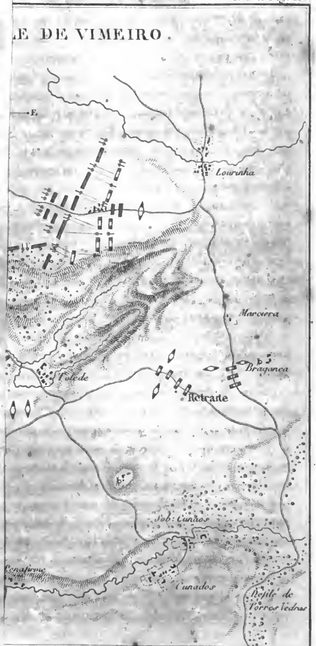
Les reconnaissances envoyées dans la matinée du 20 vers la mer et dans les directions d'Obidos et de Thomar, rapportèrent que l'armée anglaise venait de prendre position à Vimeiro; qu'une avant-garde occupait Lourinha, et que les forces de l'ennemi paraissaient encore plus considérables que celles qu'il avait montrées à Roliça.

En effet, un nouveau débarquement de quatre mille Anglais, sous les ordres du général Anstruther, s'était effectué dans la même matinée sur la côte près de Vimeiro.

Ce dernier village est situé non loin du rivage de la mer, au fond d'une vallée, à l'extrémité de laquelle est une colline élevée, qui s'étend à l'ouest vers la mer; à l'est sont d'autres hauteurs qu'il faut traverser pour se rendre au vil-

[1] Ces quatre bataillons étaient formés de la réunion des compagnies de grenadiers d'une partie des bataillons de l'armée.


Biblioteca Nazionale



LE DE VIMEIRO.
E.
Lourinha
Marciera
Braganca
Tolede
Retraite
Sob: Cunaos
Cunados
Penafirme
Defilé de Torres Vedras
2500 Toises.

lage de Lourinha; en avant de Vimeiro est un plateau qui se trouve entièrement commandé par les hauteurs de droite et de gauche, dont nous venons de parler. 1808. Portugal.

Le général Wellesley n'avait eu d'autre but en s'approchant de Vimeiro, que de faciliter le nouveau débarquement qui venait d'avoir lieu sur ce point. Décidé à aller dès le lendemain au devant de l'armée française, il avait fait faire à ses troupes une simple halte, sans prendre, à proprement parler, une position militaire. Six brigades d'infanterie occupaient la colline à l'ouest du village; un bataillon et quelques troupes légères étaient postés sur le plateau; la cavalerie et le parc d'artillerie étaient campés dans la vallée; quelques piquets d'observation se trouvaient seulement placés sur les hauteurs de l'est.

D'après les rapports qu'il venait de recevoir, le duc d'Abrantès fit sur-le-champ les dispositions nécessaires pour prendre l'initiative de l'attaque. Dès quatre heures du soir, il donna l'ordre au général Margaron de mettre en mouvement la division de cavalerie, pour passer la première le défilé qui se trouve en sortant de Torres Vedras. Les autres divisions suivirent dans leur ordre naturel; mais cette marche éprouva des retards inséparables d'un mouvement d'artillerie et de charriots, lequel se ralentit encore par l'effet de plusieurs accidens: la nuit entière du 20 au 21 fut employée à faire un trajet d'une lieue et demie, de sorte que l'armée ne fut hors du défilé qu'à six heures du matin.

A neuf heures, la division de cavalerie vint couronner les hauteurs de l'est de la vallée de Vimeiro, tandis que l'infanterie continuait à s'avancer avec l'artillerie sur la route qui conduit de Torres Vedras à Lourinha.

Cependant le général Wellesley, informé par ses patrouilles et par ses grand'gardes que l'armée française marchait sur lui, venait d'ordonner à quatre brigades placées, comme nous

1808. Portugal. l'avons dit sur la colline qui est à l'ouest de Vimeiro, de traverser la vallée, et de se porter sur les hauteurs de l'est pour aller au devant de l'ennemi; des renforts avaient été envoyés sur le plateau, et le reste des brigades était disposé pour soutenir au besoin cette dernière position.

Tel fut, au surplus, l'ordre de bataille de l'armée anglaise : la droite, appuyée à la mer et flanquée par la flotte qui, de plus, protégeait ses derrières; le centre, sur le plateau que nous avons indiqué, et la gauche sur les collines de l'est.

Le général de Laborde, dont la blessure était encore ouverte, commença l'action en se portant avec la brigade du général Thomières sur le centre ennemi, pendant que la brigade Brenier marchait pour attaquer la gauche. Cette dernière attaque, qui devait coïncider avec la première, fut très-malheureusement retardée par des accidens de terrain, en sorte qu'elle ne commença qu'une heure plus tard; ce qui entraîna, comme on va le voir, les conséquences les plus graves.

La brigade conduite par le général de Laborde aborda avec intrépidité la ligne anglaise, et fut reçue par un feu de mousqueterie à demi-portée, et bien nourri. Le combat s'engagea alors très-vivement; mais les Français, malgré tous leurs efforts, ne purent ébranler les troupes qui leur étaient opposées, et que le général ennemi se trouvait à même de soutenir par de nouvelles. Une brigade anglaise, détachée de la droite, qui n'était point encore attaquée par le général Brenier, s'avança sur le flanc de la brigade Thomières, et jeta quelque désordre dans les rangs; le général en chef Junot, qui s'en aperçut, ordonna sur-le-champ au général Loison de marcher avec sa seconde brigade (celle du général Charlot) au soutien du général de Laborde, et fit suivre par la première, que commandait le général Solignac, le mouvement du général Brenier sur la gauche de l'ennemi.

L'arrivée du général Loison avec la brigade Charlot fit continuer l'attaque du centre avec un nouvel acharnement : le colonel Prost, commandant l'artillerie de la division de Laborde, se porta avec deux de ses pièces sur la ligne des tirailleurs, tandis que les colonels Daboville et Foy, avec l'artillerie de la division Loison et de la réserve, cherchaient à profiter de tous les avantages que le terrain pouvait leur offrir, pour foudroyer la ligne ennemie, et particulièrement ce centre redoutable, que les attaques réitérées des deux faibles brigades Thomières et Charlot ne pouvaient renverser : car, à peine l'ennemi avait-il cédé aux efforts presque surnaturels faits contre lui, que des troupes fraîches regagnaient de suite le terrain momentanément cédé. 1808. Portugal.

Vers midi, la gauche des Français, dans cette attaque du centre ennemi, commençait à plier : le général en chef Junot, détachant alors deux des quatre bataillons de grenadiers de la réserve, leur ordonna de se porter au pas de charge sur la partie de la ligne anglaise qui débordait la droite des troupes employées à l'attaque de gauche, c'est-à-dire les brigades Brenier et Solignac; mais cette colonne n'eut pas le temps de se déployer. Reçus à portée de mitraille, les grenadiers eurent en moins de quatre minutes deux cents hommes hors de combat. La cavalerie ennemie, mettant ce moment à profit, chargea la colonne et la mit en désordre; plusieurs grenadiers et le commandant de l'un des deux bataillons, M. Palamède de Forbin, furent faits prisonniers. Ce nouvel échec décida tout à fait le mouvement rétrograde des brigades Thomières et Charlot. C'est alors que le général Kellermann avec les deux autres bataillons de la réserve, se porta en avant pour essayer de rétablir le combat de ce côté : il ne put qu'arrêter l'ennemi dans sa poursuite. Tout l'avantage de la position était pour les Anglais, postés sur un plateau élevé, dont l'escarpement aussi long que rapide doublait

1808. Portugal. leurs moyens, et qui était couronné par une artillerie bien supérieure à celle des Français, en raison du nombre et du calibre des pièces.

Le lieutenant d'artillerie Boileau, aide-de-camp du général Taviel, se fit remarquer en cette circonstance par un sang-froid et une fermeté dignes des plus grands éloges : quelques pièces françaises, n'ayant plus de chef, se retiraient en désordre; Boileau en prend le commandement, les remet en batterie, anime les canonniers, encourage les soldats du train, et facilite ainsi, par un feu bien dirigé, le ralliement de l'infanterie.

La cavalerie, tenue jusqu'alors en dernière réserve par le général en chef Junot, s'ébranla pour couvrir la retraite de cette gauche de l'armée, et exécuta plusieurs belles charges, qui furent conduites successivement par le chef d'escadron du vingt-sixième régiment de chasseurs, prince de Salm-Salm, le général Margaron et les majors Leclerc et Théron, des quatrième et cinquième régimens provisoires de dragons.

Le général Junot avait couru quelques dangers au commencement de cette même retraite : s'étant porté en avant pour rallier l'infanterie, il allait être enveloppé par la cavalerie ennemie, lorsque son premier aide-de-camp le colonel Grandseigne, accourut avec quelques officiers et quelques cavaliers d'ordonnance, et parvint à le dégager.

Pendant que ceci se passait au centre de la ligne ennemie, la brigade du général Brenier suivie, comme on l'a vu, par celle du général Solignac, était arrivée à son point d'attaque, c'est-à-dire devant la gauche des Anglais, après un long détour, que la difficulté du terrain l'avait forcée à prendre. Les généraux Brenier et Solignac commençaient à pousser vivement l'ennemi, qui s'était un peu dégarni sur ce point pour soutenir son centre, lorsque la retraite des deux autres brigades françaises permit au général Wellesley de reporter

sur sa gauche une partie des troupes qu'il en avait tirées. Par suite de ce mouvement, un fort détachement vint se placer entre les deux brigades françaises, en morcela les opérations, les prit à revers et les obligea à abandonner le terrain. Cette retraite fut soutenue par le major Contant, à la tête du troisième régiment provisoire de dragons, qui avait suivi, par ordre du général en chef, le mouvement de la brigade Solignac. Le général Brenier avait été blessé et fait prisonnier, et le général Solignac, aussi blessé grièvement, s'était trouvé forcé de quitter le champ de bataille. 1808. Portugal.

Le général Thiébault, instruit de ce dernier fait, accourut prendre le commandement des deux brigades privées de leur chef, les rallia et leur fit continuer par échelons leur mouvement rétrograde.

Ainsi, toute l'armée française était en retraite à deux heures du soir; mais ce mouvement s'effectua en ordre par la rapidité avec laquelle les corps et les divisions d'infanterie se reformèrent, par l'attitude imposante que conservèrent les deux bataillons de grenadiers avec lesquels le général Kellermann avait arrêté la poursuite du centre ennemi, et auxquels vinrent se réunir les débris des deux autres bataillons; enfin, par les charges des quatre régimens de cavalerie, qui, vers la fin de l'action, rassemblés sous les ordres du général Margaron, concoururent efficacement à contenir les troupes anglaises.

L'armée française s'arrêta, non loin du champ de bataille, en avant du défilé de Torres Vedras : elle avait perdu dix pièces de canon, mille hommes tués ou faits prisonniers; et elle comptait près de neuf cents blessés, qui tous furent pansés sur le terrain, et dirigés de suite sur Torres Vedras. Le général Brenier, l'adjudant commandant Pillet, le chef de bataillon de grenadiers Palamède de Forbin, étaient au nombre des prisonniers. Au nombre des blessés, se trou-

1808. Portugal. vaient les généraux Solignac, Charlot, les colonels d'artillerie Foy et Prost. La perte des Anglais fut évaluée à cinq cents morts et douze cents blessés : on leur avait fait cinquante prisonniers.

Le soir même de la bataille, le général en chef Junot réunit les généraux de Laborde, Loison, Kellermann et Thiébault, et leur demanda leur opinion motivée sur les trois questions suivantes :

Peut-on tenter encore une fois le sort des armes ? Dans l'affirmative, quel est le plan à suivre ? Dans la négative, quel est le parti à prendre ?

Les généraux conclurent que l'on n'était point en mesure de livrer, ni même de recevoir une nouvelle bataille, et qu'il n'y avait point à hésiter sur le retour de l'armée à Lisbonne. « Ils observèrent que les troupes étaient mécontentes et harassées ; que la position de l'ennemi était inattaquable sur son front ; que les pertes éprouvées par l'armée ne permettaient plus de manœuvrer sur sa gauche, et de découvrir de cette manière le défilé de Torres Vedras et Lisbonne ; que les forces des Anglais étaient doubles de celles des Français, et le nombre de leurs pièces triple, indépendamment de la supériorité de leur calibre ; que les vivres allaient manquer ; que la cavalerie n'avait point de fourrage ; enfin, que l'ennemi connaissait au juste les forces qu'il avait à combattre, et que ses soldats avaient gagné ce que les nôtres avaient perdu d'énergie et d'enthousiasme ; qu'il attendait à chaque moment des renforts certains, tandis que les pertes éprouvées par l'armée française étaient irréparables, et que le moindre revers mettait cette dernière à l'entière discrétion des Anglais et des Portugais [1]. »

La nécessité du retour de l'armée à Lisbonne fut démontrée par des raisonnemens non moins péremptoires.

[1] Relation du général Thiébault.

Le résultat de cette conférence des généraux français fut donc, pour premier mouvement, la marche des troupes sur Torres Vedras. 1808. Portugal.

Le lendemain, le duc d'Abrantès réunit encore en conseil de guerre les généraux que nous venons de nommer, auxquels il adjoignit le général Taviel, le colonel du génie Vincent et l'ordonnateur en chef Trousset.

On examina dans ce conseil la situation entière de l'armée et du Portugal : les considérations de la veille furent reproduites; on constata même l'impossibilité de tenir devant Lisbonne ni dans cette capitale, où la fermentation était extrême en ce moment, d'après les rapports qu'on venait de recevoir. On évalua la force des ennemis, qui, indépendamment des trente mille Anglais arrivés ou attendus d'Angleterre [1], et de dix-sept mille Espagnols qui occupaient déjà les places des Algarves et de l'Alentejo, dépassait quatre-vingt mille hommes de milices portugaises déjà organisées, auxquels rien ne manquait. On discuta sur la possibilité d'une retraite, ou sur l'existence d'un point en Portugal, où l'armée pût du moins, avec quelques probabilités d'avantages, retarder sa perte totale. Relativement à cette dernière question, la majorité des membres du conseil considéra l'idée de conserver un point du Portugal quand ce royaume était soulevé en entier, et celle d'une retraite jusque sur le territoire espagnol, également en insurrection, comme inexécutables. Enfin, comme il n'y a, en pareil cas, de parti honorable que celui qui peut se justifier par la probabilité des chances heureuses, on arriva, par la force des choses, à l'idée de tenter une négociation avec les An-

[1] Le 24 août, l'armée anglaise était forte de trente-deux mille hommes, au moyen des nouveaux débarquemens qui avaient eu lieu après la bataille de Vimeiro; le général sir New Dalrymple en avait pris le commandement en chef.

1808. Portugal. glais, mais avec la résolution d'obtenir un traité honorable ou de s'ensevelir sous les ruines de Lisbonne.

En conséquence, le général en chef dicta au général Kellermann les articles d'un projet de suspension d'armes et d'évacuation. Pour en faire la proposition, on prit le prétexte d'une conférence relative aux prisonniers et aux blessés.

Pendant que le général Kellermann remplissait cette importante mission, la division du général Loison, avec le cinquième de dragons, se porta à Mafra pour couvrir la gauche de l'armée, et vérifier en quoi consistaient les débarquemens que l'on annonçait avoir été effectués le 21 sur cette côte. Les blessés, le parc d'artillerie, partirent sous l'escorte des grenadiers de la réserve, de l'escadron du vingt-sixième de chasseurs et du troisième régiment de dragons, pour Montachique, où la division du général de Laborde appuya sa gauche, ayant son centre à San-Antonio de Tojal, et portant sa droite à Saccavem. La légion hanovrienne reçut ordre de revenir de Santarem pour se réunir à cette même droite.

Le 23, le général Kellermann revint du quartier général anglais et trouva le duc d'Abrantès à Montachique. Il annonça qu'il avait été reçu par les généraux ennemis avec la plus grande distinction; qu'il avait eu l'adresse de leur faire prendre l'initiative de la proposition qu'il était chargé de leur faire; que, malgré leur victoire, les Anglais n'étaient point entièrement rassurés sur leur position; enfin, qu'il était parvenu à conclure une suspension d'armes et à arrêter les bases d'un traité dont les principaux articles devaient être :

« Que l'armée évacuerait le Portugal;

« Qu'elle serait transportée par mer en France, avec ses armes, ses chevaux, ses munitions et ses bagages, et par les moyens de l'armée anglaise;

« Qu'à aucun titre, elle ne serait considérée comme prisonnière de guerre;

« Que tous les Portugais ou Français établis en Portugal, pourraient suivre l'armée, et emporter leur fortune; 1808. Portugal.

« Que les vaisseaux russes qui étaient à Lisbonne, y resteraient comme dans un port ami, et ne seraient, lors de leur sortie, poursuivis que quarante-huit heures après leur départ;

« Que les autres vaisseaux de guerre qui se trouvaient dans la rade de Lisbonne, seraient conduits en France, en même temps que l'armée. »

La suspension d'armes stipulait:

« Que l'armée anglaise ne dépasserait pas le défilé en avant de Torres Vedras, et que les Portugais armés n'approcheraient pas de Lisbonne plus près que Leiria et Thomar; que les hostilités ne pourraient recommencer qu'en se prévenant réciproquement quarante-huit heures d'avance. »

D'après ce dernier acte, le général en chef français crut pouvoir rentrer à Lisbonne le même jour, emmenant avec lui les chasseurs du vingt-sixième, le troisième de dragons, la réserve de grenadiers et ce qui restait d'artillerie. Sa présence et celle de ces troupes dans la capitale du Portugal, calmèrent un peu la fermentation qu'y avaient excitée les nouvelles reçues presqu'en même temps, de l'arrivée d'une colonne formidable d'Espagnols et de Portugais insurgés, à Setubal, et de la fâcheuse issue de la bataille de Vimeiro.

Le 24, deux bataillons passèrent le Tage pour aller renforcer les troupes que le général Graindorge commandait sur la rive gauche de ce fleuve, et qui occupaient les hauteurs d'Almada et le camp de Morfacem [1].

[1] Le major Dulong commandait, sous les ordres du général Graindorge, les bataillons du trente-unième et trente-deuxième d'infanterie légère. Pour mettre fin aux intrigues des habitans de Trafaria, qui, entièrement dévoués aux Anglais, fomentaient la désertion parmi ses soldats, cet officier supérieur prit la résolution de se rendre lui-même, dans le village que nous venons de nommer, avec

1808. Portugal. La convention préliminaire que l'on a vue plus haut, fut portée le 25 à sir Cotton, commandant les forces navales britanniques. On proposa à cet amiral de se réunir le 26 aux deux généraux en chef français et anglais, pour traiter définitivement à Maffra ou à Cascaës ; mais le premier de ces endroits éloignant trop l'amiral de sa flotte, et le général Dalrymple trouvant de son côté que Cascaës était à une trop grande distance de l'armée anglaise, l'entrevue n'eut pas lieu. Le colonel Georges Murray, quartier-maître général de l'armée anglaise, fut envoyé par sir Dalrymple à Lisbonne ; et c'est dans cette ville que les négociations continuèrent. Les communications avec l'amiral et le général en chef anglais, s'établirent par l'entremise d'officiers des deux armées.

Une première difficulté s'éleva entre les parties contractantes, relativement à la flotte russe : le général Junot voulait la comprendre dans le traité définitif, ainsi qu'il avait été convenu d'abord, le 22, au quartier-général anglais ; mais l'amiral Cotton s'y refusa [1]. Cet article aurait pu faire rompre la négociation ; mais l'amiral russe, qui jus-

quarante grenadiers, déguisés ainsi que lui, et portant la cocarde noire à leurs schakos. Il se présente, et est accueilli comme Anglais par les habitans : quelques instans après, une péniche, chargée de soldats de cette nation, arrive dans le port et en débarque une partie, qui sont faits prisonniers sur-le-champ : ceux qui restent dans la chaloupe font feu sur le détachement français ; mais le major, sans leur répondre, s'élance dans l'eau, suivi de quelques-uns des siens, saute le premier dans la péniche, et s'en empare avec tout ce qu'elle contenait.

[1] On ne saurait trop faire remarquer le machiavélisme anglais dans ces sortes de circonstances. Les lecteurs se rappelleront que c'est une semblable opposition de la part de l'amiral Keith, qui paralysa la convention d'El-Arisch. Le gouvernement britannique prenait soin de donner à ses généraux de terre et de mer des instructions contradictoires, afin de faire violer, à son gré, toute convention par laquelle la bonne foi et la confiance des généraux français pouvaient se trouver assez compromises, pour mettre ceux-ci dans la nécessité de recevoir ensuite des conditions plus dures et plus onéreuses que les premières.

qu'alors n'avait point voulu se prononcer, déclara qu'il n'avait pas besoin de l'intercession des Français, et qu'il traiterait séparément. 1808. Portugal.

En effet, il fit, peu de temps après, un arrangement particulier, d'après lequel les équipages de son escadre retournèrent en Russie, et les vaisseaux furent conduits en Angleterre, pour y rester jusqu'à la paix.

Cette difficulté levée, il s'en présenta de nouvelles; la négociation devint plus épineuse. On borna à six cents le nombre des chevaux de cavalerie et d'artillerie qui devaient être embarqués, bien qu'il fût déjà convenu qu'ils le seraient tous. A plusieurs reprises, le général Junot, qui déclarait n'agir que pour l'intérêt de son armée, et non pour lui-même, offrit d'annuller et de déchirer tout ce qui avait été déjà écrit [1].

Enfin, après de nombreuses rédactions, le général Kellermann et le colonel Georges Murray signèrent, le 30 août, la convention et les articles additionnels qu'on va lire:

[1] Le général Thiébault rapporte que, dans une des dernières conférences, le duc d'Abrantès tint le discours suivant au colonel Murray, plénipotentiaire anglais : « Ne pensez pas, monsieur, qu'en signant le traité, vous me fassiez une grâce; à ce titre, je n'accepterais rien de vous, ni de personne au monde. Il s'en faut d'ailleurs que vous soyez moins intéressé que moi à le signer; ainsi, dites un mot, et mon parti est pris : je déchire le traité, je brûle la flotte, je brûle la marine, les arsenaux, la douane et tous les magasins; je fais sauter les forts et tous les ouvrages; je détruis l'artillerie, je défends Lisbonne pied à pied, je brûle tout ce que je suis forcé d'abandonner, je vous fais payer chaque rue de la ville par des flots de sang, et je me fais encore jour à travers votre armée, ou bien, en comprenant dans cette destruction tout ce qui est ou pourra se trouver en ma puissance, je m'ensevelis, avec les débris de mon armée, sous les ruines du dernier quartier de la ville, et nous verrons alors ce que vous et vos alliés les Portugais aurez gagné à me réduire à cette extrémité : examinez bien si la partie n'est pas au moins égale, lorsqu'en échange de mon armée je vous laisse une des premières capitales de l'Europe, des établissemens du premier ordre, une flotte, un trésor et toutes les richesses du Portugal. »

1808. Portugal.

Convention définitive pour l'évacuation du Portugal par l'armée française.

« Les généraux commandant en chef, etc.

« Art. 1er. Toutes les places et forts du royaume de Portugal, occupés par les troupes françaises, seront remis à l'armée anglaise dans l'état où ils se trouvent au moment de la signature de la présente convention.

« 2. Les troupes françaises évacueront le Portugal avec leurs armes et bagages; elles ne seront point considérées comme prisonnières de guerre; et, à leur arrivée en France, elles auront la liberté de servir.

« 3. Le gouvernement anglais fournira des moyens de transport à l'armée française, qui sera débarquée dans un des ports de France, entre Rochefort et Lorient inclusivement.

« 4. L'armée française emportera toute son artillerie de calibre, ainsi que les chevaux qui en dépendent, et les caissons renfermant soixante charges par canon. Toute autre artillerie, armes et munitions, comme aussi les arsenaux de terre et de mer, seront remis à l'armée et à la flotte anglaises, dans l'état où ils seront au moment de la ratification de la convention.

« 5. L'armée française emportera tout son équipement et tout ce qui est compris sous le nom de propriété de l'armée, c'est-à-dire, la caisse militaire et les voitures attachées au service des commissariats et des hôpitaux, ou il lui sera permis de disposer pour son compte de telle partie de ces effets que le commandant en chef jugerait inutile d'embarquer. De même, tous les individus de l'armée auront la liberté de disposer de leurs propriétés particulières de toute espèce, et l'on garantit pleine sécurité aux acheteurs.

« 6. La cavalerie embarquera ses chevaux; les généraux et

officiers de tout grade embarqueront aussi les leurs. Il est bien entendu cependant que les commandans anglais n'ont pour le transport de la cavalerie que des moyens très-bornés: on pourra s'en procurer quelqu'autre dans le port de Lisbonne. Le nombre des chevaux à embarquer par la troupe, n'excédera pas six cents; et celui des chevaux à embarquer par l'état-major, n'excédera pas deux cents. Dans tous les cas, on fournira à l'armée française les facilités nécessaires pour disposer des chevaux qu'il ne sera pas possible d'embarquer. 1808. Portugal.

« 7. (Cet article détermine la division et l'époque des embarquemens.)

« 8. Les garnisons d'Elvas et de ses forts, de Peniche et de Palmela, seront embarquées à Lisbonne; celle d'Almeida à Porto, ou dans le port le plus voisin. Elles seront accompagnées dans leur marche par des commissaires anglais, chargés de pourvoir à leur subsistance, etc.

« 9. (Cet article est relatif aux malades et blessés de l'armée française, qu'on ne peut embarquer, et qui restent confiés à l'armée anglaise.)

« 10. (Relatif au retour en Angleterre des bâtimens qui auront transporté l'armée française.)

« 11. L'armée française sera concentrée à Lisbonne et à deux lieues à la ronde. L'armée anglaise s'avancera jusqu'à trois lieues de la capitale, et se placera de manière à laisser entre les deux armées une distance d'environ une lieue.

« 12. (Cet article stipule l'époque de la remise des places, forts et batteries occupés par les troupes françaises; et l'article 13, la nomination de commissaires pour régler et accélérer l'exécution des arrangemens convenus.)

« 14. S'il s'élevait des doutes sur le sens d'un article quelconque, il serait interprété en faveur de l'armée française.

« 15. A dater de la ratification de la présente convention,

1808. Portugal. tous arrérages de contributions, réquisitions ou réclamations quelconques, du gouvernement français envers des sujets portugais, ou tous autres individus résidant en Portugal, fondées sur l'occupation de ce pays en décembre 1807, contributions ou réquisitions qui peuvent n'avoir pas été payées, sont annulées; et tout sequestre mis sur les propriétés, meubles et immenbles, est levé. Lesdites propriétés seront remises à la disposition des anciens possesseurs.

« 16. Tous les sujets de la France, ou des puissances amies ou alliées de la France, domiciliés en Portugal, ou se trouvant accidentellement dans le pays, seront protégés; leurs propriétés de toute espèce, meubles ou immeubles, seront respectées, et ils auront la liberté, soit de suivre l'armée française, soit de rester en Portugal. Dans l'un et l'autre cas, leurs propriétés leur seront garanties, avec la liberté de les conserver ou de les aliéner, et de faire passer le produit de la vente d'icelles en France, ou dans tout autre pays qu'ils voudraient habiter : la durée d'un an leur est accordée à cet effet. Il est bien entendu que les navires sont exceptés de cet arrangement, mais seulement en ce qui concerne la sortie du port, et qu'on ne peut à la faveur des stipulations ci-dessus faire aucunes spéculations commerciales.

« 17. Aucun naturel du Portugal ne sera rendu responsable de sa conduite politique pendant la durée de l'occupation de ces pays par l'armée française; et tous ceux qui ont été continués dans l'exercice de leurs fonctions, ou qui ont accepté des places sous le gouvernement français, sont mis sous la protection des commandans anglais : ils n'éprouveront aucune injure dans leurs personnes ou dans leurs propriétés, n'ayant pas eu le choix d'obéir ou de ne pas obéir au gouvernement français. Ils jouiront aussi des stipulations contenues dans l'article 16.

« 18. Les troupes espagnoles détenues à bord des bâtimens

dans le port de Lisbonne, seront remises au commandant en chef de l'armée anglaise, qui s'engage à obtenir des Espagnols qu'ils rendent, de leur côté, tous sujets de la France, militaires ou civils, qui peuvent être retenus en Espagne sans avoir été pris dans une bataille ou à la suite d'opérations militaires, mais à l'occasion des événemens du 29 mai dernier et jours suivans. » 1808. Portugal.

Les articles 19, 20, 21 et 22 sont relatifs à l'échange des officiers prisonniers, aux ôtages à livrer de part et d'autre pour la garantie de la convention; à l'envoi d'un officier français, pour porter cet acte à l'empereur Napoléon; enfin, au transport particulier du général en chef et des autres généraux français.

Dans les articles additionnels, au nombre de trois, on stipulait que les employés civils de l'armée, faits prisonniers par les Anglais ou par les Portugais, seraient rendus sans échange; que l'armée française tirerait ses subsistances de ses propres moyens, jusqu'au jour de l'embarquement, et serait nourrie ensuite, pendant la traversée, par le gouvernement anglais, sous la condition que celui-ci serait remboursé par le gouvernement français; que le général en chef anglais prendrait les mesures nécessaires pour rétablir la libre circulation des moyens de subsistance entre le pays et la capitale.

Cette convention fut ratifiée le même jour par le général en chef français, l'amiral et le commandant de l'armée anglaise : elle porte le nom de *Cintra*, parce que ce fut dans ce dernier village que les deux chefs anglais la signèrent.

L'échange des ratifications se fit le 1er septembre, ainsi que celui des ôtages, qui furent, pour les Français, l'adjudant commandant Desroches; pour les Anglais, le colonel Duncan.

Les forts de Cascaës, Saint-Julien et Bugio, furent remis

1808. Portugal. le lendemain aux troupes anglaises, et des ordres furent expédiés pour la prompte remise des places d'Elvas, d'Almeïda et de Peniche.

Quelques désordres eurent lieu de la part de la populace de Lisbonne, avant le départ de l'armée française, et ils étaient inévitables dans la situation où se trouvait cette dernière. Toutefois la présence des généraux anglais Hope et Beresford permit de concerter les mesures propres à prévenir des événemens plus fâcheux.

L'embarquement des troupes commença à Lisbonne le 11 septembre, et fut terminé le 30 du même mois. Celui des garnisons d'Elvas et d'Almeïda, par suite de divers incidens, n'eut lieu que beaucoup plus tard [1].

« Ainsi se termina, dit le général Thiébault, une expédition qui a eu tout l'effet que les événemens qui l'ont suivie ont rendu possible, qui a duré au-delà du terme que l'on pouvait prévoir; qui, proportion gardée, et malgré le climat, la saison, les marches et les combats, n'a pas coûté le nombre d'hommes que consomment les expéditions les plus ordinaires; qui rappellera à l'armée des souvenirs glorieux, et que le général en chef Junot est parvenu à terminer par un traité que, dans sa position, il n'était plus possible d'espérer : traité au moyen duquel il a eu l'air de céder ce qu'il n'était plus au pouvoir des hommes de conserver; traité

[1] La garnison d'Almeïda, mal commandée, se laissa désarmer et piller par les Portugais à Oporto, et, après avoir couru de grands dangers, elle fut conduite à Lisbonne en fort mauvais état, pour s'y embarquer le 7 octobre avec la garnison d'Elvas. Le commandant de cette dernière, M. Girod de Novilard, chef de bataillon du génie et officier très-distingué, eut à soutenir un siége de plusieurs jours contre le général Galluzo, commandant l'armée espagnole dite d'Estramadure, jusqu'à l'arrivée de l'officier anglais chargé de donner connaissance à la garnison de la convention de Cintra; et il sut se tirer, avec beaucoup de fermeté et de prudence, de la position difficile où il se trouvait, au milieu de toute une population insurgée.

qui, en Angleterre, en Espagne et en Portugal, a été l'objet d'une désapprobation, qui le rend aussi glorieux pour le général qui l'a obtenu, qu'honorable pour la France; traité enfin par lequel l'armée ayant également fait son devoir pendant la conquête, l'occupation et l'évacuation du Portugal, a conservé ses armes, ses munitions, ses bagages; est rentrée toute entière en Espagne un mois après son débarquement à Quiberon; a contribué la première à faire évacuer la Galice à cette même armée anglaise que, deux mois auparavant, elle avait combattue en Portugal, et a fini par la faire à son tour rembarquer à la Corogne[1]. »

1808. Portugal.

[1] Qu'il nous soit permis d'observer, toutefois, sans attaquer en rien la bonne volonté, la bravoure et les autres qualités du général Junot, que si le commandement d'une expédition aussi importante avait été confié à un chef plus habile et plus expérimenté, la bataille de Vimeiro aurait eu sans doute un tout autre résultat que l'évacuation du Portugal qui s'en suivit. Nous nous étayons en cela de l'opinion émise par Napoléon lui-même, qui blâma fortement les dispositions qu'avait faites son ancien aide-de-camp pour attaquer l'armée anglaise. « Si Junot, dit l'empereur au général Thiébault, en lui parlant de cette expédition, eût marché avec douze mille hommes qu'il pouvait réunir à la rigueur, au lieu de neuf mille deux cents; qu'il eût laissé entre le défilé de Torres Vedras un bon bataillon d'infanterie et six cents chevaux, et se fût porté rapidement, avec le reste de son armée, pour attaquer son adversaire en flanc et à revers, tandis que le détachement dont je viens de parler aurait fait une démonstration sur le front de la ligne anglaise; si toutes ces dispositions eussent été faites pendant la nuit, et qu'une attaque ferme, vigoureuse, eût commencé avec le jour, la victoire couronnait alors les efforts de l'armée française, et les Anglais pouvaient être jetés dans la mer. » Napoléon justifiait son assertion par des exemples et des principes tirés de ses propres campagnes.

CHAPITRE III.

Insurrection générale en Espagne; opérations des différens corps d'armée française; catastrophe de Baylen; bataille de Medina del Rio Secco; premier siége de Saragosse, etc.

Insurrection générale en Espagne; opérations des différens corps d'armée française, etc. — On a vu, dans le
1808. Août. Espagne. premier chapitre de ce volume, que le royaume d'Espagne était déjà préparé au grand mouvement insurrectionel dont le dénouement de l'odieuse intrigue de Baïonne hâta la manifestation dans toutes les provinces de cette Péninsule. La révolte du peuple de Madrid au 2 mai avait été comme un signal donné, et la principauté des Asturies y répondit la première [1].

La Galice, la province de San-Ander et partie du royaume de Léon, ne tardèrent pas à suivre cette impulsion. Une junte convoquée à Oviedo et présidée par le marquis de Santa-Cruz, réclama par députés, l'appui de l'Angleterre

[1] On sait que lorsque le comte Julien, l'archevêque Opaz, fils de l'usurpateur Vitiza, et l'évêque Torizo, appelèrent les Musulmans d'Afrique en Espagne, dans l'an 714, cette même province fut l'asile du prince Pélage Teudomer, parent du dernier roi Rodrigue, et sauva ainsi les débris de la monarchie des Goths. Ce souvenir enflamma sans doute le zèle des Asturiens, lorsqu'on leur fit voir la couronne castillane en péril par la trahison d'un nouveau Julien (Manuel Godoï, prince de la Paix), auquel, depuis les événemens de l'Escurial, on attribuait généralement l'invasion du nord de l'Espagne par les troupes françaises.

dans la guerre légitime et *sainte* qu'elle allait faire aux Français. Plusieurs autres juntes ou conseils provinciaux déclinèrent d'abord l'autorité de la junte de gouvernement nommée par Ferdinand à son départ pour Baïonne, en alléguant pour motif que cette assemblée et le conseil de Castille étaient sous l'influence étrangère. A la nouvelle de l'abdication de Charles IV et de son fils, ces mêmes juntes se déclarèrent indépendantes au nom du légitime monarque des Espagnes, Ferdinand VII. 1808. Espagne.

Quelques jours avant ces déclarations formelles, le 27 mai, un rassemblement considérable de paysans, ayant pour officiers des contrebandiers, et pour chef un moine nommé Fernando, parut aux portes de Valence, capitale du royaume ou province de ce nom, et inonda cette ville en hurlant des cris de mort contre les Français et leurs partisans. Le capitaine général D. Miguel Saavedra, voulut prendre quelques mesures pour protéger l'existence des individus menacés ; mais la fureur des insurgés se tourna contre ce gouverneur. Soutenus par la populace de la ville, qui s'était jointe à eux, ils entourèrent le palais du gouvernement, et D. Miguel eut beaucoup de peine à s'échapper, pour chercher un refuge dans la petite ville de Requena. Poursuivi dans cette retraite, il en fut tiré pour être ramené à Valence, et massacré devant l'hôtel d'un seigneur de la province, nommé le comte Serbelloni, que les révoltés paraissaient désirer pour leur chef. La tête de l'infortuné Saavedra, mise au bout d'une pique, fut promenée dans toute la ville, et placée ensuite au haut d'une pyramide qui orne la place de Santo-Domingo. Cependant un grand nombre d'habitans paisibles avaient été insultés, blessés et égorgés pendant cet horrible tumulte, et Valence ressemblait alors à une ville prise.

Le lendemain un comité révolutionnaire, institué par les révoltés, arrêta que tous les Français établis à Valence et

1808. Espagne. dans la province seraient enfermés dans le château de cette ville, et que leurs biens seraient séquestrés. Quelques jours après, l'équipage d'un bâtiment français, qui, poursuivi par une frégate anglaise, s'était réfugié sur la côte, fut d'abord jeté dans des cachots, et massacré ensuite par l'effet d'une prédication fanatique, prononcée du haut de la chaire de vérité, par un chanoine nommé Baltazar Celbo.

Le corrégidor de la ville et l'intendant de la province de Cuença, furent également victimes de la fureur populaire: leurs maisons furent pillées, leurs familles persécutées.

La populace de Cartagène mit à mort le gouverneur de cette ville, investi depuis long-temps de la considération générale.

Le général Truxillo, gouverneur de Malaga, arrivé la veille à Grenade, fut assassiné le 30 mai par les paysans descendus de la *Sierra Nevada*; son corps, traîné par les rues, et coupé ensuite en morceaux, fut brûlé sur la place publique.

Le gouverneur de San-Lucar de Barameda, ayant voulu s'opposer aux premières tentatives d'une insurrection locale, fut assassiné dans sa maison, livrée ensuite au pillage.

A Jaen, les paysans de la *Sierra Morena* forcèrent les principaux habitans d'abandonner leurs maisons pour se soustraire à la mort. Une partie de la ville fut dévastée par les insurgés, et le corrégidor fut massacré en voulant s'opposer aux excès commis sous ses yeux.

Dans les journées des 28 et 29 mai, le peuple de Cadix, excité à la fois par les prédications des ministres d'un dieu de paix, et par les menées sourdes des Anglais, se souleva contre le lieutenant-général Solano, marquis d'El Socorro, capitaine général de la province d'Andalousie, et gouverneur de la ville. Ainsi que les autres victimes de l'effervescence populaire, le général Solano avait voulu maintenir l'ordre et

la soumission aux lois. Les insurgés enlevèrent des armes daus les casernes qu'ils forcèrent, prirent un canon sur les remparts, attaquèrent l'hôtel du capitaine général, se saisirent de sa personne, et l'égorgèrent de la manière la plus atroce. 1808. Espagne.

Le lieutenant-général Morla, appelé par ces furieux à prendre le commandement en chef, envoya l'ordre aux batteries du port de faire feu sur cinq vaisseaux français et une frégate, qui se trouvaient en rade, pendant qu'une escadre britannique leur coupait la retraite en pleine mer. Pris entre deux feux, les bâtimens français amenèrent leur pavillon et se rendirent aux Espagnols, mais ils furent ensuite livrés aux Anglais, qui mirent ainsi à profit les commencemens d'un incendie entretenu depuis par eux avec tant de persévérance et de bonheur. Cet acte d'hostilité, d'ailleurs si contraire aux lois de la guerre et de l'honneur, fut célébré comme un triomphe dans Cadix, et le général Morla, que l'on verra bientôt implorant la clémence française, devint l'idole de la populace.

A Séville, un rassemblement, composé en grande partie de moines, de déserteurs, de contrebandiers, s'empara de l'autorité, massacra le comte d'Aguilar, un des hommes les plus recommandables de la ville, mit au pillage les maisons de tous ceux qui étaient désignés comme partisans de Godoï et des Français, et institua cette junte, devenue depuis si célèbre par l'influence qu'elle sut exercer sur celles des autres provinces. Le premier acte de la nouvelle assemblée fut de remplacer tous les fonctionnaires par des hommes dévoués à la cause de Ferdinand. Elle se mit en état de guerre, fit des proclamations et attira à elle la plupart des soldats des différens corps campés à Saint-Roch devant Gibraltar.

Des scènes à peu près semblables à celles que nous venons de rapporter avaient eu lieu vers le même temps dans toutes

1808. Espagne. les autres provinces de la monarchie espagnole, et notamment à Sarragosse, à Badajoz, à Valadolid [1]. Au 15 juin, le soulèvement était universel : la junte de Séville était devenue comme la régulatrice des autres assemblées provinciales. Ses proclamations se répandirent par tout le royaume : elle appelait toute la nation aux armes, en revêtant cet appel des formes les plus religieuses et les plus sacramentelles [2]. Bientôt il n'exista pas un seul canton qui n'eût sa junte insurrectionnelle, et l'Espagne offrit un spectacle semblable à celui de la France, lorsqu'en 1793 on voyait dans chaque village un comité révolutionnaire et une société populaire. Aux troupes de ligne nationales et étrangères, qui toutes embrassèrent la cause commune, se joignirent de nouvelles levées, chez lesquelles l'exaltation patriotique et religieuse, la soif de la vengeance tenaient lieu d'expérience et d'aptitude au métier des armes.

Des armées s'organisèrent sur divers points, effrayant, par leur indiscipline et leurs excès, tous ceux que l'âge, les infir-

[1] Loin de dissimuler les excès commis, au nom du prince et de la religion, pour une cause qui méritait d'être défendue d'une manière plus noble et plus régulière, les écrivains espagnols les ont célébrés comme des actes de patriotisme. Ils prodiguent surtout les éloges les plus emphatiques aux prêtres et aux moines, qui, les premiers, disent-ils, firent entendre aux cœurs castillans la voix du devoir, de la religion, et les excitèrent à secouer un joug exécrable.

[2] Voici quelques fragmens d'un catéchisme national rédigé par un évêque, et que les parens devaient enseigner à leurs enfans. *D.* De qui provient Napoléon? *R.* Du péché. *D.* Et Murat? *R.* De Napoléon. *D.* Et Godoï? *R.* De l'intrigue des deux............. *D.* Quels sont les Français? *R.* D'anciens chrétiens et des hérétiques modernes. *D.* Qui les a conduits à un tel esclavage? *R.* La fausse philosophie et la corruption des mœurs. *D.* Quel est celui qui est venu en Espagne? *R.* Murat, la seconde personne d'une infâme trinité. *D.* Quels sont ses principaux emplois? *R.* Tromper, voler et opprimer. *D.* Qui peut nous délivrer d'un semblable envoyé? *R.* L'union et les armes. *D.* Est-ce un péché d'assassiner un Français? *R.* Non, mon père, on fait une œuvre méritoire, en délivrant la patrie de ces insolens oppresseurs......

mités ou leur insouciance retenaient encore dans leurs foyers. Ce fut à travers ce terrible incendie que le nouveau roi Joseph Napoléon s'avança vers la capitale des Espagnes. 1808. Espagne.

Telle était, au 30 mai, la situation des différens corps de l'armée française, entrés en Espagne depuis le 1er janvier, et alors réunis sous les ordre de Joachim Murat, grand-duc de Berg.

1°. Deuxième corps d'observation de la Gironde, commandé par le général Dupont, vingt-deux mille neuf cent cinquante hommes;

2°. Corps d'observation des côtes de l'Océan, aux ordres du maréchal Moncey, vingt-quatre mille six cent cinquante hommes;

3°. Corps des Pyrenées Orientales, commandé par le général Duhesme, douze mille quatre cents hommes;

4°. Corps aux ordres du maréchal Bessières, et dont faisaient partie trois mille et quelques hommes des différentes armes de la garde impériale, dix-huit mille huit cent dix hommes.

Toutes ces troupes, stationnées sur les différens points de la Biscaye, de la Navarre, de la Catalogne, du royaume de Léon, de la vieille et de la nouvelle Castille, de l'Arragon, s'étaient mises en mouvement aux premiers symptômes du soulèvement général, pour en arrêter les progrès; mais, à l'exception des corps de la garde impériale, de la garde de Paris, et d'une vingtaine de bataillons polonais, italiens, suisses, etc., ces mêmes troupes ne se composaient presque toutes que de conscrits levés pendant l'hiver de 1807, instruits à la hâte dans les dépôts des régimens auxquels ils appartenaient, à peine vêtus, et commandés par des officiers dont la plupart venaient d'être récemment rappelés au service après une longue retraite, ou sortaient des écoles militaires, braves d'ailleurs, et remplis de bonne volonté; mais qui

1808. Espagne. n'avaient plus ou n'avaient pas encore cette expérience du champ de bataille, si nécessaire pour la guerre difficile, opiniâtre qu'ils allaient faire. De pareils moyens de répression étaient insuffisans contre une population insurgée en masse, et excitée par deux mobiles aussi puissans que la religion et la défense du sol. Rien ne démontre mieux combien Napoléon avait erré dans ses idées sur le peuple espagnol : il croyait, avec ces forces, asservir une nation dégénérée et disposée à subir patiemment le joug qu'on voudrait lui imposer ; illusion funeste, et qui devait commencer sa propre ruine ! En rompant les obligations de la nation envers ses derniers souverains, il ne s'aperçut point qu'il la rappelait par cela même à l'exercice de ses droits primitifs et naturels, ou bien que, suivant avec docilité la direction qui lui serait donnée par les hommes dont les intérêts particuliers se trouvaient compromis, cette même nation n'hésiterait point entre l'alternative de combattre pour l'ancienne monarchie, ou de reconnaître un roi intronisé par des baïonnettes, et scellant du sang de ses sujets une charte nouvelle.

Le maréchal Bessières, dont le quartier-général était à Burgos, fut le premier qui fit marcher des troupes contre les soulèvemens partiels. Des détachemens envoyés à Logronô, Sarragosse, Valadolid et San-Ander, réussirent à dissiper quelques rassemblemens encore mal organisés ; mais il arriva alors ce qui fit depuis le caractère distinctif de cette guerre ; les insurgés, battus, se dispersèrent dans les montagnes, d'où, réunis de nouveau et en plus grand nombre, ils se disposèrent à recommencer leurs entreprises.

Les insurgés de Logronô avaient à leur tête un tailleur de pierres, connu par sa force prodigieuse et quelques brigandages. Le général Verdier, ayant reçu ordre de combattre cette bande, partit de Vittoria avec deux bataillons, et arriva le 5 juin devant Logronô, où il rencontra les révoltés

rangés en bataille. Ces Espagnols, mal armés pour la plupart, n'étaient guère en état de tenir tête à des troupes régulières : aussi furent-ils d'abord culbutés. Le général Verdier leur prit six mauvaises pièces d'artillerie et quelques centaines d'hommes, dont quelques-uns furent fusillés pour l'exemple. Il remit ensuite en place les autorités qui avaient été chassées ou emprisonnées par les rebelles. 1808. Espagne.

Vers la même époque, une autre colonne, commandée par le général Frère, du corps du général Dupont, marcha sur Ségovie, où il venait de s'organiser un rassemblement de cinq mille hommes avec une trentaine de pièces d'artillerie. Le chef de cette troupe répondit par des coups de canon à la sommation qui lui fut faite de mettre bas les armes; il fallut attaquer la ville, qui fut emportée de vive force. Les insurgés se défendirent avec résolution, et perdirent beaucoup de monde, ainsi que toute leur artillerie, dans cette affaire : les Français y firent six à sept cents prisonniers.

Le général Lasalle partit directement de Burgos avec quelques escadrons de chasseurs, et se porta sur Torquemada, point de rassemblement de six mille insurgés environ de la vieille Castille. La résistance de ceux-ci fut vive et opiniâtre. Ils ne prirent la fuite qu'après avoir laissé plus de douze cents des leurs sur le champ de bataille. Cette action avait été une véritable boucherie. Les chasseurs français étaient fatigués d'avoir sabré des furieux, que la mort de leurs camarades tombant sous les premiers coups animait encore davantage : les Espagnols, dans leur retraite, incendièrent le village de Torquemada.

Le général Lasalle marcha ensuite sur Palencia, déjà abandonné par les insurgés. A l'approche des troupes françaises, une députation, conduite par l'évêque, vint offrir la soumission de la ville. Après avoir fait désarmer les habitans de tout ce canton, Lasalle vint joindre à Duenas une colonne

1808. Espagne. d'infanterie commandée par le général Merle, pour marcher avec elle sur Valadolid. Cette dernière ville, une des plus considérables de la vieille Castille, était en pleine insurrection; un corps espagnol avait pris position à Cabezon, village à trois lieues en avant de Valadolid, sur la route de Palencia, avec six pièces de canon, et au nombre de sept mille hommes, en partie de troupes de ligne.

Le général Merle fit avancer au pas de charge trois bataillons, commandés par le général Sabathier pour attaquer de front, tandis que, avec le reste de sa colonne, il cherchait à couper la retraite aux Espagnols du côté de Valadolid : le général Lasalle soutint avec sa cavalerie l'attaque du général Sabathier. L'action ne dura pas long-temps : l'ennemi, culbuté presqu'au premier choc, se dispersa de toutes parts, abandonnant ses six pièces de canon, et jetant ses fusils, dont on ramassa près de quatre mille; les chasseurs à cheval s'attachèrent à la poursuite des fuyards, et en sabrèrent un bon nombre. Les insurgés perdirent un millier des leurs tués sur le champ de bataille ou dans la retraite. Les Français entrèrent dans Valadolid, et le général Lasalle, cédant aux supplications de l'évêque et de son clergé, accorda un pardon général aux habitans, qu'il se contenta de faire désarmer. Une députation du conseil municipal (*ajuntamiento*) se rendit à Baïonne auprès du roi Joseph, qui était alors dans cette ville, pour implorer sa clémence et lui offrir l'hommage de la fidélité de leurs concitoyens.

De Valadolid le général Merle remonta avec sa colonne vers San-Ander, où se portait dans le même temps le général Ducos avec sa brigade, pour réduire le corps d'insurgés qui s'était organisé dans cette province, appelée la Montana, que défend naturellement la partie orientale de la chaîne des Asturies. L'évêque de San-Ander s'était mis à la tête du rassemblement que ses prédications avaient formé. Le

général Merle atteignit les insurgés au village de Lantueno, le 21 juin à trois heures du matin, les culbuta et les déposta successivement de tous les endroits où ils tentèrent de se rallier : il leur fit bon nombre de prisonniers, et leur enleva deux pièces de 18, qu'ils n'avaient eu le temps de tirer que deux fois à mitraille. De son côté, le général Ducos, après avoir attaqué une autre bande à Soncillo et l'avoir mise en déroute, venait de forcer le défilé de la Venta de l'Escudo, position militaire excellente, défendue par trois mille hommes et quatre pièces de canon, et où trois cents hommes de troupes régulières auraient pu se maintenir facilement contre une colonne de douze mille hommes. 1808. Espagne.

Le 23 juin, les deux généraux Merle et Ducos entrèrent presqu'en même temps dans San-Ander, le premier par la route de Torre la Vega, et le second par le chemin de la Venta de l'Escudo. L'évêque, épouvanté, venait de prendre la fuite avec la plupart des prêtres et des moines de la ville. Le général Merle engagea les habitans à imiter la conduite de ceux de Valadolid, en envoyant une députation au roi Joseph pour lui prêter serment de fidélité.

Telles furent les premières opérations du corps d'armée du maréchal Bessières : en moins d'un mois ces troupes dissipèrent quatre grands rassemblemens, enlevèrent une artillerie nombreuse, s'emparèrent de cinquante mille fusils, et soumirent plusieurs provinces.

Tandis que ceci se passait dans la vieille Castille et vers les côtes du golfe de Gascogne, le général Duhesme, commandant le corps d'armée dit des Pyrénées Orientales, se trouvait aux prises avec les insurgés de la province de Catalogne. De tous les généraux français alors employés en Espagne, aucun n'était plus propre que le général Duhesme au genre de guerre qui se préparait dans ce pays, puisqu'il l'avait long-temps faite avec succès dans le royaume de

1808. Espagne. Naples à l'époque du commandement des généraux Championnet et Macdonald. Ayant appris que l'insurrection qui avait éclaté à Valence à la fin de mai commençait à se propager en Catalogne, il fit marcher la division du général Chabran sur Tarragone, où des symptômes de soulèvemens venaient de se manifester, ainsi qu'à Manresa. La première de ces villes rentra dans le devoir à l'approche des Français; mais le général Schwarz, envoyé sur Mauresa avec une autre colonne, fut attaqué au pied du Montserrat, auprès du petit village de Bruck, par un rassemblement qu'il ne put parvenir à disperser. Comme le tocsin sonnait dans tout le pays, et que les insurgés s'augmentaient à chaque instant, le général Schwarz ne crut pas devoir pousser plus loin, et revint sur Barcelone; trouvant tout en armes sur son passage, il fut obligé d'enlever de vive force les petites villes d'Esparguera et de Martorell, pour pouvoir effectuer son mouvement rétrograde.

Le général Duhesme résolut de prévenir les suites d'une levée aussi inquiétante, en marchant lui-même sur la principale masse des insurgés, qui s'était avancée sur le Lobregat, à quelque distance de Barcelone, et s'y était retranchée. En conséquence, il se mit à la tête de quatre bataillons d'infanterie et de deux régimens de cavalerie napolitains, qui faisaient partie de son corps d'armée, et força, le 10 juin, le passage de la rivière (le Lobregat). Les retranchemens, l'artillerie des insurgés, tout fut emporté de vive force; l'ennemi, dispersé, fut poursuivi jusque dans les montagnes; les villages de San-Boy et de Molinos del Rey furent livrés au pillage.

Le général Chabran, après avoir rétabli la tranquillité dans Tarragone, revenait sur Barcelone, lorsqu'il trouva le village d'Arbos occupé par une partie des révoltés que le général Duhesme venait de battre sur le Lobregat; hommes,

femmes, enfans, vieillards avaient pris les armes pour se joindre à eux : le général Chabran fut obligé de mettre le feu au village pour en chasser ce rassemblement, qui s'obstinait à lui refuser passage. Un grand nombre périrent dans cet incendie; le reste chercha son salut dans les montagnes. 1808. Espagne.

Le colonel du premier régiment de ligne napolitain, Pégot [1], enveloppa, le 11 juin, un fort détachement d'insurgés dans l'hermitage de Moncada, et, sur son refus de se rendre, le passa au fil de l'épée.

Les insurgés, battus sur le Lobregat, se rallièrent bientôt et se portèrent du côté du Besoz, autre rivière à l'est de Barcelone. Le général Duhesme les fit attaquer dans leur position retranchée de Mongat, par la division italienne : le château de Mongat fut pris d'assaut par le régiment du colonel Pégot, et quinze pièces de canon restèrent au pouvoir des vainqueurs. La petite ville de Mataro subit le même sort.

Le 18, le général en chef força les défilés de Santo-Paolo de Mar, dispersa un corps considérable de Catalans qui les défendaient, et s'empara encore de douze pièces d'artillerie.

On voit, par ces détails, que toute la Catalogne était soulevée : les troupes de ligne espagnoles avaient pris parti pour les insurgés, et les places où il n'y avait point garnison française avaient fermé leurs portes : Gérone était de ce nombre; le général Duhesme arriva devant cette ville le 20 juin. Après avoir, par une fausse attaque sur la ville haute, attiré l'attention de l'ennemi de ce côté, les troupes italiennes et napolitaines s'avancèrent avec intrépidité jusque dans les fossés de la ville basse pour tenter l'escalade. Quelques braves, à la tête desquels se trouvaient le capitaine du génie

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

1808. Espagne. Lafaille, le lieutenant de cuirassiers Pouilly et le chef de bataillon napolitain Ambrosio, parvinrent sur le rempart en appliquant des échelles contre la muraille; mais les Espagnols, s'étant portés en force sur ce point, le général Duhesme, qui ne voulait pas sacrifier inutilement cette poignée d'hommes, leur envoya l'ordre de se retirer.

Gérone ne pouvait plus être enlevé par un coup de main, et le général français, n'ayant point réuni les moyens nécessaires pour en commencer le siége régulier, reprit le chemin de Barcelone, où de nouveaux rassemblemens sur le Lobregat réclamaient sa présence et ses dispositions.

Pendant ces dernières opérations, l'insurrection avait également éclaté en Navarre et dans l'Aragon : le général Lefebvre-Desnouettes, qui se trouvait à Pampelune avec les chevau-légers polonais et le premier régiment de la Vistule, marcha, par l'ordre du maréchal Bessières, sur Tudela, où un rassemblement de quatre mille hommes, venu de Saragosse, venait de prendre position. Aussitôt dispersés qu'attaqués, les Espagnols perdirent quatre cent cinquante hommes et six pièces de canon. Ils avaient brûlé, en se retirant, le pont sur l'Ebre; le général Lefebvre le fit rétablir pour marcher sur Mallen, où il trouva, avec les débris de la bande qu'il venait de culbuter, un renfort envoyé de Saragosse au secours des vaincus. Une seule charge des chevau-légers polonais suffit pour mettre en fuite les Espagnols, qui abandonnèrent encore dans cette affaire cinq pièces de canon. La colonne du général Lefebvre balaya ainsi la route de Tudela à Saragosse, jusqu'aux faubourgs de cette dernière ville. Des engagemens eurent lieu à Alagon, Epila et Monte-Torrero, les 14, 23 et 27 juin : partout les Espagnols furent battus, et se virent enlever leurs canons.

Tout le royaume de Valence était en armes. Le général

Caro y avait pris le commandement en chef de l'insurrection, 1808.
et n'avait rien négligé de tout ce qui pouvait lui donner une Espagne.
attitude formidable : il avait formé des régimens, leur avait donné des armes et des uniformes, et il les exerçait journellement aux manœuvres et aux évolutions des troupes de ligne. Il se trouvait ainsi à la tête d'un corps de vingt-cinq mille hommes, disciplinés et équipés. Ses officiers et ses soldats montraient une ardeur et une exaltation propres à lui donner les plus heureuses espérances de succès.

Le grand-duc de Berg dirigea le corps d'armée du maréchal Moncey sur ce rassemblement redoutable. Le maréchal s'étant mis en mouvement de la province de Tolède, où ses troupes étaient cantonnées, s'avança, par la province de Cuenca, sur le bourg de là Pesquera, situé dans cette même province, et où l'avant-garde du général Caro occupait une belle position, et gardait, avec quatre pièces d'artillerie, le pont de la rivière de Cabriel, à l'entrée du défilé. Le pont fut forcé et enlevé à la baïonnette; les Espagnols perdirent leurs canons, et ne purent tenir dans le défilé. Un bataillon suisse et quelques gardes wallonnes abandonnèrent les vaincus, et passèrent du côté des Français. L'avant-garde ennemie se replia sur un autre corps intermédiaire, posté à Las Capreras, en avant du village de Siete Aguas, dans le royaume de Valence, sur la grande route de la ville capitale de ce nom : cette position, déjà très-forte de sa nature, fut soigneusement retranchée, et les insurgés semblaient y défier l'attaque de leurs adversaires. Le maréchal Moncey, triomphant de ces obstacles, chassa les Espagnols de mamelons en mamelons, et finit par les mettre dans une déroute complète, avec perte de quinze cents hommes, de douze pièces de canon, de leurs munitions et de leurs bagages. L'armée française continua sa marche sur Valence, suivant la retraite des troupes battues. Celles-ci vinrent se réunir au



1808. Espagne. gros des leurs, que le général Caro avait mis en position à une lieue et demie en avant de Valence, derrière un canal, et défendant, avec une batterie de cinq pièces de canon, le pont jeté sur le Guadalaviar, qui traverse la grande route au village de Quarte; les Espagnols avaient même coupé ce pont, pour plus de sûreté. Le maréchal Moncey fit avancer son artillerie, qui démonta les pièces ennemies; ayant ensuite formé plusieurs colonnes d'attaque, il les dirigea sur différens points de la ligne espagnole, qui fut forcée partout. La batterie fut enlevée; les troupes du général Caro, dispersées, ne purent se rallier; et le pont, rétabli pendant la nuit, permit au maréchal Moncey de se porter, le lendemain 28 juin, sur Valence. L'attaque de cette ville présentait de grandes difficultés. Défendue par une population fanatisée, qui venait de jurer de mettre le feu à ses maisons plutôt que de se rendre aux Français, Valence était, en outre de ses murailles, couverte par une grande quantité de canaux qui coupent la campagne en divers sens. Les faubourgs, qui s'étendent jusqu'aux portes de la ville, avaient été retranchés. Le maréchal Moncey, après avoir reconnu lui-même ces dehors, en ordonna l'attaque. Tous les obstacles furent franchis, les faubourgs enlevés et jonchés de morts; vingt pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français; mais les remparts, entourés de fossés pleins d'eau, étaient à l'abri d'un coup de main. Le maréchal, obligé d'attendre l'arrivée de quelques pièces de grosse artillerie, fit prendre position à ses troupes dans les faubourgs et autour de la place.

Deux jours après, il fut informé qu'un rassemblement de cinq à six mille insurgés se montrait sur la rive droite du Xuxar, dans l'intention de faire une diversion en faveur de ceux de Valence. Le maréchal marcha aussitôt dans cette direction, et rencontra l'ennemi retranché sur des hauteurs.

Il le culbuta, et le mena battant jusqu'au col d'Almanza, sur la frontière du royaume de Murcie. Les Espagnols furent encore forcés dans cette position le 3 juillet, et éprouvèrent une perte très-considérable. Cette expédition ayant procuré à l'armée française les pièces d'artillerie dont elle avait besoin pour attaquer Valence, le maréchal se disposait à marcher de nouveau sur cette place; mais il en fut empêché par les événemens arrivés à cette époque en Andalousie, et que nous allons rapporter bientôt. Au reste, la courte campagne qu'il venait de faire n'avait pas été sans gloire : les Espagnols avaient perdu près de cinq mille hommes, cinquante canons et trois drapeaux.

Au milieu de ces divers mouvemens des troupes françaises, la province de Cuenca, n'étant point occupée par ces dernières, offrait un développement facile aux menées insurrectionnelles. La populace de Cuenca assassina un officier et plusieurs soldats français qui passaient en détachement par cette ville. Le général de brigade Caulaincourt jeune, ayant reçu l'ordre d'aller punir cet attentat, partit de Tarazona, ville de l'Aragon, et arriva le 3 juillet devant Cuenca : il y trouva quatre mille Espagnols disposés à défendre l'approche de cette ville avec quatre pièces de canon; mais cette démonstration fut de courte durée : la colonne française attaqua immédiatement les insurgés, les culbuta, s'empara de leurs canons, et tua sept à huit cents hommes. Le reste, après avoir jeté ses armes, se sauva dans les montagnes.

Le corps d'armée commandé par le général Dupont, après avoir occupé Valadolid, Zamora et autres villes situées sur la rive droite du Duero, pendant les premiers mois de l'année 1808, avait reçu, dans le courant d'avril, l'ordre de se diriger vers Madrid. Il se composait de trois divisions d'infanterie, aux ordres des généraux Barbou, Vedel et Leval, et d'une division de cavalerie, commandée par le général Fresia.

1808. Espagne. La première division d'infanterie, et celle de cavalerie, vinrent s'établir à Tolède et dans les environs : la deuxième fut placée à l'Escurial, et la troisième à Ségovie.

Le général Dupont, qui avait alors son quartier-général à Tolède, reçut vers la fin de mai un ordre du grand-duc de Berg, qui lui prescrivait de se mettre en mouvement sur Cadix, avec la première division et la cavalerie du général Fresia. La deuxième division, qui de Ségovie s'était portée sur Aranjuez, vint remplacer la première à Tolède; la troisième resta à l'Escurial.

Les troupes détachées sur Cadix traversèrent, dans les premiers jours de juin, la province de la Manche et la Sierra-Morena, sans rencontrer d'obstacles; mais, à son arrivée à Andujar sur le Guadalquivir, le général Dupont apprit que toute l'Andalousie était soulevée; qu'une junte, formée à Séville, venait de se déclarer junte suprême de gouvernement pour toute l'Espagne; que des corps d'insurgés s'organisaient de toutes parts; que toutes les troupes de ligne formant le camp de Saint-Roch, devant Gibraltar; celles qui composaient lecorps d'armée du marquis del Socorro (général Solano), récemment de retour du Portugal; enfin, tous les régimens de milice des provinces méridionales, étaient réunis et organisés en armée régulière, dont la force s'élevait déjà à plus de quarante-cinq mille hommes. Ces nouvelles, dont l'authenticité fut constatée par des reconnaissances envoyées par le général Pryvé, commandant l'avant-garde des troupes du général Dupont, plaçaient celui-ci dans une situation singulièrement difficile. Ses forces, composées de la division Barbou, d'une brigade de deux régimens suisses précédemment au service d'Espagne (Preuss et Reding), des deux faibles brigades de cavalerie qui formaient la division du général Fresia, et d'un bataillon de marine de la garde impériale, ne s'élevaient pas au-delà de

sept mille trois cents hommes. D'après le plan arrêté par le grand-duc de Berg, le général Dupont devait être renforcé en Andalousie par trois autres régimens suisses au service d'Espagne, qui se trouvaient dans cette province; mais ces corps faisaient déjà partie de l'armée insurgée. 1808. Espagne.

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que le général Avril avait été détaché avec une brigade, de l'armée de Portugal, dans le même but, c'est-à-dire à l'effet de se réunir à Cadix aux troupes du général Dupont; mais on a vu que ce même détachement, fort de quatre mille hommes environ, retenu par les événemens qui eurent lieu à cette époque en Portugal, ne put dépasser la frontière de ce royaume pour suivre sa destination première.

Le général Dupont, tout en rendant compte au grand-duc de Berg des circonstances présentes et de la position critique où il se trouvait, prit cependant la résolution de continuer sa marche et de se porter sur Cordoue. Il venait d'être informé qu'un corps considérable de l'armée ennemie avait pris position au pont d'Alcolea, pour lui disputer le passage. Les troupes françaises, qui avaient marché jusqu'alors sur plusieurs colonnes, pour la facilité des vivres, et comme dans un pays ami, furent réunies à Andujar sur le Guadalquivir, d'où elles partirent le 6 juin pour venir prendre position à el Carpio. Le lendemain, à la pointe du jour, elles se présentèrent devant le pont d'Alcolea. Le général espagnol Echavari, qui s'y trouvait avec un corps de vingt-cinq à trente mille hommes, parmi lesquels on en comptait près de six mille de troupes réglées, avait fait élever une tête de pont garnie de douze pièces d'artillerie, et défendue par la moitié de son monde; le reste était en réserve sur la rive droite du Guadalquivir.

L'action s'engagea par une forte canonnade et une fusillade de tirailleurs. Le général Dupont fit ensuite former la divi-

1808. Espagne. sion Barbou en colonnes d'attaque. La brigade du général Pannetier, dont faisait partie le deuxième régiment de la garde de Paris, s'avança la première au pas de charge sur les retranchemens ennemis, sans répondre au feu meurtrier qui en partait; et, malgré la profondeur du fossé, les Français escaladèrent l'épaulement. Les Espagnols furent culbutés, égorgés dans les ouvrages, poursuivis jusqu'au-delà du pont, et le village d'Alcolea resta au pouvoir des vainqueurs. Pendant cette attaque, une colonne ennemie forte d'environ trois mille hommes, ayant paru sur les derrières des troupes françaises, le général Fresia envoya à sa rencontre la brigade de dragons commandée par le général Pryvé : celui-ci chargea vigoureusement cette colonne, la sabra et la mit en fuite.

Maître du village d'Alcolea, le général Dupont porta toutes ses troupes sur la rive droite du Guadalquivir, et, confiant la défense de ce passage au bataillon des marins de la garde impériale, il s'avança à la poursuite du corps ennemi qui avait pris position en avant de Cordoue. A l'approche des Français, les Espagnols abandonnèrent leur camp, où l'on trouva des fusils anglais, des munitions et des vivres, pour se jeter dans la ville, dont ils fermèrent et barricadèrent les portes. Le général, voulant éviter aux habitans de Cordoue les suites terribles d'une prise de vive force, fit sommer le corregidor d'ouvrir les portes, en lui faisant observer que la ville n'étant défendue que par une simple enceinte en mauvais état, et nullement à l'abri d'un coup de main, toute résistance devenait inutile; le général français donnait en outre l'assurance que les personnes et les propriétés seroient respectées. Les Espagnols répondirent à ces paroles de paix par des coups de fusil : alors l'ordre d'enfoncer les portes à coups de canon fut donné, et les troupes françaises s'élancèrent dans Cordoue au pas de charge, à travers une grêle de balles qui partaient

de toutes les maisons. Le combat le plus terrible s'engage de rue en rue, mais les troupes espagnoles, effrayées de l'impétuosité de cette attaque, abandonnent bientôt la ville et s'enfuient dans le plus grand désordre, partie dans les montagnes au-delà de Cordoue, et partie par la route d'Ecija sur la rive gauche du Guadalquivir. Il fut impossible d'arrêter le premier effet de la fureur et de l'avidité du soldat, à la suite d'un engagement de cette nature; toutefois, on parvint à ramener l'ordre peu à peu. Le pillage fut défendu sous peine de mort, des sauve-gardes furent données aux couvens, aux églises, aux établissemens publics et aux particuliers qui en demandèrent. Le maintien de la police fut confié à des compagnies d'élite, et le général Laplane nommé au commandement supérieur de la ville.

Le général Dupont fit camper ses troupes, une partie en avant de Cordoue sur la route de Séville, et l'autre en arrière, sur la route de Madrid. Il ne tarda pas à être informé par des rapports qui lui arrivaient de tous les côtés, que les officiers et soldats français voyageant isolément étaient égorgés sur ses derrières par des paysans espagnols, qui se portaient jusque dans les hôpitaux des villes pour y massacrer impitoyablement les blessés et les malades; que tous les courriers éprouvaient le même sort, et que ses communications avec Madrid étaient entièrement interceptées. Il apprenait en même temps que la junte suprême de Séville, loin de se laisser abattre par la défaite des troupes commandées par le général Echavari, réorganisait son armée, dont elle venait de confier le commandement en chef au général Castanos, lequel se préparait à s'avancer de nouveau sur Cordoue à la tête de quarante mille hommes.

Ces nouvelles fâcheuses suspendirent la marche du corps d'armée français sur Séville. En effet, le général Dupont, avec les faibles moyens qu'il avait à sa disposition, dut né-

1808. Espagne. cessairement renoncer à l'espoir de soumettre ce principal foyer de l'insurrection dans le midi de l'Espagne. Toutefois, il attendit pendant dix jours les renforts qu'il avait demandés au grand-duc de Berg par ses rapports précédens. Les Espagnols, enhardis par cette inaction forcée, s'avançaient déjà pour reprendre l'offensive, lorsque le général Dupont prit le parti de quitter Cordoue pour venir s'appuyer au pied des arêtes de la Sierra-Morena vers Andujar et Baylen. Ce mouvement rétrograde s'effectua le 16 juin, à sept heures du soir, et le 18 le corps d'armée prit position à Andujar.

Depuis le passage des Français dans cette ville, il s'y était commis des excès déplorables; les insurgés de Jaen s'y étaient portés en masse et avaient massacré le commandant et le détachement que le général Dupont y avoit laissés. Les troupes avaient déjà trouvé, au surplus, dans la marche rétrograde qu'elles venaient de faire, les traces récentes de la férocité de leurs adversaires. Un détachement avait été surpris, enveloppé dans le bourg de Montoro, et égorgés avec une barbarie digne des hordes de cannibales. Des bandes de contrebandiers et de paysans, commandées par des officiers de la ligne, infestaient les gorges de la Sierra-Morena; tous les courriers, officiers en mission, soldats isolés, étaient arrêtés dans ces défilés, et y trouvaient une mort affreuse. Le général René, ancien sous-chef de l'état-major général de l'armée d'Égypte, et qui venait rejoindre le corps du général Dupont, avait été brûlé vif, ainsi que plusieurs autres officiers d'état-major, près de la Caroline. Plus de quatre cents malades déposés dans les hôpitaux ou dans des ambulances sur la grande route d'Andalousie, à travers la Sierra-Morena, avaient été également massacrés.

Deux jours après le retour de ses troupes à Andujar, le général Dupont fit un détachement de cinq à six cents

hommes infanterie et cavalerie, dont il confia le commandement au capitaine de frégate Baste, second chef du bataillon des marins de la garde, et qu'il dirigea sur Jaen dans le double but de punir cette ville insurgée et de se procurer des vivres dont le corps d'armée commençait à manquer, par l'effet des communications interceptées. 1808. Espagne.

Le capitaine Baste s'acquitta de sa mission avec autant de bravoure et d'intelligence que de succès ; il battit et dispersa les insurgés, soumit la ville de Jaen et rentra à Andujar avec un convoi de vivres. Quelques jours après, ce même officier se porta avec un nouveau détachement dans la Sierra-Morena, afin de chasser les rebelles de la Caroline, et favoriser les opérations du général Vedel, qui était en marche avec sa division pour se réunir au corps d'armée dont il faisait partie.

A cette époque, le général Dupont reçut enfin des nouvelles du grand quartier-général. Murat, étant tombé malade à Madrid, venait d'être provisoirement remplacé dans la direction d'une partie des opérations militaires en Espagne par le général Savary. Cet aide-de-camp de l'empereur écrivait au général Dupont pour lui accuser réception de ses dernières dépêches, et pour lui annoncer que, sur ses demandes instantes, il s'empressait de lui envoyer des secours, consistant en deux bataillons déjà en route, et la division Vedel (deuxième du corps de Dupont), à laquelle il venait de faire expédier l'ordre de se porter à marches forcées sur la Sierra-Morena. Savary donnait également avis qu'un convoi de farine et de biscuit ne tarderait pas à suivre la même direction. Cette dernière annonce fut d'autant plus agréable au général Dupont, que ses troupes, campees à Andujar, ne recevaient alors que trois ou quatre onces de pain par homme.

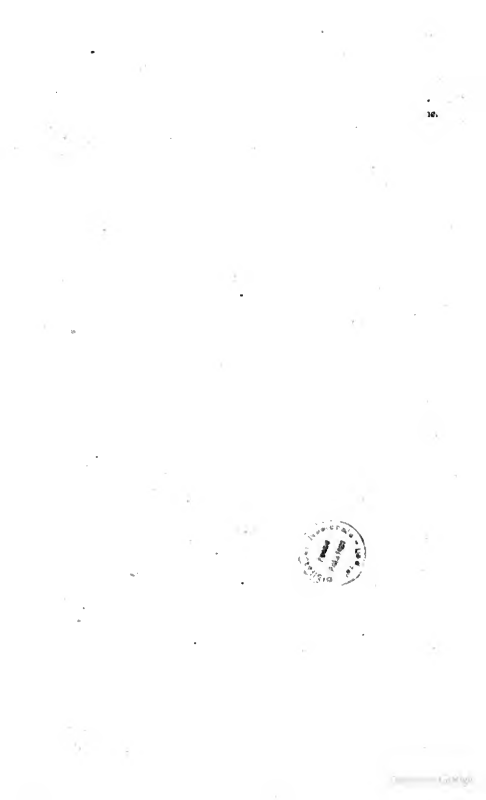
Le général Vedel, arrivé le 26 juin devant les gorges de Despena-Perros, y rencontra un rassemblement de trois mille

1808. Espagne. hommes, qui voulut lui disputer le passage. La brigade du général Poinsot marcha sur les insurgés, les culbuta, s'empara de leur artillerie, de leurs munitions de guerre et de bouche, et fraya ainsi le chemin au reste de la division, qui vint prendre position au bourg de Baylen, après avoir laissé dans la Sierra-Morena les postes nécessaires pour entretenir la correspondance avec la Manche.

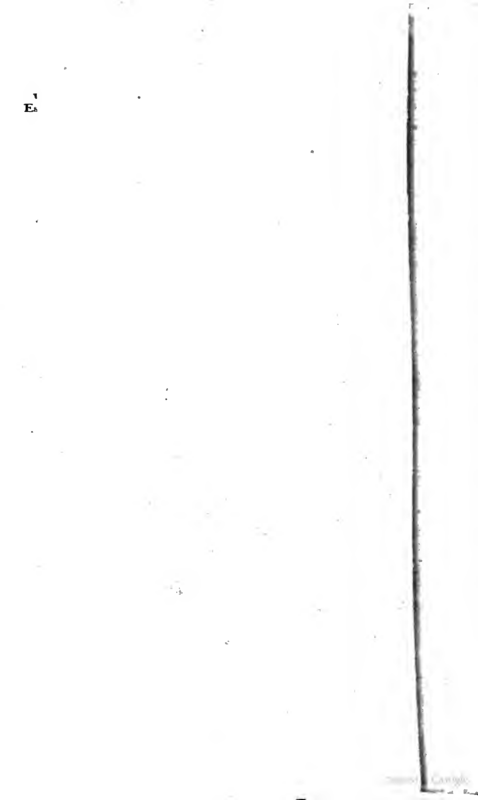
Sur ces entrefaites, un corps d'insurgés du royaume de Grenade s'étant porté de nouveau sur Jaen après le départ de la colonne commandée par le capitaine Baste, le général Dupont profita de l'arrivée de la division Vedel pour ordonner à ce dernier de diriger une de ses brigades sur le point que nous venons de nommer. Le général Vedel y envoya la brigade du général Cassagne, qui, parti de Baylen le 1er juillet, arriva le lendemain à Jaen, et en chassa les Grenadins. Ceux-ci, revenus à la charge le jour suivant, furent complétement battus avec perte de plus de cinq cents hommes. Le général Cassagne cita le major Molard et le capitaine Baste comme les officiers qui s'étaient plus particulièrement distingués dans ces deux combats successifs.

On pouvait espérer que ces différentes opérations donneraient de la confiance à des troupes nouvelles qu'il fallait aguerrir, et qu'elles imposeraient à l'ennemi, qu'il était surtout essentiel de contenir, en attendant de nouveaux renforts, sans cesse demandés, et devenant de jour en jour plus urgens.

Le général Dupont était forcé, d'après ses nouvelles instructions, de tenir la position d'Andujar; il lui était prescrit de ne rien entreprendre d'offensif jusqu'au moment où les places de Valence et de Saragosse seraient réduites, et surtout de ne point repasser la Sierra-Morena : mouvement rétrograde qui aurait pu déterminer l'insurrection dans la province de la Manche, jusqu'alors contenue, en y attirant, à la suite du corps d'armée, les troupes insurgées de l'Andalousie et du royaume de Grenade.



16.



Cependant l'armée espagnole, réunie et concentrée vers Séville, après les combats d'Alcolea et de Cordoue, s'était mise en mouvement, et était rentrée dans cette dernière ville. Le général en chef Castanos, continuant à remonter le Guadalquivir par la rive gauche, s'était avancé, en présence de la petite armée française, jusque sur les hauteurs qui sont entre cette ville et le village d'Arjonilla, avec environ trente mille hommes, dont les deux tiers appartenaient à l'ancienne armée de ligne. Le 15 juillet, il établit sur deux mamelons des batteries contre la tête de pont que le colonel Dabadie, commandant le génie du corps d'armée, avait élevée sur la rive gauche du Guadalquivir. Cet ouvrage était gardé par quatre compagnies du régiment de la garde de Paris et de la troisième légion sous le commandement du général de brigade Pannetier. Une compagnie de grenadiers était postée dans une ancienne tour, qui se trouve à l'entrée du pont, et que le colonel Dabadie avait renfermée dans l'ouvrage. Le reste de la première brigade de la division Barbou, bordant la rive droite à la gauche du pont, et la deuxième brigade, aux ordres du général Chabert, s'étendant à droite, formaient la première ligne de défense; le bataillon des marins de la garde, commandé par le capitaine de vaisseau Daugier[1], occupait Andujar; la brigade suisse, sous les ordres des généraux Rouyer et Schramm, était en réserve; la division de cavalerie du général Frésia était formée dans la plaine en arrière de la ville, éclairant par des détachemens le cours du Guadalquivir; enfin un détachement de sept à huit cents hommes, sous les ordres du général Lefranc, gardait le pied des montagnes qui dominent Andujar du côté du nord. 1808. Espagne.

Tout en prenant les dispositions qu'on vient de lire, le général Dupont avait envoyé un officier d'état-major au général Vedel, à Baylen, pour le prévenir du mouvement de

[1] Aujourd'hui contre-amiral, comte, membre de la chambre des députés, etc.

1808. Espagne.

l'ennemi, et lui demander une de ses brigades, à l'effet de renforcer les troupes du camp d'Andujar.

L'attaque des Espagnols commença dès que leurs pièces furent en position, et s'engagea par une canonnade très-vive, mais de peu d'effet, soit que la bonne contenance des troupes françaises et les dispositions prises par le général Dupont imposassent à l'ennemi, soit (ce qui nous paraît encore plus vraisemblable) que le mouvement de celui-ci ne fût qu'une démonstration pour couvrir une autre attaque dont nous allons parler bientôt. Le général Castanos se borna à cette canonnade et à quelques tirailleries sur les bords du Guadalquivir. Toutefois, pendant ce temps, un corps de sept à huit mille insurgés de la Sierra-Morena, débouchant des montagnes au nord d'Andujar, étant venu attaquer le général Lefranc dans la position que nous avons indiquée plus haut, fut repoussé avec perte, et rejeté dans la Sierra, malgré l'extrême disproportion du détachement français.

A la réception de la dépêche du général Dupont, le général Vedel s'était mis en marche avec sa division, moins deux bataillons détachés au gué de Mengibard, sur le Guadalquivir, dans la direction de Jaen. Il laissait à Baylen le général Gobert, venu depuis quelques jours de Madrid par la Caroline, avec une colonne de quinze cents hommes, faisant partie de la division sous ses ordres, envoyée pour renforcer le corps d'armée.

La division Vedel arriva à Andujar le 16 juillet, à midi.

Nous venons de dire que l'attaque des Espagnols sur ce dernier point avait pour but de couvrir un autre mouvement.

En effet, ce même jour, 16 juillet, et pendant que le général Vedel était en marche pour joindre le général Dupont, dix à douze mille hommes des troupes de Castanos, qui dans le même moment renouvelait sa canonnade et sa démonstration de la veille sur Andujar, attaquent le général Liger-Belair à

Mengibard, forcent le gué du Guadalquivir, et culbutent les deux bataillons français, qui se retirent en toute hâte sur Baylen. Le général Gobert venait de sortir de ce bourg, à la première nouvelle de l'attaque ennemie, et s'avançait avec vivacité pour soutenir le général Belair, avec deux bataillons d'infanterie et un régiment provisoire de cuirassiers. Le combat se renouvela entre le Guadalquivir et Baylen. Les cuirassiers français firent des charges très-heureuses, qui arrêtèrent d'abord les Espagnols; et peut-être l'avantage eût-il été complet, sans la blessure que reçut le brave général Gobert. Frappé d'une balle à la tête, au moment même où il imprimait à ses troupes un nouvel élan, il fut obligé de quitter le champ de bataille, pour être transporté à Baylen, où il mourut le lendemain. Le général de brigade Dufour, qui prit alors le commandement, ramena les troupes dans une position en avant de Baylen, afin de couvrir ce point important.

1808. Espagne.

Mais, par une déplorable fatalité, ce général ne se voyant point suivi par les Espagnols, se persuada que l'ennemi manœuvrait par sa droite, pour le tourner en prenant le chemin de Baeza; et, dans cette croyance, qui lui fut suggérée par de faux avis, il abandonna la position qu'il venait de prendre, pour se retirer sur la Caroline, à l'effet d'empêcher que la communication du corps d'armée avec Madrid ne fût coupée.

Pendant que ceci se passait à la gauche du général Dupont, le général Castanos faisait, ainsi que nous l'avons dit, une nouvelle démonstration sur Andujar. Une colonne, forte d'environ dix mille hommes, descendit des hauteurs sur la rive gauche du Guadalquivir, et parut vouloir forcer le passage de ce fleuve, au-dessus de la ville; mais quelques coups de canon tirés de la rive droite suffirent pour arrêter ce mouvement. La colonne ennemie prit ensuite une nouvelle direction en remontant le fleuve, comme pour se porter vers Mengibard.

1808. Espagne. Le général Dupont avait vu avec surprise et mécontentement l'arrivée de la division Vedel à Andujar, lorsqu'il ne demandait à ce général qu'un renfort de quelques bataillons : l'échec que venait d'éprouver le général Liger-Belair au gué de Mengibard lui fit remarquer, avec plus d'amertume encore, les suites fâcheuses d'un mouvement aussi intempestif. En conséquence, il donna l'ordre au général Vedel de se reporter sur-le-champ à Baylen, de repousser l'ennemi, et, après avoir mis ce poste en sûreté, de revenir sur Andujar. Son intention était de profiter de la séparation de l'armée ennemie en deux parties, pour tomber avec le gros de ses forces sur celle qui était devant Andujar, la rejeter sur Cordoue ou sur Montilla, et accourir ensuite combattre la seconde, en tâchant de l'éloigner de plus en plus jusque sur les confins du royaume de Grenade. Le général Vedel se remit en marche le 16 dans la soirée. Arrivé le lendemain à Baylen, il trouva ce bourg évacué par le général Dufour, qui venait de se porter, comme nous l'avons dit plus haut, sur la Caroline. Vedel, sans s'assurer de la position de l'ennemi, crut devoir suivre la direction qu'avaient prise les troupes du général Gobert, et laissa ainsi, par la plus inconcevable imprévoyance, la faculté à l'ennemi de s'établir dans ce même poste de Baylen, si essentiel à conserver, et de couper, par conséquent, les communications du général Dupont. Cette faute grave, que le général Vedel ne pouvait pas même excuser en alléguant le mouvement précipité du général Dufour sur la Caroline, donna aux Espagnols un avantage dont ils se hâtèrent de profiter. Le corps qui avait chassé le général Liger-Belair du gué de Mengibard vint occuper Baylen, et fut bientôt joint par la colonne qui, dans la matinée du 16, avait remonté le Guadalquivir, dans la direction de ce même gué dont nous parlons.

Informé de la marche des généraux Dufour et Vedel sur

la Caroline, le général Dupont prévit les funestes résultats de ce faux mouvement. Déjà, dans la matinée du 17, il avait conçu de vives inquiétudes sur la destination de la colonne qui avait longé le Guadalquivir dans la direction de Mengibard, et il avait ordonné au général Frésia d'envoyer une forte reconnaissance de cavalerie sur ce point. Le major Bessart, commandant le deuxième régiment provisoire de dragons, fut chargé de cette exploration, et fit le rapport qu'il avait trouvé les Espagnols bivouaqués sur une hauteur près du village de Villa-Nova; que, s'étant approché assez près de cette position, on lui avait tiré quelques coups de canon, à la suite desquels l'ennemi s'était formé en bataille; qu'alors il avait pu compter ses forces, qu'il évaluait de neuf à dix mille hommes. Le général Dupont ne doutant plus du projet des Espagnols, et reconnaissant l'urgence d'arriver à Baylen avant eux, donna l'ordre aux troupes qu'il avait avec lui de se tenir prêtes à partir le soir même. 1808. Espagne.

Toutefois, par des motifs qui n'ont point été bien connus, ce mouvement fut retardé par le général lui-même. Les troupes passèrent la nuit du 17 au 18 dans leur camp d'Andujar. La matinée du lendemain se passa à observer l'ennemi, dont on vit les positions se dégarnir successivement. Dans l'après-midi, l'ordre de départ fut renouvelé, et le camp d'Andujar définitivement levé. Les troupes se mirent en marche un peu avant la nuit, et arrivèrent le 19, à la pointe du jour, sur les bords de la petite rivière de Rumblar, à trois quarts de lieue de Baylen. Des avant-postes espagnols étaient déjà établis sur la rive gauche, et défendaient le pont qui est sur la grande route. Le général Dupré, dont la brigade de cavalerie légère formait l'avant-garde française, ne balança point à charger ce qui se trouvait devant lui, et il enleva d'abord trois pièces de canon; mais n'étant point encore soutenu par le gros des troupes, et les Espagnols s'avançant sur lui en force, il fut

1808. Espagne. obligé d'abandonner ces pièces pour attendre l'infanterie, qui ne tarda point à le joindre.

Dans la position où se trouvait le corps d'armée français, il n'y avait pas à délibérer, il fallait attaquer sur-le-champ les troupes nombreuses qui se développaient devant Baylen. C'était l'élite de l'armée espagnole au nombre de quinze à seize mille hommes, commandée par le général suisse Reding, au service d'Espagne. Le général Dupont ayant fait former sur-le-champ la brigade du général Chabert, composée de la quatrième legion, aux ordres du major Teulet, et d'un bataillon suisse, aux ordres du colonel Freuler, lui donna l'ordre de marcher sur l'ennemi. Ce mouvement fût soutenu par la brigade suisse, ci-devant au service d'Espagne, formée, comme nous l'avons déjà dit, des régimens de Preuss et de Reding n° 2. Le général Barbou avec son autre brigade (celle du général Pannetier) prit position sur les hauteurs qui dominent le pont pour en défendre le passage contre les troupes qui pourraient venir d'Andujar : le bataillon des marins de la garde fut placé en réserve, et la cavalerie disposée selon la nature du terrain, difficile pour l'emploi de cette arme, étant coupé par des ravins et planté d'oliviers.

Le général Chabert ayant abordé l'ennemi gagna d'abord du terrain ; mais le général Reding, étendant de plus en plus son front, débordait la droite des Français, et menaçait de les faire attaquer en flanc par deux bataillons qui venaient de couronner une colline élevée et couverte d'oliviers. Le général Dupont ordonna au général Pryvé de se porter sur ce point avec sa brigade de dragons, de charger l'ennemi, et de le déposter. Pour atteindre ce but, le général Pryvé avait à traverser un terrain garni de broussailles, et qui ne permettait aucun ordre de bataille ; il fait avancer en tirailleurs le premier régiment provisoire de dragons, et marche ensuite avec le deuxième, tandis qu'un escadron de cuirassiers se

porte en colonne sur son flanc droit, à la hauteur des tirailleurs. La brigade française arrive dans cet ordre au pied de la colline, dont elle gagne bientôt le sommet. Le général fait sonner la charge : le premier régiment de dragons et l'escadron de cuirassiers s'élancent sur les deux bataillons ennemis, les enfoncent et sabrent tous ceux qui ne cherchent pas leur salut dans la fuite. Cette charge était conduite par le major Baron, commandant le premier régiment provisoire de dragons, et le chef d'escadron Verneret des cuirassiers, qui déployèrent en cette occasion autant de bravoure que d'intelligence. Le sous-lieutenant de cuirassiers Castait enleva le drapeau de l'un des bataillons espagnols. Le général Pryvé ne pouvant pas rester dans la position dont il venait de s'emparer, à cause du feu violent auquel il se trouvait exposé, ramena sa brigade sur le terrain d'où elle était partie; mais à peine eut-il évacué la hauteur, que deux autres bataillons vinrent prendre la place des premiers. Le général Dupont ordonna aussitôt une seconde charge, qui fut exécutée de la même manière et avec un égal succès : l'ennemi, enfoncé de nouveau, fut sabré et dispersé, et perdit, comme la première fois, un drapeau qui fut pris par le lieutenant de dragons Ancelin après que ce brave eut tué l'officier qui le portait et quelques soldats qui l'entouraient. La brigade française ayant repris sa première position, par le même motif que nous avons exposé plus haut, le général Pryvé fit présenter au général Dupont les trophées que sa digne troupe venait de conquérir : celui-ci ordonna que les deux drapeaux fussent portés de suite sur le front de l'infanterie, pour exciter l'ardeur et l'émulation des autres corps. En effet, à la vue de ces enseignes espagnoles, les officiers et les soldats témoignèrent leur enthousiasme par des cris de *vive l'empereur!* Toutefois, la ligne française ne faisait plus de progrès; si le feu de son artillerie et de sa mousqueterie causait quelques

1808. Espagne.

1808. Espagne. ravages dans les rangs espagnols, ceux-ci se resserraient aussitôt et présentaient toujours un front menaçant, garni d'une artillerie supérieure en nombre et en calibre de pièces. La position de l'ennemi lui donnait de grands avantages, et sa ligne était formée de ses meilleures troupes régulières; celles du camp de Saint-Roch et de la garnison de Cadix s'y trouvaient réunies. Trois fois le général Dupont ordonna une charge générale à la baïonnette, où tous les bataillons, et notamment celui des intrépides marins de la garde impériale, montrèrent la plus grande résolution, et trois fois cette tentative fut sans succès. Pendant ce temps, la cavalerie était occupée à contenir par des charges plus heureuses les troupes qui débordaient continuellemeut les ailes françaises.

Déjà la moitié de la journée s'était écoulée, et le combat durait depuis trois heures du matin; le découragement commençait à s'introduire parmi les troupes françaises, exténuées d'ailleurs de fatigue et de faim, et accablées sous le poids d'une chaleur excessive. Le général Dupont perdit l'espoir de percer la ligne redoutable qu'il avait devant lui, et, par conséquent, d'échapper au corps ennemi qui venait sur ses derrières par Andujar. Jusqu'alors, il s'était attendu à ce que le général Vedel, revenant sur ses pas au bruit du canon de la bataille, attaquerait les derrières du général Reding, et faciliterait, par cette diversion, un dernier effort pour ouvrir le passage de Baylen. Mais au moment dont nous parlons, la brigade suisse, ci-devant au service d'Espagne, et qui d'abord avait combattu avec courage, était passée presque toute entière du côté de l'ennemi malgré tous les efforts des généraux Rouyer et Schramm pour la retenir; ce dernier général venait d'être blessé. Cet exemple gagnait le bataillon du colonel Freuler; plus d'un tiers des autres troupes en ligne était hors de combat, et ce qui restait, à l'exception peut-être de la cavalerie, encouragée par les succès qu'elle venait

d'obtenir, n'avait plus cette force morale qui détermine le guerrier à vaincre ou à mourir les armes à la main. 1808. Espagne.

Dans cette situation désespérée, le général Dupont, cédant trop facilement à l'abattement général, prit la résolution d'entrer en pourparlers avec l'ennemi, pour obtenir une suspension d'armes, et négocier un arrangement qui, s'il ne sauvait pas l'honneur de ses troupes et sa propre réputation, épargnerait du moins aux soldats l'humiliation de mettre bas les armes sur le champ de bataille.

Parmi les officiers qui étaient alors auprès du général Dupont, se trouvaient le lieutenant-général Marescot et l'officier d'ordonnance Villoutreys, écuyer de l'empereur. Le premier, chargé par Napoléon de la mission assez bizarre d'inspecter les fortifications de Cadix et les côtes méridionales de l'Espagne, était venu joindre le corps d'armée d'Andalousie, et suivait le quartier-général, ayant attendu jusqu'a ce jour l'occasion de remplir les intentions de l'empereur. L'écuyer Villoutreys avait apporté des dépêches au général Dupont, et ce fut lui que ce commandant en chef envoya en parlementaire au général Reding. Cette première démarche du général Dupont suspendit d'abord le feu des Espagnols, et bientôt il fut convenu que les hostilités cesseraient provisoirement de part et d'autre, les deux armées conservant leurs positions respectives.

Pendant que les généraux du corps d'armée français gardaient le silence sur une détermination aussi affligeante de la part de leur chef, parce qu'ils la croyaient sans doute inévitable, un d'entre eux, dont la brigade de cavalerie, quoique composée en grande partie d'hommes de nouvelle levée, avait combattu avec gloire depuis le commencement de l'action, le général Pryvé, se rend auprès du général Dupont : il lui représente que rien n'est encore désespéré et qu'il est un moyen de s'ouvrir un passage; qu'il faut d'abord abandon-

1808. Espagne. ner toute espèce de voitures qui pourraient entraver la marche des troupes, et à la garde ou défense desquelles sont employés dans ce moment plus de quinze cents hommes, qui deviennent alors disponibles pour le combat; réunir ensuite toute l'infanterie devant l'aile droite de l'ennemi, et la faire marcher en plusieurs colonnes d'attaque sur cette même aile en flanquant leur gauche par la cavalerie; le général Pryvé ajoute: que les Espagnols, en raison de leur position actuelle, ne pourront pas résister à cet effort, surtout lorsqu'ils verront leur aile droite débordée par la cavalerie française, qui la prendra en flanc; que cette droite ainsi culbutée, les troupes françaises continueront leur marche en avant et par échelons, toujours en combattant, et parviendront sans doute à donner la main au général Vedel, qui ne peut pas être très-éloigné de Baylen; que les dispositions pour cette attaque sont d'autant plus faciles à faire, qu'elles seront masquées par le bois qui se trouve entre la gauche des Espagnols et la droite des Français: accident qui empêchera les Espagnols d'apercevoir les mouvemens de la formation des premières colonnes. « Le général Dupont, absorbé dans les plus pénibles réflexions, dit la relation où nous avons puisé les détails qu'on vient de lire, ne répondit rien à ces judicieuses observations, et le général Pryvé rejoignit sa brigade. »

Sur ces entrefaites (vers trois heures après-midi), le général Barbou, placé, comme on l'a vu plus haut, en arrière-garde, pour défendre le passage du pont et de la rivière de Rumblar, vit arriver sur lui la partie de l'armée espagnole que les Français avaient laissée sur les hauteurs vis-à-vis Andujar. Aussitôt que le général Castanos s'était aperçu du départ du général Dupont, il avait envoyé le général Penas pour suivre le mouvement de celui-ci. Le général Barbou se hâta d'envoyer un officier au devant du général ennemi, pour le pré-

venir de la suspension d'armes arrêtée entre le commandant en chef français et le général Reding. 1808. Espagne.

Nous allons rapporter maintenant ce qui se passait de l'autre côté de Baylen.

Le général Vedel était arrivé le 17 juillet, dans la soirée, à la Caroline, et il y resta le 18, pour bien s'assurer que l'ennemi n'effectuait point le mouvement qu'avait paru craindre le général Dufour. Le 19 au matin, ayant entendu tirer le canon dans la direction de Baylen, Vedel ne douta point que le général Dupont ne fût aux prises avec ce même corps espagnol qu'il avait supposé manœuvrant sur la Caroline, et il se mit en marche pour arriver sur le champ de bataille, dont il n'était éloigné que de quatre lieues. Mais ce mouvement ne se fit point avec la promptitude que demandait une circonstance aussi urgente. Nous avons dit que la chaleur du jour était excessive : le général Vedel crut devoir faire reposer quelque temps sa division près du village de Guaraman, à deux lieues de Baylen. Ayant ensuite continué sa marche, il arriva devant Baylen à quatre heures après-midi, et se trouva en présence des troupes du général Reding. Celles-ci, sur la foi de l'armistice, prenaient en ce moment un repos dont elles n'avaient pas moins besoin que les troupes françaises. Attaquées à l'improviste, elles perdent en un moment deux pièces de canon, et la division fait huit cents prisonniers. Le général Reding, effrayé des conséquences d'un pareil incident, se hâte de faire prévenir le général Vedel qu'une suspension d'armes existe entre les troupes espagnoles et le général Dupont, et il réclame l'intervention de ce dernier, pour faire cesser l'attaque de son lieutenant. L'explication a bientôt lieu, et le général Vedel prend position au-dessus de Baylen.

Ainsi, par un concours bien remarquable de circonstances bizarres, une partie des deux armées française et espagnole, séparées sur le même champ de bataille, s'y trouvait enfer-

1808. Espagne. mée par ses adversaires : le général Dupont était placé entre les troupes du général Penas et celles du général Reding; et ce dernier, entre le général Dupont et le général Vedel. Dans cette position des deux armées, et malgré l'infériorité numérique des troupes françaises, il est permis de croire que l'avantage eût été au moins long-temps disputé par celles-ci, si le général Dupont ne se fût pas si fort pressé de demander au général Reding une suspension d'armes, ou si le général Vedel eût mis plus de célérité dans sa marche sur Baylen.

Quoi qu'il en soit, le mal était fait, et les Espagnols en profitèrent avec latitude. Les pourparlers continuaient depuis midi, au quartier-général de Reding, et l'on ne tombait d'accord sur aucun article; enfin, dans la soirée, les généraux espagnols firent dire au général Dupont qu'ils ne pouvaient rien conclure touchant une capitulation, sans l'aveu de leur commandant en chef. Cette observation, un peu tardive, décida le général Dupont à envoyer les généraux Marescot et Chabert au grand quartier-général espagnol, à Andujar, pour traiter directement avec le général Castanos.

Nous devons expliquer comment le général Marescot, étranger, pour ainsi dire, au corps d'armée du général Dupont, se trouvait immiscé dans la négociation qui allait avoir lieu.

Après la paix conclue entre la France et l'Espagne en 1795, le comité de salut public avait chargé le général Marescot de faire la remise du territoire conquis par l'armée française dans la dernière campagne, et de régler, conjointement avec les commissaires nommés par le roi Charles IV, les limites des deux états.

L'habile ingénieur français, dont la réputation avait depuis deux ans franchi les Pyrénées, fut plus particulièrement accueilli et fêté par le général Castanos, l'un des commissaires espagnols, et il s'établit entre ces deux officiers une liaison

d'amitié qui ne se borna point à la durée de leur mission temporaire. 1808. Espagne.

Dans la conjoncture présente, le général Marescot pensa qu'en offrant sa médiation auprès d'un homme qui n'avait point sans doute oublié ses relations précédentes avec lui, malgré la position hostile des deux nations, il pourrait servir les intérêts du corps d'armée, et obtenir de son ancien ami des conditions moins fâcheuses que celles que faisaient craindre l'animosité des Espagnols et les tergiversations des généraux Reding et Penas, avec lesquels on venait de s'aboucher en premier lieu.

Il fit donc la proposition d'accompagner à Andujar, l'officier chargé de négocier la capitulation des troupes françaises; mais il ne voulut être investi d'aucun caractère officiel à ce sujet, se bornant au rôle de témoin, et, pour ainsi dire, d'arbitre officieux.

Cependant, une grande agitation s'était manifestée dans le camp de la division Vedel: ces troupes, qui venaient de battre les Espagnols devant Baylen, arrêtées tout à coup dans leur élan victorieux par la nouvelle d'une suspension d'armes dont la nécessité ne leur était pas démontrée, et à laquelle leur belle contenance n'aurait certainement pas donné lieu trois heures auparavant; ces troupes, disons-nous, demandaient hautement à se frayer un passage jusqu'au camp du général Dupont, pour délier leurs camarades d'un engagement honteux qu'elles ne voulaient point souscrire. Dans cette situation des choses, le général Vedel réunit, le 20 au matin, ses généraux de brigade et ses officiers supérieurs, et tous furent d'avis de profiter de la bonne disposition des soldats pour attaquer de nouveau l'ennemi; mais, comme il n'eût pas été convenable d'agir sans l'aveu du général en chef, Vedel le fit prévenir par quelques officiers envoyés à cet effet, de la résolution qui venait d'être arrêtée. Dupont

1808 Espagne. objecta qu'il n'était plus en son pouvoir de rompre l'armistice ; que les négociations pour obtenir une capitulation honorable étaient entamées, et qu'il fallait en attendre l'issue. Sur cette réponse, le général Vedel leva son camp dans la soirée, et dirigea aussitôt sa division sur la Caroline.

Les Espagnols ne tardèrent pas à s'apercevoir de ce mouvement, et le général Reding envoya un officier au général Dupont pour lui dire qu'il allait faire passer au fil de l'épée les troupes qu'il tenait bloquées, si la division Vedel ne venait sur-le-champ reprendre sa première position : le général Dupont dépêcha l'adjudant commandant Martial Thomas[1], sous-chef de son état-major, pour arrêter la marche de cette division ; mais, dans l'après-midi du même jour (21 juillet), le général espagnol, impatient de ne pas voir arriver les troupes dont il réclamait le retour, renouvela sa menace, et exigea que le général Dupont envoyât un officier-général avec l'ordre formel de ramener la division fugitive à Baylen.

Le général Pryvé, chargé de cette mission délicate, partit avec un officier espagnol, et se rendit à la Caroline, que le général Vedel venait de quitter pour continuer son mouvement rétrograde. A une demi-lieue de ce dernier bourg, le général Pryvé rencontra l'adjudant commandant Martial Thomas qui revenait sur Baylen, accompagné par le général de brigade Cassagne. Ce dernier se trouvait muni des pleins pouvoirs du général Vedel pour adhérer à la capitulation qui se négociait. Informé que la division française était arrêtée à Santa-Helena, qui n'est qu'à trois petites lieues de la Caroline, le général Pryvé crut devoir pousser jusqu'à ce village. Il y trouva les troupes du général Vedel sous les armes et en insurrection ; une partie voulait se retirer sur Madrid, l'autre demandait à marcher sur Baylen pour y combattre les Espa-

[1] Aujourd'hui marechal-de-camp.

gnols et délivrer les troupes du général Dupont. Les officiers généraux et supérieurs parvinrent cependant à calmer cette effervescence, et la division entière se résigna à revenir prendre sa position du 19 devant Baylen. 1808. Espagne.

Pendant que ceci se passait à Santa-Helena, le général Reding avait dirigé une forte colonne sur la Caroline, pour suivre les mouvemens de la division. Les Espagnols, à leur entrée dans le bourg que nous venons de nommer, y massacrèrent tous les blessés français et les traîneurs qui s'y trouvaient, et préludèrent ainsi à l'exécution de la capitulation *honorable* que leur général en chef accordait presque dans le même moment au général Dupont. Le général Chabert, muni des pouvoirs nécessaires pour conclure cette capitulation, était arrivé à Andujar le 20 juillet au matin, accompagné, ainsi que nous l'avons dit, du général Marescot.

Un commissaire extraordinaire de la junte suprême de Séville se trouvait alors au grand quartier du général espagnol. Cet individu, qui portait le nom de comte de Tilly, intervint, en sa qualité de mandataire du gouvernement insurrectionnel dans la négociation des généraux français avec le général Castanos.

Les premiers demandèrent d'abord que le corps d'armée eût la liberté de se retirer sur Madrid, en prenant d'ailleurs l'engagement de ne point servir pendant un temps donné, contre les troupes espagnoles, et peut-être auraient-ils obtenu cette condition, sans un incident fâcheux qui vint paralyser la bonne volonté que le général Castanos avait de répondre à l'attente du général Marescot. Un parti ennemi, ayant intercepté dans la Sierra Morena une dépêche du général Savary, duc de Rovigo, qui ordonnait au général Dupont de rétrograder promptement sur la capitale des Espagnes, où se concentrait alors une partie de la grande armée française, la transmit, dans la journée du 21, au général en

1808. Espagne. chef espagnol; celui-ci, voyant les inquiétudes que l'on avait à Madrid, et informé d'ailleurs des progrès du général Caro dans la nouvelle Castille, refusa formellement la demande du retour des troupes de Dupont sur ce point. Après deux jours de discussion, les articles suivans furent arrêtés et signés de part et d'autre.

Capitulation.

« Leurs excellences le comte de Casa-Tilly et le général Castanos, commandant en chef l'armée d'Espagne en Andalousie, voulant donner une preuve de leur haute estime à S. E. M. le général Dupont, grand-aigle de la légion-d'honneur, commandant en chef le corps d'observation de la Gironde, ainsi qu'à l'armée sous ses ordres, pour la belle et glorieuse défense qu'ils ont faite contre une armée infiniment supérieure en nombre, et qui l'enveloppait de toutes parts, sur la demande de monsieur le général Chabert, commandant de la légion-d'honneur, et chargé des pleins pouvoirs de S. E. le général en chef de l'armée française, en présence de S. E. M. le général Marescot, grand-aigle de la légion-d'honneur, et premier inspecteur du génie, sont convenus des articles suivans :

« Art. 1er. Les troupes françaises sous les ordres de S. E. M. le général Dupont sont prisonnières de guerre, la division Vedel exceptée.

« 2. La division de M. le général Vedel et les autres troupes qui ne sont pas dans la position de celles comprises dans l'article 1er, évacueront l'Andalousie.

« 3. Les troupes comprises dans l'article précédent conserveront généralement tous leurs bagages, et, pour éviter tout sujet de trouble pendant la marche, elles remettront leur artillerie, train et autres armes à l'armée espagnole, qui s'engage à les leur rendre au moment de l'embarquement.

« 4. Les troupes comprises dans l'article 1er du traité sortiront de leur camp avec les honneurs de la guerre, chaque bataillon ayant deux canons en tête, les soldats armés de leurs fusils, qui seront déposés à quatre cents toises du camp. 1808. Espagne.

« 5. Les troupes de M. le général Vedel et autres, ne devant pas déposer les armes, les placeront en faisceaux sur leur front de bandière; elles y laisseront aussi leur artillerie et leur train; il en sera dressé procès-verbal par des officiers des deux armées, et le tout leur sera remis ainsi qu'il est convenu dans l'article 3.

« 6. Toutes les troupes françaises en Andalousie se rendront à San-Lucar et à Rota par journées d'étape, qui ne pourront excéder quatre lieues de poste, avec les séjours nécessaires pour être embarquées sur des vaisseaux avec équipages espagnols, et transportés en France au port de Rochefort.

« Les troupes françaises seront embarquées selon leur arrivée, et l'armée espagnole assure leur traversée contre toute expédition hostile.

« 8. MM. les officiers généraux supérieurs et autres conserveront leurs armes, et les soldats leur sac.

« 9. Les logemens, vivres et fourrages pendant la marche et la traversée seront fournis à MM. les officiers-généraux et autres, ayant droit, ainsi qu'à la troupe, dans la proportion de leur grade, et sur le pied des troupes espagnoles en temps de guerre.

« 10. Les chevaux de MM. les officiers-généraux supérieurs et d'état-major dans la proportion de leur grade, seront transportés en France, et nourris sur le pied de guerre.

« 11. MM. les officiers-généraux conserveront chacun une voiture et un fourgon; MM. les officiers supérieurs et d'état-major une voiture seulement, sans être soumis à aucun examen.

1808. Espagne. « 12. Sont exceptées de l'article précédent les voitures prises en Andalousie, et dont l'examen sera fait par M. le général Chabert.

« 13. Pour éviter la difficulté d'embarquer les chevaux des corps de cavalerie et d'artillerie compris dans l'article 2, lesdits chevaux seront laissés en Espagne d'après l'estimation de deux commissaires français et espagnols, et acquittés par le commissaire espagnol.

« 14. Les blessés et les malades de l'armée française laissés dans les hôpitaux seront traités avec le plus grand soin, et seront transportés en France sous bonne et sûre escorte, aussitôt leur guérison.

« 15. Comme dans plusieurs endroits, et notamment à l'assaut de Cordoue, plusieurs soldats, malgré les ordres de MM. les officiers-généraux et les soins de MM. les officiers, se sont portés à des excès qui sont une suite inévitable des villes prises d'assaut, MM. les officiers-généraux et autres officiers prendront toutes les mesures nécessaires pour découvrir les vases sacrés qui peuvent avoir été enlevés, et les rendre s'ils existent.

« 16. Tous les employés civils attachés à l'armée française ne sont pas considérés comme prisonniers de guerre, et jouiront cependant, durant leur transport en France, de tous les avantages de la troupe, dans la proportion de leur grade.

« 17. Les troupes françaises commenceront à évacuer l'Andalousie le 23 juillet à quatre heures du matin. Pour éviter la grande chaleur, la marche des troupes s'effectuera de nuit, et se conformera aux journées d'étape qui seront réglées par MM. les officiers d'état-major français et espagnols, en évitant le passage des villes de Cordoue et de Séville.

« 18. Les troupes françaises, pendant leur marche, seront escortées par la troupe de ligne espagnole, à raison de trois cents hommes par colonne de trois mille hommes, et MM. les

officiers-généraux seront escortés par des détachemens de cavalerie de ligne. 1808. Espagne.

« 19. Les troupes, dans leur marche, seront toujours précédées par des commissaires français et espagnols, qui devront assurer les logemens et vivres nécessaires, d'après les états qui leur seront fournis.

« 20. La présente capitulation sera portée de suite à S. E. M. le duc de Rovigo, commandant en chef les troupes françaises en Espagne, par un officier français qui devra être escorté par des troupes de ligne espagnoles.

Articles supplémentaires.

Art. 1er. Il sera fourni deux charrettes par bataillon pour servir au transport des effets de MM. les officiers.

« 2. MM. les officiers de cavalerie conserveront leurs chevaux pour la route seulement, et les laisseront à Rota, lieu d'embarquement, au commissaire espagnol, qui sera chargé de les recevoir: la gendarmerie formant la garde de S. E. M. le général en chef Dupont jouira de la même faculté.

« 3. Les malades qui sont dans la Manche, ainsi que ceux qui pourraient se trouver en Andalousie, seront conduits dans les hôpitaux d'Andujar et autres, qui paraîtront plus convenables à la convalescence : à mesure de guérison, ils seront conduits à Rota, où ils seront embarqués pour être transportés en France sous la même garantie mentionnée dans l'article 14 de la capitulation.

« 4. Leurs excellences M. le comte de Tilly et M. le général Castanos, commandant en chef l'armée d'Espagne en Andalousie, promettent d'employer leurs bons offices pour que M. le général Excelmans, M. le colonel Lagrange et M. le lieutenant-colonel Rozetti, prisonniers de guerre à

1808. Espagne. Valence, soient mis en liberté et transportés en France sous la même garantie mentionnée dans l'article précédent.

« Fait à Andujar le 22 juillet 1808.

Signé le comte de Tilly ; le général Castanos, *commandant en chef l'armée d'Espagne en Andalousie ;* le général Marescot *comme témoin*, et le général Chabert, *chargé de pleins pouvoirs.* »

Les troupes des généraux Dupont et Vedel défilèrent le 23 juillet devant l'armée espagnole avec les honneurs de la guerre, et déposèrent leurs armes de la manière convenue pour ces deux parties du corps d'armée français. Elles se mirent ensuite en marche sur deux colonnes pour gagner les ports de Rota et de San-Lucar, où elles devaient être embarquées; mais la capitulation fut violée avec la plus insigne déloyauté par les Espagnols : la junte de Séville prit d'abord le prétexte d'attendre des passeports du roi d'Angleterre pour la sûreté du passage des troupes françaises en France, bientôt après elle leva le masque [1]. L'amirauté anglaise, parfaitement d'accord avec le gou-

[1] Nous croyons devoir consigner ici, comme un document historique du plus haut intérêt, une lettre du lieutenant-général Morla, gouverneur de Cadix, en réponse aux reproches que lui adressait le général Dupont sur la lenteur apportée dans l'exécution pleine et entière de la capitulation.

« Cadix, le 10 août 1808.

« Monsieur le général Dupont,

« Je n'ai jamais eu ni de mauvaise foi, ni de fausse dissimulation : de là vient ce que j'écrivis à V. E., sous la date du 8, dicté, d'après mon caractère, par la plus grande candeur, et je suis fâché de me voir obligé, par votre réponse en date d'hier, de répéter en abrégé ce que j'eus l'honneur de dire alors à V. E., et ce qui certainement ne peut manquer de se vérifier.

« Ni la capitulation, ni l'approbation de la junte, ni un ordre exprès de notre souverain chéri, ne peuvent rendre possible ce qui ne l'est pas; il n'y a point de bâtimens, ni de moyens de s'en procurer pour le transport de votre armée. Quelle plus grande preuve que celle de retenir ici très-dispendieusement les pri-

vernement insurrectionnel, refusa les passeports demandés pour la forme; les troupes françaises, présentées en spectacle au peuple de l'Andalousie, dépouillées, maltraitées, assassinées partiellement*, furent jetées dans des forteresses ou dans des cachots; une partie fut placée sur des pontons dans le port de Cadix : le plus grand nombre de ces malheureuses victimes de la perfidie anglaise et espagnole périrent de misère et de faim. Ceux qui survécurent furent ensuite transportés dans la petite île de Cabrera, à quelques lieues au sud de Mayorque, où, manquant des choses les plus nécessaires à l'existence, ils se trouvaient encore livrés aux persécutions et aux mauvais traitemens d'une population à demi sauvage, et à laquelle on avait fait croire que leurs hôtes étaient des

1808.
Espagne.

sonniers de votre escadre, pour n'avoir point de quoi les transporter sur d'autres points hors du continent?

« Lorsque le général Castanos promit d'obtenir des Anglais des passeports pour le passage de votre armée, il ne put s'obliger à autre chose qu'à les demander avec instance, et c'est ce qu'il a fait. Mais comment V. E. put-elle croire que la nation britannique accéderait à la laisser passer, certaine qu'elle allait lui faire la guerre sur un autre point, ou peut-être sur le même?

« Je me persuade que ni le général Castanos, ni V. E., ne crurent que ladite capitulation pût être exécutée : le but du premier fut de sortir d'embarras, et celui de V. E. d'obtenir des conditions qui, quoique impossibles, honorassent sa reddition indispensable. Chacun de vous obtint ce qu'il désirait, et maintenant il est nécessaire que la loi impérieuse de la nécessité commande.

« Le caractère national ne permet d'en user avec les Français que d'après cette loi, et non d'après celle des représailles. V. E. m'oblige de lui exprimer des vérités qui doivent lui être amères. Quel droit a-t-elle d'exiger l'exécution impossible d'une capitulation avec une armée *qui est entrée en Espagne sous le voile de l'alliance intime et de l'union, qui a emprisonné notre roi et sa famille royale, saccagé ses palais, assassiné et volé ses sujets, détruit ses campagnes, et arraché sa couronne?* Si V. E. ne veut s'attirer de plus en plus la juste indignation des peuples que je travaille tant à réprimer, qu'elle cesse de semblables et d'aussi intolérables réclamations, et qu'elle cherche, par sa conduite et sa résignation, à affaiblir la vive sensation des horreurs qu'elle a commises récemment à Cordoue. V. E. croit bien assurément que mon but, en lui

1808. Espagne. hérétiques et des scélérats dignes des plus grands supplices ; enfin, par un dernier trait de l'atroce politique anglaise qui avait dirigé les Espagnols dans cette monstrueuse violation des lois de la guerre et de l'humanité, les tristes débris de Baylen furent déclarés prisonniers de S. M. britannique, et transférés en Angleterre pour y partager, sur les pontons, la condition des autres Français que le sort des armes avait déjà fait tomber plus légitimement du moins (qu'on nous pardonne cette expression), entre les mains de leurs implacables ennemis [1].

Telle fut la déplorable issue de l'expédition du général Dupont en Andalousie : historiens contemporains, nous avons dû nous borner au simple exposé des faits les plus authentiques, laissant à nos lecteurs la tâche pénible de fixer

faisant cet avertissement, n'a d'autre objet que son propre bien : le vulgaire irréfléchi ne pense qu'à payer le mal par le mal, sans apprécier les circonstances, et je ne peux m'empêcher de rendre V. E. responsable des résultats funestes que peut entraîner sa répugnance à ce qui ne peut manquer d'être.

« Les dispositions que j'ai données à D. Juan Creagh, et qui ont été communiquées à V. E., sont les mêmes que celles de la junte suprême, et sont, en outre, indispensables dans les circonstances actuelles : le retard de leur exécution allarme les peuples, et attire des inconvéniens : déjà ledit Creagh m'a fait part d'un accident qui me donne les plus grandes craintes. Quel stimulant pour la populace de savoir qu'un seul soldat était porteur de 2180 l. tournois?

« C'est tout ce que j'ai à répondre à la dépêche de V. E., et j'espère que celle-ci sera la dernière réponse relative à ces objets, demeurant, sur toute autre chose, dans le désir de lui être agréable, étant son affectionné et sincère serviteur.

Morla.»

N. B. On verra plus tard ce Morla, si impérieux, et si fier d'un succès auquel il était étranger, implorer humblement la clémence de Napoléon, et obtenir de lui une capitulation, qui fut exécutée avec plus de loyauté que celle de Baylen, par cette même armée *entrée en Espagne sous le voile de l'alliance intime et de l'union, saccageant les palais du roi, assassinant et volant ses sujets, détruisant ses campagnes et arrachant sa couronne.*

[1] Les généraux Dupont, Vedel, Marescot, et tous les autres chefs du corps d'armée (à l'exception toutefois du brave général Pryvé, que le général en chef

leur opinion sur les étranges incidens d'une campagne qui devint, pour les Espagnols, un heureux présage des succès promis à leurs armes par les grands moteurs de l'insurrection générale. 1808. Espagne.

Nous avons dit plus haut que les progrès du général Caro dans la nouvelle Castille avaient contribué à rendre plus fâcheuses les conditions imposées au corps d'armée français d'Andalousie dans la capitulation de Baylen.

En effet, la défaite d'une partie des insurgés du royaume de Valence au défilé d'Almanza, le 3 juillet, avait été le terme des succès du corps d'armée commandé par le maréchal Moncey.

Attaquées à l'improviste par le général Caro, quelques-unes des troupes françaises, saisies d'une terreur panique, ne combattirent point avec leur résolution accoutumée. Vainement les généraux firent-ils les plus grands efforts pour ramener l'ordre dans les rangs désorganisés ; il leur fut impossible de rétablir le combat : plus de mille hommes de toutes les armes perdirent la vie dans cette échauffourée. La populace de Valence, qui avait suivi le général Caro dans son mouvement, exerça les plus grandes indignités sur les cadavres de ces malheureux Français. A son retour à Valence, cette même populace continua ses excès en assassinant non-seulement

laissa en Andalousie pour veiller aux intérêts des troupes prisonnières, dont il partagea ensuite toutes les infortunes) ; un certain nombre d'officiers supérieurs et d'état-major, les employés de l'administration militaire, s'étaient embarqués vers la fin du mois d'août, ou dans le courant de septembre 1808, pour être transportés en France.

Napoléon ordonna l'arrestation des généraux Dupont, Marescot et Vedel, à leur arrivée ; et ces trois officiers, sans avoir été d'ailleurs mis en jugement, restèrent détenus ou exilés dans l'intérieur de la France jusqu'à la chute du trône impérial, en 1814.

1808. Espagne. tous les Français qui y étaient détenus, mais encore tous ceux des Espagnols que leur conduite antérieure avaient rendus suspects aux chefs de l'insurrection.

Le maréchal Moncey, ayant rallié ses troupes dans la position de San-Clemente, attendait l'occasion de prendre sa revanche, lorsqu'il reçut l'ordre de se rapprocher de Madrid.

Nous avons fait connaître les premiers succès remportés par le corps du maréchal Bessières vers le nord de l'Espagne; le général Cuesta, sous la direction de la junte d'Oviedo, était parvenu à organiser une armée régulière, forte de près de quarante mille hommes, et composée en partie des troupes de ligne postées dans les Asturies, la Galice et le royaume de Léon, auxquelles s'étaient jointes quelques-unes de celles qui formaient le corps du général Taranco, précédemment auxiliaire de l'armée française en Portugal. Cette armée, où se trouvaient un commissaire et des officiers anglais envoyés par le ministère britannique, rassemblée à Benavente dans les premiers jours de juillet, menaçait de se porter sur Valadolid et sur Burgos, pour couper les communications de Madrid avec la France. Quoique le maréchal Bessières n'eût alors avec lui que treize ou quatorze mille hommes de troupes disponibles, il ne balança point à marcher au devant des forces ennemies, dont il était urgent d'arrêter les progrès. En conséquence, les divisions d'infanterie des généraux Merle et Mouton, et celle de cavalerie aux ordres du général Lasalle reçurent l'ordre de se mettre en mouvement des divers points où elles étaient cantonnées.

Le 14 juillet au matin le maréchal Bessières se trouva en présence de l'armée espagnole, rangée sur les hauteurs qui dominent la ville de Medina-de-Rioseco, ayant sur son front quarante pièces d'artillerie attelées et en batterie : le maréchal fit aussitôt ses dispositions pour le combat. La divi-

sion du général Mouton formait la gauche de la ligne, la division Merle la droite, et la cavalerie du général Lasalle était en réserve sur le centre. Le général Mouton commença l'attaque en faisant avancer la brigade du général Darmagnac sur la droite des Espagnols. L'action devint bientôt générale : les gardes wallonnes et plusieurs des régimens de ligne ennemis se battirent avec résolution ; mais il n'en fut pas de même d'une partie des troupes de nouvelle levée. 1808. Espagne.

Le général Mouton enleva à la baïonnette la ville de Medina ; les brigades Ducos et Sabathier emportèrent successivement les positions de la gauche ennemie, et le général Lasalle exécuta les charges les plus brillantes ; culbutés sur tous les points, les Espagnols furent mis dans une déroute complète, après six heures de combat. Ils laissèrent huit à neuf cents hommes sur le champ de bataille, près de six mille prisonniers, leurs bagages, leur artillerie et leurs munitions. La brigade de cavalerie légère du général Colbert se distingua particulièrement par ses charges vigoureuses et réitérées : elle était composée des dixième et vingt-deuxième de chasseurs ; le colonel Picton, de ce dernier régiment, officier d'une grande espérance, fut tué dans une des charges ; le général Darmagnac et plusieurs autres officiers reçurent des blessures plus ou moins graves. Le maréchal Bessières signala l'adjudant-commandant Guilleminot [1] comme ayant donné dans cette journée les preuves d'un talent distingué et de la plus grande activité.

Les Espagnols firent leur retraite en désordre sur Benavente, d'où ils se portèrent ensuite sur Labaneza, Astorga et Léon. Dans leur poursuite, les Français trouvèrent à

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, inspecteur-général du corps royal des ingénieurs-géographes, etc.

1808. Espagne. Villanpando un dépôt de cinq milliers de poudre et un million de cartouches : le commissaire anglais s'était retiré dès le commencement de la bataille. Le maréchal Bessières prit à Benavente dix mille fusils, presque tous de fabrique anglaise, vingt-six milliers de poudre, une quantité de cartouches que l'ennemi avait abandonnées : les villes de Zamora, Mayorga et Léon se soumirent successivement.

On rapporte qu'en apprenant la nouvelle de la victoire de Medina, Napoléon s'écria dans un premier mouvement de joie : « C'est une seconde bataille de Villa-Viciosa [1], Bessières a mis mon frère Joseph sur le trône d'Espagne ; » mais cette prophétie ne devait jamais s'accomplir, et des milliers de Français allaient encore verser leur sang sans pouvoir consolider un trône qui n'avait pour appui que des baïonnettes étrangères.

Cependant, le roi Joseph avait franchi les Pyrénées pour venir s'asseoir sur ce trône chancelant. La victoire de Medina-de-Rioseco, lui ayant frayé le chemin de sa capitale, il y entra le 20 juillet, sans être accueilli par aucune de ces démonstrations souvent factices, que le peuple prodigue libéralement dans ces sortes d'occasions ; mais la noblesse de Madrid et toutes les autorités furent à la rencontre du nouveau monarque pour le complimenter, à l'exception du conseil de Castille, qui refusa même de prêter le serment prescrit par la constitution rédigée à Baïonne : Joseph fut intronisé le 24 avec toutes les cérémonies usitées en pareil cas ; toutefois l'illusion qui dut alors frapper ses yeux fut bientôt dissipée. La nouvelle du désastre de Baylen parvint à Madrid

[1] Bataille gagnée, en 1710, par le duc de Vendôme sur l'armée de l'archiduc, compétiteur de Philippe V, et qui affermit l'arrière petit-fils de Louis XIV sur le trône d'Espagne.

le 27, et, le jour suivant, on apprit que l'armée du général Castanos était déjà arrivée sur les confins de la Manche : Joseph, ne se croyant plus en sûreté dans Madrid prit la résolution d'en sortir le 1er août, après une résidence de dix jours seulement, et vint fixer sa cour à Vittoria, en envoyant aux troupes françaises l'ordre de se replier et de se concentrer sur les bords de l'Ebre. Cette mesure fit discontinuer les opérations du premier siége de Saragosse, dont il nous reste maintenant à rapporter les détails.

Saragosse, capitale de l'Aragon, s'était déclarée contre les Français dès le 25 mai. Nous avons dit que l'insurrection de cette ville, qui comptait plus de soixante mille habitans, suscitée, comme partout ailleurs, par les prédications des prêtres et des moines, avait été suivie des mêmes excès qu'à Valence, Séville, Cadix, Badajoz, etc. Un brigadier des armées espagnoles, D. Joseph Palafox, avait pris le commandement général des insurgés, au nom du roi Ferdinand VII, auprès duquel il s'était rendu à Baïonne dans les premiers jours de mai, et dont il avait reçu des instructions pour faire soulever l'Aragon contre les attentats de l'empereur français.

Palafox, cadet de trois frères, aimant le luxe et la représentation, avait saisi avec empressement l'occasion qui lui était offerte d'acquérir à la fois des richesses et un grand crédit : choisi par les révoltés pour remplacer le capitaine-général de la province, son premier soin fut d'en organiser la défense générale ; mais il fut prévenu dans ce dessein par les Français.

On a vu plus haut que le général Lefebvre-Desnouettes était parti de Pampelune avec une colonne, pour s'avancer sur Tudela, que Palafox avait fait occuper par un corps de quatre à cinq mille insurgés, et qu'après avoir battu les Espa-

1808. Espagne. gnols en plusieurs rencontres différentes, à Mallen, Alagon et Épila, ce même général était parvenu jusqu'à une petite distance de Saragosse ; il s'arrêta dans une vallée du côté opposé à la partie de la ville située sur l'Èbre, et qui est dominée par un terrain couvert d'oliviers.

En attendant les renforts qui lui étaient promis, le général Lefebvre voulut assurer sa position, et s'empara à cet effet du coteau qui dominait la vallée, et dont il chassa les postes ennemis. Le 28 juin, le régiment de la Vistule enleva à la baïonnette le mamelon du Monte-Torrero, l'un des points extérieurs les plus importans pour la défense de la place. Un grand nombre de prisonniers et toute l'artillerie de l'ennemi tombèrent entre les mains des Polonais. La perte du Monte-Torrero parut si fâcheuse à Palafox, qu'après avoir fait déclarer traître à la patrie l'officier qui commandait ce poste, il le fit juger par une commission militaire, et pendre ensuite sur la grande place de Saragosse, afin d'épouvanter tous ceux qui seraient tentés d'imiter son exemple. L'occupation du Monte-Torrero par les troupes françaises coupait les communications de la ville avec le pays sur la rive droite de l'Ebre. Le général Verdier, à la tête de sa division d'infanterie, fit sa jonction avec le général Lefebvre le 29 juin, et prit le commandement de toutes les troupes du siége.

Tandisque les Français resserraient ainsi Saragosse sur la rive droite, les habitans s'empressaient de mettre cette ville dans le meilleur état de défense possible. Ils firent des sacs avec le coutil des tendelets qui servaient de jalousies aux croisées de leurs maisons, les remplirent de sable, et en formèrent les embrasures des batteries qui furent élevées; ils crénelèrent les murs et les bâtimens pour le feu de la mousqueterie; les maisons à l'extérieur de la ville furent démolies ou brûlées, les oliviers coupés ou déracinés. Avant l'arrivée

des troupes du général Verdier, il était entré dans la ville quelques détachemens ou débris de différens régimens de ligne espagnols, et quelques soldats d'artillerie. Le général Palafox donna pour auxiliaires à ces derniers deux cents hommes de la milice de Logrono, qui rivalisèrent bientôt de zèle et d'instruction avec leurs maîtres. Un convoi de bouches à feu et de projectiles arriva vers la même époque de la place de Lerida. 1808. Espagne.

Les Français, de leur côté, reçurent de la citadelle de Pampelune un petit parc de siége et des munitions, qui les mirent à même de commencer leur attaque.

Le 30 juin, l'explosion d'un magasin à poudre, bâti au centre de la ville, détruisit une rue presque entière. A peine les habitans revenaient-ils de la consternation où les avait plongés une perte aussi fatale, et achevaient-ils de retirer des décombres les cadavres de leurs malheureux concitoyens victimes de l'événement, que le feu des assiégeans commença: plus de douze cents bombes, obus ou boulets creux tombèrent dans la ville, qui ne renfermait pas un seul bâtiment à l'épreuve du canon, et dont les habitans avaient négligé de construire des blindages.

L'attaque des Français se dirigea plus spécialement contre le Portillo [1] et contre un vaste bâtiment carré, situé hors des murs, appelé le château de l'Inquisition, et entouré d'un fossé large et profond. Le général Palafox avait fait élever une batterie devant le Portillo. L'épaulement, détruit plusieurs fois, fut aussitôt relevé sous le feu des assiégeans. Le carnage qui eut lieu dans la journée (2 juillet) sous cette batterie fut horrible. Une jeune femme de la classe du peuple, nommée Augustina, qui était venue apporter des provisions aux canon-

[1] Quartier de la ville près des remparts, et qui donne son nom à l'une des portes.

1808. Espagne. niers et aux soldats espagnols au moment le plus critique, les voyant hésiter à recommencer le feu, s'élança au milieu des morts et des blessés, arracha une mèche des mains d'un canonnier expirant, mit le feu à une pièce de 24, et, sautant ensuite sur ce canon, elle jura solennellement de ne le quitter qu'avec la vie. Entraînés par l'exemple d'une telle intrépidité, les Espagnols recommencèrent sur les Français le feu le plus violent.

Cette démonstration était faite pour masquer l'attaque d'une autre colonne que le général Verdier dirigeait vers la porte de la ville dite d'*el Carmen*, à la gauche du Portillo, et qui fut également repoussée.

Du 2 au 11 juillet, le général Verdier n'ayant point assez de troupes pour renouveler ses attaques de vive force sur une place qui renfermait des défenseurs aussi déterminés, se borna à surveiller les postes extérieurs, et fit rassembler les matériaux nécessaires à la construction d'un pont de radeaux sur l'Ebre. Le 11, le passage de ce fleuve fut effectué, malgré les efforts des assiégés; et un détachement d'infanterie s'établit sur la rive gauche, pour protéger l'établissement du pont, qui fut terminé le 12 à midi. Pendant ce temps, divers corps d'insurgés, qui s'étaient rassemblés pour gêner cette opération, et couper la communication des assiégeans, furent repoussés sur tous les points où ils se présentèrent. Des détachemens de cavalerie détruisirent les moulins qui servaient à l'approvisionnement de la ville, et enlevèrent à Palafox les moyens de pouvoir se procurer des secours en vivres et en munitions.

Dans cette situation critique, ce général, dont il convient de reconnaître l'activité et l'intelligence, fit établir des moulins conduits par des chevaux, et employa les moines, sous la direction de plusieurs officiers d'artillerie, à la fabrication

de la poudre à canon[1]. Tout le soufre qui pouvait se trouver dans la ville fut mis en réquisition; la terre des rues fut lavée, afin d'en recueillir le salpêtre, et on fit du charbon avec des tiges de chanvre, qui en Espagne sont d'une grande hauteur. 1808. Espagne.

Vers la fin de juillet, les Francais ayant reçu quelques renforts, se trouvèrent à même de cerner entièrement la ville, dont la population, augmentée de celle des campagnes qui y était venue chercher un refuge, commencait à éprouver la disette de subsistances, et se trouvait presque sans espoir de secours.

Après plus d'un mois de travail sans relâche, les habitans de Saragosse sentaient leurs esprits abattus et leurs forces physiques épuisées. Les rues étaient jonchées de malades et de blessés, dont le nombre augmentait tous les jours, après les combats partiels que Palafox livrait dans le dessein de s'ouvrir quelque communication avec les insurgés du dehors. Une sortie nombreuse qu'il fit faire à ses meilleures troupes pour recouvrer le poste du monte-Torrero, fut repoussée avec une grande perte : convaincu de l'inutilité de pareilles tentatives, il se borna ensuite à défendre les approches de la ville.

Dans la nuit du 2 août, et tout le jour suivant, les Français firent un feu continuel de plusieurs batteries qu'ils avaient élevées en face de la porte d'el Carmen. Le feu prit dans un hôpital d'enfans-trouvés, où l'on avait transporté un certain nombre de malades et de blessés ; ce bâtiment fut entièrement consumé, mais le zèle des habitans et de la garnison sauva en grande partie les malheureux qu'il renfermait.

[1] Palafox se rappela sans doute que cet infernal moyen de destruction avait été trouvé par le moine anglais Roger Bacon, appelé par ses compatriotes *le docteur admirable*.

1808. Espagne. Le même jour, 3 août, l'artillerie assiégeante termina les batteries dont le général Verdier avait ordonné la construction sur la rive droite de la Huerba, petite rivière qui se jette dans l'Ebre un peu au-dessous des murs de Saragosse. Le 4, le général, après avoir visité les nouveaux travaux, fit commencer sur cette partiede la place un feu violent, qui dura plusieurs heures. En peu d'instans, les retranchemens que l'ennemi avait élevés pour se couvrir furent renversés; le couvent de Santa-Ingracia, incendié par les obus, n'offrit plus qu'un monceau de ruines. Dans l'après-midi, le général Verdier fit avancer deux colonnes d'infanterie, qui pénétrèrent par les portes du Portillo et d'*el Carmen*. Parvenus, après un combat opiniâtre et meurtrier jusqu'au Cosso[1], situé presqu'au centre de la ville, les Français se virent, à sept heures du soir, en possession de la moitié de Saragosse.

Le général Verdier, croyant avoir suffisamment prouvé aux assiégés que leur résistance ne pouvait plus se prolonger, envoya un parlementaire au général Palafox, avec cette sommation laconique :

Quartier général de Santa-Ingracia.

« UNE CAPITULATION. »

Le général espagnol transmit sur-le-champ la réponse suivante :

Quartier général de Saragosse.

« GUERRE A MORT (*guerra a cuchillo* [2].) »

[1] Grande rue qui enveloppe une partie de Saragosse, dans le genre des vieux boulevards de Paris.

[2] Traduction littérale : *guerre au couteau ;* mais les écrivains qui ont rendu en ces termes la réponse de Palafox ont prouvé qu'ils ne connaissaient point la langue espagnole. *Guerra a cuchillo* est une locution comme celle de *pasar a cuchillo*, dont nous avons l'équivalent en français dans ces expressions : *passer par les armes*, *passer au fil de l'épée*.

Un des côtés du Cosso était occupé par les Français. Les Espagnols avaient conservé le côté opposé, qu'ils retranchèrent à la hâte, et où ils placèrent du canon pour répondre à celui de leurs adversaires. L'espace fut bientôt comblé par des monceaux de cadavres jetés du haut des maisons où ils venaient de périr, ou tués en bas dans la mêlée. Les deux partis restèrent ainsi en présence, mais toujours en combattant, le 5 août et les jours suivans. Cet entassement de cadavres fit craindre au général espagnol la contagion qui devait en être le résultat. Toutefois, telle était l'exaspération des Aragonais, qu'ils ne voulurent pas demander une trêve de quelques heures pour se délivrer de ce foyer de destruction. Le général Palafox ne trouva point d'autre expédient que de faire conduire les prisonniers français, liés avec une corde, au milieu des morts, pour en retirer les corps de leurs compatriotes et leur donner la sépulture, tandis que les Espagnols rendaient le même devoir aux leurs. Le soin dont ces prisonniers étaient chargés et la pitié de leurs compagnons d'armes empêchaient ceux-ci de tirer sur eux, et par conséquent, sur les Espagnols; on parvint ainsi à diminuer le danger de la corruption des cadavres.

1808. Espagne.

Dans l'après-midi du 5, les assiégés reçurent un renfort de trois mille hommes de troupes espagnoles, suisses, et de volontaires d'Aragon, commandé par D. Francisco Palafox, frère du général, et escortant un convoi de vivres et de munitions. L'occupation d'une partie de la ville n'avait point permis au général Verdier, trop faible en troupes, de fermer exactement le passage à tout secours du dehors, et D. Francisco Palafox avait profité de cette circonstance.

Le 8, un conseil de guerre réuni par le général espagnol décida, à l'unanimité, que l'on continuerait de défendre les quartiers de la ville où l'on s'était maintenu; que, si les Fran-

1808. Espagne. çais finissaient par triompher, la population se retirerait immédiatement en traversant le pont de l'Ebre dans les faubourgs de la rive gauche, et qu'après avoir rompu le pont, on se défendrait dans cette position jusqu'à la dernière extrémité.

Pendant huit jours consécutifs, le plus sanglant engagement se prolongea de rue en rue, de maison en maison. Le peuple de Saragosse, combattant en désespéré pour conserver ou reconquérir ses foyers, réduisit enfin l'espace qu'occupaient les Français à une huitième partie de la ville.

Tous les moyens qui pouvaient imprimer aux Aragonais cet élan extraordinaire, furent d'ailleurs employés par le général Palafox, homme du caractère le plus ferme et le plus déterminé. Les prêtres et les moines, sous sa direction, faisaient, dans les églises et sur toutes les places, des prédications à la fois religieuses et patriotiques; ils ordonnaient, au nom du dieu des armées, à tous leurs auditeurs de sacrifier leur fortune et leur vie pour la cause sacrée qu'ils avaient embrassée. Le plus grand nombre de ces ministres de la religion, armés d'un fusil et du signe de la rédemption des hommes, guidaient des détachemens, et rivalisaient de courage et de fureur avec les autres combattans. Jago Sass, curé de l'une des paroisses de la ville, se fit particulièrement remarquer: c'est lui que Palafox choisissait toujours pour les entreprises les plus difficiles et les plus hasardeuses. Ce prêtre guerrier, à la tête de quarante hommes dévoués, effectua de la manière la plus complette l'introduction d'un convoi de poudre venu de Lérida. Il fut nommé à la fois capitaine dans l'armée et chapelain du général en chef, en récompense des services qu'il avait rendus comme prêtre et comme soldat.

Le dévouement des femmes contribuait encore à rendre

celui des hommes plus entier et plus énergique. La comtesse Burita, appartenant à l'une des familles les plus distinguées de l'Aragon, avait formé une compagnie de femmes, destinées à secourir les blessés et à porter des vivres aux soldats dans les postes les plus dangereux. On vit cette dame, belle, jeune et délicate, remplir dès-lors, avec la plus rare intrépidité, comme elle le fit dans le second siége dont nous parlerons bientôt, au milieu du feu le plus terrible de bombes, d'obus et de mousqueterie, les devoirs qu'elle s'était imposés : sa conduite fut imitée par toutes ses compagnes. Les Français, habitués à la résignation des peuples de l'Allemagne, ne voyaient point sans surprise ces étonnantes preuves du fanatisme patriotique, dont eux-mêmes avaient pourtant donné l'exemple en 1792 et en 1793.

Les assiégeans firent un feu assez vif pendant la nuit du 13 au 14. L'incendie se déclara dans plusieurs édifices, même dans ceux qu'occupaient encore les Français. Les Espagnols redoutaient de voir se renouveler les horreurs du bombardement du 2 ; mais, le lendemain, quand déjà ils s'apprêtaient de toutes parts à repousser l'attaque qu'ils supposaient devoir suivre un feu aussi violent, ils aperçurent avec surprise, du haut des postes les plus dominans, les colonnes françaises en mouvement rétrograde sur la route de Mallen. Les plus déterminés voulaient s'élancer à la poursuite des troupes fugitives ; mais Palafox crut devoir arrêter cette ardeur inconsidérée : il avait su apprécier la valeur de ses adversaires, et, satisfait d'avoir atteint le but de ses efforts en conservant la ville qu'il avait entrepris de défendre, il ne voulut pas exposer ses troupes, indisciplinées et mal exercées, aux résultats d'un combat en rase campagne avec un ennemi dont la retraite, commandée par les circonstances, n'avait point, à ses yeux, l'aspect d'une fuite.

1808. Espagne. La levée du siége de Saragosse était en effet, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'une des conséquences forcées des événemens de Baylen. L'ordre de se replier en Navarre arriva au camp français, dans le moment même où le général Verdier faisait ses dispositions pour renouveler une attaque qui eût été, peut-être, décisive [1].

Telle était la situation des affaires en Espagne, vers la fin du mois d'août. On a pu remarquer qu'à l'exception de la bataille de Medina-de-Rioseco, et de quelques autres avantages sans résultats bien déterminés, la fortune avait, presque partout, favorisé les efforts des insurgés et entretenu leur espoir de secouer le joug des Français. L'issue de la campagne de Portugal promit encore aux Espagnols une continuité de succès, en leur présentant l'appui immédiat des armes anglaises victorieuses à Vimeiro ; et il ne faut point se dissimuler que cet appui ne fût d'une importance majeure dans les circonstances où se trouvaient les défenseurs de la cause de Ferdinand et de la patrie. L'anarchie régnait au milieu de ce grand mouvement insurrectionnel, qui avait forcé les Français à se retirer sur la rive droite de l'Èbre.

[1] Napoléon voulut vainement dissimuler à la France cette levée positive du siége de Saragosse. On soupçonna la vérité, d'après les expressions mêmes du Bulletin officiel : « A la suite d'un combat opiniâtre, qui dura plusieurs jours, est-il dit dans ce bulletin, quatorze couvens qui avaient été fortifiés, les trois quarts de la ville, l'arsenal et les magasins furent en notre pouvoir ; les habitans *paisibles*, encouragés par les avantages des Français, ayant arboré le drapeau blanc, et *étant venus nous apporter des termes de capitulation*, furent massacrés par les insurgés, à la tête desquels on voyait des moines tenant lieu de colonels et de capitaines. Un grand nombre de ces malheureux furent tués : l'infortunée ville de Saragosse est presque détruite par le feu, les bombes et l'explosion des mines......... L'événement de Baylen a tout compromis. » On voit qu'il n'est fait à dessein aucune mention du mouvement rétrograde du général Verdier, pour faire présumer sans doute que le siége a pu être converti en simple blocus ; mais personne ne fut dupe de ce subterfuge.

Les juntes, formées dans les différentes provinces, affectaient une autorité indépendante, sans reconnaître encore la nécessité de centraliser l'action révolutionnaire dans une assemblée ou conseil suprême, ainsi que l'avaient fait les Français en 1793. Chaque province avait son armée; mais, comme les juntes nommaient les chefs et les officiers, et retenaient pour elles la direction de leurs levées respectives, il n'y avait point d'ensemble dans le système général de guerre. On verra, dans le chapitre suivant, si l'intervention des troupes anglaises put remédier d'abord à ces fâcheux inconvéniens. 1808. Espagne.

CHAPITRE IV.

ANNÉES 1808 et 1809.

Suite des opérations militaires en Espagne; Napoléon franchit les Pyrénées avec de nouvelles troupes; défaites successives des Espagnols à Burgos, Espinosa et Tudela; les Français rentrent dans Madrid; opérations en Catalogne; siége de Roses, etc. — L'armée anglaise, entrée en campagne, se retire devant l'armée impériale; retour de l'empereur en France; le maréchal Soult poursuit l'armée britannique jusqu'à la mer; combat de la Corogne et embarquement des troupes anglaises; combats d'Almaraz, d'Uclès, etc. — Second siége de Saragosse.

1808. Espagne. Septembre.

Suite des opérations militaires en Espagne. — L'insurrection générale des provinces espagnoles, la catastrophe de Baylen et la nécessité, pour l'armée française, de prendre une position défensive sur la rive droite de l'Ebre, après avoir eu l'espoir d'une occupation facile ou peu disputée, venaient de dessiller les yeux de Napoléon et de faire évanouir en grande partie les illusions qu'il s'était formées sur le caractère de la nation à laquelle il voulait imposer le joug de sa puissance. Il reconnut trop tard qu'il avait entrepris une guerre imprudente, et que c'était surtout une grande faute de l'avoir commencée avec des forces trop peu nombreuses ou trop disséminées pour assurer les succès qui seuls pouvaient la justifier. On rapporte qu'après avoir reçu la nouvelle de la capitulation des troupes du général Dupont, il dit, dans un de ces momens d'expansion involontaire où ses paroles dévoilaient toute sa pensée: « Godoï et Murat m'ont trompé : la nation espagnole montre une énergie à laquelle j'étais loin de m'attendre; j'eusse mieux fait de déclarer franchement la

guerre à son roi, j'aurais eu à combattre des troupes réglées, peu nombreuses, faciles à vaincre et difficiles à recruter, tandis que si la lutte continue comme elle a commencé, avec des prédications, des croix et des bannières, les prêtres et les moines feront marcher contre mes armées jusqu'au dernier Espagnol. » 1808. Espagne.

Il eût été digne sans doute du vainqueur modéré des Autrichiens et des Russes de revenir alors sur une détermination trop légèrement prise, de prêter l'oreille aux conseils de la prudence, et de réparer une erreur aussi grave, en cédant aux vœux du peuple espagnol, en lui rendant des princes et une dynastie réclamés d'une manière si spontanée et si instante; mais Napoléon s'était trop avancé pour revenir brusquement sur ses pas. Il crut éteindre par des flots de sang l'incendie qu'il avait allumé, et démontrer à l'Europe que la cause des peuples pouvait être vaincue par lui, comme l'avait été celle des rois; il se persuada que, pour soumettre la nation levée toute entière contre ses soldats, il lui suffisait d'augmenter le nombre de ceux-ci dans la Péninsule. Quatre-vingt mille hommes de vieilles troupes, instrumens de sa gloire et de sa fortune en Italie et en Allemagne, furent dirigés en conséquence sur les Pyrénées; les contingens de la confédération du Rhin furent mis également en mouvement, et un sénatus-consulte ordonna la levée de cent soixante mille conscrits.

Décidé à marcher lui-même à la tête de cette nouvelle armée pour faire la conquête de l'Espagne, Napoléon voulut auparavant sonder la politique des cours d'Allemagne, et s'assurer qu'elles n'apporteraient point d'obstacle à son entreprise. Les efforts heureusement tentés par l'Angleterre pour arracher le Portugal à la domination française, et les secours d'armes et de munitions déjà fournis par cette même puissance aux insurgés espagnols, faisaient assez con-

1808. Espagne. naître que la guerre de la Péninsule serait fortement soutenue par le cabinet britannique, et qu'aucun sacrifice ne coûterait à celui-ci pour empêcher l'Espagne de devenir une annexe du grand empire.

Napoléon fit demander une entrevue à l'empereur Alexandre, et il fut convenu qu'elle aurait lieu dans la ville d'Erfurt; tous les princes de la confédération vinrent assister à cette espèce de congrès.

Au milieu des fêtes multipliées qu'occasionna une réunion aussi imposante, les deux puissans monarques s'entretinrent avec franchise de leurs mutuels intérêts. On dit qu'Alexandre promit positivement de ne point s'opposer à l'établissement de Joseph en Espagne, et prit l'engagement de se ranger du côté de la France, dans le cas où l'Autriche et la Prusse seraient tentées de se coaliser encore une fois avec l'Angleterre, pour recommencer la guerre en Allemagne, en profitant de l'emploi de la plus grande partie des forces impériales dans la Péninsule. La coopération, bien qu'un peu tardive, des troupes russes dans la campagne de 1809 contre l'Autriche, et la continuation de l'état de guerre de la Russie avec la Grande-Bretagne, confirment l'assertion dont nous parlons. Tout porte à croire, en effet, qu'Alexandre avait garanti à son illustre allié, dans les conférences d'Erfurt, l'usurpation du trône espagnol.

L'empereur des Français, certain de se maintenir en état de paix avec le nord de l'Europe, se hâta de revenir à Paris le 18 octobre, pour s'y occuper sans relâche des préparatifs de la nouvelle campagne qu'il allait entreprendre. Nous avons déjà dit que, dès les premiers jours de septembre, il avait rappelé d'Allemagne, où elles étaient cantonnées, les troupes qu'il voulait porter dans la Péninsule. Le 11 du même mois, il avait passé en revue dans la cour du palais des Tuileries l'avant-garde de cette armée, et, s'adressant aux officiers,

qu'il fit réunir en cercle autour de lui, il leur avait tenu le discours suivant, mis le jour même à l'ordre de tous les corps. 1808. Espagne.

« Soldats ! après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées : je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un instant de repos.

« Soldats, J'AI BESOIN DE VOUS : la présence hideuse du léopard souille les continens d'Espagne et du Portugal ; qu'à votre aspect il fuie épouvanté ; portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule : LA AUSSI NOUS AVONS DES OUTRAGES A VENGER.

« Soldats, vous avez surpassé la renommée des armées modernes ; mais avez-vous égalé la gloire des armées de Rome, qui, dans une même campagne, triomphèrent sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage ?

« Une longue paix, une prospérité durable seront le prix de vos travaux. Un vrai Français ne peut, ne doit prendre de repos jusqu'à ce que les mers soient ouvertes et affranchies.

« Soldats, tout ce que vous avez fait, tout ce que vous ferez encore pour le bonheur du peuple français et pour ma gloire, sera éternellement gravé dans mon cœur. »

La ville de Paris accueillit par des fêtes triomphales les soldats de la grande armée à leur passage dans cette capitale. Toutes les autorités civiles et militaires avaient ordre de se porter au devant de ces belles phalanges, accourant du nord de l'Europe pour venger au midi la honte de la capitulation de Baylen : les discours prononcés en ces occasions ne furent que les commentaires de la proclamation de Napoléon. Ils avaient pour but de justifier la guerre que la nation allait soutenir, d'en rejeter tout l'odieux sur l'Angleterre, et d'augmenter l'animosité du soldat contre cette puissance.

1808. Espagne. Ces réceptions brillantes furent répétées dans toutes les villes de l'empire que les troupes traversèrent pour se rendre à leur destination. A l'époque où l'Empereur revint d'Erfurt, presque tous les corps appelés à faire partie de l'armée d'Espagne avaient passé la Bidassoa, ou se trouvaient près de cette frontière. Napoléon les suivit bientôt : il était le 3 novembre au château de Marrac, près de Baïonne, et c'est de ce quartier-général qu'il donna les premiers ordres pour recommencer activement les hostilités sur les bords de l'Ebre.

Cependant, l'espèce de trêve qui avait eu lieu dans la Péninsule depuis que les Français s'étaient concentrés sur la rive droite du fleuve que nous venons de nommer, avait été mise à profit par les Espagnols pour augmenter leurs moyens de résistance. D'après un article de la convention d'union entre les provinces insurgées, chacune d'elles devait lever, organiser et équiper un corps d'armée; en moins de six semaines, à dater de la victoire de Baylen, l'Espagne eut cent quatre-vingt mille hommes de troupes sous les armes et tous disposés à verser la dernière goutte de leur sang, afin d'assurer l'indépendance de leur pays.

C'était assurément une force assez respectable pour qu'on pût l'opposer, avec quelque espoir de succès, à l'invasion qui se préparait, si l'Espagne eût eu à sa disposition une partie des ressources qui avaient si puissamment aidé la France dans ses premières campagnes contre les rois coalisés. Mais ce royaume se trouvait alors presque sans armes, sans munitions dans ses arsenaux, sans administrations, sans magasins, sans généraux expérimentés, sans officiers capables d'instruire et de discipliner le plus grand nombre de ses soldats. L'armée nationale n'était, à proprement parler, qu'une réunion de bandes, dont les deux tiers étaient mal armés, avec une artillerie peu nombreuse et mal servie, et presque point de cavalerie. Les différens chefs, animés sans

doute des sentimens les plus patriotiques, étaient incapables d'agir avec ensemble et de concert dans les grandes opérations, pour lesquelles il n'existait point, d'ailleurs, d'autre direction suprême que la junte centrale qui se réunit à Madrid vers la fin de septembre. 1808. Espagne.

Jusqu'au moment où les troupes françaises s'étaient retirées sur la rive gauche de l'Ebre, le gouvernement anglais, occupé de l'expédition de Portugal, n'avait que faiblement secouru les insurgés espagnols; mais aussitôt que la convention de Cintra eut rendu disponible une partie des troupes britanniques, vingt mille hommes commandés par sir John Moore eurent ordre de marcher sur Valadolid, tandis qu'un autre corps de quinze mille hommes venant directement des ports de la Grande-Bretagne, devait débarquer à la Corogne, sous les ordres du général sir David Baird.

En attendant l'arrivée un peu tardive de ces secours importans, les Espagnols reçurent un renfort sur lequel ils étaient loin de compter.

On se rappelle qu'en vertu du traité d'alliance offensive et défensive entre la France et l'Espagne, signé à Saint-Ildephonse en 1796, Charles IV, sur la demande de Napoléon, avait fourni, à la fin de 1807, un contingent de troupes, dont partie avait été envoyée en Italie, et l'autre à la grande armée en Allemagne. Ce dernier corps, commandé par le général la Romana et composé de troupes d'élite de l'armée espagnole, au nombre de quinze à seize mille hommes, avait été chargé, par l'empereur français, de la défense des côtes du Holstein, sous les ordres directs du maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo; il s'y trouvait encore lorsque la révolution d'Espagne éclata. Informé par l'amiral qui commandait les forces navales anglaises dans la Baltique, des événemens qui se passaient dans sa patrie, le marquis de la Romana prit la résolution de se soustraire à la surveillance

1808. Espagne. du maréchal auquel il était subordonné, et d'aller avec ses troupes, se réunir aux défenseurs de son pays envahi par un perfide allié. Il se concerta, à cet effet, avec l'amiral anglais, qui s'empressa de favoriser de tous ses moyens un dessein aussi louable. A l'époque convenue, le général espagnol suppose des ordres, met sa division en mouvement, fait, jour et nuit, des marches d'une longueur et d'une célérité extraordinaires, et arrive aux ports de Nyberg et de Langeland avant que Bernadotte ne se soit aperçu, pour ainsi dire, de son évasion. Des bâtimens étaient prêts à recevoir les troupes espagnoles, qui furent transportées de suite à Sant-Ander. Le général jugea à propos de se rendre en Angleterre pour se concerter avec le gouvernement et accélérer l'envoi des secours promis aux insurgés.

La division espagnole, forte de neuf mille hommes seulement, parce que tous les détachemens n'avaient pu joindre la Romana au lieu d'embarquement, arriva sur les côtes d'Espagne le 30 septembre. La présence inespérée de ces troupes aguerries et disciplinées fit la plus grande sensation sur l'esprit du peuple espagnol. Le général la Romana fut regardé comme un ange protecteur, et l'on demandait de toutes parts qu'il fût mis à la tête de l'armée; mais la junte centrale craignit de compromettre son pouvoir, en confiant à un seul homme toutes les forces de la nation. Le vœu public ne fut point écouté; la Romana resta commandant de son corps d'armée, qui fut, dans la suite, renforcé par une partie des milices des Asturies et de la Galice.

Une dépêche du général commandant à Baïonne, adressée au roi Joseph à Vittoria, fut interceptée, par un parti, dans les premiers jours d'octobre, et apprit aux Espagnols l'arrivée prochaine des nombreux renforts que l'empereur envoyait à son frère. Cette nouvelle, au lieu de déterminer les généraux ennemis à concentrer leurs troupes pour opposer

une plus forte résistance au choc violent dont ils étaient menacés, leur suggéra l'idée de s'étendre encore plus en avant sans lier les différens corps d'armée entre eux, et de former comme un grand arc à l'effet d'envelopper l'armée qui allait s'avancer sur l'Ebre. Fiers des succès obtenus en Andalousie sur la petite armée de Dupont, les mêmes généraux osaient se flatter de réussir à cerner encore un fois l'armée française, et de la contraindre à une capitulation honteuse. 1808. Espagne.

Telles étaient la position et la force de l'armée espagnole, à la fin du mois d'octobre.

Trois corps principaux, ou plutôt trois armées séparées et distinctes, occupaient une espèce de ligne qui, partant des côtes des Asturies vers Sant-Ander, s'avançait en pointe sur la Biscaye, et, suivant ensuite le cours de l'Ebre jusque vers Tudela, remontait un peu dans la Navarre et l'Aragon, et redescendait encore sur l'Ebre vers Saragosse. Le corps de gauche, qui s'était avancé jusque vis-à-vis les hauteurs de Durango, en avant de Bilbao, dans la Biscaye, était fort de cinquante mille hommes, et commandé par le général Blacke. Ce dernier avait remplacé le général Cuesta après la bataille de Medina-de-Rioseco. Le général Castanos, à la tête des troupes réglées et des levées d'Andalousie, de Valence et de Castille, au nombre de quarante mille combattans, venait de traverser l'Ebre, près de Tudela, pour avancer sa droite dans la direction de Sangueza et Pampelune; sa gauche était à trois fortes journées de marche de l'extrême droite du général Blacke. Vingt mille Aragonais, sous les ordres de D. Joseph Palafox, se trouvaient entre les routes de Tudela et Jaca à Saragosse, en avant de cette dernière ville.

D'autres corps séparés, sous la dénomination d'armées de réserve et d'Estramadure, formaient comme une seconde ligne pour couvrir Madrid; mais ils étaient beaucoup trop éloignés des troupes dont nous venons de parler, pour les

1808. Espagne. soutenir au besoin. Le corps d'armée de Catalogne, fort de vingt-cinq à trente mille hommes, presque tous de nouvelle levée, sans compter quelques bandes disséminées dans les Pyrénées-Orientales, s'occupait alors de resserrer les troupes françaises dans les places de Barcelone et de Figuières. Le marquis de la Romana étant encore en Angleterre, sa division avait été laissée aux environs de Sant-Ander pour attendre son arrivée.

A cette même époque, les différens corps français qui avaient repassé l'Ebre dans les derniers jours d'août occupaient les positions suivantes :

Les troupes du maréchal Moncey, formant la gauche de la ligne, bordaient la rive droite de la rivière Aragon, qui se jette dans l'Ebre, au-dessous de Milagro, le maréchal avait son quartier-général à Tafalla; le maréchal Ney commandait un autre corps cantonné aux environs de la Guardia, faisant face à l'Ebre; les troupes du maréchal Bessières occupaient Miranda, et, sur la rive droite de l'Ebre, l'important défilé de Pancorbo; une division sous les ordres du général Merlin était postée sur les hauteurs de Durango, pour couvrir la grande route de Vittoria à Baïonne, que les troupes du général Blacke paraissaient menacer vers Mondragon. A l'arrivée d'un nouveau corps d'armée commandé par le maréchal Lefebvre, et composé de trois divisions aux ordres des généraux Leval, Sebastiani et Vilatte, le roi Joseph rappela à Vittoria la division Merlin.

Les deux partis étaient en présence, et, sur plusieurs points, les avant-postes n'étaient séparés que par de faibles ruisseaux, sans toutefois qu'aucun engagement sérieux eût encore eu lieu. Le corps d'armée de Castanos, fier du succès de Baylen, témoignait la plus grande impatience d'en venir aux mains avec des adversaires qu'on leur avait malheureusement appris à ne plus craindre. Le 25 octobre, des détache-

mens de ces mêmes troupes occupèrent les postes de Viana et de Lérin. Le maréchal Moncey, voyant quelques-unes de ses positions menacées, fit avancer les brigades des généraux Habert et Razout, et celle de cavalerie du général Wathier, pour arrêter les Espagnols dans ce mouvement offensif et reprendre les postes occupés. L'ennemi, attaqué vigoureusement, fut culbuté et mis en déroute : douze cents hommes entourés dans Lérin voulurent s'y défendre ; mais le général Granjean, qui avait marché à l'appui du général Wathier, leur fit mettre bas les armes. Un colonel, deux lieutenans-colonels, quarante officiers et douze cents vieux soldats appartenant aux troupes de ligne qui avaient été tirées du camp de Saint-Roch devant Gibraltar, tombèrent ainsi au pouvoir des Français.

1808. Espagne.

Dans le même temps, le maréchal Ney s'était porté sur Logrono, poste important de la rive droite de l'Ebre, et dont les Espagnols étaient maîtres. Après une résistance assez opiniâtre, ces derniers abandonnèrent la ville, avec perte de quelques centaines des leurs. Le maréchal ayant fait rétablir le pont, auquel ils avaient mis le feu, traversa l'Ebre, poursuivit l'ennemi à plusieurs lieues au-delà, et ramassa un grand nombre de prisonniers.

Ces troupes espagnoles, qui faisaient partie de l'armée de Castanos, massacrèrent dans leur retraite le général Pignatelli qui les commandait, et qu'elles accusaient de trahison.

Le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, était entré en Espagne le 11 octobre ; et nous avons dit plus haut qu'il avait pris poste avec son corps d'armée, composé de trois divisions, dont une de cavalerie, sur les hauteurs de Durango, pour contenir la gauche de la grande armée espagnole. De son côté, le général Blacke, qui commandait cette partie de troupes, désignée sous le nom d'armée de Galice, s'était avancé jusqu'à Zernoza, dans l'intention de descendre sur

1808. Espagne. Mondragon, dont il n'était éloigné que d'une marche, ce qui l'aurait placé entre Vittoria et Tolosa, sur la grande route de France à Madrid, et à trois journées derrière l'avant-garde de l'armée française. Dans cette situation de choses, le maréchal Lefebvre voyant que des partis inquiétaient déjà ses flancs, crut convenable de marcher sur son adversaire pour l'éloigner des communications qu'il voulait couper. En conséquence, les deux divisions d'infanterie Leval et Vilatte, cette dernière composée de troupes de la confédération du Rhin, et la division de cavalerie aux ordres du général Sebastiani, se mirent en mouvement le 31 octobre, attaquèrent et culbutèrent les avant-postes du général Blacke, et forcèrent celui-ci à se retirer en désordre par la route de Bilbao. Les troupes françaises entrèrent dans cette ville en même temps que les dernières colonnes espagnoles en sortaient, abandonnant une partie des magasins de leur armée et une grande quantité de fusils anglais, nouvellement débarqués. La cavalerie harcela l'arrière-garde ennemie jusqu'à Güenés.

Sur ces entrefaites, le premier corps de la grande armée française, commandé par le maréchal Victor, étant entré en Espagne, s'était avancé de Vittoria sur Orduna, et couvrait ainsi le flanc gauche du duc de Dantzig. Celui-ci se décida alors à renouveler son attaque contre le général Blacke, qui s'était fortifié sur les hauteurs de Güenés. Le 7 octobre, les trois divisions françaises s'avancèrent sur les positions ennemies; et, ayant percé le centre par un vigoureux effort, elles forcèrent les ailes à se replier et à se jeter en désordre dans les montagnes. Les difficultés du terrain empêchèrent le maréchal Lefebvre de poursuivre les Espagnols au-delà de Valmaseda. La cavalerie française ne pouvait pas agir, et l'infanterie était trop fatiguée pour continuer à suivre la marche accélérée de l'ennemi. Ce combat de Güenés coûta au corps d'armée de Blacke plus de quatre mille hommes tués, blessés

ou faits prisonniers. Les généraux de division Leval et Sebastiani, le général de brigade hollandais, Chassey, le colonel Bacon, du soixante-troisième régiment d'infanterie de ligne, et le commandant du vingt-septième d'infanterie légère s'étaient particulièrement distingués. Le maréchal cita avec éloge les différens régimens français et les deux régimens d'infanterie allemande, Bade et Nassau. 1808. Espagne.

Cependant Napoléon, parti de Bayonne le 4 novembre, était arrivé le 5 au quartier-général de Vittoria. Sa présence imprima aussitôt une grande activité aux opérations. Le maréchal Soult prit le commandement des troupes précédemment aux ordres du maréchal Bessières, et celui-ci fut mis par l'empereur à la tête de la cavalerie, qui devait former un corps à part. Au moyen des renforts que l'armée française venait de recevoir, son aile droite, appuyée au golfe de Gascogne, était formée des corps des maréchaux Lefebvre et Victor; le centre, à Vittoria et à cheval sur la grande route de Madrid, se composait des corps du maréchal Soult, de la réserve de cavalerie aux ordres du maréchal Bessières, et de la garde impériale. Les corps des maréchaux Ney et Moncey formaient l'aile gauche, dont l'extrémité s'appuyait aux montagnes de l'Aragon, vers Tudela.

Le 8 novembre, l'empereur dirigeant lui-même le centre de sa grande armée, porta son quartier-général de Vittoria à Miranda, sur l'Ebre. Son intention était de se porter rapidement sur Burgos, afin d'empêcher les corps de Blacke et de Castanos de se concentrer sur Madrid, s'ils se retiraient, ou de les couper des troupes de réserve qui étaient en Castille, s'ils essayaient de résister.

D'après ce plan, les maréchaux Lefebvre et Victor, à l'aile droite, devaient pousser vigoureusement l'armée de Blacke, déjà affaiblie par suite des deux combats de Bilbao et Güenès, tandis qu'à la gauche les maréchaux Ney et

1808. Espagne. Moncey, faisant tête aux troupes des généraux Castanos et Palafox à Logrono et sur les frontières de l'Aragon, avaient ordre d'attendre, pour s'ébranler et descendre l'Ebre vers Saragosse, le résultat de l'attaque que le centre de l'armée française allait faire sur la réserve espagnole, dite armée d'Estramadure, qui occupait Burgos.

Le 9 novembre, dans la soirée, l'empereur porta son quartier-général à Briviesca, et l'armée du centre campa autour de cette petite ville. Le lendemain, à la pointe du jour, le maréchal Soult s'avança avec la division du général Mouton, pour reconnaître les positions de l'ennemi en avant de Burgos. Il trouva l'armée ennemie rangée en bataille au village de Gamonal, où se trouvait son centre, et prolongeant ses ailes à droite et à gauche de la grande route de Madrid, pour couvrir Burgos. Trente pièces de canon, qui étaient en batterie devant le village que nous venons de nommer, firent feu aussitôt que la tête de colonne française fut à portée. Quoique ses autres troupes, qui le suivaient, ainsi que le reste de l'armée du centre, fussent encore éloignées, le maréchal Soult ne balança point à donner l'ordre d'attaque. La division Mouton s'avança impétueusement sur le village de Gamonal, et y culbuta les gardes wallones et espagnoles qui le défendaient, et qui étaient les principales forces de l'armée ennemie. Le maréchal Bessières étant ensuite accouru avec sa cavalerie, déborda les ailes, qui tenaient encore, les fit charger en flanc, acheva de les mettre en pleine déroute, et entra dans Burgos pêle-mêle avec les fuyards. Cette brusque attaque avait jeté l'ennemi dans une telle épouvante, qu'il ne pensa même pas à défendre le château de cette ville, qui eût pu tenir quelques jours, et qui fut occupé sur-le-champ par les troupes françaises.

L'armée d'Estramadure perdit dans ce combat trois mille tués ou blessés, cinq mille prisonniers, dont plusieurs géné-

raux et officiers supérieurs, douze drapeaux et la plus grande partie de son artillerie. Ce beau succès était dû aux vigoureuses dispositions du maréchal Soult, à l'extrême valeur des troupes de la division du général Mouton[1], et aux charges brillantes de la cavalerie aux ordres du maréchal Bessières. 1808. Espagne.

Les habitans de Burgos avaient abandonné leurs maisons pendant la bataille, par un pressentiment que l'issue de l'engagement ne serait point favorable aux armes espagnoles, et pour se soustraire à la vengeance du vainqueur, dont les généraux ennemis, et surtout les prêtres, exagéraient à dessein les excès. Les Français trouvèrent dans la ville des approvisionnemens considérables en vin, blé et farine.

Napoléon fixa son quartier-général à Burgos, où il séjourna jusqu'au 22. Cette ville, étant au centre des opérations, l'empereur s'y trouvait à même de communiquer facilement avec ses deux ailes, et de les soutenir au besoin.

Dès le lendemain du combat de Burgos, l'empereur envoya des détachemens dans plusieurs directions, à la poursuite de l'ennemi, afin de compléter l'anéantissement de l'armée d'Estramadure, qui, à la vérité, venait d'être promptement dispersée, mais qui pouvait se rallier plus loin et recevoir des renforts. Les trois divisions de cavalerie des généraux Lasalle, Latour-Maubourg et Milhaud, se mirent en marche avec vingt pièces d'artillerie légère pour se porter rapidement par Lerma et par Palencia et Zamora, sur les flancs et sur les derrières de l'armée anglaise de sir John Moore, que l'empereur croyait déjà réunie autour de Valadolid. Le maréchal Soult marcha sur Reynosa, afin de déborder le flanc gauche de l'armée de Galice; mais, malgré la rapidité de son

[1] Le Bulletin officiel, après avoir fait l'éloge du général Mouton, ajoutait: « Il est vrai que cette division est composée de corps dont le nom seul est depuis long temps un titre d'honneur. »


Route de Villarcayo
Route de Reynosa
ESPINOSA
de los Monteros
Route de Sant.



ment vis-à-vis Espinosa, tandis que le vingt-septième d'infanterie légère, disposé en échelons sur la droite, surveillait la gauche de l'ennemi, qui occupait les hauteurs. 1808. Espagne.

Après une résistance de deux heures, les troupes qui défendaient le plateau avancé furent culbutées dans les ravins et les précipices qui l'environnaient; les deux régimens de *la Principessa* et de *Zamora* y perdirent presque tout leur monde.

Les troupes françaises s'étaient portées avec d'autant plus d'ardeur à cette attaque, que, considérant leurs adversaires comme des parjures pour avoir déserté les rangs de l'armée française, et être accourus des bords de la Baltique au secours de leur patrie, odieusement envahie, elles voulaient tirer une vengeance éclatante de cette prétendue félonie.

Les six pièces d'artillerie ennemie placées sur la hauteur de droite battaient le plateau à bout portant; les Français n'avaient point de canons par la difficulté de les conduire dans ce pays montagneux : ceux du général Blacke venaient de ses derrières. Toutefois, les efforts réitérés de l'ennemi pour reprendre la position enlevée furent inutiles : le général Pacthod s'y maintint avec ses troupes, et la chute du jour mit fin au combat.

Pendant la nuit, le maréchal Victor fit relever les quatre-vingt-quatorzième et quatre-vingt-quinzième régimens sur le plateau par le neuvième d'infanterie légère et le vingt-quatrième de ligne; le cinquante-quatrième occupa les bois qui se trouvent à gauche de cette position; le reste des troupes du corps d'armée bivouaqua en arrière.

De son côté le général Blacke fit ses dispositions pour recevoir l'attaque du lendemain. Supposant que les efforts des Français se porteraient plus particulièrement sur sa droite, il y concentra ses meilleures troupes, vis-à-vis d'un coude formé par la petite rivière de la Trueba près d'Espinosa.

1808. Espagne. Le 11, au matin, le duc de Bellune s'aperçut avec satisfaction qu'il avait réussi à attirer l'attention de l'ennemi sur ce point; mais, au lieu de faire attaquer immédiatement, comme Blacke s'y attendait, l'épais bataillon carré qui était au pied du plateau enlevé la veille par le général Pacthod, le maréchal dirigea le général Maison avec les deux régimens de sa brigade (seizième léger et quarante-cinquième de ligne) sur les hauteurs où se trouvait placée la gauche des Espagnols.

Le général Maison remplit parfaitement sa mission, qui était de débusquer l'ennemi de ce côté. Le seizième d'infanterie légère se précipita sur la hauteur dominante, clef de cette position, et l'enleva à la baïonnette; dans le même moment, les troupes du plateau et le centre de l'armée française marchèrent en avant; le vingt-septième d'infanterie légère s'empara des six pièces de canon de l'ennemi, le seizième poussa droit sur le pont d'Espinosa, où il se fit un grand carnage; le grand bataillon carré, acculé dans le coude de la Trueba, passa cette rivière dans le plus grand désordre et avec une perte immense; les Espagnols, en fuyant, jetaient leurs armes, se dépouillaient des habits rouges que leur avait donnés le gouvernement anglais, et se couvraient de leurs capotes brunes, pour mieux échapper à l'œil du vainqueur.

Telle fut l'issue de la bataille d'Espinosa. Des quarante-cinq mille hommes dont se composait l'armée ennemie, plus de la moitié avaient été tués, noyés ou faits prisonniers; le reste s'échappait dans différentes directions. Pendant le combat, le maréchal Lefebvre, qui avait suivi d'assez près le mouvement du maréchal Victor, avait dirigé la division Sébastiani sur Villarcayo: la droite des Espagnols se trouva ainsi débordée, et le général Sebastiani sabra et prit un grand nombre de fuyards.

Blacke espérait rallier ses troupes et se reposer quelque

temps à Reynosa; il pouvait fortifier cette position avec les soixante pièces de canon qui s'y trouvaient parquées; mais la marche accélérée du maréchal Soult sur ce même point ne lui en donna pas le temps. Informé de ce dernier mouvement, le général espagnol se sauva précipitamment à travers les montagnes, avec ses débris. Le maréchal Soult entra dans Reynosa le 12, et s'y empara des canons, des magasins de vivres et de munitions, et du grand dépôt d'habillemens fournis par l'Angleterre. 1808. Espagne.

Le marquis de la Romana, récemment de retour en Espagne, accourait en toute hâte pour prendre le commandement en chef de l'armée de Galice, que venait de lui conférer la junte suprême d'Oviedo; mais, parvenu à Renedo, dans la vallée de la Saja, il ne rencontra plus que des soldats débandés, mourant de faim, et ne se fiant, pour leur sûreté, qu'à leurs efforts individuels. Il réussit pourtant à les rallier, et à en former un corps de dix à douze mille hommes, qu'il conduisit ensuite, à travers la chaîne des Asturies, dans un pays plus abondant en ressources, aux environs de la ville de Léon, où il espérait d'ailleurs pouvoir se mettre en communication avec l'armée anglaise, qu'il savait être en marche sur le Duero par Salamanque.

Le maréchal Soult ne s'arrêta point à Reynosa, et poursuivant toujours les débris de l'armée de Galice, il entra dans la province de Sant-Ander, en faisant explorer les montagnes par la division du général Boudet, qui battit encore et dispersa plusieurs rassemblemens ou partis ennemis. Les troupes françaises, entrées à Sant-Ander le 16 novembre, y trouvèrent une immense quantité de coton, de denrées coloniales et de marchandises anglaises. Tout fut vendu au profit des Espagnols que les juntes avaient dépouillés de leurs biens pour avoir embrassé le parti de Joseph. Différentes colonnes parcoururent ensuite la province, pour en

1808. Espagne. réduire les habitans et achever la destruction de l'armée de Galice. Le colonel Tascher rencontra à Cumillas un détachement isolé, le sabra en grande partie, et lui prit trois pièces de canon. Le général Franceschi obtint un pareil avantage aux environs de Sahagun, sur un autre parti qui escortait un convoi de bagages et de malades. Le 20 novembre, le général Sarrut, côtoyant le bord de la mer, vers la frontière de la province des Asturies, fut tout à coup arrêté dans sa marche par un corps de cinq mille hommes qui était en position sur des hauteurs en avant de Sant-Vicente de la Barquiera. La force de la colonne française ne s'élevait pas à mille hommes; mais le général n'hésita point à prendre l'initiative de l'attaque sur ses nombreux adversaires : il marcha droit à eux avec sept cents hommes, tandis que le colonel Tascher, avec cent cinquante chasseurs à cheval et deux compagnies d'infanterie, se portait sur la droite des hauteurs, pour les tourner et couper la retraite de l'ennemi. Ces deux mouvemens réussirent complétement : les Espagnols furent culbutés et contraints pour la plupart à se jeter dans la mer, le colonel Tascher leur fermant le seul passage par lequel ils auraient pu se sauver. Les Français firent deux mille prisonniers dans cette affaire.

Les troupes du maréchal Soult balayèrent ainsi tout le pays à trente lieues en avant de Sant-Ander. Au 22 novembre, il ne restait plus d'ennemis apparens à combattre. On a vu que la Romana avait pris avec ses douze mille hommes le chemin de Léon : c'était tout ce qui restait réuni de l'armée dont on venait de lui donner le commandement; les autres avaint été tués, pris, ou dispersés de manière à ne pouvoir se réunir de long-temps. Partout on désarmait les habitans, en employant d'ailleurs tous les moyens possibles de douceur pour les engager à se soumettre volontairement; mais, dans le temps même qu'ils paraissaient disposés à supporter la do-

mination du vainqueur, ils assassinaient les Français isolés et les petits détachemens qui ne se tenaient point sur leurs gardes. Le désir de la vengeance s'était encore accru chez ces Espagnols montagnards, depuis que des défaites multipliées avaient humilié l'orgueil national.

1808. Espagne.

Deux des principales armées espagnoles étaient détruites, celles d'Estramadure et de Gâlice : il ne restait plus que les corps de droite, désignés sous les noms d'armées d'Andalousie et d'Aragon. La première était fière du succès obtenu à Baylen; la seconde, de sa première défense dans Saragosse : l'une et l'autre étaient regardées par les Espagnols comme les plus puissans moyens de résistance qu'ils eussent à opposer à l'invasion française. Mais l'empereur, dans le vaste plan de ses premières opérations en Espagne, avait arrêté la prompte défaite de ces troupes si renommées. Il n'attendit que la nouvelle de l'entière dispersion de l'armée de Galice pour ordonner les dispositions du mouvement décisif que les corps de gauche de l'armée française devaient faire sur les forces réunies des généraux Castanos et Palafox. La direction principale de cette attaque fut confiée au maréchal Lannes[1], qui partit à cet effet, le 19 novembre, du quartier-général impérial, pour se rendre à Ladosa, où se trouvait le maréchal Moncey. Le maréchal Ney avait ordre de se diriger avec une partie de ses troupes vers Soria, pour couper la retraite de l'ennemi sur Madrid ou sur le royaume de Valence.

Le 21, la division du général Lagrange, la brigade de cavalerie légère du général Colbert, et celle de dragons aux ordres du général Digeon, partirent de Logrono par la rive droite de l'Ebre. Le même jour, les divisions qui formaient le corps d'armée du maréchal Moncey passèrent l'Ebre à Ladosa, abandonnant tout le pays entre ce fleuve et Pampe-

[1] Ce maréchal venait d'arriver récemment de Naples.

1808. Espagne. lune. Le 22, ces troupes continuèrent leur mouvement en se dirigeant sur Calahorra. Cette ville, où Castanos avait précédemment établi son quartier-général, venait d'être évacuée; et l'on apprit que les généraux ennemis, prévoyant l'attaque des Français, concentraient leurs troupes sur Tudela. De Calahorra, le corps d'armée français s'avança jusqu'à Alfaro, également abandonné par l'ennemi. Le jour suivant, le général Lefebvre-Desnouettes, qui marchait à l'avant-garde avec sa division de cavalerie, appuyée par celle d'infanterie aux ordres du général Morlot, rencontra les premiers postes ennemis, et en donna avis au maréchal Lannes. Celui-ci s'étant porté sur-le-champ en avant pour reconnaître la position des Espagnols, trouva leur armée forte de quarante-cinq mille combattans, partagée en sept divisions, rangée en bataille en avant de Tudela, et se prolongeant sur une ligne d'une lieue et demie d'étendue.

Les troupes aragonaises du général Palafox occupaient la droite, celles de Valence et de Castille étaient au centre, et les trois divisions d'Andalousie formaient la gauche. Quarante pièces de canon étaient en batterie sur ce front immense. Il est facile de remarquer le vice d'une pareille disposition, et d'en prévoir le résultat. Castanos avait le commandement en chef.

A neuf heures du matin, l'armée française commença son déploiement avec l'ordre, la régularité et la précision qui caractérisent des troupes exercées, tandis que le tumulte et l'agitation régnaient dans les rangs presque partout indisciplinés de l'armée ennemie. Soixante pièces d'artillerie furent mises en batterie sur les emplacemens les plus convenables.

L'ardeur qui animait les troupes françaises fit précipiter l'ordre de l'attaque. La division du général Maurice Mathieu s'avança la première sur le centre de l'armée espagnole, qu'elle enfonça. Le général Lefebvre-Desnouettes passa aussitôt avec

sa cavalerie par cette trouée, et, par un quart de conversion à gauche, enveloppa les divisions aragonnaises qui formaient la droite de l'ennemi, et que pressait de front la division du général Morlot. Dans le même moment, le général Lagrange attaquait avec sa division les troupes d'Andalousie appuyées au bourg de Cascante. Celles-ci, quoique les meilleures et les plus aguerries de l'armée espagnole, ne tinrent pas plus long-temps que les autres, et abandonnèrent, dans le plus grand désordre, le champ de bataille avec leur artillerie, et un grand nombre de prisonniers. Le général Lagrange avait fait avancer sa division par échelons, et s'était mis à la tête du premier, formé par le vingt-cinquième régiment d'infanterie légère. Cette troupe aborda l'ennemie avec une telle impétuosité, que deux cents Espagnols eurent le corps traversé par les baïonnettes à la première charge. Un pareil choc n'avait pas peu contribué à jeter l'épouvante dans les rangs des valeureuses troupes de Castanos.

La cavalerie française poursuivit les fuyards jusqu'à Mallen, dans la direction de Saragosse, et jusqu'à Tarazona, dans la direction de Soria.

Sept drapeaux, trente pièces de canon avec leurs attelages et leurs caissons, douze colonels, trois cents officiers, et trois mille soldats prisonniers furent les trophées de cette victoire; plus de quatre mille hommes avaient été tués ou noyés dans l'Ebre [1].

Si le duc d'Elchingen eut pu s'avancer à temps par Agreda

[1] Le maréchal Lannes, dans son rapport à l'empereur sur cette bataille, fit une mention particulière des généraux de division Maurice Mathieu, Lefebvre-Desnouettes et Lagrange; des généraux de brigade Couin (de l'artillerie), et Angereau, frère du maréchal de ce nom; des colonels Pepin et Kasiesoswki, du major Kliski, de l'aide-de-camp Guéhéneuc, et des lieutenans Viry et Labédoyère (condamné à mort et fusillé en 1815): ces deux officiers avaient enlevé chacun une pièce de canon, et Labédoyère, quoique blessé grièvement, avait long-temps défendu sa conquête avec la plus rare valeur.

1808. Espagne.

(village situé à moitié chemin de Cascante à Soria), comme le lui prescrivaient les instructions de l'empereur, l'armée de Castanos, presque toute entière, eût été forcée à mettre bas les armes; mais ce maréchal avait eu, dans sa longue marche, plusieurs combats à soutenir. Parvenu, le 22, à Soria, il crut devoir donner deux jours de repos à ses troupes fatiguées, et n'arriva que le 25 au lieu indiqué [1].

Le général Palafox, avec les troupes d'Aragon, s'était retiré sur Saragosse, où, par une des plus belles défenses dont l'histoire fasse mention, ses soldats et lui devaient bientôt réparer, aux yeux de la nation espagnole, leur conduite sur le champ de bataille de Tudela. Les troupes de Valence, de Castille, et partie de celles d'Andalousie, prirent la direction de Valence; dix mille hommes de l'armée de Castanos se jetèrent sur la grande route de Saragosse à Madrid, et essayèrent de gagner cette capitale par Siguenza, Guadalaxara et Alcala.

Nous avons dit que les colonnes de l'armée ennemie avaient été poursuivies dans les deux principales directions qu'elles avaient prises. Le général Maurice Mathieu marcha avec sa division sur Borja, ramassant sur sa route un grand nombre de traîneurs, presque tous des troupes de ligne. Les paysans insurgés, sans habits d'uniforme et jetant leurs armes, échappaient plus facilement aux recherches et à la poursuite des vainqueurs. Le maréchal Ney se porta d'Agreda sur Tarazona, que les Espagnols venaient d'évacuer après avoir fait sauter un parc de soixante caissons d'artillerie, et fit sa jonction avec le général Maurice Mathieu à Borja.

[1] On a dit que le maréchal Ney, jaloux du choix que l'empereur avait fait du maréchal Lannes pour diriger l'expédition contre l'armée de Castanos, apporta exprès une grande lenteur dans le mouvement qui lui était prescrit, afin de rendre le succès de son rival moins complet : le caractère franc et loyal du maréchal repousse une pareille inculpation.

L'empereur avait quitté Burgos, le 22, pour se porter sur Lerma, et de là sur Aranda, où il s'arrêta quelque temps pour attendre des nouvelles de sa gauche. 1808. Espagne.

A cette époque, le maréchal Victor, duc de Bellune, était venu avec ses troupes remplacer au centre le corps du maréchal Soult, chargé spécialement de poursuivre, ainsi qu'on l'a vu, les débris de l'armée de Galice dans les Asturies; les troupes du maréchal Moncey se préparaient à faire le siége de Saragosse; et le maréchal Ney était parti de Tarazona pour suivre à marches forcées les colonnes du général Castanos, qui continuaient leur retraite sur Valence et sur Madrid. Le 28, l'avant-garde du corps français avait atteint et battu une arrière-garde ennemie au défilé de Buvierca, sur le Xalon, près Medinaceli.

Le succès obtenu à Tudela détermina l'empereur à marcher rapidement sur Madrid, pendant que ses armées de droite et de gauche achevaient la dispersion des troupes vaincues, pour empêcher la jonction de leurs débris avec le corps d'armée qui couvrait la capitale.

Le 29, le quartier impérial fut placé au village de Bocequillas. Le maréchal Victor, dont le corps d'armée marchait en tête des troupes du centre, arriva le 30 devant le défilé du Somo-Sierra, qui fait partie de la chaîne des monts *Carpetanos*, que traverse la grande route de Castille. Un corps de treize mille hommes, formé en partie des débris de l'armée battue à Burgos et des autres troupes restées en réserve dans la Nouvelle-Castille, défendait l'importante position que nous venons de nommer; les Espagnols avaient fortifié le col, et seize pièces de canon s'y trouvaient en batterie. Les premières troupes du maréchal Victor, c'est-à-dire le neuvième d'infanterie, qui marcha sur les hauteurs de droite, le quatre-vingt-seizième de ligne, qui suivait la chaussée, et le vingt-quatrième, qui se dirigea sur les hauteurs de

1808. Espagne. gauche, après avoir culbuté les avant-postes ennemis, s'engagèrent dans le défilé en les pourchassant. Le général Senarmont, avec six pièces de canon, s'avançait en tête du quatre-vingt-seizième régiment sur la chaussée. L'ennemi avait garni de tirailleurs les hauteurs de droite et de gauche; ses meilleures troupes, rangées en amphithéâtre dans les rochers les plus rapprochés du col, prolongeaient, par un feu croisé, la pente rapide de la chaussée, qui était d'ailleurs enfilée par l'artillerie placée sur le sommet : aucune autre issue ne conduisait à cette position inexpugnable.

Tandis que l'intrépide infanterie française faisait de pénibles efforts pour gravir à droite et à gauche, et soutenait avec sa fermeté ordinaire le double feu de l'artillerie et de la mousqueterie espagnoles, l'empereur survint: la cavalerie de sa garde, dont le régiment de chevau-légers polonais tenait la tête, était derrière lui, en colonne dans le défilé.

Napoléon s'arrêta près de l'artillerie, dans le fond du défilé au bas de la montagne ; il examina attentivement la position de l'ennemi, dont le feu redoublait d'intensité, à ce moment : plusieurs boulets tombèrent à côté de l'empereur, ou passèrent sur sa tête.

Le régiment de chevau-légers polonais venait d'être placé par son major, le colonel Dautancourt, en colonne serrée par escadrons, au-delà du fossé, à droite de la route, dans une pente adoucie de la montagne. [1]

Cependant le feu continuait, sans que l'infanterie fran-

[1] Le régiment des chevau-légers polonais avait pour colonel-commandant le général comte Krasinski, et, pour majors, les deux colonels français Dautancourt et Delaitre. Le comte Krasinski, quoique malade, n'avait point voulu quitter sa troupe; toutefois, il laissait momentanément la direction des mouvemens au colonel-major Dautancourt. Dans la position que celui-ci venait de faire prendre au régiment, les Polonais étaient presque tout à fait à l'abri du canon ennemi, mais non du feu des tirailleurs, qui en blessèrent plusieurs. Ce

çaise fit des progrès sensibles, lorsque l'empereur donna à l'escadron des chevau-légers polonais de service auprès de sa personne l'ordre de charger sur la batterie ennemie qui, du sommet du col, enfilait la route. Cette brave troupe, conduite par le chef d'escadron Kozictulski, s'élança aussitôt en colonne par quatre, la chaussée ne permettant pas un plus grand déploiement. Cette colonne fut ramenée par le feu violent de la batterie et des tirailleurs espagnols; mais le comte Krasinski et le colonel Dautancourt, qui la suivaient à la tête des autres escadrons du régiment, la rallièrent par leur seule présence, et se précipitèrent de nouveau avec elle en avant. Gravir la montagne au galop, malgré une pluie de mitraille et un feu croisé de mousqueterie des plus épouvantables; renverser tout ce qui voulut s'opposer au choc, emporter l'inaccessible position de l'ennemi, fut l'affaire d'un instant: tout, artillerie et infanterie, fut enlevé, sabré, dispersé, coupé ou pris.

1808. Espagne.

Cette charge brillante doit être regardée, à juste titre, comme le plus étonnant et le plus audacieux des faits d'armes dont la cavalerie ait fourni l'exemple; aussi couvrit-elle de gloire le régiment qui l'exécuta, et qui dès lors fut irrévocablement associé à l'élite des vieux soldats français.

Les avantages d'une action aussi mémorable furent décisifs. Le corps espagnol était dispersé et anéanti; il avait perdu dix drapeaux, toute son artillerie, trente caissons, tous ses bagages, les caisses des régimens, un grand nombre

fut à ce moment que le major Philippe de Ségur, qui se trouvait près de la batterie française placée entre les Polonais et la route, fut blessé.

Nous rapportons cette circonstance, parce que les treizième et quinzième bulletins officiels de l'armée d'Espagne sont tout à fait inexacts lorsqu'ils avancent que M. de Ségur fut blessé en chargeant parmi les Polonais; de là l'erreur où sont tombés plusieurs écrivains, qui ont cru que, dans cette journée, cet officier, distingué d'ailleurs et aussi brave qu'estimable, commandait les Polonais de la garde impériale.

1808. Espagne. d'hommes tués ou prisonniers : parmi ces derniers se trouvaient plusieurs colonels et autres officiers supérieurs.

Le régiment polonais avait eu cinquante-sept hommes tués ou blessés [1].

Des hauteurs de Somo-Sierra, le régiment des chevau-légers, conduit par le colonel-major Dautancourt, et celui des chasseurs à cheval de la garde, commandé par le général Lefebvre-Desnouettes, poursuivirent les débris espagnols jusqu'au-delà de Buitrago, bourg situé sur la rive droite de la Lozoya, qui traverse la route de Madrid : le reste des troupes suivit ce mouvement.

Le 1er décembre, le corps entier du maréchal Ney [2] fit sa jonction avec l'armée du centre par Guadalaxara et Alcala. Le quartier impérial fut placé ce même jour au village de Sant-Augustino. Le lendemain, l'empereur partit, dès l'aurore, pour se porter, avec la cavalerie de sa garde et les deux divisions de dragons des généraux Latour-Maubourg et Lahoussaie, sur les hauteurs d'où l'on découvre Madrid, en arrivant par la grande route de Castille. A la vue de la capitale des Espagnes, les troupes se rappelèrent que ce jour était le double anniversaire du couronnement et de la glorieuse bataille d'Austerlitz, et témoignèrent leur ardeur et leur enthousiasme par des acclamations réitérées.

Cependant Madrid était dans la plus grande fermentation; depuis huit jours on s'y occupait du soin de barricader les

[1] Les lieutenans Krzyzanowski, Rowicki et Radowski furent tués sur le champ de bataille; le capitaine Dziewanowski, blessé mortellement, mourut quelques jours après; le capitaine Pierre Krasinski, parent du colonel, et le lieutenant Niegolewski furent également blessés. Le chef d'escadron Kozietulski, renversé de son cheval tué sous lui, fut foulé aux pieds et couvert de contusions.

[2] La division du général Lagrange, qui avait si vaillamment coopéré au succès de la bataille de Tudela, faisait partie de ce corps, dont elle n'avait été distraite que momentanément.

portes et les rues ; les cloches des nombreuses églises que renferme cette cité sonnaient toutes à la fois ; les prêtres appelaient la population entière sous les armes ; plus de quarante mille paysans s'y étaient réunis, des campagnes environnantes, aux huit mille hommes de troupes réglées spécialement chargées de la défense, sous les ordres du général Morla, capitaine-général de l'Andalousie, et membre d'une junte centrale militaire, que présidait le marquis de Castellar : cent pièces de canon étaient distribuées sur les points principaux ; mais, par suite du conflit des opinions qui divisent nécessairement les grandes cités dans des circonstances aussi difficiles, les moyens de défense dont nous parlons se trouvaient comme paralysés. Une rivalité funeste s'était élevée entre les autorités civiles et militaires, et avait donné lieu à de longs débats, pendant lesquels les précautions d'urgence avaient été en partie négligées. Deux factions partageaient Madrid : l'une était formée des militaires, des levées de l'extérieur introduites dans la ville pour sa défense, de la classe pauvre du peuple, qui, soumise à toute l'influence des prêtres, et n'ayant rien à perdre, voulait résister jusqu'à la dernière extrémité ; la seconde comprenait la classe des marchands et principaux artisans, et tous les habitans riches et aisés : ceux-ci, dans l'intérêt de leur fortune et de leurs propriétés, prétendaient qu'une capitale ne doit jamais soutenir de siége contre un ennemi qu'une suite de succès a conduit devant ses murs. Toutefois, le parti militaire et du peuple se trouvait le plus fort et le plus nombreux ; il était maître du château royal du Retiro, bâti sur une hauteur qui domine la ville, et fortifié avec quelque soin.

1808. Espagne.

Le maréchal Bessières envoya, par ordre de l'empereur, un de ses aides-de-camp dans la ville, pour sommer les autotorités d'en ouvrir les portes ; mais cet officier faillit devenir victime de l'exaspération de la populace, et ne dut son salut

1808. Espagne. qu'à la protection d'un détachement de troupes de ligne, qui le reconduisit aux avant-postes français. De son côté, la junte militaire chargea un officier général de porter la réponse qu'elle croyait devoir faire à la sommation, et qu'elle venait de rédiger au bruit des vociférations de la multitude réunie sur la place du palais. Trente hommes des plus déterminés de la milice servirent d'escorte au général espagnol, et l'accompagnèrent dans sa mission, afin de le surveiller en quelque sorte, et de rendre au peuple un compte exact de l'entrevue qui allait avoir lieu aux avant-postes. On ne put douter de l'influence qu'exerçait la faction dominante, lorsqu'après avoir remis la réponse dont il était porteur, et par laquelle la junte déclarait que la population entière de Madrid était résolue à s'ensevelir sous les ruines de cette ville, plutôt que d'en permettre l'entrée aux Français, le général ennemi dressa lui-même le procès-verbal de sa mission, et prit la précaution d'en faire certifier le contenu par son escorte, qui ne l'avait point quitté d'un seul pas : la figure sinistre, le regard farouche et le langage menaçant de ces hommes, tout présageait aux Français la résistance la plus sanglante et la plus opiniâtre.

Quelques déserteurs des gardes wallones, parvenus à s'échapper et à gagner les avant-postes français, donnèrent bientôt quelques détails sur la situation intérieure de la ville. On apprit que l'un des généraux ennemis, le marquis de Peralès, homme respectable, se trouvait au nombre des victimes de la fureur populaire. Accusé d'avoir fait mettre du sable dans les cartouches, cet officier, qui avait joui jusqu'alors de la confiance publique, avait été étranglé sans forme de procès, son corps mis en pièces, ses membres dispersés, et portés dans tous les quartiers de la ville, comme les trophées d'une victoire remportée sur la trahison. Il avait été résolu et arrêté ensuite de refaire toutes les cartouches, et quatre mille moines

étaient chargés de ce travail dans l'intérieur du *Retiro*. Toutes 1808. les milices et les réfugiés des environs étaient nourris à discrétion dans les palais et les principales maisons, que le peuple avait fait tenir ouverts à cet effet. Espagne.

Sur ces entrefaites, les troupes de l'armée du centre s'étaient approchées successivement, et l'infanterie n'était plus qu'à un myriamètre (environ deux lieues et demie) de Madrid. L'empereur employa le reste du jour à reconnaître une partie des environs de cette place, pour faire ses dispositions d'attaque. Une des divisions du corps du maréchal Victor étant arrivée à sept heures du soir, l'empereur dirigea la brigade du général Maison sur les faubourgs situés du côté de la route de France, pour s'en emparer, et ordonna au général Lauriston, son aide-de-camp, de soutenir et protéger cette attaque avec quelques escadrons et quatre pièces d'artillerie légère de la garde.

Le feu s'engagea bientôt, à l'entrée des faubourgs, et devint très-vif. Les voltigeurs du seizième régiment d'infanterie légère s'emparèrent des premières maisons et d'un grand cimetière. Pendant la nuit, le reste des troupes du corps du maréchal Victor prit position, et tous les points désignés par l'empereur furent garnis d'artillerie.

A minuit, le major-général Berthier, prince de Neuchâtel, envoyá dans la place un lieutenant-colonel d'artillerie, fait prisonnier à Somo-Sierra, pour remettre au marquis de Castellar une lettre conçue en ces termes :

A monsieur le commandant de la ville de Madrid.

« Les circonstances de la guerre ayant conduit l'armée française aux portes de Madrid, et toutes les dispositions étant faites pour s'emparer de la ville de vive force, je crois convenable, et conforme à l'usage de toutes les nations, de vous sommer, monsieur le général, de ne pas exposer une

1808. Espagne. ville aussi importante à toutes les horreurs d'un assaut, et de ne pas rendre tant d'habitans paisibles victimes des maux de la guerre. Voulant ne rien épargner pour vous éclairer sur votre véritable situation, je vous envoie la présente sommation par l'un de vos officiers, fait prisonnier, et qui a été à portée de voir les moyens qu'a l'armée pour réduire la ville. »

Le 3, à neuf heures du matin, le même parlementaire rapporta au quartier-général français la réponse suivante :

« Monseigneur, avant de répondre catégoriquement à V. A., je ne puis me dispenser de consulter les autorités constituées de cette ville, et de connaître les dispositions du peuple en lui donnant avis des circonstances présentes. A ces fins, je prie V. A. de m'accorder cette journée de suspension, pour m'acquitter de ces obligations, vous promettant que demain, de bonne heure, ou même cette nuit, j'enverrai ma réponse à V. A. par un officier-général.

« Je prie V. A. S., etc.

« *Signé* le marquis de Castelar. »

Mais, au moment même de la réception de cette réponse, trente pièces d'artillerie française, en batterie devant le Retiro, foudroyaient les murs de cet établissement royal : une brèche ayant été rendue praticable, des voltigeurs de la division du général Vilatte y passèrent et furent suivis par leur bataillon. En quelques minutes, tout l'intérieur fut inondé de soldats français, qui culbutèrent la garnison chargée de le défendre ; l'observatoire, la manufacture de porcelaine, bâtis dans l'enceinte du Retiro, la grande caserne, l'hôtel de Medina-Celi, ainsi que tous les débouchés, qui avaient été retranchés, furent successivement emportés par les assaillans. Pendant ce temps, une fausse attaque était dirigée contre un autre côté de la ville, pour y attirer la principale attention de l'ennemi : vingt pièces, tant canons qu'obusiers, étaient en batterie sur ce dernier point et faisaient un feu terrible.

Il est impossible de rendre le désordre et la confusion que ces deux attaques répandirent dans la ville. On vit arriver encore de nombreux déserteurs de la ligne, et principalement des Wallons et des Suisses. Ils rapportèrent qu'un grand nombre de maisons étaient crénelées, qu'on avait élevé des traverses dans les principales rues, et formé des barricades dans plusieurs autres, et que les fenêtres étaient matelassées. Maître du Retiro, d'où l'on peut foudroyer toute la ville, et de l'entrée de la grande rue d'Alcala, les Français ne s'avancèrent qu'avec précaution et en petit nombre : l'empereur avait défendu qu'on pénétrât dans les maisons, et que le soldat se livrât au pillage [1]. 1808. Espagne.

A onze heures du matin, le feu cessa sur tous les points, et le major-général Berthier envoya un nouveau parlementaire au marquis de Castellar, avec une seconde sommation, rédigée de manière à épouvanter les Espagnols sur les suites de l'attaque déjà commencée si heureusement, en ménageant toutefois leur orgueil national. « Défendre Madrid, disait le prince de Neuchâtel, est contraire aux principes de la guerre, et inhumain pour les habitans. S. M. m'autorise à vous envoyer une troisième sommation. Une artillerie immense est en batterie; des mineurs sont prêts à faire sauter

[1] L'attaque du débouché de la rue d'Alcala donna lieu à l'anecdote que nous allons rapporter.

Un ancien officier général, octogénaire, habitait un hôtel situé à l'entrée de la rue dont nous venons de parler : un officier français, jugeant convenable d'occuper ce local comme poste militaire, y entre avec quelques-uns de ses soldats. Le respectable propriétaire vient au devant du détachement, en tenant par la main une jeune personne voilée : « je suis un vieux soldat, dit-il à l'officier, je connais les droits et la licence de la guerre : voilà ma fille, sauvez-lui l'honneur, soyez son époux; je lui donne 180,000 piastres de dot. » L'officier français répondit noblement à cet appel fait à sa délicatesse et à sa générosité. Il traita le vieux général et sa famille avec les égards que méritait la confiance qu'on avait en lui, et ne consentit à devenir l'époux de la jeune Espagnole qu'après s'être assuré qu'elle contractait cette union sans répugnance.

1808. Espagne. ses principaux édifices; des colonnes sont à l'entrée des débouchés de la ville, dont quelques compagnies de voltigeurs se sont rendus maîtres; mais l'empereur, toujours généreux dans le cours de ses victoires, suspend l'attaque jusqu'à deux heures. La ville de Madrid doit espérer protection et sûreté pour ses habitans paisibles, pour le culte, pour ses ministres, enfin l'oubli du passé. Arborez un pavillon blanc avant deux heures, et envoyez des commissaires pour traiter de la reddition de la ville. »

A cinq heures, le général Morla, membre de la junte militaire, et D. Bernardo Yriarte, député de la ville, arrivèrent au quartier-général, accompagnant le parlementaire français; ils étaient chargés de demander au prince major-général une suspension d'armes pendant tout le restant de la journée, afin, disaient-ils, que les autorités eussent le temps de disposer le peuple à se rendre. Le major-général crut devoir alors présenter ces commissaires à l'empereur.

Napoléon, en voyant paraître devant lui ce même Morla qui n'avait pas craint de livrer cinq vaisseaux de guerre français à la rapacité anglaise, avant même que la nation espagnole n'eût déclaré la guerre à la France, ne put se défendre d'un mouvement d'indignation, et, s'adressant aux députés, il leur dit avec l'accent de la colère : « C'est vainement que vous mettez en avant le nom du peuple; si vous ne pouvez parvenir à calmer son irritation, c'est parce que vous l'avez excitée, parce que, vous-mêmes, vous l'avez préparée par des mensonges. Rassemblez les curés, les chefs des couvens, les alcades, les principaux propriétaires; que d'ici à six heures du matin la ville soit soumise, ou elle aura cessé d'exister. Je ne veux ni ne dois retirer mes troupes : vous avez massacré les malheureux prisonniers français tombés entre vos mains; vous avez, il y a peu de jours, laissé traîner et mettre à mort dans les rues deux domestiques de l'ambas-

sadeur de Russie, parce qu'ils étaient nés Français. L'inhabileté et la lâcheté d'un général avaient mis en vos mains des troupes qui avaient capitulé sur le champ de bataille, et la capitulation a été violée. Vous, monsieur Morla, quelle lettre avez-vous écrite à ce général [1]? Il vous convenait bien de parler de pillage, vous qui, étant entré en Roussillon, avez enlevé toutes les femmes et les avez partagées comme un butin entre vos soldats! Quels droits aviez-vous d'ailleurs de tenir un pareil langage? La capitulation vous l'interdisait : voyez quelle a été la conduite des Anglais, qui sont bien loin de se piquer d'être rigides observateurs du droit des nations : ils se sont plaints de la convention du Portugal, mais ils l'ont exécutée : violer un traité militaire, c'est renoncer à toute civilisation; c'est se mettre sur la même ligne que les Bédouins du désert. Comment donc osez-vous demander une capitulation, vous qui avez violé celle de Baylen? Voilà comme l'injustice et la mauvaise foi tournent toujours au préjudice de ceux qui s'en sont rendus coupables. J'avais une flotte à Cadix; elle était l'alliée de l'Espagne, et vous avez dirigé contre elle les mortiers de la ville où vous commandiez; j'avais une armée espagnole dans mes rangs, j'ai mieux aimé la voir passer sur les vaisseaux anglais, et être obligé de la précipiter du haut des rochers d'Espinosa, que de la désarmer; j'ai préféré avoir sept mille hommes de plus à combattre, que de manquer à la bonne foi et à l'honneur. Retournez à Madrid, je vous donne jusqu'à demain six heures du matin : revenez alors, si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis; sinon vous et vos troupes, vous serez tous passés par les armes. »

1808. Espagne.

Ce discours fut prononcé par Napoléon avec un emportement plus simulé que réel. Il voulait effrayer les envoyés en-

[1] Celle que nous avons rapportée plus haut, page 164 de ce volume.

1808. Espagne. nemis, afin qu'à leur retour ils communiquassent plus fortement à la multitude l'impression qu'ils venaient de recevoir : au fond, l'empereur désirait ardemment que la reddition de Madrid eût les apparences d'une soumission volontaire; il croyait que l'Espagne entière ne tarderait pas à suivre l'exemple donné par la capitale.

Cependant, les milices et le peuple refusaient non-seulement de déposer leurs armes, mais continuaient encore de faire un feu très-vif par les fenêtres des habitations qui bordent la belle promenade du Prado. Le général Maison fut blessé, et le général Bruyères fut tué pour s'être trop imprudemment avancé dans cette direction. Les déserteurs, qui ne cessaient point d'arriver, annonçaient que plus de quarante mille furieux parcouraient les rues en demandant qu'on les menât au combat, et en accusant les chefs de lâcheté et de trahison. Le marquis de Castellar et le plus grand nombre des autres officiers-généraux, ne croyant point que cet élan fût capable d'arrêter les progrès de l'armée française, profitèrent des ténèbres de la nuit pour sortir de la ville avec les troupes de ligne et seize pièces de canon. Cette retraite entraîna la dispersion du plus grand nombre des mutins. Ils prirent la fuite et laissèrent le champ libre au parti disposé à se rendre.

Le 4, à six heures du matin, le général Morla et D. Fernando de la Vera revinrent au quartier du prince de Neuchâtel pour lui annoncer que les habitans paisibles acceptaient avec reconnaissance les généreuses propositions de l'empereur, mais qu'il était nécessaire de prendre de grandes mesures contre l'effervescence toujours subsistante des basses classes du peuple. A dix heures, le général Belliard entra avec un corps de troupes dans la capitale, dont il venait d'être nommé gouverneur. Tous les postes furent occupés au même instant. Napoléon, voulant d'abord arrêter les effets de tout ressenti-

ment, et calmer l'irritation d'une grande majorité des habitans, fit proclamer un pardon général. La modération du vainqueur et la discipline rigoureuse que les chefs firent observer aux troupes, ramenèrent bientôt la sécurité; la population se répandit dans les places et dans les rues; les boutiques se rouvrirent et ne furent fermées qu'à onze heures du soir. Les habitans qui avaient travaillé avec tant de peine et de soin à fortifier leurs maisons, à barricader et à dépaver les rues, mirent la plus grande célérité à rétablir chaque chose comme auparavant, et à faire disparaître ces préparatifs d'une défense opiniâtre, à laquelle ils renonçaient avec une espèce de satisfaction. Les pièces de canon qu'on avait d'abord essayé de soustraire à la vue des Français, furent livrées et conduites au Retiro. Toutefois, dans cette journée, et pendant les suivantes, la cavalerie française eut ordre de se tenir prête à agir; les chevaux restèrent constamment sellés comme si l'on eût été en présence de l'ennemi. Ces précautions étaient commandées par le souvenir de l'insurrection du 2 mai : on avait d'ailleurs répandu le bruit que douze cents hommes déterminés étaient restés cachés dans la ville à l'effet d'en soulever de nouveau la population et pour la diriger dans l'exécution d'un massacre général des vainqueurs, à la première occasion favorable.

1808. Espagne.

Les troupes ne furent point logées chez l'habitant : on les caserna dans des couvens sur divers points de la capitale, et l'on n'exigea pas même les fournitures nécessaires pour ce casernement extraordinaire, dans l'intention sans doute de ménager les citoyens et de les attacher au roi Joseph.

L'empereur ne voulut point entrer dans Madrid : campé avec sa garde sur les hauteurs de Chamartin, à une lieue de la ville, il continuait à faire toutes les dispositions qu'il jugeait convenables pour décider l'entière soumission de l'Espagne.

1808. Espagne. Pendant le mouvement de l'armée du centre sur Madrid, le corps du maréchal Lefebvre s'était également approché de la nouvelle Castille par Valadolid : le 3 décembre, il occupait Ségovie.

Nous avons dit que le maréchal Ney, en rétrogradant de Tarazona pour venir joindre l'armée du centre, s'était attaché à la poursuite de la colonne des troupes d'Andalousie, qui avait pris la direction de Guadalaxara. Ce corps ennemi, commandé par le général Pena, avait heureusement évité de s'engager avec le maréchal, qui n'avait atteint, comme on l'a vu, qu'une arrière-garde au défilé de Burvierca; mais, lorsque les Français eurent dépassé Guadalaxara, le général espagnol tenta de se rapprocher de cette ville. Le chef d'escadron Lubienski, envoyé dans la journée du 2 dans la même direction, ayant fait le rapport de ce mouvement au quartier impérial, le maréchal Bessières reçut ordre de marcher aussitôt sur ces débris de l'armée de Castanos avec seize escadrons de cavalerie que l'empereur fit soutenir par une des divisions du maréchal Victor. A son arrivée à Guadalaxara, le duc d'Istrie (Bessières) trouva l'arrière-garde de l'ennemi qui, ayant brusquement changé de direction, cherchait à gagner par les montagnes la grande route de la Manche pour se retirer sur l'Andalousie. Cette troupe fut culbutée et perdit cinq cents prisonniers. Quelques jours après, le maréchal porta la brigade de dragons du général Bordesoul et la brigade du général Ruffin sur Aranjuez, pour en chasser les troupes du général Pena, qui occupaient déjà cette résidence royale, d'où elles se retirèrent à l'approche des colonnes françaises, pour continuer leur mouvement rétrograde.

A l'ouest de Madrid, six à sept cents hommes de milices, qui voulurent défendre le monastère royal de l'Escurial, en furent chassés de vive force, le 5, par les dragons de la division Lahoussaie.

L'occupation de la capitale des Espagnes ne produisit point, dans les provinces de cette monarchie, l'effet qu'en attendait Napoléon. Aucune ne s'empressa de faire séparément des démarches pour détourner la vengeance d'un vainqueur irrité. Les députations de Madrid et quelques alcades envoyés des lieux occupés par les troupes françaises, vinrent seuls offrir des soumissions dictées par la crainte. Ce fut le 9 décembre que douze cents des principaux habitans de Madrid, composant les diverses députations municipales, du clergé régulier et séculier, du corps de la noblesse, des cinq corporations supérieures, des dix quartiers de la ville, des notables des paroisses, enfin des corporations inférieures, ayant à leur tête D. Pedro de Mora-y-Lomas, corrégidor de la ville, furent appelés au quartier-général de Chamartin, pour présenter leurs hommages à l'empereur, et prêter serment de fidélité au roi Joseph.

1808. Espagne.

Napoléon répondit à l'orateur de cette grande députation dans les termes suivans :

« J'agrée les sentimens de la ville de Madrid. Je regrette le mal qu'elle a essuyé, et je tiens à bonheur particulier d'avoir pu, dans ces circonstances, la sauver et lui épargner de plus grands maux.

« Je me suis empressé de prendre des mesures qui tranquillisent toutes les classes de citoyens, sachant combien l'incertitude est pénible pour tous les peuples et pour tous les hommes.

« J'ai conservé les ordres religieux en restreignant le nombre des moines. Il n'est pas un homme sensé qui ne jugeât qu'ils étaient trop nombreux. Ceux qui sont appelés par une vocation qui vient de Dieu, resteront dans leurs couvens. Quant à ceux dont la vocation était peu solide et déterminée par des considérations mondaines, j'ai assuré leur existence dans l'ordre des ecclésiastiques séculiers. Du

« Mais ce qui est au-dessus de mon pouvoir, c'est de constituer les Espagnols en corps de nation, sous les ordres du roi, s'ils continuaient à être imbus des principes de scission et de haine envers la France que les partisans des Anglais et les ennemis du continent ont répandus au sein de l'Espagne. Je ne puis établir une nation, un roi et l'indépendance des Espagnols, si ce roi n'est pas sûr de leur affection et de leur fidélité. 1808. Espagne.

« Les Bourbons ne peuvent plus régner en Europe. Les divisions dans la famille royale avaient été fomentées par les Anglais. Ce n'était pas le roi Charles et le favori, que le duc de l'Infantado, instrument de l'Angleterre, comme le prouvent les papiers récemment trouvés dans sa maison, voulait renverser du trône : c'était la prépondérance de l'Angleterre qu'on voulait établir en Espagne ; projet insensé, dont le résultat aurait été une guerre de terre sans fin, et qui aurait fait couler des flots de sang. Aucune puissance ne peut exister sur le continent, influencée par l'Angleterre. S'il en est qui le désirent, leur désir est insensé, et produira tôt ou tard leur ruine.

« Il me serait facile, et je serais obligé de gouverner l'Espagne, en y établissant autant de vice-rois qu'il y a de provinces. Cependant, je ne me refuse point à céder mes droits de conquête au roi, et à l'établir dans Madrid, lorsque les trente mille citoyens que renferme cette capitale, ecclésiastiques, nobles, négocians, hommes de loi, auront manifesté leurs sentimens et leur fidélité, donné l'exemple aux provinces, éclairé le peuple et fait connaître à la nation que son existence et son bonheur dépendent d'un roi et d'une constitution libérale, favorable aux peuples et contraire seulement à l'égoïsme et aux passions orgueilleuses des grands.

« Si, tels sont les sentimens des habitans de la ville de Madrid, que ses trente mille citoyens se rassemblent dans

1808. Espagne. les églises ; qu'ils prêtent devant le Saint-Sacrement un serment qui sorte non-seulement de la bouche, mais du cœur, et qui soit sans restriction jésuitique ; qu'ils jurent appui, amour et fidélité au roi ; que les prêtres au confessionnal et dans la chaire, les négocians dans leurs correspondances, les hommes de loi dans leurs écrits et leurs discours, inculquent ces sentimens au peuple : alors je me dessaisirai du droit de conquête, je placerai le roi sur le trône, et je me ferai une douce tâche de me conduire envers les Espagnols, en ami fidèle. La génération présente pourra varier dans ses opinions, trop de passions ont été mises en jeu ; mais vos neveux me béniront comme votre régénérateur ; ils placeront, au nombre des jours mémorables, ceux où j'ai paru parmi vous ; et de ces jours datera la prospérité de l'Espagne. »

Nov. et déc. *Opérations militaires en Catalogne ; le général Duhesme est bloqué dans Barcelone ; siége et prise de Roses par le corps d'armée aux ordres du général Saint-Cyr ; défaite de l'armée espagnole à Cardadeu et au pont d'El-Rey, sur le Lobregat, etc.* — Nous allons suspendre le récit des opérations de l'armée française au centre de l'Espagne, pour reporter l'attention de nos lecteurs sur ce qui se passait, à la même époque, en Catalogne.

Les défaites essuyées par les insurgés de cette province, avaient fortifié leur constance, au lieu de l'ébranler. Battus précédemment sur tous les points de la rive droite du Lobregat, et leur artillerie enlevée, ils étaient revenus avec de nombreux renforts se poster sur cette même rivière, à la fin du mois de juin. Ils avaient établi une batterie de trois pièces de gros calibre au pont d'El-Rey qu'ils avaient coupé. Tous les gués, depuis ce pont jusqu'à l'embouchure du Lobregat, avaient été fortifiés. Le général Duhesme fit marcher ses troupes sur cette position, le 30 juin, à la pointe

du jour. La cavalerie commandée par le général de brigade Bessières (frère du maréchal), força le passage près de San-Boy, remonta la rivière et prit à revers tous les postes de l'ennemi, tandis que le général Lecchi l'attaquait de front et menaçait sa gauche. Ces dispositions eurent un plein succès. Les insurgés furent mis en déroute, et laissèrent sur le champ de bataille un grand nombre de tués et de blessés, quatre mille fusils, leur artillerie et leurs bagages. Le général Lecchi les suivit l'épée dans les reins jusqu'à Matorell; mais il ne put rester dans cette petite ville, qui touche au défilé du Mont-Serrat, et il fut contraint de l'évacuer sans le moindre retard, pour éviter d'être coupé de Barcelone. 1808. Espagne.

Toute la province était sous les armes; au nord, du côté de Figuières, de nombreuses bandes interceptaient les communications, et faisaient main-basse sur les convois destinés pour la forteresse de San-Fernando (ou fort de Figuières). Les escortes étaient impitoyablement massacrées; les cadavres mutilés des Français couvraient les chemins : le général Reille, qui commandait dans cette partie, n'avait pu parvenir à battre et à dissiper ces rassemblemens de miquelets, dont les sanglantes incursions portaient la terreur jusque sur les frontières de France.

Sur ces entrefaites, la junte centrale, pour soutenir le dévouement des Catalans, prit la résolution de leur envoyer des munitions de toute espèce, des officiers de ligne pour organiser les milices, et en dernier lieu un renfort de troupes régulières d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, détachées de l'armée d'Andalousie, et commandées par ce même général Reding qui avait coopéré d'une manière si efficace aux manœuvres et aux combats qui avaient précédé la capitulation de Baylen. Les places de Roses, de Gérone, Hostalriz, Tarragone, Lerida, Cardone, Tortose, le fort de Balaguer, etc., furent mis en état complet de défense.

1808. Espagne. Les Anglais détruisirent, près de Mataro, la grande route de France à Barcelone, de telle sorte qu'elle était non-seulement impraticable, mais qu'elle exigeait encore, pour sa reconstruction, des travaux immenses et des frais considérables.

Affaibli par les combats qu'il avait eus à soutenir contre des forces quadruples des siennes, dans une province entièrement soulevée et désormais défendue par une armée régulière, le général Duhesme était bloqué dans Barcelone, d'où il n'osait presque plus faire de sortie, et où ses troupes commençaient à éprouver des privations de plus d'un genre. Les Espagnols profitaient de cet état de détresse pour tenter, par toutes sortes de voies, de corrompre la fidélité des Italiens et des Napolitains, dont se composait en grande partie le corps de Duhesme. Ils avaient même fait au général Lecchi, gouverneur de la ville et des forts de Barcelone, des offres magnifiques, afin de l'entraîner dans leur parti (1).

1 Le commandant en chef de l'armée ennemie adressa la lettre suivante au général dont nous parlons :

« Général Lecchi, votre grade, les appointemens dont vous jouissez, une propriété, un million de piastres, un asile perpétuel en Espagne, votre transport en Angleterre ou en Amérique, si vous craignez de tomber entre les mains des Français : voilà ce que je vous promets, si vous livrez la forteresse de Montjouy et la rendez à la nation outragée : vos troupes le désirent, elles vous suivront. Il dépend de vous d'être un héros, et en même temps de vous enrichir. Si vous acceptez, vous êtes assuré d'une fortune perpétuelle, et vous êtes délivré des périls qui vous environnent. Si vous désirez traiter ou faire des propositions, instruisez-moi par le porteur de la présente, en m'indiquant le lieu, la forme, et la personne à laquelle vous donnerez votre confiance. La loyauté de la nation espagnole, et, en son nom, le général en chef, vous garantissent l'effet de ces promesses. *Signé* le général VIVÉS. »

Réponse du général Lecchi.

« J'ai reçu, monsieur le général, une lettre portant votre signature. Il est indigne d'un militaire de chercher des coupables et des traîtres parmi des hommes d'honneur. S'il arrive un jour où nous puissions nous rencontrer, vous me rendrez raison de cette insulte, si la lettre est véritablement de vous. »

Telle était la situation des affaires en Catalogne, lorsqu'un nouveau corps, destiné à la soumission de cette province, fut réuni sur les frontières des Pyrénées orientales, dans le courant de septembre. L'empereur avait compté sur l'expérience et l'habileté du général Gouvion Saint-Cyr pour lui confier une entreprise aussi délicate que difficile. Trois divisions formaient ce corps d'armée : la première, aux ordres du général Souham, était composée de huit bataillons d'infanterie et du vingt-quatrième régiment de dragons; la seconde, composée de régimens italiens, était commandée par le général Pino; le général Chabot était à la tête de la troisième, formée de régimens napolitains. Ces troupes avaient été tirées de l'armée que le prince Eugène commandait en Italie. 1808. Espagne.

La difficulté des communications entre Perpignan et Figuières, le manque d'approvisionnemens, la rareté des vivres et la difficulté d'en trouver en pays ennemi dans des plaines fertiles, mais entièrement ravagées, retinrent quelque temps les troupes du général Saint-Cyr dans les cantonnemens qu'elles occupaient autour de Perpignan. Des émissaires espagnols voulurent profiter de ce retard, pour essayer de débaucher les soldats, soit par des promesses pécuniaires, soit en leur faisant une peinture effrayante des obstacles, des privations, des dangers et du sort inévitable qui les attendaient en Catalogne; et, comme les habitans de la frontière française renchérissaient eux-mêmes sur ces détails, les chefs et les officiers eurent besoin des plus grands efforts pour en effacer la funeste impression sur l'esprit des jeunes conscrits.

Les troupes de la grande armée étaient déjà sur la rive droite de l'Ebre, lorsque le septième corps (celui de Saint-Cyr), destiné à agir de concert avec elle, traversa les Pyrénées orientales et investit, le 6 novembre, la place de Roses. La division du général Reille (du corps de Duhesme), qui

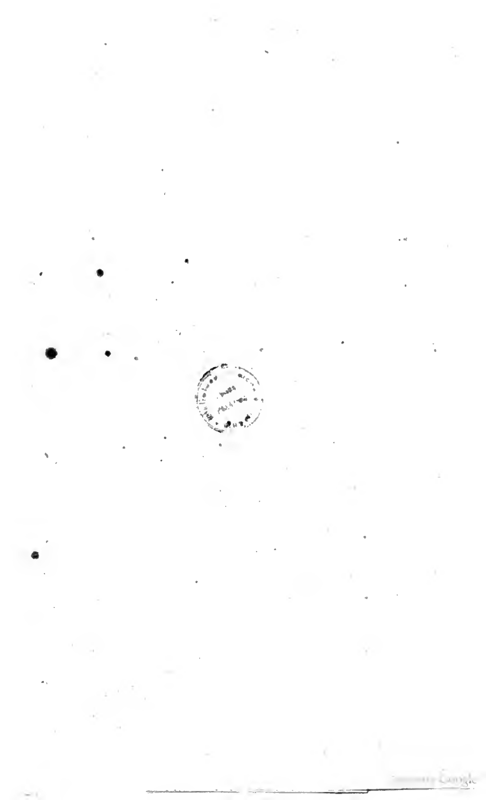
1808. Espagne. était restée cantonnée dans les environs de Figuières, se réunit alors aux troupes du général Saint-Cyr, et fut chargée, conjointement avec la division italienne du général Pino, de faire le siége de Roses. Les Italiens emportèrent, le 8 novembre, les hauteurs de San-Pedro, et rejetèrent l'ennemi dans la place. Le général Fontana, à la tête de trois bataillons d'infanterie légère italienne et des voltigeurs du septième de ligne, se porta sur Selva, chargea à la baïonnette les miquelets et quelques soldats anglais qui défendaient ce poste, les culbuta dans la mer, et s'empara de dix pièces de 24, que les Anglais avaient précédemment débarquées. La brigade du général Mazzuchelli emporta, quelques jours après, avec la même intrépidité, les faubourgs de Roses.

L'ennemi voulut tenter une sortie pour reprendre ces faubourgs, dans la journée du 12; mais il fut reçu vigoureusement par la même brigade italienne, qui lui tua une centaine d'hommes.

Dans la journée du 18 novembre, les officiers du génie et de l'artillerie français firent la reconnaissance de la place et déterminèrent les points d'attaque, ainsi que l'emplacement des différentes batteries. La tranchée fut ouverte à huit heures du soir, sur le plateau situé vis-à-vis le bastion de droite de l'attaque. Au jour, les travailleurs furent couverts. La parallèle avait de quatorze à quinze cents mètres de développement, et se trouvait à cinq cents mètres de la place. Elle enveloppait un des bastions du front d'attaque, et se terminait, à droite, par un retour le long du talus formé par le terrain, en cet endroit, à peu près parallèlement à la mer, et à gauche d'un grand ruisseau [1]. L'artillerie avait établi en arrière de la parallèle, et sur la capitale du bastion du front d'attaque, une batterie destinée à recevoir six mortiers.

[1] Voyez le plan ci-contre.


Tome 18 Page 226.
Ft de la Trinité ou du Bouton



Le travail de cette première nuit avait été conduit avec tant de prudence, que l'ennemi n'en eut pas le moindre soupçon. Deux jours auparavant, les sapeurs italiens, aidés par un détachement d'infanterie de la division Pino, avaient mis le chemin de Cadaques en état de servir au passage de l'artillerie, en sorte que celle-ci se trouva prête à armer les batteries. On commença également les travaux de l'attaque du fort de la Trinité ou du Bouton, et ils suivirent les progrès de l'attaque principale. 1808. Espagne.

Sans entrer dans tous les détails de ce second siége de Roses et du fort de la Trinité, nous nous bornerons à dire que les troupes françaises et italiennes qui s'y trouvèrent employées, égalèrent en bravoure et en constance l'armée républicaine qui avait été chargée de la même opération dans l'hiver de 1794 à 1795.

Le général Vivés, alors tout entier au soin de tenir le général Duhesme bloqué dans Barcelone, n'avait pas plutôt appris l'entrée du septième corps d'armée français en Espagne, qu'il s'était hâté de porter une de ses divisions sur la Fluvia, pour arrêter les progrès du général Saint-Cyr. Le 24 novembre, cette avant-garde ennemie, forte de cinq mille hommes, et commandée par le général Alvarez, s'avança sur plusieurs colonnes pour attaquer les postes de Navata, Pontos et Armodas, occupés par les troupes de la division Souham, qui était chargée de couvrir les opérations du siége. Cette tentative fut promptement repoussée. Les Espagnols, culbutés sur tous les points, et rejetés au-delà de la Fluvia, laissèrent entre les mains de leurs adversaires un colonel, un major, dix officiers et cent quinze prisonniers. Trois bataillons d'infanterie légère et la compagnie d'élite du vingt-quatrième régiment de dragons suffirent pour mettre en fuite un corps de cinq mille hommes de troupes exercées.

La place de Roses et le fort de la Trinité se rendirent aux

1808. Espagne. Français, le 5 décembre. La garnison, forte de trois mille hommes, resta prisonnière de guerre, et fut conduite en France. L'occupation de Roses devenait aussi utile à l'armée française qu'elle était fâcheuse pour les Anglais, en les privant d'un entrepôt facile et commode pour fournir aux insurgés des vivres et des munitions, et pour jeter, à leur gré, des partis sur les derrières.

Immédiatement après la reddition de la place dont nous parlons, le général Gouvion Saint-Cyr se prépara à marcher sur Barcelone, qu'il était urgent de secourir; mais il lui fallut auparavant disperser quelques bandes qui infestaient les environs. Une de ces dernières, commandée par un capucin, fut tellement serrée par les voltigeurs français, qu'elle fut forcée de se réfugier dans une vieille tour bâtie près du village de San-Miguel, sur la rive gauche de la Fluvia. Le moine intrépide défendit ce poste pendant trois jours, bravant le feu de l'artillerie et de la mousqueterie et l'épaisse fumée d'un bûcher qu'on alluma au pied de la tour pour étouffer la garnison. Les Français et les Italiens perdirent une quarantaine d'hommes, et eurent beaucoup de blessés dans l'attaque de cette bicoque. Le manque de vivres et de munitions put seul déterminer le commandant enfroqué à accepter une espèce de capitulation, d'après laquelle il descendit du sommet de la tour à l'aide de cordes, tous les planchers intérieurs ayant été dévorés par les flammes. Il fut conduit prisonnier en France avec une cinquantaine de miquelets non moins résolus que lui.

La marche du septième corps sur Barcelone présentait de grands obstacles. En cas d'échec, toute retraite était presque impossible; car il fallait franchir de hautes montagnes couvertes de neige; passer de longs et étroits défilés semés de coupures et d'abattis, en s'emparant des hauteurs qui les dominent, et qui étaient garnies, dans toute leur longueur, de

nombreux miquelets; contenir les garnisons de deux places fortes (Gérone et Hostalriz); enfin, écraser une armée qui, placée sur le terrain le plus avantageux et pourvue d'artillerie, devait disputer opiniâtrément le passage. Les bonnes dispositions du général Saint-Cyr et la bravoure de ses troupes triomphèrent de ces difficultés. 1808. Espagne.

Le 8 décembre, le général français fit camper son armée sur la rive gauche de la Fluvia, s'étendant depuis San-Pérés d'el Pescador jusqu'à Pontos et Armodas, sur les hauteurs qui dominent la rivière vis-à-vis Bascara. Le lendemain, il prit position sur la rivière du Ter, depuis Vergés jusqu'à Sarria, petite ville située à une demi-lieue de la place de Gérone. Ses avant-postes sur la rive droite du Ter poussèrent devant eux quelques détachemens ennemis. Par ce mouvement, Saint-Cyr donnait le change à la garnison de Gérone, en lui faisant craindre l'investissement de cette place.

Le 11, l'armée se dirigea sur la Bisbal, et se concentra autour de cette ville. Là, le général en chef fit prendre des cartouches, des vivres pour six jours, renvoya l'artillerie, les bagages et toutes les voitures, et ne garda que les mulets de bât strictement indispensables.

Le 12, la division italienne du général Pino s'établit à Santa-Christina de Aro, et la division Souham prit poste à Castel de Aro.

Les défilés entre la Bisbal et Calonja, couverts d'abattis et de coupures, étaient défendus par douze cents miquelets, sous les ordres d'un chef nommé Claros, qui se rendit célèbre dans cette guerre; mais tous ces obstacles ne purent arrêter la marche des colonnes. La division italienne, qui par sa belle conduite au siége de Roses avait mérité l'honneur de marcher à l'avant-garde, suffit pour disperser et mettre en fuite les partisans ennemis.

Continuellement harcelée en avant, sur ses flancs et sur ses

1808. Espagne. derrières, l'armée vint camper le 13 à Massanet, sur les hauteurs de Vidréras, et fut couverte par l'étang de Sils.

Le 14, le général Pino prit poste en avant de San-Celoni, petite ville à moitié chemin de Gérone à Barcelone, à l'entrée du défilé connu sous le nom de Trenta-Passos. Le général Saint-Cyr fut obligé, pour éviter le fort d'Hostalriz, de faire ouvrir un chemin à travers des montagnes escarpées. La division Souham se dirigea en même temps par Sils et Las Mallorquinas sur le chemin de Gérone à Hostalriz, dans le double but de couvrir la division italienne au passage du défilé, et de contenir la garnison de Gérone. Celle d'Hostalriz fit une sortie, au moment où elle vit descendre le vingt-quatrième de dragons conduisant ses chevaux par la bride ; mais ce corps, également exercé à combattre à pied et à cheval, détacha sa compagnie d'élite, qui, s'élançant sur les Espagnols avec la célérité des voltigeurs les plus lestes, leur tua ou blessa quelques hommes, et contraignit ces assaillans à rentrer dans la place : le fort ne cessa point de tirer sur les troupes françaises pendant leur passage.

Le 15, les formidables positions autour de San-Celoni, défendues par deux régimens suisses commandés par le général Reding en personne, furent emportées, ainsi que le défilé de Trenta-Passos, avec la plus grande intrépidité, par les brigades italiennes des généraux Fontana et Mazzuchelli. L'armée campa le même jour sur les hauteurs de Trenta-Passos.

Le lendemain, dans la matinée, les colonnes françaises rencontrèrent le gros de l'armée espagnole, au nombre de quinze mille hommes, que le général en chef, marquis de Vivés, avait rangé en bataille sur le plateau de Cardaden, la droite appuyée à une montagne escarpée et couronnée par des miquelets, le centre couvert par un ravin profond, et la gauche flanquée par une épaisse forêt. L'ennemi avait en outre

sur son front deux obusiers et dix canons en batterie. Le feu de ces pièces arrêta l'avant-garde française; mais bientôt la fusillade s'engagea sur toute la ligne. Dans une situation aussi critique, sans artillerie, avec des troupes harassées par huit jours de marches et de combats continuels à travers des chemins affreux, le général Saint-Cyr sentit qu'il fallait déconcerter l'ennemi par une attaque brusque et audacieuse, qui ne lui donnât pas le temps de profiter de tous ses avantages. Les divisions se formèrent en colonnes d'attaque, et le général Pino se précipita sur le centre et la gauche des Espagnols, tandis que le général Souham attaquait leur droite avec le même élan. L'ennemi ne put soutenir un choc aussi impétueux, et fut chassé de ses positions après deux heures de combat. Les dragons italiens du régiment Napoléon, les chasseurs royaux et une compagnie du vingt-quatrième de dragons achevèrent la déroute des Espagnols, qui abandonnèrent les douze pièces d'artillerie et douze cents prisonniers, presque tous Suisses : ils avaient eu, en outre, sept à huit cents hommes tués sur le champ de bataille. Le premier régiment d'infanterie légère avait pris deux drapeaux, et le capitaine Adam, capitaine au vingt-quatrième de dragons, avait mérité, par sa belle conduite, d'être promu au grade de chef d'escadron.

1808. Espagne.

Le général Saint-Cyr continua à s'avancer le même jour jusqu'à Granollers, et entra le lendemain dans Barcelone. Il est juste de dire que la garnison de cette dernière place avait secondé la belle marche de l'armée qui venait la secourir, en ne laissant point aux Espagnols la faculté de se trop dégarnir devant elle. Le général Duhesme avait fait attaquer ses adversaires pendant la journée du 16, et les avait débusqués des postes retranchés qu'ils occupaient sur toute la ligne de circonvallation, et notamment à Sarria, Hospitalet et Esplugas.

1808. Espagne. Les Espagnols, ainsi battus sur tous les points, vinrent se rallier dans le camp retranché qu'ils avaient établi au pont d'el Rey, sur la rive droite du Lobregat, et presque sur le même terrain qu'ils occupaient dans la journée du 30 juin, lorsque le général Duhesme les battit. Le passage du fleuve était défendu par une tête de pont garnie d'artillerie de gros calibre, qui balayait le grand chemin en face et près du village de San-Felin. Les troupes ennemies garnirent de suite les retranchemens élevés à droite et à gauche du pont. Leur droite, menacée d'être tournée comme dans l'attaque du 30 juin, était alors renforcée par quelques pièces de position et par des miquelets, qui couronnaient par échelons toutes les montagnes environnantes; leur gauche s'étendait vers Paleja, en s'adossant à des montagnes également couvertes de miquelets. La cavalerie espagnole, forte de douze escadrons, était rangée en bataille sur deux lignes, traversant la grande route et joignant par sa gauche le Lobregat. C'était le seul terrain où elle pût manœuvrer.

Le général Saint-Cyr, après avoir fait reposer ses troupes pendant deux jours, se remit en marche, le 20 décembre, pour se porter sur la position que nous venons d'indiquer: il s'était renforcé de la division du général Chabran, qui faisait partie de la garnison de Barcelone.

Au point du jour, les deux divisions Souham et Pino passèrent simultanément le Lobregat, un peu en avant du village de San-Boy, aux gués que le général en chef avait fait reconnaître la veille; tandis que le général Chabran menaçait de front l'ennemi, canonnait vivement la tête de pont, et dirigeait un détachement d'infanterie et de cavalerie vers Paleja, pour empêcher les Espagnols de dégarnir leur gauche et de porter des renforts sur le véritable point d'attaque. Les Espagnols, vivement attaqués sur leur droite par les deux divisions Souham et Pino, et déjà ébranlés par le souvenir de

leur récente défaite à Cardaden, ne tinrent pas une heure dans leur formidable position, et se retirèrent en désordre vers les montagnes. Le vingt-quatrième de dragons, fort de neuf escadrons, marcha déployé en bataille contre la cavalerie ennemie, dans un ordre parallèle au sien; mais cette troupe n'attendit pas le choc, et se sauva à toute bride vers Matorell et de là dans les défilés du mont Serrat. L'infanterie française et italienne s'était déjà emparée des redoutes, du camp retranché, de toute l'artillerie qui les garnissait, et s'avançait rapidement vers le col d'Ordal, excellente position où l'ennemi avait placé une réserve et de l'artillerie. Le vingt-quatrième de dragons, après avoir sabré et fait prisonniers une centaine de cavaliers espagnols, quitta la route de Matorell, gravit rapidement les montagnes, dépassa les colonnes, et atteignit l'ennemi en descendant les hauteurs d'Ordal. La compagnie d'élite du régiment, conduite par le colonel Delort, se précipita sur les fuyards, et, franchissant au galop et sans s'arrêter un espace de plusieurs lieues, enleva vingt-cinq pièces d'artillerie, toutes les voitures, les bagages et les munitions, et fit encore un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs officiers supérieurs et notamment le colonel Silva, commandant l'artillerie. Il y a peu d'exemples d'une charge aussi hardie, aussi rapide et aussi efficace. Les différens corps ennemis se trouvèrent tellement dispersés, qu'il fut impossible au général Vivés d'en rallier deux ou trois à son escorte pendant la nuit. Le lendemain 22, le général Caldagnés, chef de l'état-major de l'armée ennemie, fut pris dans le village de Vendrell, au moment où il allait se mettre à table. Il se croyait assez loin des vainqueurs pour prendre quelque repos, et il comptait d'ailleurs sur la résistance d'une forte arrière-garde qui couvrait le village; mais cette arrière-garde, surprise par un escadron du vingt-quatrième de dragons et par les voltigeurs du premier régiment

1808.
Espagne.

1808. Espagne. léger, fut menée battant au-delà de Vendrell, et necessa d'être poursuivie que lorsqu'elle fut tuée ou sabrée en totalité.

Le général Gouvion Saint-Cyr, après cette victoire signalée, s'avança jusque sous les murs de Tarragone. Le désordre et la consternation régnaient dans cette ville, qui alors avait à peine une vingtaine de pièces en batterie sur ses remparts. Les débris de l'armée espagnole venaient s'y réfugier de toute part. Le marquis de Vivés, en y arrivant, fut destitué de son commandement en chef et jeté dans un cachot, pour expier le tort d'avoir été vaincu à Cardaden et sur le Lobregat : il courut mille fois les risques d'être massacré par la populace en fureur. Les uns l'accusaient d'impéritie, les autres de trahison : tel est le sort des chefs dans une guerre où tout le peuple prend une part active ; celui-ci pardonne rarement les revers qui retardent sa délivrance et blessent l'orgueil national. Les Espagnols surtout, dans la haute idée qu'ils ont de leur valeur, devaient attribuer leurs défaites à l'ignorance ou à la trahison de leurs généraux. Le marquis de Vivés avait cependant commandé avec distinction l'avant-garde de l'armée royale espagnole aux Pyrénées orientales, sous les ordres du général Urrutia, dans la campagne de 1795.

Le général Reding, qui, depuis le défilé de Trenta-Passos jusqu'à sa rentrée dans Tarragone, s'était personnellement exposé avec sa brigade suisse aux plus grands dangers ; qui avait donné des preuves de talent, de vigueur et de persévérance ; Reding, enfin, que les Espagnols considéraient comme le principal vainqueur du général Dupont aux champs de Baylen, fut nommé général en chef et capitaine général de la Catalogne, par les suffrages unanimes du peuple et des troupes. Ce changement seul calma l'irritation des esprits : tout fut réorganisé avec promptitude ; on prit des mesures énergiques et efficaces. Les Anglais, toujours en mesure d'appuyer les insurgés, débarquaient des armes, des vivres

et des munitions de toute espèce; et l'on commença, pour ne plus les interrompre, ces longs et importans travaux qui devaient rendre Tarragone une des plus redoutables places de l'Europe, et préparer tant de difficultés au général pour qui la fortune réservait la gloire de les surmonter [1]. 1808. Espagne.

Le général Saint-Cyr n'était point en mesure d'entreprendre le siége de Tarragone : ses troupes, déjà insuffisantes pour la conservation des places au pouvoir des Français, ne pouvaient pas être arrêtées devant une place disposée à se défendre longtemps, malgré le mauvais état où elle se trouvait à cette époque. Il leur fit prendre des cantonnemens entre Tarragone et Barcelone, et les étendit jusqu'à Villa-Nueva, au bord de la mer. Le manque de vivres dans un pays partout ravagé; l'impossibilité d'en tirer de Barcelone, à qui l'approvisionnement de siége était nécessaire, et qui même dévorait déjà ses environs pour ménager ses magasins; le défaut de moyens de transport; la difficulté des communications, même entre la capitale de la Catalogne et Villa-Franca, où le quartier-général était établi : tout forçait le général Saint-Cyr à rester sur la défensive [2].

L'armée anglaise, entrée en campagne, se retire devant l'armée impériale; retour de l'empereur en France; le maréchal Soult poursuit l'armée britannique jusqu'à la mer; combat de la Corogne et embarquement des troupes anglaises; combats d'Almaraz, d'Uclès, etc. — Nous avons dit, au commencement de ce chapitre, que l'armée anglaise, destinée à seconder les efforts des Espagnols dans la Péninsule, devait se composer de vingt mille hommes tirés de l'armée du Portugal, et de quinze mille hommes 1809. Janvier.

[1] Le maréchal Suchet, duc d'Albufera.

[2] Nous avons dû entrer dans ces détails, pour justifier le général Saint Cyr du reproche injuste qu'on lui a fait, assez légèrement, d'avoir, par la lenteur de ses opérations, retardé la conquête de la Catalogne.

1809. Espagne. venant directement d'Angleterre, pour débarquer à la Corogne, dans la province de Galice. Ces dernières troupes, commandées par sir David Baird, arrivèrent en Espagne vers le 15 octobre; mais celles venant du Portugal, sous les ordres du lieutenant-général sir John Moore, ne se mirent en mouvement que dans les derniers jours du même mois. L'infanterie se porta, par la route directe, à travers le Portugal, sur Salamanque. La cavalerie et tous les parcs d'artillerie, escortés par un détachement de trois mille hommes d'infanterie, prirent la grande route de Lisbonne à Elvas et Badajoz, et de là marchèrent par Merida, Truxillo, Arzobispo et Talavera, sur l'Escurial, pour gagner la grande route de Madrid à Valadolid. La difficulté des chemins pour le transport de l'artillerie par la route du Beira, fut, selon les relations anglaises, la cause du long circuit dont nous venons de parler; mais, selon nous, cette disposition, qui créait une troisième division de forces, et qui ajoutait près de cent cinquante lieues à leur marche, sur le point où elles devaient être réunies, n'était qu'une conséquence du système de lenteur et de temporisation suivi constamment par les généraux anglais, et que nous avons déjà fait remarquer en rapportant les événemens de la campagne de 1801 en Egypte [1].

Quoi qu'il en soit, le général en chef John Moore arriva, le 17 ou le 18 novembre, à Salamanque, avec ses colonnes d'infanterie. A cette époque, le maréchal Soult était, comme on l'a vu, dans les Asturies, avec son corps d'armée; l'empereur, avec sa garde et la réserve de cavalerie, n'avait point encore quitté Burgos. Sir John Moore, qui pouvait être promptement rejoint par les troupes de sir David Baird, alors en Galice, et par les débris de l'armée espagnole que le général la Romana avait rassemblés aux environs de

[1] Voyez tome XIV, pages 64 et suivantes.

Léon, n'osa point s'aventurer avec ces forces, dont la réunion eût présenté un effectif de quarante-cinq mille combattans, en continuant son mouvement sur Valadolid, bien qu'il eût été toujours à même de se retirer en toute sûreté, dans le double cas où le maréchal Soult, descendant des Asturies, eût menacé son flanc gauche, et où l'empereur eût marché directement sur lui. Le prudent général, trouvant même sa position à Salamanque trop hasardée, envoya à son lieutenant sir David Baird, qui déjà s'avançait par Astorga, l'ordre de rétrograder sur la Corogne, et lui-même se préparait à reprendre le chemin de Lisbonne, dès que la jonction de sa cavalerie et de son artillerie, fourvoyées si ridiculement, serait effectuée. 1809. Espagne.

Toutefois, dans les premiers jours de décembre, le général anglais, abusé par les faux rapports que la junte centrale de gouvernement, réfugiée à Séville, répandit à dessein sur la résistance de cette capitale aux attaques de l'armée impériale, « et animé par les récits qu'on lui faisait de l'enthousiasme qui éclatait dans toute l'Espagne [1] », sir John Moore, disons-nous, prit la résolution de contremander le mouvement rétrograde des troupes du général Baird, et de s'avancer avec les siennes sur Valadolid, aussitôt après avoir rallié à lui sa cavalerie et son artillerie. Son dessein était de faire une diversion en faveur des défenseurs de Madrid, en menaçant les communications de l'armé française; mais il fut promptement tiré de l'erreur où on l'avait entraîné, par une dépêche interceptée du quartier impérial de Chamartin. Elle lui apprit que les Français étaient réellement maîtres de Madrid, et qu'un corps considérable de leurs troupes marchait, par Talavera-de-la-Reyna, sur la Haute-Estramadure.

En effet, Napoléon, présumant, d'après l'hésitation du

[1] Histoire de la guerre d'Espagne et de Portugal, par le colonel sir John Jones.

1809. Espagne. général anglais, que celui-ci songeait à rentrer en Portugal, avait formé le projet de porter le corps d'armée du maréchal Lefebvre sur Badajoz, en même temps que le maréchal Soult, qui se trouvait alors sur les frontières du royaume de Léon, marcherait sur la Galice, autant pour en chasser les troupes espagnoles, que pour couper aux Anglais le chemin de la Corogne. L'empereur s'avançant ensuite avec le corps du maréchal Ney, la cavalerie du maréchal Bessières et une partie de sa garde par la route de Madrid à Valadolid, devait manœuvrer selon les circonstances, soit pour rejeter tout à fait les Anglais en Portugal, soit même pour cerner entièrement leur armée, et la forcer à mettre bas les armes.

De nouveaux renforts étaient arrivés à l'armée française dans les derniers jours de novembre. Ils se composaient (indépendament du septième corps d'armée aux ordres du général Gouvion Saint-Cyr, et destiné, ainsi qu'on l'a vu, à agir en Catalogne) du cinquième corps de la grande armée, commandée par le maréchal Mortier, et d'un huitième corps, formé des troupes de l'ancienne armée de Portugal, qui avait été dirigée sur Baïonne immédiatement après son débarquement en France: ce dernier était sous les ordres du général Junot, duc d'Abrantès. Le cinquième corps, formé des divisions des généraux Gazan et Suchet, avait reçu l'ordre de se porter sur Saragosse pour faire le siége de cette place conjointement avec les troupes du maréchal Moncey; et les deux divisions Laborde et Loison, composant le huitième corps, devaient provisoirement renforcer le corps d'armée du maréchal Soult, tandis que Junot allait remplacer momentanément, dans le commandement du troisième corps, le maréchal Moncey, auquel l'empereur se proposait de donner une autre destination.

La dépêche française interceptée, en démontrant à sir

John Moore l'inutilité ou plutôt le danger de sa marche sur Valadolid, lui révélait en même temps le mouvement que le maréchal Soult allait faire sur la Galice. 1809. Espagne.

Dans cette conjoncture, le général anglais, pressé d'ailleurs par les instances des Espagnols et par les remontrances de l'envoyé du gouvernement britannique[1], crut pouvoir écraser facilement le corps d'armée qui lui paraissait se trouver, en raison de sa position présente, sans soutien immédiat. Il marcha en conséquence par sa gauche sur Toro, où il fit sa jonction avec les troupes de sir David Baird, le 21 décembre. L'armée anglaise ainsi réunie formait une masse de trente mille combattans.

L'empereur, informé de cè dernier mouvement de l'ennemi, quitta son quartier-général de Chamartin, le 22 décembre, et s'avança, ainsi que nous l'avons dit, avec sa garde, le corps du maréchal Ney et la cavalerie du maréchal Bessières, dans la direction de Valadolid. L'ordre du jour annonça à l'armée que le moment était enfin arrivé où le léopard anglais allait fuir devant les aigles françaises.

Le 25, le quartier impérial était à Tordesilas; mais déjà l'armée anglaise effectuait rapidement sa retraite, afin d'éviter le sort que lui préparait Napoléon.

Le général en chef Moore, après s'être concerté avec le marquis de la Romana, dont les troupes devaient agir simultanément, était en marche par Villada sur Carrion, lorsqu'il apprit que le maréchal Soult, renforcé par les divisions du huitième corps (celui de Junot), s'avançait par sa droite sur Léon et sur Astorga, conformément à ses instructions, et qu'un autre corps, conduit par l'empereur en personne, arrivait à marches forcées par la grande route de Madrid à Valadolid. Reconnaissant alors tout le danger de sa position,

[1] C'était ce même commissaire anglais dont nous avons parlé en rendant compte de la bataille d'Espinosa. Il se nommait Frère.

1809. Espagne. le général anglais donna sur-le-champ l'ordre à ses colonnes de rétrograder par les chemins de Mayorga et de Palencia sur Benavente, où elles furent réunies dès le 26.

Quelle que fût la rapidité de la marche des colonnes françaises, l'arrière-garde ennemie ne put être atteinte que le 26 sur les rives de l'Esla, devant Benavente.

Le général Lefebvre Desnouettes, à la tête de trois escadrons des chasseurs de la garde, ayant passé à gué cette rivière, dont les Anglais avaient détruit le pont, se trouva en présence de toute la cavalerie anglaise aux ordres des généraux lord Paget et Stewart. Entouré par cette troupe nombreuse, les chasseurs français se défendirent avec toute la valeur qu'on devait attendre d'eux; mais ils furent forcés de repasser l'Esla. Près de soixante hommes blessés ou démontés, parmi lesquels se trouvait le général Lefebvre lui-même, restèrent entre les mains des Anglais. Les trois escadrons de la garde, promptement reformés sur la rive droite de l'Esla, se préparaient à tenter une charge désespérée pour délivrer leur colonel, quand l'ennemi fit avancer près du pont rompu deux pièces d'artillerie légère, qui tirèrent à mitraille et contraignirent les chasseurs à abandonner leur généreux dessein.

Sir John Moore fut informé par les prisonniers que l'empereur avait la veille son quartier-général au village de Val-de-Ras, qui n'est qu'à six lieues de Benavente. Cette proximité de l'armée française, en redoublant les alarmes de l'ennemi, lui fit accélérer sa retraite. Les colonnes anglaises prirent la direction de Villafranca après avoir rompu les ponts sur l'Orbigo. Cette marche s'effectuait par le temps le plus rigoureux, sur des routes montueuses, couvertes de neige et abîmées en plusieurs endroits par des torrens grossis et débordés.

L'empereur, arrivé le 30 décembre à Benavente, ordonna

au maréchal Bessières de continuer la poursuite de l'armée anglaise, tandis que le maréchal Soult marchait de son côté sur Astorga, où le marquis de la Romana se retirait précipitamment avec son corps d'armée. 1809. Espagne.

Le général Franceschi, commandant l'avant-garde du deuxième corps (celui de Soult), atteignit, le 30, l'arrière-garde espagnole, au village de Mancilla, la mit en déroute, lui prit deux drapeaux et quinze cents hommes, parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers supérieurs. Le maréchal Soult entra le lendemain dans la ville de Léon, où les Espagnols avaient abandonné leurs blessés et leurs malades, et détruit une grande partie de leurs munitions.

Le 1er janvier 1809, Napoléon, qui avait suivi avec quelques escadrons de sa garde le mouvement du maréchal Bessières, vint établir son quartier-général à Astorga, où l'ennemi ne s'était point arrêté. Le maréchal Soult y arriva dans la soirée, et reçut exclusivement de l'empereur la mission de poursuivre l'armée anglaise dans sa retraite sur la Galice, et d'empêcher, s'il était possible, son embarquement à la Corogne.

Cependant, les colonnes françaises semblaient rivaliser d'efforts pour atteindre celles de l'ennemi sur les deux routes qui conduisent d'Astorga à Pontferrada. Dans leur marche précipitée, les Anglais abandonnaient leurs malades, coupaient les jarrets des chevaux qui ne pouvaient plus suivre, et détruisaient en grande partie leurs bagages et leurs munitions. Le 3 janvier, les têtes de colonnes françaises arrivèrent en présence de l'arrière-garde anglaise, au défilé de Cacabellos, entre le village de ce nom et celui de Pierros. Le corps ennemi était fort d'à peu près six mille hommes, dont sept cents de cavalerie. Quoique la position occupée par cette troupe fût belle et d'un accès difficile, le général Merle ne balança point à l'attaquer. L'infanterie française s'avança au

1809. Espagne.

pas de charge et culbuta les Anglais, qui perdirent plus de trois cents hommes tant tués que prisonniers. Au moment de cette attaque, le général Auguste Colbert s'était porté en avant de sa brigade de cavalerie légère au milieu des tirailleurs fantassins, à l'effet de voir si le terrain s'élargissait, et s'il pouvait former ses escadrons pour charger l'ennemi; il reçut dans le front une balle qui le renversa de cheval. Revenu un moment à lui, il se fit mettre sur son séant, et, apercevant les Anglais en déroute, il dit aux personnes qui l'entouraient: « Mes amis, je suis bien jeune encore pour mourir; mais ma mort est digne d'un soldat de la grande armée, puisqu'en expirant je vois fuir les derniers et les éternels ennemis de ma patrie. »

Ce brave officier, dont les yeux se fermèrent quelques minutes après pour ne plus se rouvrir, emporta dans la tombe les regrets de ses compagnons d'armes, et de tous ceux qui l'avaient connu et apprécié au sein de la société, comme sur le champ de bataille [1].

La défaite de leur arrière-garde augmenta encore le désordre qui régnait parmi les troupes anglaises : elles secouèrent, en cette occasion, le joug de leur discipline tant vantée à la guerre. Villafranca devint le théâtre de scènes honteuses d'ivrognerie et de pillage. Cette ville fut entièrement saccagée par les soldats, ivres de vin et de luxure; on eût dit une place prise d'assaut par des ennemis acharnés, et non occupée par des troupes alliées et amies. Quelques efforts que fissent

[1] Deux jours avant (le 1er janvier), l'empereur, passant en revue la brigade Colbert à Astorga, avait dit à ce général : « Vous m'avez prouvé, en Egypte, en Italie et en Allemagne, que vous étiez l'un de mes plus braves guerriers; dans peu, vous recevrez la récompense due à vos brillans services. — Dépêchez-vous, sire, répondit Colbert avec une noble vivacité; car, bien que je n'aie encore que trente ans, je sens que je suis déjà vieux. » Il était loin de penser, toutefois, que sa fin fût si prochaine.

les généraux pour mettre fin aux excès de leurs troupes, il leur fut impossible de les arrêter, et leur voix était méconnue des officiers comme des soldats [1]. 1809. Espagne.

L'armée britannique parcourut, en quarante-huit heures, les vingt-cinq lieues qui séparent Villafranca de la ville de Lugo, en Galice, où elle arriva le 5 dans la soirée; mais, pour faire un tel effort, il fallut abandonner une partie du trésor, les gros bagages, des canons, et plusieurs munitions précieuses, qui ne pouvaient plus suivre une marche si précipitée. Malheureusement les colonnes françaises n'étaient point en mesure de profiter de la confusion des troupes ennemies, dont l'arrière-garde seule marchait réunie sous la direction spéciale du général en chef sir John Moore. Le maréchal Soult était retardé par les mêmes obstacles qui avaient désorganisé les rangs de ses adversaires; ses troupes ne trouvaient aucune ressource en vivres. Les Galiciens, déjà épouvantés de la conduite odieuse de leurs alliés, et s'attendant à des excès encore plus grands de la part de leurs ennemis, avaient tous pris la fuite dans les montagnes. Des villages incendiés; des femmes expirantes par suite de la brutalité des soldats; des fusils, des sacs, des canons, des munitions, des chevaux tués ou mutilés par leurs cavaliers et conducteurs, couvraient la route; des cadavres revêtus de l'uniforme anglais attestaient aussi la

[1] Nous n'exagérons rien. Voici un passage de l'historien sir John Jones, témoin oculaire de ces désordres :

« Alors le pillage devint général. Les ressources que les troupes anglaises obtenaient par ce moyen étant insuffisantes, leur fureur éclata en mauvais traitemens contre les habitans, qui, alarmés pour leur sûreté personnelle, et tout à fait dans l'impossibilité de satisfaire aux demandes impératives qu'on leur adressait, barricadèrent leurs portes et s'enfuirent dans les montagnes. Ainsi, pour obtenir un asile, il fallut employer la violence, et toute subordination cessa. Un effroyable désordre suivit, et se répandit avec une telle rapidité, que l'armée fut menacée d'une prompte dissolution. »

1809. Espagne. vengeance des paysans espagnols. A quelques lieues de Villafranca, les Français s'emparèrent d'un convoi d'argent évalué à près d'un million, laissé dans des voitures dont les conducteurs avaient emmené les chevaux.

Le même jour où les Anglais entraient dans Lugo, l'avant-garde du maréchal Soult arrivait à Ferreira; elle y rencontra une arrière-garde ennemie, qui, en se retirant, voulut faire sauter un pont jeté sur la petite rivière qui coule en avant du village. Une charge de cavalerie suffit pour rendre inutile cette tentative, qui fut renouvelée plus loin, avec aussi peu de succès, au pont de Cruciel. Dans la soirée, les divisions des généraux Lorge et Lahoussaie bivouaquèrent auprès de Constantine.

Dans l'état de désorganisation où se trouvait la plus grande partie de ses troupes, le général en chef anglais jugea qu'une halte d'un ou deux jours devenait indispensable, avant de continuer son mouvement sur la Corogne, autant pour rétablir un peu de discipline dans l'armée, que pour essayer, par une démonstration inattendue, d'arrêter les troupes françaises dans leur poursuite trop instante.

Une circonstance, que sir John Moore ne pouvait cependant point connaître encore, le servit merveilleusement dans la résolution qu'il venait de prendre.

L'empereur avait espéré, comme nous l'avons dit, que l'occupation de Madrid entraînerait bientôt la soumission moins disputée des autres parties de l'Espagne, alors qu'il aurait mis lui-même les troupes anglaises dans la nécessité d'abandonner la Péninsule, ou de se réfugier en Portugal, en attendant qu'une nouvelle expédition française, dirigée sur ce royaume, réparât complétement l'échec décisif de Vimeiro. La fuite précipitée de l'armée de sir John Moore sur la Galice ne pouvait qu'augmenter cet espoir. Mais, d'un autre côté, le cabinet de Saint-James préparait alors

par ses intrigues, une diversion bien autrement puissante que le concours des armes anglaises en Espagne, afin d'empêcher l'entière conquête de ce royaume, ou du moins pour la retarder le plus long-temps possible. Napoléon venait d'être informé que la cour de Vienne, cédant aux conseils et aux séductions du ministère britannique, se disposait sourdement à reprendre les armes, et à profiter de l'emploi de la plus grande partie des forces françaises au-delà des Pyrénées, ainsi que de l'absence de leur redoutable chef, pour tenter encore une fois le sort des combats, et venger l'humiliation des campagnes précédentes. 1809. Espagne.

Cette dernière nouvelle, et la situation présente de l'armée anglaise, qui ne pouvait plus être forcée qu'à se rembarquer à la Corogne, avaient déterminé l'empereur à remettre au maréchal Soult le soin de suivre le général sir John Moore dans sa retraite, tandis que le maréchal Ney contiendrait avec son corps d'armée les troupes espagnoles du marquis de la Romana, dispersées dans les montagnes des Asturies, et à rétrograder avec sa garde sur Valadolid, d'où il partit le 7 janvier pour la France avec une précipitation remarquable [1].

En voyant le général anglais arrêté à Lugo, et disposé à recevoir le choc des troupes qui le poursuivaient si vivement, le maréchal Soult, dont les forces ne s'élevaient pas à plus de vingt-quatre mille hommes, crut devoir réunir ses colonnes avant de commencer une attaque décisive. Les Anglais avaient pris position en arrière de Lugo, leur droite appuyée au Minho, et leur gauche à des montagnes; et,

[1] Napoléon parcourut en six heures, à franc étrier, et suivi seulement d'une trentaine de ses chasseurs à cheval les mieux montés, la route de Valadolid à Burgos, c'est-à-dire, un espace de vingt-cinq lieues de poste. Le 23 janvier, il recevait à Paris l'hommage et les félicitations des grands corps de l'état.

1809. Espagne. pendant la journée du 6, l'avant-garde française se borna à escarmoucher avec leurs postes avancés.

Le gros des troupes arriva dans la nuit du 6 au 7 février; au point du jour, le maréchal Soult forma son armée en bataille, et plaça une partie de la cavalerie à l'aile droite, dans le dessein de tourner la gauche de l'ennemi, seulement accessible sur ce point : une division d'infanterie et une batterie d'artillerie légère devaient soutenir la cavalerie dans son mouvement; mais la journée s'écoula sans qu'il y eût d'engagement sérieux entre les deux partis.

Cependant le général anglais convaincu, par les dispositions de son habile adversaire, qu'il ne pouvait pas échapper à une défaite certaine en gardant la position qu'il avait prise, se décida à continuer sa retraite sur la Corogne, dont il était encore éloigné de quinze lieues, par le chemin le plus direct. Il fit mettre à l'ordre « que l'armée devait rappeler toute sa constance pour effectuer cette marche; que l'arrière-garde ne s'arrêtant point, les soldats qui resteraient en arrière subiraient le sort d'être massacrés, ou faits prisonniers par les Français. »

Le 9, à quatre heures du matin, l'armée française était sous les armes; mais l'ennemi avait eu la précaution d'allumer de grands feux, et le bruit prolongé de son mouvement de retraite semblait indiquer qu'il se préparait de son côté à recevoir le combat. Le jour dévoila la vérité. Les Français, entrés dans Lugo à la pointe du jour, y trouvèrent quinze pièces de canon et quatre cents chevaux, que les Anglais avaient tués sur les glacis : la route était embarrassée de débris de voitures d'artillerie et de bagages, détruites de manière à ce qu'on ne pût en tirer aucun parti. A chaque pas, on ramassait des soldats sans chaussure et à demi morts de faim. L'ennemi, faute de moyens, ne pouvait pas détruire les ponts, et aucun obstacle partiel n'arrêtait la pour-

suite aussi active que la retraite. Toutefois, comme l'armée, en se retirant la veille dès neuf heures du soir, avait dix heures de marche sur les colonnes du maréchal Soult, il fut impossible à ces dernières de regagner une pareille avance. La tête de l'avant-garde n'atteignit qu'un certain nombre de traîneurs, qui continuaient de jalonner la route. 1809. Espagne.

Enfin, après des fatigues inouies, l'armée anglaise parvint au terme de tous ses efforts. Le 11 janvier, l'avant-garde poussa des cris de joie en apercevant les murs de la Corogne, où toutes les troupes, au nombre de quinze mille hommes, se trouvèrent réunies dans l'après-midi [1].

Les Anglais, dans cette retraite désastreuse, avaient perdu huit à neuf mille hommes, presque sans engagement, et par le seul effet des fatigues et de la misère auxquelles ils avaient été en proie. La cavalerie était démontée, six mille chevaux, tant de troupe que du train d'artillerie, avaient péri de lassitude ou de la main même de leurs conducteurs : les magasins, les équipemens, la caisse de l'armée étaient perdus.

Le port de la Corogne (en espagnol *Coruna*) est situé à l'extrémité d'un long et étroit promontoire, qui forme, avec celui sur lequel est bâti le Férol, une vaste baie. Défendu par une forte citadelle, il offrait aux Anglais un point d'embarquement sûr; mais, par une fatalité qui semblait assurer la ruine totale de leur armée, les vaisseaux qui avaient transporté d'Angleterre en Galice les troupes sous les ordres du général Baird, avaient été envoyés à Vigo dès le commencement de la retraite, et quand on ignorait encore quelle serait sa direction. Comme le retour de ces bâtimens pouvait être long-temps retardé par les vents contraires, sir John

[1] Le général en chef anglais, avant d'arriver à Astorga, avait détaché, le 27 décembre, un corps de troupes légères, fort de trois à quatre mille hommes, sur Orensé. Cette colonne ne fut pas poursuivie, et gagna sans perte le port de Vigo.

1809. Espagne. Moore fit travailler à la défense du front étroit par lequel seul les Français pouvaient approcher de la place. Les habitans, hommes, femmes et enfans, aidèrent à l'ouvrage, sans être découragés par l'idée qu'ils seraient abandonnés par les Anglais à l'arrivée des vaisseaux, et par conséquent livrés à toute la vengeance des troupes auxquelles ils opposaient ces obstacles. La place fut bientôt en état de résister à des forces dépourvues de grosse artillerie.

Les Français avaient bivouaqué à Betanzos, pendant la nuit du 11 au 12. Arrivés sur la rivière de Mero, ils trouvèrent le pont de Castroburgo rompu, et cet incident arrêta leur marche. Quelques partis ennemis voulurent inquiéter les hommes qui travaillaient à rétablir le passage; mais ils furent éloignés par deux ou trois volées d'artillerie légère. Le maréchal Soult, informé que l'ennemi n'avait point détruit le pont de Sela, à deux lieues au-dessus de Castroburgo, y envoya le général Franceschi, qui s'avança alors par la route de Sant-Yago de Compostella à la Corogne, s'empara d'un convoi de vivres destiné pour les Anglais, et fit l'escorte prisonnière.

Le 13, le général Moore fit sauter deux magasins à poudre situés sur les hauteurs de Santa-Margarita, à une demi-lieue de la Corogne. Cette détonation fut terrible, et se fit entendre à plus de trois lieues dans les terres.

Le 14, le pont de Castroburgo fut entièrement rétabli, et le maréchal y fit passer sur-le-champ l'artillerie et l'infanterie, qui vint prendre position devant l'armée anglaise. Celle-ci occupait sur deux lignes les hauteurs qui couvrent la grande route à trois quarts de lieue environ de la Corogne. La gauche était appuyée aux bords escarpés de la rivière de Mero, et la droite au petit village d'Elvina, situé au bas de l'extrémité du rang de collines sur lequel le front de l'armée était formé. Ce dernier appui présentait peu d'avantages naturels; aussi,

pour obvier à cet inconvénient, sir John Moore plaça une de ses divisions, en échelons, sur un point plus favorable, à quelques centaines de toises en arrière de cette droite. Une réserve était placée en arrière du centre de la ligne générale. 1809. Espagne.

Le maréchal Soult employa le reste de la journée du 14 à reconnaître cette position des Anglais, et donna des ordres pour accélérer la marche de celles de ses colonnes qui étaient encore en arrière. Le 15, les bâtimens de transport arrivèrent de Vigo, et les Français purent voir l'ennemi embarquer ses malades, ses blessés, une partie de son artillerie et ce qui lui restait de cavalerie, et détruire les batteries de la côte.

Les divisions des généraux Merle et Mermet eurent ordre d'occuper les hauteurs de Villaboa, où se trouvait une avant-garde ennemie, qui fut culbutée. La droite de l'armée française fut appuyée au point d'intersection des routes de la Corogne à Lugo et à Sant-Yago de Compostella; la gauche était en arrière du village d'Elvina. Le restant de la journée fut employé à élever une batterie de douze pièces de canons, destinée à riposter à celle qui couvrait le front de la ligne ennemie. Les troupes eurent ordre de se tenir prêtes à l'attaque générale qui devait avoir lieu le lendemain.

Le 16, le maréchal Soult, ayant été rejoint par les dernières colonnes qu'il attendait impatiemment, fit commencer le combat vers deux heures de l'après-midi. Les Anglais furent abordés franchement par la première brigade de la division Mermet, qui les délogea du village d'Elvina. Le général Jardon, à la tête du deuxième régiment d'infanterie légère, culbuta tout ce qui se présentait sur son passage. La division du général Merle obtint d'abord un succès semblable, et débusqua l'ennemi d'une partie des hauteurs qu'il occupait. Le combat devint très-vif sur toute la ligne, et se prolongea sans avantage marqué pour les Français, dont le

1809. Espagne. principal effort était dirigé contre la droite de l'ennemi; mais les réserves que sir John Moore avait placées sur ce point, plus faible que sa gauche, arrêtèrent les progrès de l'infanterie, et paralysèrent les belles charges de la cavalerie du maréchal Soult. Les dix-septième et vingt-septième de dragons firent de généreux efforts pour essayer de culbuter les échelons du général Frazer; mais ils ne purent réussir à leur faire abandonner le terrain sur lequel ils étaient avantageusement postés.

Le lieutenant-général sir David Baird eut le bras emporté par un boulet, et peu de temps après le général en chef sir John Moore, ayant reçu une blessure mortelle, fut remplacé dans le commandement par le lieutenant-général sir John Hope. Ces pertes ne découragèrent point les troupes ennemies; elles continuèrent à se maintenir avec avantage, tant à la droite qu'au centre et à la gauche.

Au moment de l'arrivée des bâtimens de transport, les généraux anglais avaient décidé que l'embarquement de leurs troupes aurait lieu dans la soirée du 16, et il se serait effectué, si l'attaque du maréchal Soult n'eût forcé le général sir John Moore à combattre. La nuit ayant mis fin à cet engagement, le général Hope crut devoir profiter de l'obscurité pour quitter ses positions et rentrer dans la Corogne. Ce mouvement de dernière retraite se fit avec tant d'ordre et de silence, que les Français, malgré l'extrême proximité, restèrent jusqu'au matin dans l'incertitude. Le maréchal Soult jeta alors quelques bataillons d'infanterie légère dans les faubourgs de la Corogne, et une batterie, qui fut avantageusement placée, commença à tirer sur la flotte anglaise. Celle-ci leva l'ancre et gagna le large. Une arrière-garde occupait encore les faubourgs du côté du port, et avait coupé le pont qui les sépare de la ville; elle s'embarqua dans l'après-midi sur quelques bâtimens restés pour la recevoir.

Le 17 au soir, la majeure partie de la flotte ennemie était hors de vue, et il ne restait plus en rade que quelques bâtimens, qui se disposaient à appareiller. Les Français trouvèrent dans le camp anglais plus de trois mille fusils abandonnés, des munitions, des habillemens et autres effets. Ils ramassèrent dans les faubourgs de la place un grand nombre de blessés, d'après le rapport desquels on sut que la perte éprouvée la veille par l'armée anglaise pouvait s'élever à deux mille cinq cents hommes hors de combat. 1809. Espagne.

C'est ainsi que se termina une expédition dont les Anglais se promettaient sans doute une toute autre issue. Des trente et quelque mille hommes entrés en Espagne, vingt mille hommes à peine venaient de se rembarquer, cinq ou six mille étaient prisonniers, le reste avait succombé de fatigue et de misère. On eût dit qu'ils ne s'étaient mis en campagne que pour défier en quelque sorte les Français de les atteindre à la course.

Quelques écrivains militaires anglais ont fait de vains efforts pour expliquer les motifs qui engagèrent sir John Moore à compromettre la sûreté de son armée, en se jetant tout à coup sur le maréchal Soult au moment le plus défavorable, et après être resté plus d'un mois à Salamanque dans une inaction complète. Si les événemens d'Europe n'eussent pas forcé l'empereur de revenir sur ses pas lorsqu'il était déjà à Astorga, il n'est pas douteux que l'armée anglaise, poursuivie avec encore plus de vigueur sous les yeux de ce souverain dont la volonté était si ferme, se serait vue dans la nécessité de mettre bas les armes, ou d'être anéantie. Les Anglais conviennent eux-mêmes que le devoir du général Moore était, au lieu de faire son mouvement intempestif sur Toro, de se porter, à marches forcées, derrière le pont d'Almaraz, sur le Tage, dans une position presque inexpugnable, et de s'y occuper de la réunion et de la réorganisation des troupes espagnoles. C'était là le seul service qu'il fût en

1809. Espagne. mesure de rendre aux alliés de l'Angleterre, et le plus grand mal qu'il pût faire alors aux Français.

Il est difficile de concevoir ensuite pourquoi le général anglais, décidé à fuir devant les aigles françaises, ne fit point sa retraite sur le Portugal, au lieu de chercher à gagner si péniblement la Corogne. Qui l'empêchait, étant à Benavente, de descendre la rive droite de l'Esla et de gagner la province de Tras-los-Montes, où il devait supposer que le général Beresford, commandant les troupes anglaises restées dans ce royaume, aurait tout disposé pour protéger sa retraite ? Ce parti eût été beaucoup plus conforme aux intérêts de l'Angleterre et de ses alliés, qu'un embarquement à la Corogne, qui privait tout à coup le Portugal d'une force de vingt mille hommes si nécessaires à sa défense ; car ce général devait croire encore que les Français, dont il connaissait la marche dans la direction de Badajoz, s'empresseraient de mettre à profit cette occasion favorable, pour s'avancer sur Lisbonne, et dès-lors il devenait urgent pour lui de renforcer le corps qu'il avait laissé devant cette capitale.

Le 18 au matin, le maréchal Soult fit sommer la place de la Corogne d'ouvrir ses portes : la flotte anglaise avait disparu, et il ne restait plus aucun prétexte pour prolonger une résistance au moins inutile ; mais deux régimens espagnols s'y trouvaient renfermés, et le maréchal fut obligé de faire une démonstration d'attaque de vive force pour amener le général Alzedo, qui les commandait, à capituler dans la journée du 20.

L'entrée des Français à la Corogne rendit la liberté au consul de France, Fourcroy, et à trois cent cinquante autres prisonniers, au nombre desquels se trouvaient le général Quesnel, son état-major, l'officier d'ordonnance Bongars, et l'auditeur au conseil d'état, Taboureau. Les autres étaient des soldats ou marins pris en Portugal et sur le brick *l'Atlas*

que les Anglais avaient abandonné dans le port. On trouva dans la place deux cents pièces de canon, vingt mille fusils, six cent mille cartouches, deux cent milliers de poudre, des magasins de vivres et autres objets militaires, et environ cinq cents chevaux vivans dont les jarrets étaient coupés; douze cents cadavres de ces malheureux animaux étaient en outre épars dans les rues, et commençaient à y répandre une infection dangereuse. L'un des premiers soins du maréchal Soult fut de les faire enlever; et cette précaution, jointe à la bonne discipline qu'observèrent les troupes, ne contribua pas peu à faire revenir les habitans des préventions fâcheuses que les Anglais leur avaient inspirées sur la conduite que les Français tiendraient envers eux. 1809. Espagne.

Le maréchal Soult, maître de la Corogne, porta une partie de ses troupes sur le Férol pour soumettre cette place maritime, éloignée de quelques lieues de la Corogne, et défendue par des forts et un mole garni d'une artillerie formidable. Dès le 23, on entra en pourparlers avec les autorités civiles et les officiers de terre et de mer, qui paraissaient assez disposés à se rendre; mais le peuple, excité par les agens de l'Angleterre, se souleva, et les négociations cessèrent. Le 24, le duc de Dalmatie reçut deux émissaires, l'un envoyé par l'amiral qui commandait l'escadre espagnole, et l'autre par le commandant des troupes de terre : ils confirmèrent ce qu'on savait déjà, c'est-à-dire, que toutes les autorités étaient sous le joug de la populace, qui menaçait d'égorger quiconque parlerait de se rendre.

Le maréchal se voyait, à regret, dans l'obligation d'employer la force pour réduire cette place intéressante, lorsqu'il apprit bientôt que les insurgés, épouvantés des moyens d'attaque développés contre eux, commençaient à perdre de leur audace. Il se borna alors à faire resserrer la ville et occuper quelques-uns des forts qui la défendent. Dans la journée du 26,

1809. Espagne. trois parlementaires, envoyés par la junte du Férol et chargés de ses pleins pouvoirs, arrivèrent au quartier-général et signèrent une capitulation. La place fut occupée le lendemain 27 par la division du général Mermet et une brigade de dragons.

Le désarmement de tous les habitans fut ordonné : cette mesure procura sur-le-champ six à sept mille fusils, presque tous de fabrique anglaise. Le port du Férol contenait alors trois vaisseaux de 112 canons, deux de 80, un de 74, deux de 64, trois frégates et plusieurs corvettes, bricks et autres bâtimens de guerre. On trouva dans l'arsenal plus de quinze cents pièces de canon de tout calibre, et des munitions de toute espèce en très-grande quantité.

Vigo fut occupé par deux escadrons du premier régiment de hussards. La possession de cette place complétait la conquête de la Galice, que le corps du maréchal Ney fut chargé de maintenir, tandis que le maréchal duc de Dalmatie, d'après les instructions de l'empereur, allait entreprendre une nouvelle expédition contre le Portugal. Mais, avant d'entrer dans les détails de cette seconde campagne, qui ne fut guère moins malencontreuse que celle du général Junot dans le même pays, nous devons rapporter ce qui s'était passé dans l'intérieur de l'Espagne pendant le temps que le maréchal Soult poursuivait l'armée anglaise sur la Corogne.

Après les trois grandes défaites qui avaient dispersé les armées espagnoles avec autant de célérité que celles-ci en avaient mise à se former, les débris des corps d'Estramadure et de Castille, refoulés par les troupes françaises, s'étaient repliés vers le midi de la Péninsule. Ils avaient traversé plus de cent cinquante lieues de pays par petits détachemens, et, soutenus par le fanatisme, au milieu des fatigues les plus accablantes, ils étaient venus se réunir derrière le Tage. Là, le général Galluzo, ayant reformé une espèce d'armée, fit des

dispositions pour disputer le passage du fleuve au corps du maréchal Lefebvre, qui s'était avancé, ainsi qu'on l'a vu, sur Talavera de la Reyna; mais celui-ci, ayant fait habilement une fausse démonstration de passage à Arzobispo, descendit jusqu'à Almaraz, où le gros des troupes traversa le Tage le 24 décembre. Les divisions espagnoles, disséminées sur une ligne beaucoup trop étendue, furent battues en détail par plusieurs colonnes, et poursuivies avec vigueur d'abord sur Truxillo et ensuite jusqu'à Merida, sur les bords de la Guadiana. 1809. Espagne.

Dans le même temps que le général Galluzo tentait aussi infructueusement d'arrêter les progrès des Français dans la Haute-Estramadure, le duc de l'Infantado, à la tête des débris de l'armée d'Andalousie, renforcés par de nouvelles levées, s'était porté en avant des frontières de la province de Cuenca [1], et paraissait, par ses mouvemens, vouloir s'avancer sur Madrid. Le maréchal duc de Bellune, qui se trouvait alors à Tolède avec ses troupes (premier corps), en partit, le 10 janvier, pour marcher à la rencontre de cette nouvelle armée. Il s'avança d'abord avec précaution jusqu'à Ocana sans avoir de nouvelles positives de l'ennemi; mais, le 13 au matin, soit par l'effet du hasard, soit par l'erreur des guides qui dirigeaient la marche des divisions françaises, celles-ci se trouvèrent tout à coup au milieu de l'armée espagnole, et dans la situation la plus heureuse pour la vaincre.

La division du général Vilatte rencontra, la première, un gros de troupes ennemies, rangé en bataille sur la crête d'une colline escarpée, auprès de la petite ville d'Uclés. Gravir les rochers, se précipiter la baïonnette en avant sur leurs adversaires et les mettre en fuite, fut, pour les Français, l'affaire

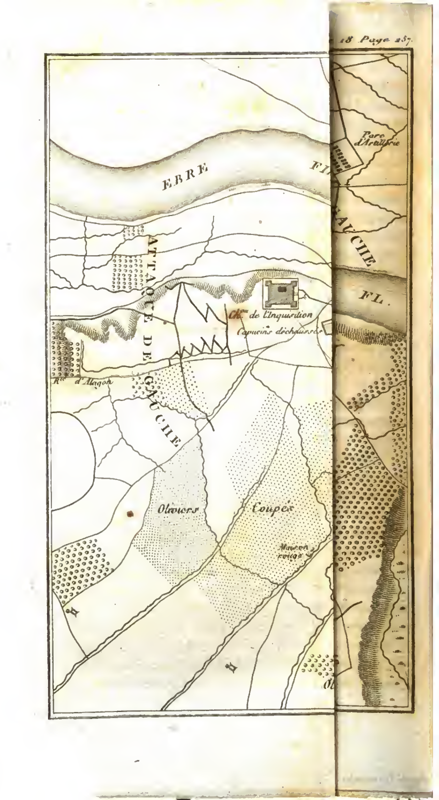
[1] On a vu, page 218, que les troupes d'Andalousie, poursuivies successivement par les maréchaux Ney et Bessières, s'étaient retirées de ce côté. Le duc de l'Infantado avait succédé au général Pena.

1809. Espagne. de quelques instans. Les troupes espagnoles, presque toutes de nouvelles levées, se retiraient dans le plus grand désordre sur Alcazar, lorsqu'elles furent attaquées de nouveau et de front par la division aux ordres du général Ruffin, qui, égaré dans sa marche, avait tourné la ville d'Uclés, et se trouvait sans s'en douter, sur les derrières de l'ennemi. Pris ainsi entre deux feux, et déjà culbutés par le général Vilatte, plusieurs milliers d'Espagnols furent forcés à mettre bas les armes. Le reste de leur armée s'enfuit épouvanté dans toutes les directions. Une colonne vint se jeter, sur la route d'Uclés, dans le parc d'artillerie du corps d'armée français, et y fut reçue par des décharges à mitraille qui la contraignirent à changer de direction. Telle était la terreur des Espagnols, qu'une autre de leurs colonnes, composée de cavalerie, livra passage à une pièce d'artillerie française, restée en arrière, parce que ses chevaux étaient fatigués, et défila en silence des deux côtés de la route.

Dans cette journée remarquable, où le hasard fit plus pour la victoire, que les dispositions du maréchal duc de Bellune, dix mille prisonniers restèrent entre les mains des Français, qui s'emparèrent en outre de quarante pièces de canons. Si la division de dragons du général Latour Maubourg, en marche depuis la pointe du jour, n'avait pas été trop fatiguée pour suivre l'ennemi dans sa fuite, pas un bataillon de l'armée du duc de l'Infantado n'eût échappé.

Immédiatement après la défaite des Espagnols à Uclés, le corps d'armée du maréchal Victor entra dans la province de Cuenca, et se dirigea ensuite sur Madriléjos et Consuegra, dans la province de Tolède, où il prit des cantonnemens.

Napoléon, en se rendant en France, avait nommé son frère Joseph généralissime des arméesqu'il laissait dans la Péninsule; etcelui-ci, qui jusqu'alors avait continué de tenir sa cour à Vittoria, sans prendre, à la conquête de son royaume, d'autre



18 Page 257.
EBRE
ATTAQUE DE GAUCHE
Ch.au de l'Inquisition
Capucins déchaussés
R.te d'Alagon
Oliviers
Coupés
Parc d'Artillerie
FL.

part que de rendre des décrets administratifs insignifians et presque tous inexécutés; Joseph, disons-nous, prit, du consentement de l'empereur, la résolution de rentrer dans sa capitale. Dès députations de la ville de Madrid, du conseil d'état, des Indes, des finances, de la guerre, de la marine, du corps des alcades, de la junte du commerce, du clergé et de la noblesse, étant venues trouver l'empereur à Valadolid pour le supplier d'accorder enfin à leurs vœux empressés et sincères un monarque dont le peuple espagnol devait attendre sa félicité et sa prospérité futures, Napoléon avait paru céder à ces instances plus qu'aux considérations de son intérêt personnel. 1809. Espagne.

Le roi Joseph fit donc sa rentrée solennelle dans Madrid, le 22 janvier, avec toute la pompe et le cérémonial convenables. Il pouvait croire, à cette époque, que son règne s'affermirait; car les événemens présens étaient loin de présager l'avenir qui lui était réservé. Entouré de flatteurs et d'un petit nombre d'Espagnols qui le trompaient, rien n'empêchait ce prince de se livrer à de folles espérances. Au lieu de suivre les armées et de vivre habituellement dans les camps, à l'exemple de son frère, il se proposait de rester dans son palais au sein de la mollesse et de l'oisiveté. « Il voulait, dit un écrivain, dormir et régner à Madrid, comme à Naples (où il avait contracté ses habitudes apathiques), avant même que les Français lui eussent conquis, s'il était possible, un royaume au prix de leur sang. »

Second siége et prise de Saragosse. — On a vu que le troisième corps d'armée, aux ordres du maréchal Moncey, s'était avancé dans la direction de Saragosse après la bataille de Tudela. Arrivé à Alagon, sur la rivière de Xalon ou Xiloca en cet endroit, le maréchal avait été contraint de s'arrêter pour rassembler des subsistances, et attendre les renforts qui lui étaient indispensables pour assiéger de nouveau 21 février.

1809. Espagne. la capitale de l'Aragon, défendue par une garnison nombreuse et par la presque totalité de sa population.

Le général Palafox avait mis ce temps à profit pour réunir et réorganiser ses troupes vaincues, faire de nouvelles levées, et ranimer l'énergie et le dévouement des Aragonais. De nombreux renforts lui arrivaient aussi des provinces voisines; d'abondans magasins de subsistances étaient formés dans Saragosse, dont les fortifications se relevaient et s'augmentaient avec une extrême activité; les villages autour de cette place, dépouillés et abandonnés par leurs habitans pour l'approvisionner et concourir à sa défense, ne devaient bientôt plus offrir aux troupes assiégeantes aucune ressource en vivres et en travailleurs.

Mais les Français de leur côté avaient tiré parti du retard de leur marche. Le général Dedon [1], nommé par l'empereur commandant de l'artillerie de siége, réunit un équipage de soixante bouches à feu, prises, ainsi que les projectiles, à Pampelune, voiturées par terre jusqu'à Tudela, et embarquées ensuite sur le canal d'Aragon. Le général Lacoste, aide-de-camp de l'empereur et commandant l'arme du génie, rassembla vingt mille outils, cent mille sacs à terre, et fit confectionner par les sapeurs quatre mille gabions, ainsi qu'un grand nombre de fascines. Les magasins, les manutentions et les hôpitaux de l'armée de siége furent établis à Alagon.

Les deux divisions qui formaient le corps du maréchal Mortier, destiné, comme nous l'avons déjà dit, à renforcer les troupes du maréchal Moncey, arrivèrent sur le Xiloca le 19 décembre. L'armée de siége fut jugée alors assez nombreuse pour investir Saragosse sur les deux rives, et pour

[1] Nous avons omis de citer le nom de cet officier, très-distingué dans son arme, en rendant compte du siége de Gaëte, auquel il eut une part très-active.

commencer les travaux aussitôt qu'on aurait enlevé de vive force les postes avancés de la place. 1809. Espagne.

Les deux corps d'armée se mirent en marche le 20 décembre. La division Gazan, après avoir passé l'Ebre vis-à-vis Tauste, se rendit, par le chemin de Castejon, à Cuera et Villanueva, où elle arriva dans la soirée sans rencontrer l'ennemi : le même jour, la division du général Suchet prit position sur la rive droite du fleuve, près d'un couvent, à une lieue de Saragosse, après avoir fait replier les avant-postes espagnols. Le troisième corps suivit la rive droite du canal, royal, et le maréchal Moncey plaça une de ses divisions sur un plateau, à gauche de la rivière Cuerva ou Huerba, en face des grandes écluses; les deux autres divisions se postèrent à la droite de cette même rivière.

La place de Saragosse était l'espoir des Espagnols, au milieu des revers qu'ils venaient d'éprouver depuis la seconde irruption des armées impériales dans l'intérieur du royaume. Le peu de succès de la première entreprise sur cette capitale de l'Aragon, les fortifications dont elle était enceinte, l'énergie de ses habitans, les troupes nombreuses qui s'y trouvaient rassemblées et organisées, la confiance absolue de celles-ci dans leurs chefs, tout concourait à entretenir les peuples d'Espagne dans l'opinion que Saragosse était un boulevart contre lequel viendrait se briser l'impétuosité française.

Nous avons déjà dit que, depuis le moment de la première retraite des Français, les Aragonais avaient travaillé aux fortifications de cette place avec une ardeur extraordinaire. Quoique les ouvrages fussent exécutés avec plus de zèle que d'art, ils n'en étaient pas moins imposans. Le château dit de l'Inquisition, situé en dehors de la ville, près de la porte d'*el Portillo*, flanqué de quatre tours bastionnées, et entouré d'un bon fossé revêtu, avait été mis en état de défense, et ses communications avec la ville avaient été assurées par

1809. Espagne. une double caponnière; la partie de la ville en face de ce château était défendue par un mur d'enceinte, par plusieurs batteries, et par quelques petits ouvrages en terre. Palafox avait fait établir une enceinte terrassée, revêtue en pierres sèches, avec un fossé, creusé à pic, de quinze pieds de profondeur, depuis le couvent des Capucins déchaussés, jusqu'au pont de la Huerba. Les deux couvens des capucins, qui avaient été fortifiés et armés de batteries, faisaient partie de cette enceinte, et formaient des espèces de bastions pour flanquer cette longue ligne.

Le pont de la Huerba était couvert par une tête de pont en forme de lunette, avec un très-bon fossé, dont la contrescarpe était défendue par des galeries de mines.

A partir de ce pont jusqu'au couvent de Santa-Ingracia, dont les ingénieurs espagnols avaient fait une espèce de citadelle bien armée, régnait un double retranchement; et, pour fermer la ville depuis Santa-Ingracia jusqu'au Bas-Ebre, on s'était servi d'un ancien mur d'enceinte, qu'on avait terrassé en plusieurs endroits. Toute cette partie de la place était d'ailleurs couverte par le ravin escarpé de la Huerba, qui l'enveloppe, et par le couvent de Saint-Joseph, fortifié avec soin, pour servir comme tête de pont, qui pût protéger les sorties des assiégés au-delà du ravin, sur la grande route de Valence. Palafox avait fait construire sur la hauteur du Monte-Torrero (position qui, comme on l'a vu dans la relation du premier siége, domine la plaine à huit ou neuf cents toises de la place.) un grand ouvrage, dont le front était couvert par le canal royal. Toutefois, ce fortin était trop éloigné de la place pour en tirer sa défense. Enfin, il avait été élevé une tête de pont sur le canal royal, aux grandes écluses, sur la route de Madrid.

L'accès du faubourg situé sur la rive gauche de l'Ebre était défendu par plusieurs redoutes armées de canons, et

derrière lesquelles était une enceinte de maisons crénelées, avec des batteries et des traverses aux débouchés des rues. 1809. Espagne.

Les habitans avaient fait le sacrifice des arbres, des jardins et des maisons qui auraient pu favoriser l'attaque des assiégeans : tout était rasé autour de la place. Dans l'intérieur, les principales maisons et les nombreux couvens étaient transformés en autant de citadelles ou places d'armes, les rues étaient barrées par des traverses armées de batteries; les portes et les fenêtres étaient fermées et barricadées, les murailles crénelées [1].

La garnison, ou, pour mieux dire, l'armée aux ordres du général Palafox, était de trente-cinq à quarante mille hommes, dont huit à dix mille d'anciens régimens de ligne, et deux mille de cavalerie. Il faut ajouter à ce nombre quinze mille paysans bien armés, qui concouraient à la défense de la ville avec encore plus d'ardeur que les troupes réglées, et beaucoup d'habitans, parmi lesquels se faisaient remarquer particulièrement tous les moines et prêtres valides : plus de cent cinquante bouches à feu étaient en batterie.

C'est avec de tels moyens de résistance que la ville de Saragosse se préparait à soutenir le choc des forces qui se présentaient pour la réduire.

Nous avons dit que l'armée assiégeante se composait des troisième et cinquième corps de la grande armée française. Le premier, formé de trois divisions d'infanterie, commandées par les généraux Morlot, Grandjean et Mensnier-La-Converserie, et d'une brigade de cavalerie aux ordres du gé-

[1] Le genre de construction des maisons de Saragosse est très-favorable à leur défense; les murs en sont fort épais, les appartemens sont voûtés, et par conséquent à l'abri de l'incendie. Chaque maison, préparée d'avance avec des créneaux à l'extérieur et des communications dans l'intérieur, pour la prompte circulation des défenseurs, était comme un petit fort susceptible de résister à un coup de main; chacune d'elles nécessitait en quelque sorte un siége à part.

1809. Espagne. néral Wathier, présentait un effectif de quatorze à quinze mille combattans, répartis en six régimens de ligne français (quatorzième, quarante-quatrième, cent-quinzième, cent seizième, cent dix-septième et cent vingt-unième), deux régimens polonais (premier et deuxième de la Vistule), et quelques escadrons de cavalerie : il était destiné à exécuter à peu près tous les travaux de siége sur la rive droite de l'Ebre. Le cinquième corps, formé des deux divisions Suchet et Gazan, fort de seize à dix-sept mille hommes, était chargé de bloquer la ville sur la rive gauche, et de couvrir les opérations du siége, sur la rive droite, contre les entreprises que pourraient tenter les insurgés de l'extérieur. Six compagnies d'artillerie, huit compagnies de sapeurs, trois compagnies de mineurs, quarante officiers de génie, et un équipage de soixante bouches à feu, complétaient la force de l'armée assiégeante.

La première opération à faire par les Français, avant de commencer les travaux de siége, était d'occuper le Monte-Torrero. Le général du génie Lacoste régla les dispositions de l'attaque. Pendant la nuit du 20 au 21 décembre, on établit à la hâte une batterie sur une hauteur qui dominait le fortin de cette position, et, dans la matinée du lendemain, cette batterie ouvrit avec succès son feu sur l'ouvrage dont nous parlons. Pendant qu'une des brigades de la division Grandjean faisait quelques démonstrations d'attaque sur le fort dont elle était séparée par le canal, le général Habert, à la tête de la première brigade de cette même division, passa le canal sous un aqueduc dont il s'était emparé la veille, s'avança sur la rive gauche, et se plaça entre la ville et l'ouvrage, qu'il attaqua par la gorge. Ce mouvement, exécuté avec audace et soutenu par un feu très-vif d'artillerie, détermina la fuite de l'ennemi, qui abandonna trois pièces de canon et une centaine de prisonniers.

Dans le même temps, une brigade de la division Morlot suivait le ravin de la Huerba, passait le canal sous l'aqueduc sur lequel il traverse cette rivière, et prenait de revers la tête de pont des grandes écluses. Ce dernier ouvrage fut également enlevé et l'on y prit deux pièces de canon. 1809. Espagne.

Le même jour, le général Gazan, dont les troupes avaient couché la veille à Cuera et Villanueva, s'avança sur le faubourg de la rive gauche de l'Ebre. Il trouva l'ennemi, au nombre de quatre mille hommes, posté dans les bois et les jardins en avant du faubourg; il le chassa sans difficulté, et cinq cents Suisses qui s'étaient enfermés dans une grande maison sur la route de Villa-Mayor, à trois cents toises du faubourg, furent égorgés ou faits prisonniers. Le général Gazan avait ordre d'enlever le faubourg par un coup de main. Cette opération, dont le succès eût été fort utile pour abréger les travaux du siége, ne réussit point. On commit la double faute de ne point reconnaître les ouvrages de l'ennemi et d'attaquer sur un seul point. La première brigade de la division (vingt-unième régiment léger et centième de ligne) fut presque seule engagée et perdit beaucoup de monde; enfin cette attaque, qui devait être combinée avec celle de Monte-Torrero, ne commença qu'après la prise de cette dernière position: de sorte que l'ennemi, qu'on avait cessé d'inquiéter sur la rive droite, put porter des forces considérables sur la rive gauche.

Deux jours après cette fâcheuse tentative, le général Gazan acheva de former le blocus du faubourg: une de ses brigades s'étendait à droite de la route de Cuera, et l'autre, à gauche, avec deux bataillons au pont du Gallego sur la route de Barcelone. La nature du terrain lui permit de former sur presque tout son front des inondations qui le couvraient des sorties de l'ennemi. La division Suchet occupa, sur la rive droite, l'espace compris entre le Haut-Ebre et la vallée de la Huerba; la division Morlot, après l'attaque dont nous avons parlé,

1809. Espagne. s'était placée dans cette même vallée. La division Meusnier campait sur les hauteurs du Monte-Torrero, et la division Grandjean fermait le reste de l'espace jusqu'au Bas-Ebre : sa droite se liait avec les postes du général Gazan sur la rive gauche.

Le général d'artillerie Dedon, s'occupa, dès le 22, de la construction d'un pont de bateaux sur le Haut-Ebre, pour les communications des différens quartiers de l'armée. Le général Lacoste fit la reconnaissance exacte des ouvrages de l'ennemi, et proposa trois attaques : l'une, sur le château dit de l'Inquisition, dont l'objet serait seulement de resserrer et d'inquiéter l'ennemi de ce côté, l'un des plus forts de la place ; une seconde, sur la tête de pont de la Huerva ; la troisième, sur le couvent ou fort Saint-Joseph, que le général avait jugé le point le plus faible, puisque l'ennemi n'avait pas d'enceinte terrassée derrière cet ouvrage détaché ; et, d'ailleurs, on pouvait rattacher cette attaque à celle du faubourg, dans le cas où on ouvrirait des travaux sur ce point, comme le désirait le général Lacoste. Le maréchal Moncey adopta l'ensemble de ce plan.

Tout se trouvant prêt pour l'ouverture de la tranchée, les travaux furent commencés dans la nuit du 29 au 30 décembre. La parallèle de l'attaque de droite fut ouverte à cent soixante toises du fort Saint-Joseph ; celle du centre s'ouvrit à cent quarante toises de la tête de pont, et elle dut s'étendre sur la rive gauche de la Huerba, afin de resserrer l'ennemi sur cette rive, d'où il aurait pu inquiéter les cheminemens par des sorties. Deux compagnies de sapeurs commencèrent la parallèle contre le château de l'Inquisition. Des communications furent pratiquées derrière ces trois parallèles.

Le 31, celles de droite et du centre étaient à peu près terminées, lorsque l'ennemi fit, sur toute la ligne, une sortie, qu'il prépara et soutint par un feu d'artillerie très-vif. Une

de ses colonnes déboucha près de l'endroit où la Huerba se jette dans l'Ebre, par le chemin couvert du fort Saint-Joseph, entre le fleuve et la parallèle de droite; cette attaque fut vigoureusement repoussée par six compagnies de voltigeurs postées dans cet intervalle. Une autre colonne se porta sur la gauche de la même parallèle, et fut culbutée par la garde de tranchée, qui s'élançant, à la baïonnette, hors de la parallèle, tua une cinquantaine d'Espagnols, et en fit un certain nombre prisonniers. L'ennemi ne put réussir à déboucher de la tête de pont sur la parallèle du centre, et fut repoussé dans ses tentatives sur celle à peine ébauchée contre le château de l'Inquisition. Depuis cette dernière jusqu'à l'Ebre, s'étend une plaine entrecoupée de canaux d'irrigation, où l'on avait jeté quelques postes de voltigeurs pour éclairer cette partie: deux escadrons ennemis, en défilant le long du fleuve, parvinrent à surprendre et à sabrer un de ces postes, qui avait négligé de se retrancher. Le général Palafox, attentif à profiter de ses moindres avantages pour animer ses troupes, exagéra ce succès aux yeux des Aragonais, et distribua solennellement des décorations à tous les soldats qui avaient pris part à cette action, d'ailleurs peu importante, et sans autre résultat qu'une trentaine d'hommes égorgés. 1809. Espagne.

Le 1er janvier 1809, les assiégeans débouchèrent des parallèles de droite et du centre pour se porter en avant. Le feu de la place continua à être très-vif. Le lendemain, la seconde parallèle à l'attaque de droite fut amorcée par cinq cents travailleurs. L'ennemi tira beaucoup sur cette partie et fit même une sortie, qui fut repoussée.

Ce même jour, 2 janvier, le général Junot, duc d'Abrantès, vint remplacer le maréchal Moncey dans le commandement du troisième corps.

L'ennemi fit aussi une sortie du faubourg de la rive gauche, avec de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, pour

1809. Espagne. forcer la ligne du général Gazan et tâcher de rendre libre la grande route de Catalogne. La baisse des eaux dans la rivière du Gallego, qui se jette dans l'Ebre au-dessous de Saragosse, permit même à la cavalerie aragonaise de tomber à l'improviste sur un des postes avancés, et de sabrer quelques hommes; mais les autres troupes de la division furent promptement en mesure, et l'ennemi fut ramené, en désordre, dans ses ouvrages.

Le général Junot avait apporté au maréchal Mortier l'ordre de se porter avec une de ses divisions (celle du général Suchet) sur Calatayud, afin d'établir la communication avec Madrid. Ce départ inattendu affaiblit les forces assiégeantes de neuf mille hommes, et faillit entraîner la levée du siége, lorsque, quelque temps après, une armée de secours, contre laquelle il était impossible de détacher aucune troupe, s'organisa dans l'Aragon.

Le troisième corps se trouva ainsi chargé seul du siége et du blocus de la rive droite. Il était de plus obligé d'envoyer de forts détachemens dans les villages voisins, pour approvisionner le camp de vivres et de fourrages, qu'on ne pouvait avoir que les armes à la main. La division Morlot, à peine forte de quatre mille hommes, prit la place qu'occupaient les neuf mille hommes du général Suchet, ce qui força les troupes à s'étendre davantage. Le général Lacoste fit construire trois redoutes de contrevallation devant le front de cette division, afin de suppléer au nombre par des retranchemens. Une partie de la division Meusnier fut placée sur la rive gauche de la Huerba.

Du 3 au 6 janvier, la seconde parallèle de l'attaque de droite fut terminée, sous un feu meurtrier, à quarante toises du fort Saint-Joseph, ainsi que les communications avec la première.

Le général Dedon avait reçu à cette époque trente bouches

à feu bien approvisionnées. Cette artillerie était suffisante pour ruiner les défenses du fort Saint-Joseph et de la tête de pont. 1809. Espagne.

Le 7 et le 8, on construisit contre Saint-Joseph deux batteries (nos 1 et 2) de huit canons ou obusiers; une autre batterie de brèche (n° 4), de quatre pièces de 24, à la première parallèle, et une troisième batterie (n° 3) de quatre mortiers à la seconde.

Devant la tête de pont, on éleva les batteries nos 5, 6, 7 et 8, renfermant quatre pièces de 24, quatre mortiers, cinq pièces de 12 et trois obusiers.

Toutes ces batteries furent terminées, armées et prêtes à jouer le 9 au soir, malgré le feu soutenu d'artillerie et de mousqueterie que l'ennemi n'avait point cessé de faire, et qui avait tué ou mis hors de combat une centaine d'hommes. Elles furent démasquées le 10, au point du jour. L'ennemi répondit d'abord par un feu vif des deux ouvrages attaqués et de la place; mais les joues des embrasures et les parapets en maçonnerie furent facilement ruinés par les batteries françaises; et, le soir, l'artillerie de Saint-Joseph et de la tête de pont était à peu près réduite au silence. Les Espagnols retirèrent, pendant la nuit, la plus grande partie de l'artillerie de ces ouvrages. A minuit, une colonne, sortie par le chemin couvert à gauche de Saint-Joseph, se porta avec audace sur la batterie n° 1; deux pièces de campagne placées à droite de la seconde parallèle pour s'opposer aux sorties, tirèrent fort à propos contre le flanc de la colonne, tandis que la batterie attaquée lançait la mitraille sur son front. L'ennemi rétrograda en désordre en laissant plusieurs morts sur le terrain.

Le 11, le feu des batteries assiégeantes fut continué avec vivacité; la brèche de Saint-Joseph parut praticable; le parapet en maçonnerie était ruiné sur une partie de la face, et tout le couvent était bouleversé. L'assaut fut ordonné pour

1809. Espagne. quatre heures du soir. La batterie de brèche sur la tête de pont avait produit moins d'effet à cause de son éloignement; on différa l'assaut de cet ouvrage, et on se borna à faire de fausses démonstrations sur ce point, afin d'y attirer l'attention de l'ennemi.

Le couvent de Saint-Joseph, transformé en fort ou citadelle, présente la forme d'un rectangle dont le grand côté de soixante toises de longueur, faisant face à la campagne, n'est point flanqué; les deux autres côtés ont quarante toises chacun, et sont flanqués par l'enceinte de la ville : la gorge est défendue par un rang de fraises et par l'escarpement très-roide de la Huerba; le fossé, de dix-huit pieds de profondeur, était creusé à pic. La contrescarpe était enveloppée d'un chemin couvert qui se prolongeait au-delà des flancs du fort, le long du ravin de la Huerba : la queue du glacis était armée de pieux inclinés. Le général Palafox, sentant toute l'importance de ce poste, qui assurait les sorties de la garnison dans la campagne, et protégeait le côté faible de la place, avait placé près de quatre mille hommes de ses meilleures troupes tant dans le fort que dans le chemin couvert.

L'attaque commença, ainsi qu'il était arrêté, à quatre heures du soir. Le chef de bataillon Haxo, commandant le génie à l'attaque de droite, fit avancer deux pièces d'artillerie, soutenues par quatre compagnies d'infanterie, pour enfiler la branche gauche du chemin couvert qui s'étend le long du ravin. Le feu de ces pièces força les Espagnols d'abandonner le chemin couvert, et de se replier derrière la Huerba. Le chef de bataillon Stahl, s'élançant alors de la deuxième parallèle, à la tête de quelques compagnies de voltigeurs, arrive sur le fort pour en tenter l'assaut; mais sa colonne est arrêtée tout à coup par la hauteur d'une contrescarpe de dix-huit pieds. Tandis qu'on applique des échelles sur la

contrescarpe et sur l'escarpe du fossé, poûr parvenir à la brèche, un capitaine du génie (Daguenet), suivi de quelques mineurs et sapeurs et d'une centaine de voltigeurs, cherche à tourner le fort; il marche sur un pont qui sert de communication pour se rendre du fort au chemin couvert de droite, le passe rapidement, pénètre dans le fort, et y fait une centaine de prisonniers, dont un colonel : le reste de la garnison s'échappe ou est massacré. Pendant ce temps, la brèche est escaladée par la colonne du commandant Stahl, qui entre également dans le fort. Les vainqueurs se logent de suite dans la gorge du fort, et établissent des communications avec la seconde parallèle. Cette occupation du fort Saint-Joseph, exécutée avec autant d'audace que d'intelligence, ne coûta aux Français qu'une trentaine d'hommes hors de combat. 1809. Espagne.

Les journées des 12, 13 et 14 furent employées à terminer le logement à la gorge du fort, et les communications de la seconde à la troisième parallèle, qu'on exécutait à droite et à gauche de Saint-Joseph, en couronnant l'escarpement de la Huerba. L'ennemi fut ainsi resserré dans la place, et les travaux des assiégeans se trouvèrent défendus contre les sorties par le double obstacle d'une rivière et de son escarpement de huit pieds de haut.

Le général Dedon fit commencer, dans la troisième parallèle à droite de Saint-Joseph, deux nouvelles batteries (nos 9 et 11) pour éteindre le feu de deux obusiers et de quatre canons, placés par les assiégés derrière l'enceinte en face du fort enlevé, et qui incommodaient beaucoup les assiégeans dans ce poste. Les deux batteries dont nous parlons devaient ensuite servir pour ouvrir la brèche sur l'enceinte de la place.

La batterie no 10 fut construite en avant de la gauche de la première parallèle de droite, et armée de quatre obusiers de huit pouces, afin de prendre des revers sur la longue cour-

1809. Espagne. tine qui s'étend de la gorge de la tête de pont au couvent des Capucins, et de gêner la communication de la place avec cette même tête de pont.

Le travail du cheminement jusqu'à la contrescarpe de la tête de pont, entrepris sous le feu de l'artillerie nombreuse que l'ennemi avait dans cette partie, faisait des progrès très-lents; mais le 15, au point du jour, la batterie n° 10 fut démasquée et commença son feu avec assez de succès pour qu'à huit heures du soir on pût insulter la tête de pont.

Cet ouvrage était formé par quatre faces, dont l'une perpendiculaire au chemin de Monte-Torrero, n'était point flanquée; son fossé, creusé à pic, avait dix pieds de profondeur. Quarante voltigeurs du premier régiment de la Vistule, précédés par un détachement de mineurs et de sapeurs portant des échelles, s'élancèrent de la tête de sape sur la face non flanquée de l'ouvrage, appliquèrent les échelles, franchirent le fossé, parvinrent sur la berme du parapet, s'y établirent et firent de là un feu très-vif dans l'intérieur de la tête de pont: l'ennemi, épouvanté de la promptitude de ce mouvement, ne tint pas long-temps, et abandonna le poste pour se retirer par le pont, qu'il fit sauter immédiatement après l'avoir passé.

Cette attaque, que l'ennemi avait essayé de paralyser en faisant jouer un fourneau sous le glacis de l'extrémité du flanc droit et de la face, ne coûta que trois ou quatre hommes hors de combat. La nuit fut employée à former un logement sur la face de l'ouvrage, en retournant le parapet contre la ville, à faire un passage dans le fossé avec des fascines, et à établir la communication du logement de l'ouvrage à la tête de sape.

Le 16, on commença une parallèle pour soutenir le logement de la tête de pont. Cette place d'armes dut s'étendre par la droite jusqu'au coude de la Huerba, afin de commu-

niquer avec la troisième parallèle de l'attaque de droite. Ce même jour, l'ennemi fit un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie sur tous les points de la ligne des Français. Les Espagnols paraissaient célébrer une fête solennelle ou une victoire ; car on entendait dans la ville beaucoup de musique, les plus bruyantes acclamations, et toutes les cloches des églises en branle. 1809. Espagne.

Les Français connurent bientôt la cause de ces réjouissances, qui se répétèrent à différentes époques du siége.

Palafox, cherchant, comme nous l'avons déjà dit, à entretenir le courage de ses troupes et à ranimer par tous les moyens possibles les espérances et le dévouement d'une population ignorante et crédule, avait imaginé de composer des bulletins qu'il supposait avoir reçus par des voies extraordinaires, mais sûres : tantôt, « Le général Reding, après avoir anéanti l'armée du général Saint-Cyr, s'avançait à marches forcées pour faire éprouver un pareil sort à l'armée assiégeante, et débloquer Saragosse ; » tantôt « le marquis de Lazan (frère aîné de Palafox) était entré sur le territoire de France par la vallée d'Aran, » ou bien, « les généraux la Romana et Black avaient battu l'armée que Napoléon commandait en personne ; les maréchaux Berthier et Ney étaient tués ; toute retraite était coupée aux Français, qui avaient perdu plus de vingt mille hommes dans ce combat mémorable, etc., etc. »

Le 17, les batteries nos 9 et 11 commencèrent leur feu contre celles du mur d'enceinte, en arrière de Saint-Joseph, démontèrent trois pièces et réduisirent les autres au silence.

Les quatre jours suivans, on exécuta à la sape volante un logement à la gorge du pont : la troisième parallèle de droite fut terminée ; son extrémité droite s'étendait à quarante toises de l'Èbre, et sa gauche jusqu'au coude de la Huerba ; elle communiquait de-là avec la parallèle de l'attaque du cen-

1809. Espagne. tre, qui fut également achevée. Les généraux d'artillerie et du génie arrêtèrent définitivement l'emplacement des contre-batteries en batteries de brèche, qui devaient être dirigées contre les points d'attaque de la place. Huit batteries furent ainsi ajoutées à celles déjà existantes; mais on ne conserva que deux pièces au nº 7, pour prendre des revers sur Santa-Ingracia, et la batterie de mortiers nº 6 : les batteries nos 1, 2, 3, 4, 5 furent desarmées. On plaça en tout cinquante bouches à feu pour les deux attaques du centre et de droite.

Le 21, l'ennemi fit une sortie vigoureuse pour venir enclouer la batterie de mortiers nº 6, dont les bombes l'incommodaient beaucoup. Un détachement d'une centaine d'Aragonais déterminés, soutenus par une forte réserve, traversa avec la plus grande audace la seconde parallèle, dont la garde était peu nombreuse et peu vigilante, et parvint jusqu'à la première parallèle, où il tenta d'enclouer la batterie. Cette troupe fut promptement repoussée par la réserve française, et, comme elle ne pouvait se retirer qu'en traversant de nouveau la seconde parallèle, dont la garde s'était ralliée, le commandant, deux officiers et une trentaine d'hommes furent faits prisonniers: le reste fut tué. Les assiégés firent encore plusieurs tentatives sur la gauche, en remontant l'Èbre avec deux bateaux armés de canons, et cherchant à les poster de manière à enfiler la parallèle du château; mais le feu de deux pièces de campagne placées à gauche de cette parallèle obligea les bateaux ennemis à se retirer.

Le général Palafox faisait jeter aux avant-postes de la rive gauche, et répandre, lors des sorties, dans les tranchées de la rive droite, des proclamations écrites en six langues (française, latine, italienne, allemande, espagnole et basque), pour engager les soldats français à déserter et à se réunir

sous les drapeaux de l'indépendance espagnole. On doit croire que cette tentative ne pouvait obtenir aucun succès [1]. 1809. Espagne.

A cette époque du siége, tout l'Aragon était en armes; des rassemblemens s'étaient formés sur tous les points, et s'approchaient pour cerner et affamer les différens camps de l'armée française. Dès la fin de décembre, le général Wathier avait eté détaché à Fuentès de Menegro, sur le Bas-Ebre, avec trois cents chevaux et deux bataillons, pour tenir la campagne, envoyer des vivres aux troupes assiégeantes, et avoir des nouvelles de l'ennemi sur la route de Tortose. Ce général apprit, vers le 15 janvier, qu'un rassemblement de cinq mille paysans s'était avancé jusqu'à Belchite, sur la rivière d'Aguas. Il s'y porta, atteignit le corps ennemi, lui tua deux ou trois cents hommes, et le dispersa: il s'avança ensuite, par Ixar, jusqu'à Alcaniz, dont il s'empara après une attaque assez vive [2]. Cette petite expédition terminée, le général Wathier s'établit sur la rivière de Guadalope, entre Alcaniz et Caspe, et y resta en observation jusqu'à la fin du siége.

Mais le succès dont nous venons de parler n'avait point empêché le rassemblement de la population des villages sur

[1] Un prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, osa sortir un jour du faubourg de la rive gauche, et s'avancer, le crucifix à la main, sur un des postes de la division Gazan. Parvenu à cinquante pas de la troupe française, il s'arrêta pour prêcher celle-ci avec beaucoup d'onction, en représentant aux soldats, étonnés d'une telle hardiesse, qu'ils soutenaient une mauvaise cause, et en les engageant, au nom du dieu tout-puissant et du pape, son vicaire sur la terre, à quitter le parti de l'erreur, le sentier de l'enfer, pour suivre avec lui le chemin de la vertu et du paradis. Les sentinelles, ne comprenant point la langue espagnole, et ne voyant d'ailleurs dans cette démarche qu'une bravade d'insensé, tirèrent quelques coups de fusil en l'air pour éloigner le prédicateur, qui se hâta de rentrer dans le faubourg.

[2] L'adjudant-commandant Carrion-Nizas, qui était à la tête de l'infanterie, s'y distingua particulièrement, ainsi que le colonel du quatrième de hussards Burthe, et le chef de bataillon Camus, du vingt-huitième régiment d'infanterie légère.

1809. Espagne. les derrières de l'armée assiégeante. Des bandes se formaient dans la Sierra de la Muela, du côté d'Epila ; un escadron de dragons français, placé à Santa-Fé, était insuffisant pour contenir ces forces ennemies ; Alagon, où se trouvaient les hôpitaux et les manutentions, était journellement menacé ; les paysans des montagnes de Soria avaient pris les armes, paraissaient en force sur Tarazona, et faisaient craindre pour Tudela, point bien essentiel sous le double rapport des communications avec Pampelune, place de dépôt, et de la navigation du canal d'Aragon. On n'avait pu laisser à Tudela que sept cents hommes, sous les ordres du général Puget, lequel était encore obligé de s'affaiblir en gardant les défilés de Caparoso et de Tafalla, afin de protéger les convois d'artillerie contre les bandes, ou *guérillas*, qui infestaient la route de Pampelune.

C'est surtout sur la rive gauche de l'Ebre que la position des troupes assiégeantes devenait plus difficile de jour en jour. Les deux frères du général ennemi, le marquis de Lazan, et don François Palafox, avaient soulevé les villages du nord de la province, organisé et armé les paysans, attiré sous leurs drapeaux les anciens soldats des troupes de ligne espagnoles qui n'avaient point encore pris parti dans les autres armées, et formé de tous ces élémens une armée de secours, qui s'élevait déjà à plus de vingt mille hommes [1].

Ces forces occupaient tout le pays entre Villafranca de Ebra, Licinena et Zuera, poussaient des partis sur Caparoso, pour intercepter les convois, et envelopper la division Gazan, qui bientôt se trouva comme assiégée dans son camp.

Les vivres commençaient à manquer, et déjà le soldat avait été réduit à la demi-ration de pain, sans viande : les

[1] Les Aragonais, surtout ceux qui avoisinent les Pyrénées, sont de très-bons tireurs, fort lestes, et habitués à la vie errante et pénible qu'impose le métier de contrebandier, auquel ils se vouent dès leur enfance.

réquisitions frappées sur les villages restaient sans effet. L'armée française, après le départ de la division Suchet, ne comptant plus que vingt-deux mille hommes pour en assiéger cinquante mille, se trouvait hors d'état de faire des détachemens, afin de se procurer des subsistances de vive force, et cependant, à aucune autre époque du siége, les troupes renfermées dans la place n'avaient montré plus de confiance et d'énergie. La persuasion d'être bientôt délivrées par l'armée de secours, dont elles apercevaient les feux de bivouac sur les hauteurs de la rive gauche de l'Ebre, redoublait leur ardeur, qui n'avait point été abattue par la perte des ouvrages avancés dont nous avons parlé (le fort Saint-Joseph et la tête de pont sur la Huerba); elles se confiaient encore dans la force des nombreux retranchemens de l'intérieur de la ville. 1809. Espagne.

Jusqu'alors il n'y avait point eu, dans les opérations des deux corps qui formaient l'armée de siége, cet ensemble qui fait la force des armées. Le général Junot, commandant le troisième corps d'armée, n'avait pu en quelque sorte disposer à son gré de la division Gazan, placée sous les ordres directs du maréchal Mortier; mais, le 22 janvier, le maréchal Lannes vint prendre le commandement en chef du troisième et cinquième corps, qui, réunis ainsi, furent mus par une volonté ferme et unique, qui les dirigea vers le même but. Le maréchal Mortier, dont le séjour à Calatayud ne paraissait point d'une nécessité indispensable, surtout dans la situation critique où se trouvait l'armee de siége, reçut l'ordre de revenir, avec la division Suchet, prendre part aux opérations.

Le maréchal Lannes avait reconnu d'abord combien il était urgent de repousser l'ennemi extérieur, dont la présence autour de la place ranimait toutes les espérances des assiégés, et affamait les troupes françaises, en privant celles-ci des ressources du pays. Aussitôt son arrivée, le maréchal

1809. Espagne. Mortier passa sur la rive gauche de l'Ebre, et fit ses dispositions pour attaquer l'armée de secours du marquis de Lazan.

Pendant que l'adjudant-commandant Gasquet, chef d'état-major du général Gazan, se portait sur Zuera, et y dispersait un rassemblement de deux mille hommes d'infanterie et deux cent cinquante chevaux, le maréchal Mortier marcha sur la Perdiguera, d'où il chassa une avant-garde des troupes de don François Palafox. Cette dernière troupe s'étant repliée sur Nostra-Senora di Magallon, au-dessus de Licinena, où se trouvait le gros de l'armée ennemie, au nombre de dix mille hommes, le maréchal n'hésita point à attaquer ce rassemblement, qui fut promptement culbuté, et poursuivi vigoureusement par le dixième régiment de hussards, conduit par l'adjudant-commandant Delage. Les Aragonais perdirent, dans ces deux rencontres, mille à douze cents hommes tués ou prisonniers, deux drapeaux et quatre pièces de canon.

Le maréchal Mortier poussa ensuite des partis sur Huesca, Sangarena et Pina, afin d'achever la dispersion de l'armée ennemie. Le général Suchet, avec une partie de sa division, continua, pendant le reste du siége, à tenir la campagne, pour dissiper les bandes qui cherchaient à inquiéter les troupes assiégeantes, et à intercepter les convois de vivres.

Les opérations du siége avaient repris une nouvelle activité.

Dans la nuit du 22 au 23, l'ennemi tenta une sortie générale : plusieurs de ses colonnes se présentèrent à l'attaque de droite, et parvinrent à reprendre une maison carrée, située près du pont Saint-Joseph, sur la Huerba, et dont on s'était emparé la veille; mais ces troupes furent bientôt repoussées dans la place, sans avoir pu parvenir jusqu'aux batteries. Au centre, l'ennemi réussit à enclouer deux pièces de canon, qui furent rétablies dans la matinée.

Les travaux continuèrent les jours suivans avec plus de sécurité. On termina deux ponts sur chevalets, avec des épaulemens en fascines, sur la Huerba, et l'on forma une demi-place d'armes sur la rive gauche de cette rivière, afin d'avoir un lieu de rassemblement pour les troupes qui devaient donner l'assaut au corps de place. 1809. Espagne.

Au centre, on pratiqua une descente jusqu'à la Huerba, sur laquelle on établit un nouveau pont, épaulé avec des gabions et des fascines. L'ennemi fut chassé d'un mur d'enclos, sur la rive gauche, et cent grenadiers prirent poste derrière un pan de ce mur, à couvert des feux de la place.

Le 26, toutes les batteries contre la ville étaient enfin terminées et armées; cinquante bouches à feu ouvrirent, dès le matin, un feu violent contre les deux points d'attaque, et firent taire en peu d'heures une partie de l'artillerie de la place. Pendant la nuit, on parvint à se loger, à l'attaque de droite, dans un moulin à huile, qui touchait presque le pied du rempart, et on y établit une communication à la sape volante.

Le feu des batteries continua le 27, et les brèches ayant été jugées praticables, on se disposa à l'assaut. Sur la droite, l'artillerie avait ouvert deux brèches au mur d'enceinte, en partie terrassé de ce côté, l'une en face de Saint-Joseph, et la seconde à côté de l'huilerie, où les assiégeans s'étaient établis la veille. Une troisième brèche, ouverte au couvent des Augustins, n'était pas praticable : au centre, le couvent de Santa-Ingracia était ouvert et bouleversé par l'artillerie.

Toutes les troupes de siége prirent les armes pour l'assaut, qui fut résolu sur les deux brèches de droite et sur celle de Santa-Ingracia. A midi, une première colonne, rassemblée dans l'huilerie dont nous venons de parler plus haut, franchit rapidement le court espace qui la séparait de la brèche de droite, sans être rompue ni même ébranlée par l'explosion

1809. Espagne. de deux fourneaux de mine, que l'ennemi fit jouer à ce moment au pied de la brèche. Parvenus au sommet de celle-ci, les Français aperçoivent avec surprise un retranchement intérieur, pratiqué à l'aide d'un ancien mur de rempart, et armé de deux pièces de canon. Quelques grenadiers et sapeurs s'élancent aussitôt pour surmonter cet obstacle inattendu; mais ils ne trouvent point d'accès; un feu épouvantable de mitraille, de mousqueterie, de grenades, partant du retranchement et des maisons voisines, force la colonne à rétrograder. On dut alors se borner à couronner le sommet de la brèche par un logement exécuté difficilement sous un feu aussi meurtrier : on profita des entonnoirs produits par le jeu des deux fourneaux de l'ennemi, pour faire la communication au pied de cette brèche.

La brèche de gauche, en face de Saint-Joseph, présenta moins d'obstacles à vaincre : une colonne, rassemblée dans la place d'armes, construite sur la rive gauche de la Huerba, s'élança promptement sur l'ouverture pratiquée; parvenus au sommet, les sapeurs et les voltigeurs s'emparèrent de la maison en face, que l'artillerie avait ouverte en même temps que le mur d'enceinte. Ils s'étendirent ensuite dans les maisons à droite et à gauche, en enfonçant les portes et en sapant les murs extérieurs. A la droite de cette même brèche, on parvint jusqu'à une poterne, qui offrit une nouvelle entrée dans la place; mais il fut impossible de s'avancer plus loin. Une batterie ennemie, dirigée sur une cour qui séparait les assiégeans des autres maisons, arrêta leurs progrès de ce côté; à gauche de la brèche, on parvint jusqu'à la première rue transversale. Une ancienne communication de l'ennemi, en double caponnière, pour se rendre à Saint-Joseph, fut réparée et prolongée jusqu'au pied de la brèche.

Le maréchal Lannes avait fait diriger quatre compagnies sur une maison isolée en avant des batteries de gauche de la

place, d'où l'ennemi prenait des revers sur la brèche du couvent des Augustins. Deux fois on s'empara de ce poste, et deux fois il fallut l'abandonner, à cause du feu d'artillerie et de mousqueterie qui partait des batteries et des maisons voisines. Cette attaque infructueuse coûta plus de quarante hommes aux Français, et, entr'autres, le capitaine du génie Reggio. 1809. Espagne.

L'attaque du centre fut plus heureuse : quatre compagnies polonaises du premier régiment de la Vistule furent rassemblées au-delà de la Huerba, derrière un pan de mur, à couvert des feux de la place; le reste du régiment resta dans la communication. Deux compagnies de grenadiers, précédées de soixante sapeurs, débouchèrent de derrière le mur, et parcoururent au pas de course un intervalle de cent vingt toises, qui séparait la Huerba d'un autre mur d'enclos, sous le feu d'une partie de l'enceinte de la place, qui découvrait ce long trajet. Elles atteignirent la brèche de Santa-Ingracia, s'introduisirent dans le couvent, et furent promptement suivies par deux autres compagnies d'élite, et bientot après par tout le regiment ayant en tête son brave colonel.

L'ennemi fut chassé de toutes les parties du couvent, et peu d'instans après, de celui d'el Calzas, qui est attenant. La petite place de Santa-Ingracia servit de place d'armes aux assiégeans : les traverses des rues quï y aboutissent, et une batterie qu'on enleva, furent tournées contre l'ennemi.

Du couvent d'el Calzas, que les sapeurs crénelèrent, on enfilait la longue courtine qui s'étend de Santa-Ingracia au pont de la Huerba. L'ennemi fut obligé de l'abandonner après avoir fait jouer inutilement six fougasses préparées en avant de cette même courtine. Il tint encore un moment dans une maison à l'angle de l'enceinte, derrière le pont de la Huerba. Déjà il l'abandonnait ainsi que toute la partie de l'enceinte jusqu'à la porte d'el Carmen, qui était prise de re-

1809. Espagne. vers du couvent d'el Calzas, lorsque les troupes de garde de tranchée, à la parallèle du centre, emportées par une ardeur inconsidérée, s'élancent sans ordre hors de la tranchée sur la partie d'enceinte que quitte l'ennemi. La maison de l'angle est emportée, les Français s'étendent à gauche, d'abord jusqu'à la porte d'el Carmen, d'où ils essayent de pénétrer dans la ville, et ensuite jusqu'aux Capucins, couvent isolé qui fait partie de l'enceinte. On s'en rend maître après avoir tué les hommes qui le défendent. Plusieurs pièces de canon restent au pouvoir des vainqueurs, qui s'établissent le long du rempart, pour garder les postes qu'ils viennent d'enlever.

Mais bientôt un feu terrible part de toutes les maisons qui ont vue sur le rempart; les Français cherchent en vain quelque abri derrière des murs à moitié démolis, ils sont contraints de se replier vers la porte d'el Carmen, et l'ennemi va rentrer dans le couvent des Capucins, lorsque le général Morlot, qui s'aperçoit du danger, détache deux bataillons de sa division pour occuper et défendre ce dernier poste : ce mouvement imprudent des troupes de tranchée leur fit perdre beaucoup de monde bien inutilement, puisque l'ennemi allait être forcé d'abandonner, sans coup férir, toute cette partie de l'enceinte si chèrement conquise, par la position que le premier régiment de la Vistule occupait à Santa-Ingracia, et principalement au couvent d'el Calzas.

On résolut de se maintenir au couvent des Capucins, et d'appuyer, par ce poste, la gauche des attaques. Le général Lacoste fit abandonner l'attaque du château de l'inquisition, que les progrès des deux autres attaques avaient rendue superflue, et les officiers du génie qui y étaient employés furent chargés de fortifier le couvent des Capucins, de fermer avec des sacs à terre les nombreuses ouvertures de ce bâtiment du côté de la ville, de le créneler, et d'y faire une communication; car il était presque impossible d'y parvenir à

découvert sous le feu des maisons environnantes. Un poste de deux cents hommes fut placé dans la maison de l'angle dont la possession, ainsi que celle des Capucins, devait amener celle du reste de l'enceinte intermédiaire. 1809. Espagne.

L'ennemi essaya, mais en vain, de reprendre, pendant la nuit, le couvent de Santa-Ingracia, et surtout les maisons de droite, où les Français n'étaient établis que dans quelques baraques, dont les communications de cloison en cloison, étaient un véritable dédale.

Les résultats de la journée du 27 furent la prise de quinze bouches à feu, la perte, pour les Espagnols, de plus de six cents hommes tués, et deux cents prisonniers, enfin un double établissement dans l'intérieur de la ville; mais ces avantages furent achetés chèrement par les assiégeans, qui eurent plus de six cents hommes hors de combat. Le capitaine du génie Second avait été tué sur la brèche.

Le genre de guerre qu'on allait faire désormais dans l'intérieur de Saragosse présentait un grand avantage aux défenseurs de cette place, contre les assaillans. Tous les murs des maisons étaient crénelés d'avance et à tous les étages; les portes et les fenêtres étaient bien barricadées; les rues étaient enfilées dans toute leur longueur par des batteries derrière des traverses, hors de la portée des Français : toutes les communications étaient bien établies. En général, aussitôt que les assiégeans faisaient quelques progrès, les Espagnols sonnaient le tocsin pour rassembler leurs troupes, et accourant bientôt après réattaquer les maisons enlevées, ils parvenaient à chasser leurs adversaires des parties où ils s'étaient portés, sans avoir eu le temps d'ouvrir les communications des maisons entre elles, de percer des créneaux, et de faire de leur côté de nouvelles traverses pour passer d'une île de maisons dans une autre.

Le maréchal Lannes sentit qu'en continuant une attaque de

1809. Espagne. vive force contre un ennemi ainsi préparé, à couvert derrière ses créneaux, et déterminé à s'y défendre jusqu'à la mort, ce serait perdre inutilement beaucoup de soldats; il arrêta qu'on cheminerait autant que possible à l'abri du feu des assiégés, et qu'on attaquerait ceux-ci lentement, mais à coup sûr, pour ne point rebuter les troupes par des pertes trop considérables et trop multipliées.

Dans les journées du 28 et du 29, à l'attaque de droite, on acheva de se rendre maître des îles de maisons dont on occupait déjà une partie, et ces progrès conduisirent jusqu'auprès de la rue Quemada; mais la prise de bâtimens petits et mal construits, ne donnant pas un établissement assez solide, on résolut de s'emparer de quelques couvens qui pussent servir de place d'armes. L'artillerie continua les brèches déjà commencées au couvent des Augustins et à celui de Sainte-Monique, qui est à droite du premier: un assaut qui fut tenté de ce côté ne réussit point.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que les assiégeans parvinrent à s'emparer de l'île de maisons contiguë au couvent de Santa-Ingracia. Les sapeurs traversèrent une petite rue à gauche de ce couvent, et s'introduisirent dans un appartement au rez-de-chaussée d'une maison en face. L'ennemi défendit avec tant d'acharnement les autres étages, les caves et les greniers de ce bâtiment, que, ne pouvant l'en chasser, on le fit sauter, en plaçant dans la salle occupée deux cents livres de poudre: la maison s'écroula, et, par suite de l'effroi que produisit l'explosion, on fut maître de presque toute l'île.

L'ennemi essaya deux fois de reprendre le couvent des Capucins; mais il fut constamment repoussé par le général Rostolland, qui commandait ce poste, où il fut blessé. Le capitaine du génie Barthelemi, officier distingué, perdit la vie dans la dernière attaque.

Une maison restait encore à occuper pour que l'on pût

déboucher dans la rue Quemada; les Français l'attaquèrent deux jours de suite sans pouvoir en chasser les Espagnols, qui s'y défendirent avec la dernière opiniâtreté. 1809. Espagne.

Le 31, on pénétra dans le couvent de Sainte-Monique, à la faveur d'une ouverture faite par l'explosion d'un pétard, et l'on s'empara également de quelques maisons voisines. Le soir, les mineurs français s'aperçurent que l'ennemi travaillait pour venir, du couvent des Augustins, faire sauter celui de Sainte-Monique; ils éventèrent cette mine au moment même où le fourneau était déjà chargé.

Vers Santa-Ingracia, on fit sauter des maisons à droite et à gauche de la rue de ce nom: ces explosions engloutirent bon nombre d'Espagnols, mais on parvint à retirer des décombres un officier encore vivant. Les assiégeans espéraient vainement que de pareils moyens de destruction produiraient un grand effet moral sur leurs adversaires. Résolus de s'ensevelir sous les ruines de leurs maisons, les habitans de Saragosse voyaient avec impassibilité le jeu des fourneaux; souvent même ils restaient encore au milieu des débris des édifices sautés, et la vivacité de leur feu empêchait les Français de s'y loger.

Ce même jour (31 janvier), les assiégés battirent en brèche la face gauche du couvent des Capucins, où s'appuyait la gauche des attaques des assiégeans; et, le soir, ils attaquèrent ce poste avec beaucoup de résolution: ne pouvant, à cause du feu des Français, aborder la brèche qu'ils avaient faite, ils se portèrent à la porte de l'église du couvent, qu'ils brisèrent à coups de hache, et ils essayèrent ensuite de renverser un épaulement en sacs à terre qui était établi derrière; ils parvinrent à faire une petite ouverture, par laquelle ils croyaient pouvoir pénétrer dans l'église. Un religieux, le crucifix d'une main et le sabre de l'autre, était à la tête de ces assaillans; on remarquait des femmes circulant au milieu d'une grêle de

1809. Espagne. balles et de grenades, excitant les combattans, leur distribuant des cartouches; mais toute l'ardeur de ces furieux échoua contre la bravoure froide et intrépide à la fois du soldat français : ils prirent la fuite, laissant devant l'église un monceau de morts et de mourans.

On peut juger, par ce seul trait, du degré d'énergie où étaient parvenus les assiégés. La prise de chaque maison exigeait un assaut. Les Aragonais, mus par le double ressort de la liberté et de la religion, se défendaient d'étage en étage, de chambre en chambre. Les moines parcouraient les rues, les armes à la main, animant les uns au combat, forçant les autres au travail des batteries et des fortifications ; ils mettaient eux-mêmes la main à l'œuvre; et, comme dans le premier siége, ils fabriquaient de la poudre et faisaient des cartouches. Palafox, dans une de ses proclamations, avait engagé les femmes à imiter le courage et l'humeur martiale des anciennes Amazones. Le plus grand nombre avait répondu à cet appel; plusieurs d'entre elles obtinrent des récompenses et des décorations militaires. Les Français distinguaient, dans les rangs de leurs ennemis, des dames élégantes, armées d'un fusil, de pistolets, ou d'un sabre, animant les officiers par l'exemple d'une bravoure extraordinaire, et peut-être aussi par l'espoir de la plus attrayante des récompenses que la beauté puisse offrir au guerrier valeureux.

La journée du 1er février fut signalée par les progrès des assiégeans, qui se rendirent maîtres du couvent des Augustins, ainsi que d'un certain nombre de maisons, et par la perte fâcheuse que fit l'armée française, en la personne du général du génie, Lacoste. Ce guerrier, d'une haute distinction, reçut un coup mortel en marchant à la tête des troupes pour s'emparer des maisons ouvertes par une mine pratiquée au-dessus de Santa-Ingracia.

Il ne pouvait avoir de plus digne successeur que le co-

lonel Rogniat, auquel le maréchal Lannes confia de suite le commandement en chef de l'arme du génie [1]. 1809. Espagne.

Cependant l'expérience apprenait aux assiégeans que les maisons, entièrement renversées par l'explosion des fourneaux de mine, étaient souvent un obstacle aux progrès des attaques, attendu que, n'ayant plus de couvert, ces ruines ne pouvaient être traversées qu'avec beaucoup de peine et de danger. Le colonel Rogniat fit calculer la charge des fourneaux de manière à faire brèche sans détruire entièrement les maisons, et l'on employa particulièrement les mines pour ouvrir les murs des couvens et autres grands édifices, qui formaient comme autant de citadelles dans l'intérieur de la ville.

Le 2, les Français reprirent quelques maisons dont ils avaient été dépostés la veille. Les mineurs s'avancèrent par trois galeries sous le couvent des Filles de Jérusalem; mais s'étant aperçus que l'ennemi contreminait, ils chargèrent à la hâte un de leurs fourneaux avant d'être parvenus au bâtiment. Cette explosion entraîna la chute de quelques baraques, et les mineurs espagnols furent enfouis dans leur trou : les Français commencèrent aussitôt de nouvelles galeries. Le colonel Rogniat fut blessé en cette occasion, mais pas assez grièvement pour quitter le commandement. On répara la brèche faite au couvent des Capucins, en y faisant un épaulement en sacs à terre; on construisit une batterie de six pièces à gauche de ce bâtiment, pour contrebattre les batteries ennemies.

Les quatre jours suivans, on s'avança, par des galeries et des traverses, jusqu'à la rue d'*el Medio*. L'ennemi tenait avec opiniâtreté dans un collége appelé les Ecoles Pies, parce que cet édifice lui était nécessaire pour conserver

[1] Nous avons puisé presque tous les détails de ce siége dans l'excellente relation du général Rogniat.

1809. Espagne. quelques traverses qui servaient à la défense de la grande rue d'*el Cosso*. Les maisons voisines étaient en feu, ce qui rendait l'abord de ce même collége presque impossible. Les Espagnols avaient pris le parti de mettre le feu dans les maisons qu'on les contraignait d'abandonner, afin que l'incendie établît une barrière entre eux et les Français, tandis qu'ils disposaient plus loin de nouveaux moyens de défense. La combustion des maisons de la ville, dans la construction desquelles il entre peu de bois, est lente et difficile, et ne se communique pas de proche en proche. Les assiégeans étaient obligés d'éteindre le feu sous une grêle de grenades, ou bien d'attendre quelquefois plusieurs jours que les maisons fussent entièrement consumées, avant de pouvoir avancer.

Les Polonais étaient parvenus à se loger dans une maison sur le Cosso; mais une batterie de l'ennemi, établie en face, les en chassa. On prit plusieurs îles de maisons en avant du couvent des Augustins, en ouvrant les murs, soit avec des pétards, soit avec la mine, soit à la sape, ou en traversant les rues enfilées par le feu de l'ennemi, derrière des épaulemens.

Le général Dedon avait fait entrer dans la ville plusieurs petits mortiers de six pouces, qu'on transportait avec facilité partout où cela était nécessaire. Il établit deux pièces de 12 dans la rue Sainte-Monique, qui battirent en ruine, de l'autre côté du Cosso, une tour sur laquelle l'ennemi avait placé une pièce de 4, et enfin il plaça un obusier à l'extrémité de la rue Quemada, pour balayer une partie du Cosso. C'étaient les seuls emplacemens où l'artillerie pût avoir de l'action.

L'attaque du centre fit des progrès. Les Espagnols avaient mis le feu aux maisons qui séparaient les Français du couvent des Filles de Jérusalem; mais les sapeurs et les voltigeurs du cent quinzième régiment ne furent point arrêtés

par cet incendie : ils passèrent à travers les flammes et atteignirent l'ennemi avant qu'il se fût bien retranché dans le couvent ; ils y entrèrent pêle-mêle avec lui, le poursuivirent vivement dans les corridors, lui tuèrent deux officiers et plusieurs soldats, et se rendirent maîtres de tout l'édifice, dont une partie devint la proie des flammes. Deux fourneaux, établis contre l'hôpital des fous, produisirent une brèche, qui permit aux Français de se loger dans les deux tiers de ce bâtiment, qui n'était qu'un monceau de ruines depuis le dernier siége. Ils ne purent, toutefois, parvenir jusqu'au Cosso. 1809. Espagne.

Une nouvelle attaque par la porte d'el Carmen, dont les assiégeans étaient maîtres, paraissait facile ; mais le maréchal Lannes n'avait point assez de troupes pour l'entreprendre. En effet, telles étaient la force et la disposition des divisions avec lesquelles il assiégeait une garnison de cinquante mille hommes de troupes réglées : le général Morlot, qui, avec sa division et le quarantième régiment (de la division Suchet), dont le maréchal Lannes l'avait renforcée, ne comptait pas plus de cinq mille combattans sous ses ordres, bloquait le château de l'Inquisition et la partie de l'enceinte de la place, depuis l'Ebre jusqu'au couvent des Capucins, où il avait un fort détachement : il lui était impossible de distraire un seul bataillon pour tout autre service. La division Gazan, forte de huit mille hommes, avait assez à faire de bloquer le faubourg de l'*Arabal*, sur la rive gauche de l'Ebre. On a vu que la division Suchet formait un corps d'observation pour tenir la campagne et dissiper les rassemblemens extérieurs. Il ne restait donc plus, pour l'attaque de la ville, que les deux divisions Meusnier et Grandjean, qui, réunies, n'offraient pas plus de neuf mille combattans. Ces troupes étaient de service dans l'intérieur de la place par moitié, de sorte qu'on ne pouvait jamais disposer de

1809. Espagne. plus de quatre mille cinq cents hommes pour tous les travaux, la garde des maisons enlevées, et les attaques continuelles. Nous avons déjà dit que la prise de chaque maison exigeait un assaut, et était toujours achetée par la perte de quelques hommes. Les deux divisions dont nous parlons étaient harassées, et le soldat commençait à se rebuter devant des obstacles sans cesse renaissans, tandis que l'ennemi montrait toujours la même résolution.

Le 7, les Espagnols, dans la crainte d'une explosion prochaine, évacuèrent le bâtiment des Ecoles Pies, après y avoir mis le feu : cette évacuation entraîna l'abandon de deux traverses sur le Cosso. Les travaux de mine, pour parvenir sous le couvent de Saint-François, furent moins heureux. Les mineurs furent contraints d'abandonner leurs galeries par les grenades de l'ennemi.

Le 7, le général Gazan attaqua, sur la rive gauche, le couvent de Jésus. Cet édifice considérable est situé en avant du faubourg de l'Arabal, à gauche de la route de Lérida. Dès le commencement du siége, le général Lacoste avait insisté sur l'importance de la possession du faubourg, pour resserrer la garnison dans la ville, et surtout pour étendre à volonté les attaques le long du fleuve jusqu'au pont, en ouvrant successivement toutes les maisons du quai par des batteries de brèche établies sur la rive gauche. On avait, en conséquence, tenté une attaque de vive force sur ce même faubourg, le 21 décembre; mais nous avons dit qu'elle n'avait point réussi : le général Gazan n'ayant point, avant l'arrivée du maréchal Lannes, l'ordre de coopérer activement aux travaux du siége, s'était borné à un blocus peu resserré jusqu'au 24 décembre; le maréchal, commandant en chef, fit cesser cet ordre de choses. Le colonel du génie, Dode la Brunerie, fut envoyé pour ouvrir la tranchée devant le faubourg, dans la nuit du 31 janvier au 1er fé-

vrier; on fit les parallèles et les batteries; le général Dedon fit passer de l'artillerie, et vingt bouches à feu tirèrent, le 7, contre le couvent de Jésus. Deux heures de feu suffirent pour écraser cet édifice isolé, qui n'était défendu par aucun ouvrage en terre, et pour en chasser quatre cents hommes qui s'y trouvaient. 1809. Espagne.

Les voltigeurs du vingt-huitième régiment d'infanterie légère, rassemblés dans la parallèle, marchèrent sur le couvent, pénétrèrent par la brèche, s'emparèrent de tout l'édifice, sans grande résistance, et y prirent deux pièces de canon et un drapeau : l'ordre était donné de s'arrêter là; mais, emporté par une ardeur inconsidérée, un officier, à la tête de quelques voltigeurs, marcha sur une redoute établie sous les murs du faubourg. N'étant point soutenus, ces braves furent entourés et presque tous tués ou prisonniers : l'officier fut du nombre des premiers. Le couvent dans lequel les Français se retranchèrent fut crénelé du côté de l'ennemi. On fit une communication pour y parvenir à couvert, et l'on établit des logemens à droite et à gauche sur la rive droite.

Les 8, 9 et 10, on tenta pendant la nuit un passage du Cosso, en double caponnière, vers la pointe de la rue d'*el Medio*. Ce passage était soutenu par un poste établi dans une maison ruinée de l'autre côté de la rue. Au jour, ce travail parut trop imparfait pour pouvoir s'y maintenir, et on en retira le poste, ainsi que les travailleurs. L'ennemi, qui s'aperçut de ce mouvement, s'avança, tua le capitaine du génie Joffrenot, qui avait dirigé l'attaque, et chassa même les assiégeans de plusieurs maisons, qui ne furent reprises ensuite qu'avec beaucoup de difficultés.

On s'empara de plusieurs îles de maisons, en cheminant, selon les circonstances, à l'aide de la sape, des pétards ou de la mine.

1809. Espagne. Le mineur attaché dans les caves de l'hôpital des fous pour traverser la rue Santa-Ingracia, avait enfin conduit une galerie jusqu'auprès du couvent de Saint-François, lorsque le major Breuille, qui dirigeait les travaux de mine avec autant d'activité que d'intelligence, fit charger promptement le fourneau de trois milliers de poudre. On y mit le feu, après avoir attiré, par des démonstrations d'attaque, un grand nombre d'Espagnols dans la sphère d'activité du fourneau. L'explosion fut terrible, et enleva une partie du bâtiment. Une colonne, formée de sapeurs, dirigés par le chef de bataillon du génie Valazé, et d'un bataillon du cent quinzième régiment, conduit par le colonel Dupéroux, déboucha aussitôt des ruines de l'hôpital, et passa la rue Santa-Ingracia, à la faveur d'une traverse abandonnée par l'ennemi. Le couvent fut abordé, et ce qui se trouvait d'Espagnols dans l'intérieur poursuivi la baïonnette aux reins. Les Espagnols revinrent pendant la nuit pour essayer de reprendre ce poste si important pour eux. Ils s'emparèrent du clocher de l'église, et firent à la voûte des trous, par lesquels ils lancèrent des grenades, qui obligèrent les Français d'évacuer l'église; elle ne fut reprise que le lendemain. Cette opération coûta une cinquantaine d'hommes aux assaillans, et notamment les deux capitaines du génie Viervaux et Jencessé. L'ennemi avait perdu bien plus de monde par l'explosion. Une compagnie de grenadiers du régiment de Valence avait sauté en entier.

Les 13, 14, 15, 16 et 17 février, on traversa le Cosso par des mineurs, pour faire brèche au bâtiment de l'université, au moyen de deux fourneaux, dont on différa le jeu jusqu'à l'attaque projetée du faubourg, afin d'occuper en même temps l'ennemi sur les deux rives.

Le maréchal Lannes eut à lutter, à cette même époque, contre une opposition morale non moins fâcheuse peut-être que celle des Espagnols, s'il n'avait pas développé

toute la fermeté de son caractère pour en paralyser les effets. Des obstacles sans cesse renaissans devaient à la fin rebuter les troupes françaises; elles étaient d'ailleurs harassées, et tous ces combats meurtriers, et pour ainsi dire corps à corps, où succombaient journellement des officiers, des sapeurs, des mineurs et les soldats les plus braves, sans faire des progrès bien sensibles (on avait à peine le quart de la ville), avaient enlevé aux soldats presque toute leur énergie. Ils disaient hautement « qu'on les sacrifiait inutilement; qu'ils étaient destinés à périr tous sous les ruines de la place, avant d'avoir pu forcer les derniers retranchemens des soixante mille fanatiques qu'ils combattaient si opiniâtrément, dans la proportion d'un homme contre six; enfin qu'il était juste que les autres corps de l'armée française coopérassent à une entreprise aussi gigantesque. » Le duc de Montebello essayait de ranimer l'esprit de son armée: il représentait aux officiers que l'ennemi perdait infiniment plus de monde que les troupes de siége dans ce genre de guerre qu'on lui faisait, et que ses forces étant épuisées par tous les efforts qu'il avait tentés jusqu'alors, il n'opposerait plus à l'avenir une aussi grande résistance; que les bombes, les mines et les maladies ne tarderaient pas à détruire les défenseurs de Saragosse jusqu'au dernier, s'ils avaient pris, à l'exemple des Numantins, la résolution de s'ensevelir sous les ruines de leur ville. En effet, les maisons et les cours dont on s'emparait journellement étaient encombrées de cadavres, et il semblait que les Français ne combattaient plus que pour la possession d'un cimetière. 1809. Espagne.

Les progrès continuèrent vers le Cosso; le 18, les mineurs mirent le feu aux deux fourneaux pratiqués sous l'université, et l'explosion ayant produit deux brèches énormes, deux colonnes y pénétrèrent et s'emparèrent de presque tout ce grand bâtiment. L'ennemi fut enfin obligé d'abandonner la traverse du Cosso.

1809. Espagne.

Ce même jour, la division Gazan enleva le faubourg de la rive gauche.

Les troupes avaient pris les armes dès le point du jour, et s'étaient portées dans la seconde parallèle. Cinquante bouches à feu, mises en batterie à gauche et à droite du couvent de Jésus, commencèrent un feu terrible sur la masse du faubourg. Deux batteries tiraient spécialement sur la célèbre église de Notre-Dame d'*el Pilar*, regardée comme le *palladium* de Saragosse, sur le quai et sur le pont qui sert de communication entre la ville et le faubourg.

A midi, la brèche était praticable au couvent de Saint-Lazare, sur lequel on dirigea la principale attaque, parce que sa position, rapprochée du pont, maîtrisait cette communication.

Déjà l'ennemi était ébranlé par le feu épouvantable sous lequel il se trouvait. Un bataillon du cent troisième régiment se logea d'abord dans les maisons voisines du couvent de Saint-Lazare, et pénétra ensuite dans l'église de cet édifice, que l'ennemi fut forcé d'abandonner.

La possession de ce point capital, qui rendait les assiégeans maîtres du pont, décida la prise du faubourg. On trouva peu de monde dans les maisons; mais, sur le bord de l'Ebre, dans la plaine, des soldats et des habitans, qui n'avaient pu passer le pont à temps, mirent bas les armes et se rendirent au nombre d'environ trois mille. Deux barques encombrées de passagers parvinrent à gagner l'autre bord sous le feu du centième régiment.

Cette affaire, très-brillante et très-importante par ses résultats, ne coûta au général Gazan qu'une cinquantaine d'hommes.

Dans la soirée du 19, un aide-de-camp du général Palafox se présenta en parlementaire aux avant-postes français; les propositions qu'il était chargé de faire ne furent point accueillies par le maréchal Lannes.

Le 20, les assiégeans s'étendirent encore, malgré les incendies : l'ennemi fit un dernier effort pour reprendre deux pièces de canon qu'on lui avait enlevées la veille ; mais, chargé à la baïonnette par les Polonais, il fut mis en fuite. Les cinquante pièces qui avaient servi à l'attaque du faubourg furent mises en batterie sur la rive gauche contre les maisons du quai de la ville, qu'elles battirent en ruines. Les six galeries qui traversaient le Cosso, à l'attaque du centre, atteignaient déjà les maisons en face des assiégeans : on commençait à charger les fourneaux, chacun de trois milliers de poudre, et on devait les faire jouer simultanément le lendemain matin, ce qui eût produit une explosion énorme, calculée pour achever de jeter la consternation parmi les assiégés ; mais ceux-ci n'attendirent pas ce moment. 1809. Espagne.

Vers quatre heures après midi, la junte de Saragosse ayant envoyé une députation au maréchal Lannes pour traiter de la capitulation, le feu cessa à l'instant de part et d'autre. Le maréchal exigea que la ville se rendît à discrétion.

Le 21, les Français occupèrent tous les postes ; la garnison défila hors de la place, et mit bas les armes devant l'armée victorieuse.

Ainsi se termina un des siéges les plus mémorables qu'on puisse lire dans l'histoire ancienne et moderne, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte, dont vingt-neuf pour entrer dans la place, et vingt-trois autres de combats de maison en maison.

On trouva dans la partie de la ville qui venait de capituler cent treize bouches à feu (près de soixante avaient été enlevées par les assiégeans dans le cours du siége), très-peu de poudre et de projectiles ; mais il restait encore aux habitans une grande quantité de vin et d'huile, et du blé pour plus de six mois.

La ville entière présentait le spectacle le plus hideux :

1809. Espagne. des maisons criblées par les boulets, écrasées par les bombes, ouvertes par des explosions de mines ; d'autres encore fumantes ; des cadavres en putréfaction dans toutes les rues, encombrant les caves, les escaliers, ou à demi cachés sous les ruines ; les rues barrées par des décombres ou des traverses ; la malpropreté, l'air infecté, la misère, l'entassement de plus de cent mille individus dans une ville qui n'en contenait ordinairement que quarante-cinq mille ; les privations inséparables d'un long siége : tous ces fléaux produisirent une épidémie affreuse, qui consumait alors ce que la guerre avait épargné. Au milieu des ruines et des cadavres dont les rues étaient jonchées, on voyait errer quelques habitans pâles, décharnés, et prêts à suivre bientôt les morts qu'ils n'avaient plus la force d'enterrer. D'après le tableau des recensemens faits avant et après ce siége extraordinaire, il est constant que cinquante mille individus de tout âge et de tout sexe, c'est-à-dire les deux tiers de la garnison, et la moitié des habitans ou réfugiés, avaient péri dans le cours de cette terrible lutte de cinquante jours de durée. La garnison qui venait de défiler devant l'armée française comptait à peine seize mille hommes.

La perte des assiégeans ne s'élevait pas au-dessus de trois mille hommes : savoir, sept cents hommes du cinquième corps, deux mille du troisième corps, et trois cents hommes des troupes de l'artillerie et du génie. Sur les vingt-sept officiers de cette dernière arme qui avaient été mis hors de combat, onze étaient morts sur le champ de bataille, ou peu d'instans après en avoir été retirés [1].

[1] Les officiers du génie employés au siége de Saragosse méritent un éloge spécial pour les services remarquables qu'ils rendirent, leur intelligence dans la conduite des travaux, leur bravoure dans les attaques, leur intrépidité dans les dangers ; on les vit toujours à la tête des troupes, soit pour ouvrir les maisons, à l'aide des sapeurs et des mineurs, soit pour guider sur les brèches, au

Le 24 février, toute l'armée française prit les armes; les généraux et les états-majors furent trouver le duc de Montebello à son quartier-général des Ecluses, et ce maréchal, accompagné du duc Trévise (maréchal Mortier), fit à leur tête son entrée solennelle dans Saragosse. Il fut reçu, sous le portail de Notre-Dame d'*el Pilar*, par le clergé de la ville, ayant à sa tête l'évêque d'Huesca, qui remplaçait l'archevêque absent. 1809. Espagne.

Les deux maréchaux prirent place sur des fauteuils disposés en face du maître-autel; on en avait réservé un pour le général Junot, qui ne voulut point assister à cette cérémonie. La junte et les différentes autorités de la ville prêtèrent, au nom du peuple, serment de fidélité au roi Joseph, puis l'évêque d'Huesca entonna le *Te Deum* en action de grâce de la victoire remportée par les Français sur les défenseurs de l'ancienne monarchie espagnole [1].

Le clergé de Notre-Dame d'*el Pilar* avait déployé une partie du trésor de cette église; l'or, l'argent, les pierreries, brillaient de toutes parts: le maître-autel, une grande quantité de candelabres et de vases étaient d'or et d'argent massifs.

Après la cérémonie, le cortége reconduisit le maréchal Lannes au palais qu'on lui avait préparé. Il y trouva un parlementaire du marquis de Lazau, commandant l'armée d'Ara-

milieu des décombres et des ruines : les chefs de corps se plaisaient à reconnaître que la sagacité et la prudence de ces braves conducteurs, dans la guerre de chicane et de maisons que l'on fit pendant vingt-quatre jours, avaient souvent épargné le sang de leurs soldats.

[1] Il faut dire (d'après la relation d'un témoin oculaire) qu'il y avait fort peu d'habitans dans l'église. On n'y remarqua que quelques dames, chez lesquelles étaient logés des généraux et officiers supérieurs, qui les avaient forcées, en quelque sorte, d'assister à la cérémonie. « Point de foule sur la place, ni à la porte de l'église; au contraire, et c'est une chose digne d'être remarquée, les habitans passaient devant ce temple renommé, comme s'il n'y avait rien en qui dût exciter leur curiosité......... » (*Journal du siége de Saragosse*, par J. Daudebard de Ferussac.)

1809. Espagne. gon. Ce général écrivait au duc de Montebello, pour le prier de traiter son frère don Joseph Palafox avec les égards que méritait sa conduite, qui ne pouvait qu'être admirée d'un vainqueur généreux.

Quelques jours après la prise de Saragosse, le cinquième corps, sous les ordres du maréchal Mortier, se mit en marche sur la Castille, afin de soutenir les opérations des autres corps d'armée dans le midi de l'Espagne et sur les frontières du Portugal. Le général Suchet, ayant remplacé Junot dans le commandement du troisième corps, resta en Aragon pour achever de soumettre cette province, où l'on ne tardera pas à le voir justifier, par des opérations brillantes et décisives, la bonne opinion que l'empereur avait conçue de ses talens, de son expérience et de son dévouement. Le maréchal Lannes fut rappelé en France pour être employé dans la nouvelle armée que l'empereur préparait en silence contre l'empereur d'Autriche.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

ERRATUM. Tome xv, page 267, ligne 27 : *au lieu de* le lieutenant Burzot, *lisez* Bureaux de Pusy, aujourd'hui colonel du troisième de dragons, de la Garonne.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.





